

L'art d'être oisif: ... dans un monde de dingue (LIENS QUI LIBER)

**Tom Hodgkinson
Corinne Smith**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TOM HODGKINSON

L'ART
d'être
Oisif

***DANS UN MONDE
DE DINGUE***

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Tom Hodgkinson

L'ART D'ÊTRE OISIF

... dans un monde de dingue

Traduit de l'anglais par
CORINNE SMITH

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

*À Gavin Hills,
lui qui savait vivre.*

Préface

Il y a quelques années, j'en ai eu assez de la vie londonienne. J'ai appelé mon éditeur et je lui ai proposé un sujet de livre qui me tenait à cœur depuis longtemps. Ce projet fut accepté. J'ai donc quitté mon travail lucratif dans le monde de la publicité, j'ai déménagé avec ma compagne et nos deux très jeunes enfants dans une fermette délabrée en location au milieu de nulle part.

Nous n'avions pas de télévision ni de chauffage central. Les murs étaient tapissés de papier peint en fibre de bois. Je passais les matinées à écrire et les après-midi à couper du bois et à essayer de cultiver des légumes. Et les soirées à boire de la bière et à lire. Je m'imaginais être comme George Orwell vivant sur l'île écossaise de Jura, ou Henry David Thoreau au bord de l'étang de Walden. Chaque matin, une pile de livres d'occasion arrivait par la poste. J'ai étudié l'histoire de l'éthique du travail et des combats contre l'exploitation capitaliste aux XIX^e et XX^e siècles, tout en regardant les vaches par la fenêtre. J'ai lu Paul Lafargue, le gendre le moins travailleur de Karl Marx, et les situationnistes comme Guy Debord qui avait écrit : « Ne travaillez jamais » sur les murs de Paris en 1953.

J'ai aussi appris à cuire mon pain et à faire du vin à partir de mes panais.

Le livre que vous tenez entre les mains tente d'échafauder une éthique de la paresse. J'essaie de montrer comment bien vivre, comment vivre librement, en théorie et en pratique. Le but de la philosophie, depuis son invention par Socrate, est de reprendre le contrôle de nos vies, confisquées par ceux qui ont argent et pouvoir. Nos dirigeants aimeraient nous faire croire que la vie est une affaire de compétition et de profit, alors que nous, les philosophes, savons qu'elle est une histoire d'amour, de livres et de vin.

Être paresseux signifie prendre du temps pour la vraie vie. C'est résister à la doctrine du travail acharné qui, comme le disait Nietzsche, est la doctrine de l'esclave. Les paresseux sont véritablement libres : ils ont échappé aux menottes de l'esprit forgées par les patrons.

Être paresseux, c'est être vous-même. C'est reprendre le contrôle de votre vie.

La situation dans le monde prétendument réel a empiré depuis que j'ai écrit cet ouvrage. Ces dernières années, les réseaux sociaux sont apparus. Ces systèmes publicitaires se sont développés de façon effarante. Inventés pour faire de l'argent par de jeunes Américains libertariens gavés des doctrines malfaisantes d'Ayn Rand (1905-1982), les réseaux soi-disant sociaux exploitent notre désir naturel de... sociabilité. Ils convertissent nos relations et nos liens amicaux en biens à vendre à des entreprises à la recherche de nouveaux clients et à des partis politiques souhaitant gagner aux élections. Plus vous fournissez de données aux réseaux sociaux, plus ils font de l'argent. L'étude de nos comportements personnels a permis aux commerciaux de dessiner une image plus précise de nous-mêmes et a généré une nouvelle rhétorique.

Ainsi, en lieu et place de l'adage antique : « Connais-toi toi-même », gravé sur le fronton du temple de Delphes, est apparue cette nouvelle et terrifiante idée : « Connais les autres. »

Et nous sommes devenus complices de ces profiteurs, imbéciles que nous sommes. Exploitant notre vanité et notre peur du néant, Facebook, Google et consorts ont réussi à réaliser d'immenses profits pour eux-mêmes et leurs actionnaires. Avec ces profits, ils rachètent d'autres firmes et accroissent ainsi leur puissance.

Entre-temps, nous travaillons trop et nous passons les heures où nous ne sommes pas au bureau à consulter nos smartphones. Le travail est donc aujourd'hui partout. Un récent dessin dans le *New Yorker* montrait un jeune homme mal rasé assis dans son lit avec un ordinateur portable, avec comme légende : « Les week-ends, j'aime me relaxer en travaillant chez moi. »

Cela n'aurait pas dû se passer ainsi. Dans les années 1930, durant la Grande Dépression, l'économiste John Maynard Keynes écrit un essai intitulé *Lettre à nos petits-enfants*¹. Il prédisait que les progrès de l'efficacité technique aboutiraient à une semaine de quatre jours.

Nous n'y sommes pas vraiment. Mais si tous ces geeks, au lieu de faire de l'argent en investissant dans des monopoles exploitaires comme Facebook ou Uber, réfléchissaient un tant soit peu, il n'y aurait pas de raison que cela ne marche pas. C'est déjà le cas dans certains pays dans le monde.

Mais l'intention de Keynes est surtout de défendre l'importance du loisir et de ce que les Grecs appelaient la *scholè*, c'est-à-dire un temps pour philosopher et s'instruire.

« Trop longtemps, on nous a formés pour l'effort, contre le plaisir, écrit-il. Je nous vois donc libres de revenir aux principes les plus sûrs de la religion et de la vertu traditionnelles : la cupidité est un vice ; l'usure est un délit ; l'amour de

l'argent est exécrable. »

Un jour viendra, dit Keynes, où nous saurons « honorer ceux qui peuvent nous apprendre à bien cueillir, vertueusement, l'heure et le jour, les êtres charmants qui savent prendre plaisir aux choses, les lis des champs qui ne travaillent ni ne filent. »

La paresse est une compétence importante. Elle est non seulement agréable en elle-même mais aussi profondément salvatrice. Elle donne toute la liberté à notre corps et à notre esprit pour se guérir. Trop de travail détruit nos vies. La paresse les restaure.

N'entretenons pas l'illusion que les réseaux sociaux sont un loisir : il s'agit bien d'une forme de travail. Un travail gratuit, que nous effectuons pour les propriétaires de ces réseaux. Nous leur racontons tout sur nous-mêmes, nous leur livrons nos « données », selon le jargon actuel, en contrepartie du plaisir douteux d'être « likés ».

Nous nous soumettons vingt-quatre heures sur vingt-quatre à la surveillance du panoptique moderne, et nous appelons cela la liberté. Tous ces réseaux sociaux sont une forme d'esclavage abjecte.

Le médium est le message. Le message des réseaux sociaux est : soyez frénétiquement actifs. Plus nous aimons, détestons, mettons à jour, chargeons, cliquons et entrons nos codes secrets, plus nos seigneurs technologiques s'enrichissent. Les gens en colère cliquent plus que les autres. Les réseaux sociaux aiment les insultes. Si vous voulez paresser davantage, je vous suggère donc de supprimer vos comptes sur les réseaux sociaux. Le sentiment de libération qui s'ensuivra est assez revigorant.

Afin de reprendre le pouvoir, ignorons la Silicon Valley. Ne l'attaquons pas de front, car cela risque de la renforcer. Ignorons-la comme on ignore les jeux idiots de garnements. Détournons la tête et lisons un livre ou buvons une bière.

Pour paresser, il faut de l'organisation, de la détermination, de la confiance et de l'audace. Nous devons apprendre à paresser avec élégance. Et cet ouvrage vous fournira de nombreuses justifications tirées de l'histoire et des réflexions des plus grands esprits... pour ne rien faire.

Après tout, le Christ ou Bouddha ont-ils travaillé ?

Ce livre tente de prouver que la paresse est belle et digne. Elle est profondément libératrice. Nous devons affirmer notre noblesse et notre droit à paresser dans les squares, les rues, les espaces publics. En ne faisant rien, tout simplement.

1. Keynes, John Maynard, *Lettre à nos petits-enfants*, traduit de l'anglais par Françoise et Paul Chemla, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2017.

8 heures

Du réveil

« *Paressons en toute chose, hormis en aimant
et en buvant, hormis en paressant.* »

Gotthold Ephraim Lessing, *La Paresse*, 1771.

Je me demande si Benjamin Franklin, ce laborieux agent rationaliste de l'industrie américaine, s'est douté du malheur qu'il apportait dans le monde lorsque, dès 1757, animé d'un zèle tout puritain, il popularisa cet aphorisme : « Se coucher de bonne heure et se lever matin procure santé, fortune et sagesse.¹ » C'est plat et, surtout, faux.

Dès notre plus tendre enfance, nous subissons, hélas, la tyrannie de ce mythe moralisateur selon lequel il serait bien, juste et bon de sauter du lit dès notre réveil afin d'accomplir un travail utile aussi rapidement et joyeusement que possible. En ce qui me concerne, je me souviens très bien des hauts cris de ma mère destinés à me faire lever le matin. Alors que je restais allongé comme un bienheureux, les yeux fermés, essayant de m'accrocher à un rêve s'évanouissant, faisant de mon mieux pour ignorer ses cris, j'essayais de calculer le minimum de temps requis pour me lever, prendre mon petit déjeuner et arriver à l'école juste avant le début des classes. Je dépensais des trésors d'ingéniosité pour profiter de quelques moments supplémentaires de sommeil. C'est ainsi que le paresseux apprend son métier.

Les parents se chargent d'initier le processus de lavage de cerveau, et l'école prend le relais pour vous endoctriner plus encore au sujet de la nécessité de se lever tôt. Mon sentiment de culpabilité quant au fait d'être *incapable physiquement* de me lever tôt le matin m'a poursuivi jusqu'à mes 20 ans bien sonnés. Pendant des années, j'ai éprouvé des sentiments de haine contre ma langueur matinale. Je prenais régulièrement la résolution de me lever à 8 heures. Étudiant, j'avais mis au point un système complexe pour me réveiller le matin.

J'avais acheté une minuterie pour déclencher à 7 h 50 pile la cafetière et le lecteur de disques, avec la musique la plus tonitruante que je connaisse : *It's Alive* de The Ramones. Je réglais le volume sonore au maximum. L'enregistrement en *live* était précédé du bruit de la foule. Les applaudissements et les acclamations me réveillaient et je savais alors que je disposais seulement de quelques secondes pour bondir du lit et baisser le volume avant que Dee Dee Ramone ne se mette à hurler : « One, two, three, four » et que mes colocataires et moi-même ne soyons assaillis par les premiers accords de *Rockaway Beach*. J'étais censé boire ensuite mon café pour réveiller mon organisme. Mais cela ne marchait qu'à moitié. Lorsque j'entendais le bruit de la foule, je bondissais effectivement hors de mon lit... en titubant. Je réduisais bien le volume sonore mais j'ignorais le café et je regagnais le confort douillet de mon duvet. Je ne reprenais mes esprits qu'à partir de 10 h 30, puis je somnolais jusqu'à midi pour finalement me lever, saisi par un sentiment d'autodétestation. À cette époque, j'étais un vrai moraliste : j'avais même accroché au mur un poster sur lequel était écrit : « Le travail d'abord, le plaisir ensuite. » Cela faisait branché car ces paroles étaient tirées d'une chanson du groupe hardcore punk Bad Brains, mais le message, accordez-le moi, était d'un sinistre... Aujourd'hui, je fais tout le contraire.

De nombreuses années plus tard, j'ai appris que je n'étais pas la seule victime de cette léthargie et de cette lutte entre le plaisir et le sentiment de culpabilité : il existe une riche littérature sur le sujet. Elle est généralement le fruit des meilleurs écrivains, les plus drôles et les plus réjouissants. En 1889, l'humoriste de l'ère victorienne Jerome K. Jerome (1859-1927) a publié un essai intitulé *Pensées paresseuses d'un paresseux*. Je vous laisse imaginer comme je me suis senti mieux lorsque je lus le passage suivant consacré aux plaisirs de la somnolence :

« Ah ! Quel plaisir de se tourner de l'autre côté et de se rendormir “cinq minutes seulement”. Existe-t-il un seul être humain, en dehors des “histoires pour garçons” de l'école du dimanche, qui se lève de bonne grâce ? Pour certains hommes, il est tout bonnement impossible de sortir du lit à l'heure. S'ils doivent se lever à 8 heures, ils restent couchés jusqu'à la demie. Si les circonstances changent et que 8 h 30 devient assez tôt pour eux, ils n'émergent pas avant 9 heures passées. Ils sont pareils à un homme d'État dont on disait qu'il arrivait toujours ponctuellement avec une demi-heure de retard. [...] Ils achètent des réveils (appareils surnois qui se déclenchent au mauvais moment et réveillent les mauvaises personnes). [...] J'ai connu un homme qui réussissait à se lever puis prenait un bain froid, une méthode néanmoins sans effet puisqu'il replongeait dans son lit tout de suite après pour se réchauffer. »

L'adepte du sommeil non repent Louis Theroux écrit dans la revue que

j'édite, *The Idler* (« Le Paresseux »). Il se souvient d'un stratagème qu'il avait mis au point avec son ami Ken. « Cela se passait ainsi : posez une tasse de café froid et deux gélules de caféine à votre chevet. Mettez votre réveil à sonner une demi-heure avant l'heure à laquelle vous devez vous lever. Lorsqu'il retentit, profitez de votre bref instant de lucidité pour avaler la tasse de café et les gélules. Rendormez-vous. Une demi-heure plus tard, vous ne manquerez pas de bondir de votre lit sous l'effet brutal de la caféine. »

Le sommeil est un séducteur irrésistible, nonobstant la machinerie terrifiante que nous installons pour le combattre. Je veux parler du réveil. Juste ciel ! Quel mauvais génie a réuni ces deux ennemis du paresseux – les pendules et les sonneries – dans le même appareil ? Chaque matin, dans tout le monde occidental, d'heureux rêveurs sont grossièrement tirés de leur sommeil par une sonnerie déchirante ou un bip électronique lancinant. Le réveil est la première étape de cette transformation vulgaire, que nous nous imposons le matin, du rêveur bienheureux et insouciant en tâcheron anxieux ployant sous le fardeau des responsabilités et du devoir. Il est des plus étonnant que nous achetions volontairement ces réveils. N'est-il pas absurde de dépenser notre argent durement gagné dans un appareil destiné à faire commencer chaque jour de notre vie de la façon la plus désagréable possible, ne profitant qu'à l'employeur auquel nous vendons notre temps ? Certes, il existe des réveils dépourvus de sonneries, faisant entendre à la place la voix d'un DJ, mais valent-ils vraiment mieux ? Le ton réjouï des DJ est destiné à nous mettre de bonne humeur pour la journée, ou encore, avec leurs blagues idiotes, à nous distraire de nos soucis. Mais il n'existe rien de pire que le banal enjouement d'un autre être humain lorsqu'on est plongé dans de pesantes réflexions existentielles. Comme le dit mon ami John Moore, l'homme le plus paresseux de ma connaissance, à sa femme lorsqu'elle essaie de le tirer du lit : « Je me lèverai lorsque cela en vaudra la peine. »

Au Royaume-Uni, comme dans de nombreux pays, le réveil intello prend la forme des bulletins d'informations nationaux égrenant gravement les calamités du jour. Cela provoque inmanquablement colère et angoisse chez l'auditeur. Certains se font un devoir d'écouter ces nouvelles, comme si cela suffisait à rendre le monde meilleur. Ô Devoir, quel fardeau es-tu ! Ne pourrait-il exister une radio sans aucun bulletin d'informations ? Lorsque j'écoute de la musique classique à la radio, au volant par exemple, il n'y a rien de pire que de voir le flot de mes rêveries interrompu par l'oppressante réalité des actualités.

Résumons : pour la plupart d'entre nous, la journée de travail commence dans les tourments lorsque, arrachés au nectar de l'oubli, nous affrontons la nécessité de devenir des citoyens dévoués, au service de nos maîtres sur notre lieu

de travail, prêts à les servir avec une gratitude, un entrain et une énergie inépuisables. Pourquoi d'ailleurs tenons-nous si désespérément à nos « emplois », si horribles pourtant ? Mais j'en dirai davantage plus loin.

Après le réveil, c'est le tour de M. Kellogg de nous pousser à l'action. « Tout le monde debout », nous exhorte-t-il sur son paquet de corn flakes. La publicité télévisée pour ces flocons de maïs ou autres céréales montre comment la mastication de ces aliments opère une alchimie étonnante sur des humains endormis : l'individu honteusement somnolent, paresseux, mal rasé, est transformé par la magie du pouvoir des céréales en un honnête travailleur joyeux, propre, plein d'énergie et de volonté. Kellogg lui-même était un dingue, un puritain de la santé dépourvu de vie sexuelle (il préférait les lavements). Tels sont les architectes de notre vie quotidienne.

Malgré tout ce que notre société nous promet en matière de loisir et de liberté, la plupart d'entre nous sommes asservis à un emploi du temps que nous n'avons pas choisi.

Comment en est-on arrivé là ? Les forces anti-paresse sont à l'œuvre depuis la Chute. La propagande contre l'excès de sommeil remonte loin, jusqu'à la Bible. Voici ce que dit le *Livre des Proverbes*, chapitre VI :

« Va voir la fourmi, paresseux ! Observe ses mœurs et deviens sage :

elle qui n'a ni magistrat, ni surveillant, ni chef,

durant l'été elle assure sa provende, et amasse, au temps de la moisson, sa nourriture.

Jusques à quand, paresseux, resteras-tu couché ? Quand te lèveras-tu de ton sommeil ?

Un peu dormir, un peu s'assoupir, un peu croiser les bras en s'allongeant, et, tel un rôdeur, viendra l'indigence, et la disette comme un mendiant. »

On peut se demander s'il est bien sensé d'ériger une fourmi en exemple. Le système des fourmis est basé sur une aristocratie exploitant le travail inimaginable de millions d'ouvrières et l'inactivité complète d'une seule reine et d'une poignée de mâles. La voix de Dieu semble reprocher au pauvre « paresseux » de dormir et l'avertit ensuite que la pauvreté et la faim seront ses récompenses s'il continue à rester au lit. La paresse est un péché, dont le salaire est la mort.

Ce passage tiré de la Bible est utilisé comme une matraque par les moralistes, les capitalistes et les bureaucrates afin de faire croire au peuple que Dieu déteste les lève-tard. Cela convient au désir d'ordre qui habite le non-paresseux : ne perdez pas votre temps ! Mieux vaut être occupé que ne rien faire !

Dans la ville de Londres, au milieu du XVIII^e siècle, le célèbre Dr Johnson, qui n'avait rien à se reprocher en matière de productivité littéraire, s'autoflagellait

pour se punir de ses habitudes de paresseux. « Seigneur, faites que je rachète tout le temps perdu dans la paresse », écrit-il dans ses journaux intimes à l'âge de 29 ans. Vingt ans plus tard, la situation ne s'est pas améliorée. Il se résout à se « lever tôt, pas plus tard que 6 heures si possible ». L'année suivante : « Je vais m'efforcer de me lever à 8 heures parce que même si je ne me lève pas tôt, ce sera déjà bien plus tôt qu'actuellement, car je reste souvent au lit jusqu'à 2 heures de l'après-midi. » Johnson, profondément religieux et d'un tempérament mélancolique, avait honte de sa paresse. Pour autant, sa paresse a-t-elle fait de la peine à qui que ce soit ? Y a-t-il eu mort d'homme ? Sa paresse a-t-elle obligé les autres à faire des choses contre leur gré ? Non.

À la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, la promotion d'une culture du lever matinal auprès des classes laborieuses convenait bien au progrès. En 1755, le révérend J. Clayton publia un pamphlet intitulé : « Avertissement amical aux pauvres », dans lequel il soutenait qu'un lever matinal chasserait des rues les fauteurs de troubles. « La nécessité d'un lever matinal obligerait les pauvres à se coucher plus tôt, et donc réduirait les risques de rébellion à minuit. » Le méthodiste John Wesley (1703-1791), qui se levait à 4 heures du matin, a écrit en 1786 un sermon, *Du devoir et des avantages de se lever tôt*, où il affirmait que rester au lit était mauvais pour la santé. Il en parlait avec une rigueur comique : « À mariner si longtemps entre des draps tièdes, la chair est comme à demi bouillie et devient molle et flasque. Dans le même temps, les nerfs perdent tout leur ressort². » En 1830, le bas-bleu Hannah More (1745-1833) publia les lignes suivantes sur le lever matinal :

« Ô silencieuse meurtrière, Paresse, ne garde plus
Mon esprit emprisonné ;
Et toi, traître Sommeil, ne me laisse pas
Perdre une heure de plus en ta compagnie³. »

Voilà qui est clair. Hannah More voit la paresse comme le septième péché capital – même si le septième péché capital d'origine était l'acédie, une apathie spirituelle – comme l'assassin du temps, qui garde l'esprit du paresseux emprisonné. On devrait donc le combattre, dans une lutte virile... ce qui est absurde. Le sommeil est un allié, non un traître. Tout le monde sait que l'esprit, loin d'être emprisonné, est plus libre lorsque nous restons au lit à sommeiller. Nous reviendrons plus tard sur les bienfaits créatifs de ce délicieux état d'entre-deux. La créativité, toutefois, n'était pas un mot fétiche qui enchantait nos capitalistes. Les architectes de la révolution industrielle avaient besoin de

convaincre le peuple des bienfaits du labeur pénible et discipliné. Samuel Smiles, l'auteur à succès de l'époque victorienne, publia des ouvrages intitulés *Self-help ou caractère, conduite et persévérance*⁴ (1859), *Frugalité* (1875), *Devoir* (1880), truffés de sermons comme celui que j'ai cité plus haut. La propreté, l'ordre, la bonne tenue de la maison, la ponctualité, l'abnégation, le devoir, la responsabilité : toutes ces « vertus » désintéressées étaient promues par un réseau de moralistes, d'écrivains et de politiciens.

Si nous pensons aujourd'hui être libérés de ce genre de fadaïses, jetons donc un œil sur les magazines et les ouvrages qui prolifèrent sur le thème de : « Gérez votre vie ». Ces livres de développement personnel pontifiants nous infligent des stratégies variées pour devenir plus productifs, moins portés sur la bouteille et plus travailleurs. La plupart de ces stratégies exigent des frais dispendieux. Les magazines féminins et masculins nous enjoignent de nous rendre dans ces salles de torture moderne que sont les clubs de remise en forme. Nous travaillons tout le jour durant et nous payons ensuite pour le plaisir de courir sur un tapis roulant ! Les publicités pour des agendas électroniques veulent nous convaincre que ces gadgets nous aideront à atteindre la perfection d'un robot ; l'écrivain Charles Leadbetter a fait remarquer que les emplois du temps modèles apparaissant dans les publicités pour ces agendas – comme si le seul achat de ce gadget allait comme par magie organiser votre existence – commencent invariablement par la ligne : « 7 heures. Gym. »

Non seulement le fait de se lever tôt n'a rien de naturel, mais je dirais même que rester au lit à moitié éveillé – les chercheurs parlent d'état hypnagogique – est bénéfique pour la santé et pour notre bonheur. Un bon somme matinal d'au moins une demi-heure peut, par exemple, vous aider à prévoir mentalement les problèmes et les tâches de la journée. C'est l'avis de mon philosophe préféré, Lin Yutang (1895-1976). Écrivain sino-américain, il a passé beaucoup de temps à essayer de convaincre ses laborieux compatriotes américains de la valeur de la philosophie décontractée de la Chine ancienne qui, dit-il, a promu « la liberté et la nonchalance » ainsi qu'une « philosophie de la vie sage et joyeuse ». Dans son ouvrage *L'Importance de vivre*, publié en 1938, il consacre tout un chapitre à l'art de rester au lit. Il conseille à l'étudiant en art de bien vivre d'éviter de se lever tôt :

« Qu'importe même si l'on est encore au lit à 8 heures. C'est encore mille fois mieux si l'on est pourvu d'un paquet de cigarettes et que l'on prenne le temps de résoudre tous ses problèmes du jour avant de se laver les dents. Dans cette position confortable, on peut évaluer ses réussites et ses erreurs du jour précédent, et déterminer ce qui est important dans le programme de la journée. Il vaut

mieux arriver à son bureau à 10 heures, maître de soi, que d'y entrer ponctuellement à 9 heures ou même un quart d'heure plus tôt, pour surveiller ses employés comme un conducteur d'esclaves et s'énervier sur des riens ainsi que disent les Chinois. »

L'idée que rester au lit à moitié éveillé pourrait rendre la vie du paresseux plus efficace m'est venue lors d'un entretien avec le poète John Cooper Clarke. Il utilise son temps de somnolence matinal, dit-il, pour décider comment il va s'habiller. Son esprit parcourt sa garde-robe, soupesant les combinaisons de styles, de couleurs, de matériaux. S'habiller après ce travail mental est simple comme bonjour et loin d'être aussi fastidieux que prévu.

L'écrivain truculent, brillant et chaleureux G. K. Chesterton (1874-1936) critiquait l'idée qu'un lever matinal serait moralement bon et que rester au lit serait mauvais. Il pensait que notre heure de lever devait être l'objet d'un choix personnel. « Le ton qui s'emploie aujourd'hui couramment eu égard à la pratique de rester au lit est hypocrite et malsain », écrit-il en 1909 dans son essai *Du bonheur de rester au lit*. « Au lieu d'être de façon normale considéré comme une question de convenance et d'arrangement personnels, se lever tôt le matin a fini pour beaucoup par relever des fondements de la moralité. Cela fait partie dans l'ensemble de la sagesse des nations ; mais il n'y a rien de bien dans ce comportement ni de mal dans son contraire. »

Grandeur et lever tardif vont de pair. Ce dernier est le propre des esprits indépendants, de ceux qui refusent de devenir des esclaves du travail, de l'argent, de l'ambition. Dans sa jeunesse, le grand poète de la nonchalance, Walt Whitman (1819-1892), arrivait aux bureaux des journaux où il travaillait à 11 h 30 et repartait pour la pause déjeuner à 12 h 30 jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Encore une heure de travail après le déjeuner et il était déjà temps de faire un tour en ville.

Que faire concrètement ? En ce qui me concerne, ma vie s'est nettement améliorée depuis que je me suis débarrassé de mon réveil. J'ai découvert qu'il est possible de s'entraîner à se réveiller plus ou moins à l'heure voulue, si vous avez la malchance d'avoir une heure déterminée à laquelle vous lever, sans aucun appareil. Ainsi, on se réveille en douceur, naturellement et avec plaisir. On se lève tout simplement lorsqu'on est prêt, et non à l'heure voulue par un tiers. Adieu la torture quotidienne d'être arraché à un sommeil délicieux par le bruit mécanique de la sonnerie. C'est évidemment plus facile sans emploi salarié et lorsque l'on est son propre maître. Mais même si vous êtes soumis à un emploi, je vous suggère d'essayer. Cela marche. Et cela pourrait être votre premier pas vers la paresse.

Bien sûr, il n'est pas toujours facile de s'enfermer dans la tour d'ivoire d'un lit confortable alors que les gens autour de vous peinent à la tâche. Parfois, le fainéant rivé à son lit est brutalement réveillé par les hurlements des maçons, le raffut des colocataires, les chamailleries des bambins et même par l'aurore aux doigts de rose qui pointe à la fenêtre. Ces obstacles au sommeil doivent être écartés si vous voulez profiter de votre somme matinal. Puis-je vous suggérer un autre truc pratique ? Investissez dans des boules Quies, des stores occultants et des masques de sommeil. Avec des moyens simples, vous pouvez prolonger votre somme. S'il y a de jeunes enfants dans les parages, plus vous les habituez tôt à se lever et à préparer leur petit déjeuner tout seuls, mieux ce sera.

J'ai affirmé au début de ce chapitre que le dicton de Benjamin Franklin, « Se coucher de bonne heure... », était non seulement néfaste mais également faux. Quand je songe aux gens bien dotés en matière de santé, fortune et sagesse, je vois des artistes, des écrivains, des musiciens et des entrepreneurs. Il est avéré qu'aucun de ce type de personnes n'est matinal. Afin d'avoir des idées et de préparer leur mise en œuvre, les créatifs ont besoin d'un temps de réflexion, loin de leur bureau, de leur téléphone et des multiples distractions de la vie quotidienne. Pour cela, le somme matinal est le moment idéal.

Quant à savoir pourquoi le fait de se coucher tôt pourrait automatiquement garantir richesse et bonheur, je suppose que rien n'est démontrable en la matière, mais je partage l'avis du Dr Johnson : « Quiconque envisage d'aller se coucher avant minuit est un goujat. »

Les gens qui se lèvent tôt ne sont ni en bonne santé, ni riches, ni sages. Ils sont souvent malades, pauvres et irréfélchis. Ils servent ceux qui se lèvent tard. Si vous ne me croyez pas, observez les visages épuisés et tristes autour de vous dans le métro dans les grandes villes des pays industrialisés : Londres, Tokyo, New York, Paris, entre 8 et 9 heures du matin. En bonne santé ? Certainement pas. Riches ? Non, ou ils ne se trouveraient pas dans le métro à cette heure. En réalité, les travailleurs les plus mal payés sont ceux qui voyagent le plus tôt. Sages ? Comment serait-ce possible s'ils ont choisi un tel rythme ? Si vous voulez la santé, la richesse et le bonheur, la première des choses à faire est de jeter votre réveil !

1. Franklin, Benjamin, *Almanach du bonhomme Richard*, Paris, Sanson, 1846.

2. Cité par Thompson, Edward P., *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, traduit par Isabelle Taudière, Paris, La Fabrique Éditions, 2004.

3. *Idem*.

4. Smiles, Samuel, *Self-help, ou caractère, conduite et persévérance, illustrés à l'aide de biographies*, traduit de l'anglais par Alfred Talandier, 3^e édition, Paris, Plon, 1866. Les deux autres

titres ne sont pas traduits en français.

9 heures

Du labeur et de ses ennuis

*« J'erre par chaque rue chartrée
Aux bords chartrés de la Tamise,
Et je vois sur chaque visage
Des marques de faiblesse, des marques de malheur. »*

William Blake, « Londres », 1794.

9 heures du matin est certainement l'heure la plus brutale et la plus redoutée de la journée du paresseux. C'est l'heure à laquelle quelqu'un, quelque part, a décidé que le travail devait commencer. Juste avant 9 heures, les bus, les trams, les trains et les routes sont envahis de travailleurs à l'air lugubre qui se traînent d'un bout à l'autre de la ville. Les ascenseurs gémissent sous le poids des directeurs du marketing en jean, les employées lourdement maquillées font résonner leurs talons derrière la réception, les immigrants de fraîche date arrivent casqués sur les chantiers, les serveurs rechargent les machines à café, les employés des épiceries attendent devant leur magasin l'arrivée du patron muni de ses clefs, les escalators nous transportent d'un monde souterrain étouffant à nos bureaux tout aussi peu oxygénés. Nous lisons les journaux et nous stressons. Nous avons un emploi. Un emploi ! Le sommet de nos existences ! La réponse à tout !

L'idée que le « travail » puisse être la réponse à tous nos soucis, individuels et sociaux, est un des mythes les plus pernicioeux de la société moderne. Il est promu par les politiciens, les parents, les moralistes sévissant dans les journaux, les industriels, la droite comme la gauche. Le paradis, disent-ils, c'est le « plein emploi ». Un critère clef de la prospérité d'un pays serait la taille de sa population active. Plus les gens ont des emplois, mieux c'est, nous assure-t-on. L'intérêt de « l'emploi » est rarement expliqué avec précision à l'adolescent et à l'étudiant qui préparent leur future vie active, mais un tel mythe nous fait croire qu'un bon emploi nous offrira beaucoup d'argent, une vie sociale, un statut et un travail que

nous trouverons « gratifiants ». Il est étonnant de voir combien nous réfléchissons peu à cette question quand nous sommes à l'école ou à l'université. Même si, durant notre enfance, nous avons entendu nos parents se plaindre chaque soir de leur patron ou de leurs collègues, cela ne nous a pas dégoûtés pour autant du monde du travail. Car nous croyons qu'il en sera autrement pour nous.

Comme c'est souvent le cas avec de telles idées dominantes, il existe un grand écart entre la promesse et la réalité. Lorsque nous pénétrons dans l'ignoble monde du travail, nous sommes rapidement choqués par les humiliations rencontrées. Mon pire emploi était celui de rédacteur pour un magazine de presse à scandale, à Londres. Deux années auparavant, je lisais des romans, je dirigeais des revues, je jouais dans un groupe punk et je me levais quand bon me semblait. J'étais maître de ma propre existence et je faisais ce qui me plaisait. Au travail, j'ai dû appeler le service communication de la chaîne de magasins Asda pour vérifier le prix d'une boîte de haricots en conserve – et d'autres joyeusetés de ce genre, huit heures par jour.

Le matin, j'arrivais habituellement en retard au bureau – mes collègues semblaient plus habiles que moi. J'appréhendais de devoir aller au garage pour ramener la voiture du patron ou d'être chargé d'apporter le café à mes collègues. Le maître que j'étais à 21 ans était devenu un esclave à 22 ans.

En résumé : aucun plaisir. Ce n'était pas gratifiant, ni financièrement, ni émotionnellement, ni intellectuellement. Le seul vrai plaisir était d'aller m'asseoir au pub à la fin de la journée avec mes collègues pour me plaindre des patrons. J'étais mal payé et je n'avais même pas de primes en compensation. J'avais juste assez d'argent pour me rendre au travail et revenir chez moi, acheter un sandwich au fromage à midi et payer mon loyer. Je suis resté deux ans à ce poste et cette expérience s'est avérée pour moi une totale perte de temps, si ce n'est d'avoir appris combien une vie morose au bureau peut vous broyer. J'ai également appris que, loin du plaisir, de la satisfaction et de l'argent, ma seule récompense était d'être un esclave plongé dans la pauvreté, la pénurie et le ressentiment. Ironie terrible, nous pensons résoudre le problème d'un mauvais emploi avec un emploi meilleur. Ainsi vont les choses : un cycle sans fin, un système misérable, qui a fait l'objet d'une brillante satire dans la série télévisée *The Office* (« Le Bureau »).

Pour prendre la défense du monde du travail si strictement organisé, certains vous diront : « Oh, mais les gens aiment leur travail pour la vie sociale qu'il permet. » Dans le même ordre d'idées, il existe ce mythe tenace du gagnant à la loterie qui, même s'il n'a plus besoin de travailler, conserve son emploi mal payé dans une usine. Je n'ai jamais cru à de telles balivernes. Les gens ont des liens sociaux malgré les conditions de travail difficiles, les lieux tristes et gris, les

collègues que l'on n'a pas choisis, les cantines déprimantes, les lois contre la cigarette et la boisson, les pontifiants rapports de mission affichés sur les murs. Qui peut bien croire un instant que, si nous n'avons plus d'emploi, nous n'aurons plus de liens sociaux du tout ? La plupart des êtres humains sont des créatures sociables, nous sommes tout à fait capables de chercher une vie sociale sans l'aide d'un employeur. N'avons-nous pas une famille, des amis, le pub, le café, le bar, le marché ?

Dans tous les cas, le plaisir au travail est souvent mal vu. Le patron du magazine pour lequel je travaillais nous réprimandait lorsqu'il nous voyait discuter. Dans *L'Amérique pauvre*, une enquête magistrale dans le monde des bas salaires aux États-Unis, Barbara Ehrenreich témoigne que les employés des restaurants bas de gamme et des compagnies de nettoyage sont fréquemment réprimandés par leurs patrons pour ce qu'ils appellent des « commérages », soit d'inoffensifs bavardages.

L'historien britannique E. P. Thompson, dans son ouvrage classique *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, montre que la création de « l'emploi » en tant que tel est un phénomène relativement récent, né de la révolution industrielle. Avant l'avènement des machines à vapeur et des usines au milieu du XVIII^e siècle, le travail était une affaire moins rigide et moins structurée. Les gens travaillaient, certes, ils avaient des emplois, mais l'idée que se trouver soumis à un employeur particulier pût être la seule manière de gagner sa vie était inconnue. L'homme moyen avait beaucoup plus d'indépendance qu'aujourd'hui.

Prenez l'exemple des tisserands. Avec l'invention en 1764 de la mule jenny par le tisserand et tapissier James Hargreaves et de la machine à vapeur la même année par James Watt, les tisserands travaillaient généralement à leur propre compte, quand ils le souhaitaient. Le jeune Friedrich Engels nota qu'ils contrôlaient l'usage de leur temps : « Il arrivait ainsi que le tisserand fût le plus souvent en mesure de mettre quelque chose de côté et d'affermir un petit lopin de terre, qu'il travaillait pendant ses heures de loisir », écrit Engels dans son étude, « et il en avait autant qu'il voulait, puisqu'il pouvait tisser quand et aussi longtemps qu'il lui plaisait. »

Les tisserands bénéficiaient non seulement d'une vie autonome laissant place à du loisir, mais ils contrôlaient aussi la totalité du processus de production, de la fabrication du tissu à sa vente à des commerçants. C'était une vie simple. Engels disait qu'ils avaient peu de connaissance ou même d'intérêt pour ce qui se passait dans un village à 10 kilomètres de chez eux. Mais ils n'étaient pas arrimés à un emploi, ils travaillaient à la tâche plutôt que de suivre le rythme de 9 heures-17 heures (ou son ancêtre plus brutal, du lever au coucher du soleil). Ils

travaillaient autant qu'ils en avaient besoin et pas davantage. E. P. Thompson, dans *Les Usages de la coutume*, cite une description des mineurs mexicains du début du XX^e siècle pour nous faire comprendre le sens des modèles préindustriels. Le Mexicain affirme « sa volonté de ne travailler que trois ou quatre jours par semaine si cela suffisait à assurer sa subsistance ». Il préfère travailler sur la base d'un projet plutôt que d'un volume horaire. « Si on lui donne un contrat et l'assurance qu'il recevra telle somme pour chaque tonne extraite, et que le temps qu'il mettra n'a pas d'importance, et qu'il pourra s'asseoir et méditer sur la vie aussi souvent qu'il le voudra, il travaillera avec une ardeur proprement remarquable. » Probablement parce que plus vite il aurait terminé, plus tôt il pourrait aller boire un verre.

Nos heureux Mexicains préindustriels et les paysans d'avant 1750 ne voyaient pas l'intérêt de travailler plus d'heures que nécessaire pour leur fournir du pain et de la bière. Thompson écrit : « L'organisation du temps de travail faisait alterner des périodes de labeur intense et d'oisiveté, dès lors que les hommes étaient maîtres de leur vie professionnelle. »

Le travail et la vie étaient intimement liés. Un tisserand, par exemple, pouvait tisser durant huit ou dix heures lors d'une journée pluvieuse. D'autres jours, comme nous le dit le journal intime d'un tisserand de l'époque, il se livrait à « divers travaux avec son tour et dans la cour, et a écrit une lettre dans la soirée ». Ou bien il pouvait aller cueillir des cerises, travailler sur le barrage communautaire, suivre un vêlage, couper des arbres ou aller assister à une exécution. Thompson ajoute : « Ce schéma se trouve toujours chez certains travailleurs indépendants – artistes, écrivains, petits fermiers et peut-être aussi chez les étudiants – ce qui conduit à se demander si tel n'est pas le rythme de travail “naturel” pour l'homme. »

L'Angleterre, donc, avant l'invention des usines sombres et sataniques, était une nation de paresseux. Mais ce mode de vie chaotique troublait nos moralistes qui pensaient que les gens devaient être occupés pour éviter les troubles sociaux. En 1820, un observateur de la classe moyenne, John Forster, notait avec horreur que « les laboureurs ayant fini leur travail ont plusieurs heures par jour pour agir à leur guise. Pendant des heures, ils s'asseyent ensemble sur un banc ou sur une butte en proie à l'oisiveté et à la torpeur ». Et les premiers architectes de la révolution industrielle comme Matthew Boulton (1728-1809) et Josiah Wedgwood (1730-1795) se plaignent souvent dans leurs lettres de la paresse des travailleurs.

Mais la nouvelle éthique protestante du travail l'a emporté. La révolution industrielle était une bataille entre le labeur et la paresse, le labeur a gagné. Les

machines ont arraché aux mains et aux esprits le processus de production. Les ateliers sont devenus des manufactures, les travailleurs indépendants sont devenus des employés, les familles se sont mises à vivre avec des salaires et à acheter dans les épiceries ce qu'elles auraient pu cultiver elles-mêmes auparavant. Elles ont sans doute gagné plus d'argent, mais un coup terrible a été porté à leur qualité de vie. Le chaos joyeux, le travail au rythme des saisons, la détermination de l'heure grâce au soleil, tout cela a été remplacé par la culture du travail, brutale et standardisée, dont nous souffrons toujours aujourd'hui.

En d'autres termes, l'emploi a été inventé pour rendre la vie plus facile à ceux qui sont en haut de l'échelle. Le peuple s'est vu arracher son indépendance pour servir les rêves du propriétaire de l'usine qui croit au travail acharné – pour les autres. Comme le dit Chesterton dans *Le Monde comme il ne va pas* :

« Les riches ont littéralement mis les pauvres à la porte de la vieille hôtellerie, ils les ont renvoyés à la rue, en leur expliquant rapidement que c'était la voie du progrès. Ils les ont littéralement enfournés dans les usines et précipités dans l'esclavagisme du salaire en ne cessant de leur assurer que c'était la seule façon d'accéder à la richesse et à la civilisation. »

Car qu'est-ce que le progrès ? Le personnage du pasteur joué par Clint Eastwood dans *Pale Rider, le cavalier solitaire* présente élégamment la question. Un gros riche d'une ville voisine lui dit, au sujet de chercheurs d'or indépendants refusant de quitter leurs terres pour laisser place à sa compagnie, qu'ils « se mettent en travers de la voie du progrès ». Clint lui répond simplement : « *Votre* progrès ou *leur* progrès ? »

L'omniprésence de la pendule et de la machine nous a détachés de la nature. Voilà comment l'universitaire Thierry Paquot, auteur de *L'Art de la sieste*, regrette la perte d'un mode de vie naturel :

« Le paysan flâneur, siesteur, rêveur, mais aussi travailleur, ne pourra plus, selon son humeur, organiser sa journée, il devra obéir à une discipline imposée de l'extérieur, totalement étrangère à sa manière d'être. Longtemps, le travail des champs a échappé aux tic-tac des horloges, autorisant le paysan à accorder son temps à celui de la nature... »

Comment nos Anglais butés et amoureux de la liberté ont-ils pu devenir les serveurs du capitalisme, un « État esclavagiste » comme le dit Bertrand Russell dans *Éloge de l'oisiveté* ? Le grand défi de la révolution industrielle a été de transformer une population d'esprits indépendants, têtus, rebelles, grands buveurs, fêtards, amoureux de la vie, en des travailleurs de force dociles, disciplinés et reconnaissants. En 1835, un philosophe moraliste en vue, on dirait aujourd'hui un gourou du management, Andrew Ure (1778-1857) a écrit

Philosophie des manufactures. Dans cet ouvrage destiné aux nouveaux patrons, il souligne la difficulté de gérer une nation de paresseux, et donne des conseils pour le lavage de cerveaux. Il présente le problème comme une conversion à réaliser :

« Il est presque impossible, parmi les ouvriers qui ont passé l'âge de la puberté (qu'ils aient travaillé soit à l'agriculture soit aux différents métiers), de trouver d'utiles auxiliaires pour le système automatique ; après s'être efforcés pendant quelque temps de vaincre leurs habitudes rétives et indolentes, ou ils renoncent volontairement à leur emploi, ou ils sont congédiés par les surveillants à cause de leur inattention. [...] Il fallait l'énergie et l'ambition d'un Napoléon pour dompter le naturel réfractaire des ouvriers accoutumés à expédier l'ouvrage par boutades [...] Il est évidemment de l'intérêt du fabricant d'organiser son mécanisme moral sur des principes aussi solides que ceux qui font marcher ses machines automatiques ; autrement, il n'aura jamais à son service des bras assurés, des yeux vigilants et une prompte coopération, sans lesquels on ne saurait atteindre à la perfection des produits [...] Ce verset évangélique : "Profitable, oui, la piété l'est grandement pour qui se contente de ce qu'il a" (1 Timothée 6:6) est parfaitement adapté à l'administration d'une grande manufacture². »

Dieu était invoqué sans vergogne par les capitalistes pour contrôler les esprits des masses. Au temple, le nouveau credo du méthodisme sans joie était prêché aux travailleurs pauvres tous les dimanches. On les assommait avec l'idée qu'ils étaient pécheurs, que le plaisir était mauvais et que la voie du salut consistait à souffrir sur terre en silence. Dieu était un Big Brother avant la lettre et c'était sa volonté que vous travailliez dur. Thompson écrit : « Les flammes de l'enfer pouvaient être la conséquence de l'indiscipline au travail. Dieu était le surveillant le plus vigilant de tous. Même sur le manteau de la cheminée, il était écrit "Dieu me voit". »

Le fondateur du méthodisme John Wesley veillait tout particulièrement à terrifier et à contrôler les jeunes enfants. « Brisez leur volonté sans cesse, apprenez à un enfant d'un an à avoir peur du martinet et à pleurer discrètement ; dès cet âge, exigez qu'il fasse ce que vous lui demandez³. » Les enfants avaient le crâne bourré d'images terribles des flammes de l'enfer, de démons cruels qui les poursuivraient s'ils étaient méchants. Ces images servaient à façonner un esprit obéissant et docile une fois adulte.

Une bonne arme de réserve, au cas où la peur de Dieu n'aurait pas réussi à convertir au travail ceux qui erraient dans les rues, était la faim. Le révérend Andrew Townsend, digne précurseur des philosophes du management au XIX^e siècle, disait que la simple utilisation de la force de la loi pour imprimer la nouvelle éthique du travail dans l'esprit des travailleurs « apporte trop d'ennuis,

exige trop de violence et fait trop de bruit ». Il pensait qu'il était plus facile de les maintenir affamés : « La faim, au contraire, n'est pas seulement un moyen de pression pacifique, silencieux et permanent, mais c'est la motivation principale pour se mettre au travail. » La philosophie des bas salaires était appliquée avec enthousiasme : plus le salaire était bas, plus le prolétariat travaillerait. La même philosophie est appliquée aujourd'hui dans la restauration rapide, où la production de nourriture a été industrialisée et n'exige aucun savoir-faire, de même que la production industrielle de tissu au XIX^e siècle. Les travailleurs dans les fast-foods sont les plus mal payés aux États-Unis et accomplissent la même tâche fastidieuse tout au long de la journée. Le dogme du travail acharné, profondément ancré dans la mentalité américaine, est ce qui nous fait travailler et nous rend contents d'être exploités de la sorte.

Au même moment, le polémiste vociférant Thomas Carlyle a causé beaucoup de dégâts en promouvant la dignité et même l'idéal du dur labeur. « L'homme a été créé pour travailler, pas pour spéculer, sentir ou rêver », écrit-il, ajoutant que « chaque instant perdu est une trahison⁴ ». Travailler est votre devoir patriotique, un autre mythe qui convient bien aux riches, comme le disait Bertrand Russell : « Ce qui a conduit les riches, durant des millénaires, à prêcher la dignité du travail, tout en prenant bien soin eux-mêmes de manquer à ce noble idéal. » Comme le grand écrivain britannique Jeffrey Bernard me l'a dit lorsque je l'ai interviewé : « Comme s'il y avait quoi que ce soit de séduisant et de romantique dans le travail acharné. Si tel était le cas, le duc de Westminster trimerait dans son fichu potager, non ? »

Au début du Moyen Âge, ceux qui travaillaient, les « laboratores », étaient méprisés par ceux qui ne travaillaient pas : les clercs et les guerriers. Les guerriers, selon Tacite, pensaient qu'obtenir en travaillant ce qu'ils pouvaient obtenir en combattant serait faire preuve d'indolence et d'inintelligence. Entre deux campagnes, ils passaient leur temps à manger, boire, dormir et faire l'amour.

L'ignorance était bien sûr une autre arme dans l'artillerie des capitalistes. Il était important de maintenir la classe laborieuse dans un état de stupidité afin que ses membres ne s'aperçoivent pas de la façon cruelle dont ils étaient exploités. « Servez-vous beaucoup de vos sens et peu de votre esprit, écrivait James Froude (1818-1894), disciple de Carlyle, réfléchissez peu et lisez moins. »

Face à cette attaque formidable, il n'est pas étonnant que la plupart d'entre nous ayons pioché ou tissé sans protester. Mais cette injustice a rencontré des résistances. Quelques écrivains renégats voyaient clairement ce qui se passait. On pense bien sûr à William Blake, un critique précoce de la « tyrannie des rouages », et, plus tard, Paul Lafargue, le gendre de Karl Marx, qui a publié son célèbre

pamphlet intitulé *Le Droit à la paresse*, démolissant l'évangile du travail dans un style magnifique et visionnaire :

« Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis des siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sancifié le travail. Hommes aveugles et bornés, ils ont voulu être plus sages que leur Dieu ; hommes faibles et méprisables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit... Notre époque est, dit-on, le siècle du travail ; il est en effet le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption. »

Un important mouvement populaire s'est opposé à la nouvelle éthique protestante du travail parmi ceux dont elle détruisait la vie. Les Luddites, de 1811 à 1813, caricaturés régulièrement dans les écoles anglaises comme des imbéciles et des ennemis du progrès, brisaient les machines parce qu'ils avaient justement prédit qu'elles détruiraient leurs manières de vivre. Et arracheraient hommes et femmes à leur indépendance. E. P. Thompson fait la liste d'autres rébellions : « En 1817, le soulèvement de Pentridge ; en 1819, Peterloo ; prolifération de l'activité syndicale au cours de la décennie suivante ainsi que de la propagande oweniste, journalisme radical, mouvement pour les Dix Heures, crise révolutionnaire de 1831-1832 ; et, au-delà, mouvements innombrables contribuant à la formation du chartisme. » Mais le progrès, la vapeur et l'usine ont triomphé. Le travail et la vie ont été séparés et le joyeux campagnard est devenu un esclave opprimé.

En jetant un regard rétrospectif sur les horreurs infligées au peuple à l'ère victorienne, il est trop facile de ressentir de la gratitude pour les légères améliorations dans les conditions de travail que le mouvement syndical a réussi à obtenir contre vents et marées ces cent dernières années. Il est également trop facile de nous étonner de la crédulité des classes laborieuses face à la doctrine méthodiste. Comment donc ont-ils pu y croire ?

Mais aujourd'hui, sommes-nous aussi libres que nous le pensons ? Comme l'universitaire Juliet Schor le souligne, dans *The Overworked American* (1991), la situation actuelle paraît satisfaisante seulement lorsqu'on la compare à une époque récente : « L'argument selon lequel le capitalisme nous aurait délivrés d'un labeur excessif ne tient que si on compare notre situation à celle des XVIII^e et XIX^e siècles en Europe et en Amérique, qui ont connu les temps de travail les plus longs et les plus ardues de l'histoire de l'humanité. »

Aujourd'hui, deux nouveaux ennemis du loisir sont apparus. La faim et un Dieu menaçant ont été remplacés en cet âge de la consommation par la possession de biens matériels et le statut social. L'industrie publicitaire nous fait croire que notre vie sera améliorée par l'achat d'un produit. Ce qui exige de l'argent. Et donc du travail. Ou de l'endettement. Nous nous endettons pour satisfaire nos désirs et nous continuons de travailler pour rembourser nos dettes. C'est la nouvelle forme de travail asservi. Dans *L'Amérique pauvre*, Barbara Ehrenreich découvre que nombre de ses collègues de travail dans les restaurants et agences de nettoyage ont deux emplois pour rembourser leurs dettes, contractées par exemple pour l'achat d'une jeep à 4 000 dollars.

Le capitalisme a promu l'emploi comme une religion, et le socialisme... également, malheureusement. La gauche a subi un lavage de cerveau avec le rêve du « plein emploi ». Mais le plein *non-emploi* ne serait-il pas préférable ? Un monde où chacun d'entre nous pourrait créer sa propre vie, son propre travail, gagner son propre argent. Dans son brillant essai *L'Âme de l'homme sous le socialisme*, Oscar Wilde souligne l'absurdité du plein emploi : « Il est à déplorer qu'une partie de notre société soit pratiquement en esclavage, mais proposer de résoudre le problème par l'asservissement de la société tout entière est enfantin. »

Nous devons être responsables de nous-mêmes, nous devons créer notre propre République. Aujourd'hui, nous cédonos nos responsabilités au patron, à l'entreprise, au gouvernement, pour ensuite les accuser quand tout va mal.

Il est clair que le travail, particulièrement le travail peu qualifié, est très dangereux. La manie pour les biens de consommation a créé une culture mortelle du surtravail. Un rapport de l'ONU a même montré que le travail tue deux millions de personnes par an dans le monde, un équivalent de deux 11 Septembre par jour. Cependant, on ne voit aucune « guerre au travail » déclarée par les gouvernants dans le monde. Le rapport de l'ONU n'a pas fait la une des journaux.

Les journaux n'aident pas beaucoup ceux qui veulent vivre une vie oisive. Ils se présentent comme indépendants mais sont financés par la publicité, ils promeuvent donc une éthique du travail et de la consommation. Ils exposent le problème et offrent la solution. Le problème, présenté dans les pages d'actualités, relate les guerres, les famines, les politiciens corrompus, la mort, les scandales, le vol, les enlèvements, la pédophilie... Ces pages génèrent de l'anxiété. Et l'antidote est présenté dans les pages magazine du même journal, avec articles et publicités correspondantes sur les frigos, l'éclairage, les voitures, les conseils sexuels, les alarmes anti-cambriolages, les prêts, les polices d'assurance, les recettes, les tapis, les bougies parfumées et les produits culturels divers comme la

musique, les films, les livres. Le problème : l'anxiété. La solution : gagner de l'argent. La méthode : le travail.

Si vous cherchez des justifications religieuses à vos habitudes réfractaires, souvenez-vous que certains versets de la Bible, si souvent citée par les promoteurs du travail, sont très critiques. Le travail est en effet une malédiction causée non par Dieu mais par le serpent du jardin d'Éden ; il a causé la déchéance d'Adam et Ève de leur état oisif en éveillant en eux le désir matériel, en les condamnant au travail et à la peine. Si vous ne désirez rien, nul besoin alors de travailler. Si vous êtes rempli de désirs, vous devrez travailler. Jésus a dit : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit ! Ne valez-vous pas plus qu'eux ? » (Matthieu 6 : 26). Dieu lui-même, argumente Paul Lafargue dans *Le Droit à la paresse*, a donné l'exemple : après avoir travaillé six jours, il s'est reposé pour l'éternité.

La peur est le cœur du problème. Elle nous paralyse. Soyez sans peur, quittez votre travail ! Vous n'avez rien à perdre si ce n'est vos angoisses, les dettes et la misère ! Ou suivez la voie de ces courageux paresseux d'avant-garde qui ont choisi de travailler trois jours par semaine, une tendance sociale authentique. Il est psychologiquement très satisfaisant de savoir que vous avez plus de jours libres que de jours travaillés. Cela rend le travail plus supportable et vous laisse quatre jours pour réaliser vos propres projets. Cela s'accompagnera certainement d'une baisse de vos rentrées financières, mais cette baisse de revenu est compensée par le temps libre ainsi dégagé.

Le temps, ce n'est pas de l'argent ! Travail et loisir peuvent être réunis à nouveau. Tel était le rêve de D. H. Lawrence (1885-1930) évoqué dans son poème *Une révolution saine*¹, écrit en 1929 : s'il est contrôlé et divertissant, le travail n'est plus un fardeau. Il est temps de reprendre la main, de réunir harmonieusement le travail et la vie.

Car ne sommes-nous pas encore pris au piège ? Et ne songeons-nous pas tristement, avec le poète du XIX^e siècle Charles Lamb :

« Qui le premier a inventé le travail – et asservi l'esprit libre et joyeux des jours chômés à l'ennuyeux et sempiternel travail dans les pâturages et à la ville – labourer, filer, frapper l'enclume, bêcher – et oh ! le plus triste : l'aride besogne sur le bureau fait de bois mort² ? »

1. Foster, John, *An Essay on the Evils of Popular Ignorance*, Londres, Hordsworth, 1820. Notre traduction.

2. Ure, Andrew, *Philosophie des manufactures, ou Économie industrielle de la fabrication du coton, de la laine, du lin et de la soie, avec la description des diverses machines employées dans les*

ateliers anglais, Paris : L. Mathias ; Bruxelles : Périchon, tome II, chapitre III, 1836.

3. Notre traduction.

4. Carlyle, Thomas, *Jane Welsh Carlyle : "Reminiscences"*, traduit de l'anglais par Elsie et Émile Masson, Paris, Mercure de France, 1913. Notre traduction.

5. Notre traduction.

6. Lawrence, D.H., *Une révolution saine*, Poèmes, édition bilingue, traduit de l'anglais par Sarah Clair et Lorand Gaspar, Paris, Gallimard, 1996.

7. Lamb, Charles, *Work*, in *The Complete Works and Letters of Charles Lamb*, New York, Modern Library, 1963. Notre traduction

10 heures

De la grasse matinée

« Dans la vie d'un homme, le meilleur temps est celui qu'il passe éveillé, le matin, dans son lit. »

Samuel Johnson, cité par James Boswell, 1785.

Il est 10 heures. Le paresseux a réussi à éviter le sentiment de culpabilité à 8 heures et l'heure culturellement définie du travail à 9 heures : il se repose encore au lit. Il pourrait alors envisager de se lever. Surtout pas ! La grasse matinée, c'est-à-dire rester au lit éveillé, n'est pas de la complaisance égoïste. C'est un outil essentiel pour tout étudiant en art de vivre, la définition même du paresseux. Rester au lit à ne rien faire est noble et juste, plaisant et productif.

Le bureaucrate et l'homme d'affaires sont horrifiés à l'idée que des citoyens potentiellement productifs ne fassent rien si ce n'est admirer le plafond, alors qu'ils s'échinent à trouver de nouvelles techniques de vente de pop-corn ou à envoyer des relances pour des amendes de parking impayées. Ils abhorrent l'inaction, ne la comprennent pas et elle leur fait peur.

À 10 heures donc, le paresseux est probablement réveillé, en train d'admirer le plafond, et il n'éprouve certainement pas le moindre désir d'adopter une position verticale. Le calme et la tranquillité règnent une fois de plus ; les travailleurs sont à leurs bureaux, dans les ateliers ou les usines ; il a réussi à résister à son sentiment de culpabilité et est désormais maître de son temps. Et que doit-il faire ? Rien, en vérité. Si ce n'est contempler, penser, lire.

Jetons un œil sur les maîtres en la matière pour trouver des exemples inspirants. John Lennon est un des grands paresseux des temps modernes. Il représente le paradoxe de l'oisif productif. Il a vécu une vie dont il avait fixé lui-même les règles. Il était indolent, mais sa paresse a donné de belles chansons. Comme le montrent les titres : *I'm Only Sleeping*, *I'm So Tired*, et plus tard *Watching the Wheels*¹. Lennon ne reconnaissait aucune vertu propre au travail et

vantait la paresse. En 1969, dans un magnifique accès de paresse héroïque, il est notoirement resté au lit à ne rien faire pendant une semaine avec sa compagne Yoko Ono, pour la paix dans le monde. Mais cet acte a eu un impact immense. Comme tout art véritable, cela a changé la façon de voir de millions de personnes. Tout comme l'ont fait feu Joe Strummer, chanteur punk, et Pete Doherty, chanteur de rock du groupe Libertines en ouvrant le champ des possibles, en montrant que l'autorité officielle n'est pas toujours vraie, bonne et juste et qu'il est possible de penser par soi-même et de créer sa propre vie. En ce sens, les chansons et coups d'éclat de Lennon ont admirablement rempli l'objectif que Wilde reconnaissait à l'art : « Ce qu'il cherche à troubler, c'est la monotonie du type, l'esclavage de la coutume, la tyrannie de l'habitude, et tout ce qui réduit l'homme au niveau de la machine². »

En restant au lit, nous nous élevons au-dessus de la machine. Les robots ne sont jamais perdus dans leurs songes, ils sont au travail. Comme le dit Lawrence d'Arabie (1888-1935) : « L'humanité n'a jamais bénéficié de ses travaux de forçat³. »

On peut faire beaucoup en ne faisant rien. Un des grands secrets de Sherlock Holmes était de combiner temps, tabac et coussins moelleux. Se prélassant dans son smoking, tirant sur sa pipe, Holmes restait des heures assis à méditer sur un cas difficile. Dans une superbe histoire baignée d'opium, *L'Homme à la lèvre tordue*⁴, Holmes résout un mystère avec aisance. Un personnage incrédule dénommé M. Plod reste songeur : « J'aimerais savoir comment vous parvenez à de tels résultats. » Ce à quoi Holmes répond : « Dans cette affaire précise, je me suis assis sur des coussins et j'ai fumé. »

Au XVII^e siècle, René Descartes était sévèrement atteint par l'inactivité : elle était même au cœur de sa philosophie. Lorsqu'il était jeune et faisait ses études chez les Jésuites, il était totalement incapable de se lever le matin. On avait beau lui jeter des seaux d'eau froide, il se retournait dans son lit pour se rendormir. Une fois reconnu comme un génie, on lui laissa le privilège de se lever tard. C'était son mode opératoire car, bien sûr, lorsqu'il restait au lit, il réfléchissait, il résolvait des problèmes mathématiques. On comprend facilement comment quelqu'un d'aussi inactif a pu conclure que le corps et l'esprit étaient des entités distinctes. La paresse a produit le dualisme cartésien. Pour lui, rester au lit et penser était l'essence de l'être humain. *Cogito ergo sum* signifie en réalité : Je reste au lit, donc je suis.

Et, en effet, les idées viennent lorsque nous sommes allongés. « Un écrivain peut trouver plus d'idées pour ses articles et ses romans dans cette position qu'il n'en aurait assis comme un chien d'arrêt à son bureau », écrit Lin Yutang. « Car

là, libéré des appels téléphoniques, des visiteurs bien intentionnés et des trivialités quotidiennes, il voit la vie comme à travers une longue-vue et un halo de fantaisie poétique entoure le monde des réalités et lui donne une beauté magique. »

La paresse conçue comme une perte de temps est un point de vue néfaste promu par ses ennemis dépourvus de vie spirituelle. L'idée que la paresse puisse être féconde est battue en brèche. Les musiciens sont considérés comme des fainéants, les écrivains, comme des égoïstes ingrats, les artistes, comme des dangers publics. Robert Louis Stevenson a exprimé le paradoxe suivant dans *Une apologie des oisifs* : « L'oisiveté ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire beaucoup de choses qui échappent aux dogmes de la classe dominante. » De longues périodes de langueur, d'indolence et de contemplation du plafond sont nécessaires à toute personne créative désireuse de développer ses idées.

Walter Benjamin, un des grands paresseux européens du début du XX^e siècle, était conscient de ce paradoxe. Il écrit dans son grand livre sur les passages couverts parisiens : « C'est lorsque le poète et le musicien semblent les moins occupés par leur travail qu'ils le sont le plus », reprenant une phrase du Larousse⁵. Lin Yutang nous dit que l'érudit chinois Ouyang Hsiu préfère écrire « au lit, à cheval et aux toilettes ». Mais il est vrai que si vous expliquez à votre patron que vous n'avez pas pu venir au bureau avant le déjeuner parce que vous rêviez à une grande idée nouvelle pour le développement de son produit, il est peu probable que vous soyez accueilli avec beaucoup de bienveillance.

C'est précisément pour nous éviter de trop réfléchir que la société nous tire du lit de force. En 1993, j'ai réalisé une interview avec feu Terence McKenna, philosophe radical. Je lui demandai pourquoi la société ne nous autorise pas à paresser davantage. Il répondit :

« La raison pour laquelle nous n'organisons pas la société de cette façon peut être résumée dans l'aphorisme : "la paresse est la mère de tous les vices." En d'autres termes, les institutions craignent les populations oisives parce qu'un oisif a le temps de réfléchir et les penseurs ne sont pas les bienvenus dans la plupart des situations sociales. Les penseurs sont mécontents, ce qui est presque synonyme de paresseux. On cherche à nous occuper, vous n'êtes pas invité à inspecter tranquillement les recoins de votre conscience. Freud traitait l'introspection de pratique "morbide" – malsaine, introvertie, antisociale, probablement névrotique et potentiellement pathologique. »

L'introspection pourrait mener à cette terrible chose : la vision de la vérité ou une claire image de l'horreur de notre monde dissonant et fracturé. L'écrivain Will Self défendait l'idée que de longues périodes de conduite sur autoroute peuvent être un moyen de récupérer du temps de paresse perdu. Il expliquait :

« Le tabou culturel contre la pensée existe en Angleterre parce que l'éthique protestante du travail interdit aux gens d'être paresseux et donc de penser. »

Ce préjugé est solidement ancré dans le monde occidental. Les gouvernements n'aiment pas les paresseux, ceux-ci les inquiètent. Ils ne fabriquent pas des objets inutiles et ne consomment pas les produits inutiles du travail. Ils ne peuvent être contrôlés. Ils ne veulent pas vivre comme leurs dirigeants. Ils ne veulent pas qu'on les aide.

Les nazis avaient une peur toute particulière des paresseux. Le 26 janvier 1938, Himmler, le plus brutal des bureaucrates, a ordonné que les « éléments rétifs au travail » soient enrôlés pour être envoyés dans des camps :

« Les éléments rétifs au travail concernés sont des hommes assez âgés pour travailler ou qui ont récemment été déclarés aptes au travail par un médecin officiel, et pour lesquels on pourra montrer qu'ils ont refusé sans juste cause des offres d'emploi à deux reprises ou qu'ils ont accepté un emploi pour le quitter peu de temps après sans raison valable. Tous ces prisonniers seront envoyés au camp de concentration de Buchenwald. »

Une fois au camp, les paresseux portaient un triangle noir cousu sur leur vêtement (les prisonniers politiques avaient un triangle rouge, les témoins de Jéhovah un triangle violet, les criminels un triangle vert et les homosexuels un triangle rose). Himmler considérait les paresseux comme une infection, un microbe qui menaçait de contaminer l'organisme sain de l'État nazi et de détruire sa vision du monde parfait. Les paresseux étaient des intrus.

Dans le même ordre d'idées mais dans le domaine imaginaire, le dessin animé *Shrek* montre le despote Lord Farquaad ordonnant que toutes les « créatures des contes de fées » soient remises aux autorités qui les relogeront dans des camps spéciaux, loin du monde parfait. Ainsi, la souris verte de la comptine, Pinocchio et les trois petits cochons sont tous mis dans des camions et relogés. Mais, nous le savons, toutes les créatures de contes de fées, les inadaptés, les excentriques, les errants, les poètes, les vagabonds, les paresseux, font que la vie vaut la peine d'être vécue.

Mme Thatcher n'aimait pas les arts et tenta de fonder des universités qui n'enseignaient que des disciplines pratiques. La plupart des gouvernements sont pro-travail. La France a récemment remis en question les 35 heures, aux États-Unis les travailleurs les plus jeunes n'ont droit qu'à deux jours de congés annuels et au Royaume-Uni les Premiers ministres n'en finissent pas d'annoncer d'ingénieuses nouvelles initiatives pour que les chômeurs « retrouvent du travail ». J'ai beaucoup d'amis qui sont chômeurs de longue durée et doivent subir de pontifiants stages de préparation au retour au travail.

Revenons aux plaisirs de l'inaction, et osons redire que l'un des immenses bienfaits de la grasse matinée est son grand confort. Comme l'écrivit Lin Yutang : « Prenez n'importe quel meuble chinois en séquoia, sciez-en les pieds de quelques centimètres et il deviendra tout de suite plus confortable. Et si vous en sciez davantage, il le sera encore plus. La conclusion logique est, bien entendu, qu'être allongé sur un lit est la position la plus confortable. C'est aussi simple que cela. »

Dans cette posture voluptueuse, comment commencer la journée autrement qu'avec un poème ? J'eus cette idée en lisant les lettres de John Keats. La poésie est couramment méprisée par les urbains sophistiqués, persuadés de ne pas avoir de temps à perdre à de telles bagatelles. Mais un poème lu en quelques minutes peut avoir des effets insoupçonnés. Le paresseux horizontal, encore au lit à 10 heures du matin, a tout le temps pour cela.

« Il me semble, écrivait Keats alors âgé de 23 ans, qu'un homme peut mener une existence très agréable de cette manière, s'il lit un jour une page de poésie ou de prose poétique et laisse vagabonder son esprit, médite, réfléchit et fait sien cette page, s'il en tire une prophétie et s'il en rêve... Quel beau voyage, quelle diligente indolence⁶ ! »

Et quel génie dans cette expression délicieuse, « quelle diligente indolence », soulignant avec précision et élégance les plaisirs paradoxaux de l'inactivité productive. Keats poursuit avec l'éloge de l'oisiveté : « Il est plus noble de siéger comme Jupiter que de voler comme Mercure – ne nous précipitons donc pas en tous sens comme l'abeille à miel affairée, bourdonnant çà et là impatientement, mais laissons nos feuilles s'épanouir comme une fleur et soyons passifs et réceptifs⁷. »

Comme la vie serait meilleure si nous commencions la journée en lisant un poème et non avec le bavardage creux des journaux nous servant un régime fait de peur, de haine, d'envie et de jalousie. Les journaux nous détournent négativement de nous-mêmes, comme les feuilletons télévisés. L'écrivain Maurice Theroux me dit un 9 janvier : « Je commence l'année de bonne humeur, j'attribue cela au fait de ne pas avoir lu une ligne du *Daily Telegraph* depuis neuf jours. »

Imaginez donc qu'au lieu d'ouvrir le journal, vous méditez quelques lignes du poème de Keats, *Ode à l'Indolence*. En voici trois vers :

« Oh ! Pour un temps ainsi abrité contre l'ennui,
Puisse-je ne jamais savoir comment changent les lunes,
Ou entendre la voix du bon sens affairé ! »

L'inaction est noble, l'action est pour les perdants. Voici comment Oscar Wilde s'en prend à l'idéal de l'action, dans *La critique est un art* : « L'action [...]

devient simplement le refuge des gens qui n'ont rien à faire. [...] Fondée sur l'absence d'imagination, elle représente la suprême ressource des gens qui ne savent pas rêver. [...] L'action est limitée et relative. Seul celui qui s'assoit à l'aise pour regarder, celui qui se promène en rêvant dans la solitude, peut envisager l'illimité et l'absolu. »

« Le public est si bien subjugué par la tyrannie de cet affreux idéal social que dans les expositions et autres lieux accessibles à tous, on vient vous demander d'une voix de stentor : "Qu'est-ce que vous faites ?" alors qu'entre civilisés, la seule question admissible serait : "Qu'est-ce que vous pensez ?" Leur intention est certainement bonne, à ces braves gens au visage radieux, et peut-être est-ce la raison même qui les rend si ennuyeux. Mais il faudrait leur apprendre que si la contemplation est aux yeux de la société le crime le plus grave imputable à un citoyen, elle est, dans l'opinion des hommes cultivés, la seule occupation qui lui convienne. [...] Laissez-moi ajouter que ce qui est bien plus difficile encore, et ce qu'il y a de plus difficile au monde, et de plus intellectuel, c'est de ne rien faire du tout. [...] La vie contemplative, la vie qui ne tend pas à l'action mais à l'être, et moins encore à l'être qu'au devenir, l'esprit critique nous la donne. Ainsi vivent les dieux. »

Dans ce passage, Wilde élève la conception du paresseux, qui n'est plus un poids inutile, regrettable et exaspérant pour la société mais un homme proche de Dieu. Les paresseux, loin d'être un fardeau, forment en réalité une élite. Ce sont des apôtres visionnaires. Ils sont plus lucides que les autres, ils ont refusé d'avoir à subir les habitudes des autres ; leurs yeux sont ouverts, ils ont créé du temps libre.

Devenez humains, devenez infiniment raisonnables, devenez comme des dieux, restez au lit.

1. En français : « Je suis seulement en train de dormir, je me sens si fatigué » ; « Je regarde tourner les roues. »

2. Wilde, Oscar, *L'Âme de l'homme sous le socialisme*, traduit par Jules Cantel, Paris, Mille et une nuits, 2013.

3. Lawrence d'Arabie, *Les Sept Piliers de la sagesse*, traduit de l'anglais par Éric Chédaille, Paris, Phébus, 2009.

4. Conan Doyle, Arthur, *L'Homme à la lèvre tordue*, traduit de l'anglais par Stéphanie Benson, Paris, Milan, 2001.

5. Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle - le livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris, Cerf, 1997.

6. Keats, John, *Lettre à Reynolds*, le 19 février 1818. Notre traduction.

7. *Idem*.

11 heures

Du travail à la joie de vivre

« On le voyait généralement flâner devant la porte de l'université, entouré d'un cercle d'étudiants qu'il amusait par son esprit et qu'il détournait de leurs études quand il ne les excitait pas contre la discipline de l'université. »

L'évêque Percy se souvenant du Dr Johnson à Oxford, dans Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, 1791.

Il est 11 heures. Le paresseux sent qu'il est temps de faire une pause. Une pause-café ou une pause pour le thé, une pause-cigarette ou, comme Winnie l'ourson, un petit goûter. Graham Greene, qui a eu la chance de vivre avant l'époque où le regard sur la consommation d'alcool est devenu pathologique jusqu'à l'absurde, dégustait son premier cocktail de la journée à 11 heures. C'est l'heure du tire-au-flanc. C'est l'heure à laquelle vous verrez des nuées de travailleurs sortir de leurs bureaux, s'amasser devant les portes, tirant sur une cigarette, alors que des étudiants, la cravate de travers, rient et fument dans les cafés et sous les arcades, tandis que des filles bavardent sur des bancs publics. Dans les salles de classe, un quidam regarde rêveusement par la fenêtre. Ceux qui sont restés à la maison parce qu'ils sont malades regardent la télé ou contemplent le plafond. Qu'ont-ils tous en commun ? Ils commettent un acte de rébellion contre le travail.

L'absentéisme exprime une révolte contre l'aride philosophie de la vie inculquée à l'école et au travail – souffrance d'abord, plaisir ensuite. Cette façon de penser est une hérésie aux yeux de votre serviteur, paresseux impénitent. Il ne peut patienter jusqu'au lendemain. Le fait de différer les plaisirs au service d'un avenir imaginaire est un mythe bourgeois. Votre paresseux décide de vivre au jour le jour et de pratiquer l'absentéisme. Il affirme agréablement sa volonté contre l'oppression de la machine : il s'agit de vivre le moment présent, de faire un pied

de nez à l'autorité.

Le tire-au-flanc éprouve du plaisir à ne pas travailler alors qu'il le devrait. En ce qui me concerne, cela peut se traduire de la façon suivante : arpenter la pièce, passer le temps à compter des courriels ou des mots alors que je suis censé être en train d'écrire. Un tel plaisir est ainsi souligné par l'écrivain Jerome K. Jerome : « Où est le plaisir de ne rien faire quand on n'a rien à faire ? » Jerome, dont la conception personnelle de la paresse consistait à passer un temps considérable à réaliser un travail insignifiant, poursuit de la sorte : « Pour être douce, la paresse, comme les baisers, doit être volée. »

La flânerie, la rêvasserie ou le jeu à des heures autorisées comme le week-end, les pauses et les vacances, tout cela est très bien. Mais le vrai luxe consiste à ne pas travailler alors que les autres travaillent. Savoir que Jenkins est plongé dans ses maths alors que vous sirotez votre café en multiplie le plaisir par mille. Il n'y a rien d'amusant à rejoindre les foules lançant le Frisbee sur les pelouses des parcs le dimanche. Le paresseux veut lancer son Frisbee pendant que les autres sont au travail. Le lancer de Frisbee devient ainsi incommensurablement délicieux.

Pour défendre le fait de sécher le travail, j'aimerais citer le grand ami de la paresse Robert Louis Stevenson. Il a rédigé son *Apologie des oisifs* alors qu'il essayait péniblement à 26 ans de gagner sa vie comme écrivain. Dans cet essai, il défend magnifiquement l'école buissonnière. Pour Stevenson, on apprend bien davantage les choses de la vie hors de l'école :

« Si vous vous repenchez sur votre propre instruction, je suis sûr que ce que vous regrettez, ce ne sont pas les heures passées à faire l'école buissonnière, car elles auront été exaltantes, instructives, et bien remplies. Vous préféreriez effacer le souvenir des heures monotones perdues à somnoler en classe. [...] En fait, une personne intelligente, qui ouvre l'œil et tend l'oreille en gardant le sourire, sera bien plus instruite que bien d'autres qui auront passé leur vie en veilles héroïques. Il existe certainement une connaissance glaciale et aride sur les sommets de la science officielle et laborieuse. Mais c'est autour de vous, et au prix d'un simple regard, que vous apprendrez la chaleur palpitante de la vie. Pendant que d'autres s'encombrent la mémoire d'un fatras de mots, dont ils auront oublié la moitié d'ici la fin de la semaine, celui qui fait l'école buissonnière peut apprendre un art vraiment utile, comme celui de jouer du violon, de choisir un bon cigare, ou de parler avec aisance et pertinence à des hommes de tous horizons. »

Comme c'est vrai ! Quand j'étais adolescent, les heures illicites passées dans un café pendant les heures de cours à fumer des cigarettes sans étudier sont des souvenirs beaucoup plus vivaces que toute leçon. Le film *La Folle Journée de Ferris Bueller* illustre cet argument. Le héros use de son charme et de son intelligence

pour s'éviter une journée de cours en faisant croire à toute la ville qu'il est malade. Mais le jour d'école buissonnière de Ferris ne relève pas de la vaine complaisance. C'est l'occasion d'une introspection, et, pour son ami Cameron, à qui profite véritablement la journée, de trouver la force de s'opposer à son père tyrannique. Cameron a besoin de prendre du temps sur la routine quotidienne afin de réfléchir à ses problèmes sous un autre angle et de voir son père sous son vrai jour.

Le tire-au-flanc récupère le temps qui lui a été volé, et ce temps volé a une intensité et une richesse en lui-même. Les salles de jeu exercent une attraction magnétique sur votre fugue adolescente. Pour le vrai paresseux, je pense que le flipper, bien plus satisfaisant physiquement que les jeux vidéo, est l'activité idéale.

L'absentéisme a une longue et noble histoire. Dans l'ouvrage *Some Habits and Customs of the Working Classes* (« Des us et coutumes de la classe ouvrière »), Thomas Wright relate que la première tâche de l'apprenti qui commence à travailler dans un atelier est de faire le guet pour surveiller l'arrivée du patron afin que lui et ses collègues puissent sécher le travail sans risque. « Faire le guet consiste à être vigilant quant à l'arrivée du patron ou des contremaîtres afin d'avertir rapidement et à temps les hommes en train de traîner, de lire en catimini ou de fumer, ou qui feraient un travail pour leur propre compte¹. »

Il fut un temps où l'absentéisme était pratiqué au vu et au su de tous, avec fierté, comme en témoigne le phénomène méconnu du Saint-Lundi. Le Saint-Lundi, comme nous l'apprennent des historiens comme E. P. Thompson et Douglas Reid, était une tradition institutionnalisée d'évitement du travail. Cette pratique existait au XVII^e siècle, elle a perduré au XVIII^e et elle a progressivement disparu au XIX^e, détruite par l'industrie. Elle consiste essentiellement dans l'extension du dimanche, jour du Seigneur, au lundi. Au lieu de travailler, les cordonniers et les tisserands préféraient passer leur lundi à boire des bières à la taverne, assister à des combats à poings nus ou à des combats de coqs. Une chanson de cette époque l'exprime :

« Lorsque saint Lundi éveille la journée
Ils se hâtent vers le marchand de gin sans tarder
Ils font parfois une brève apparition à leur travail
Mais l'étau et le tour sont bientôt mis en sommeil :
La boutique reste longtemps vide
L'arrêt du travail est proclamé. »

Le Saint-Lundi présente un caractère très particulier. Contrairement aux institutions modernes comme les jours de congé, où des entreprises

prétendument éclairées accordent avec libéralité du temps libre à leurs employés, le Saint-Lundi était une initiative venant de la base ; elle était prise par les ouvriers, souvent contre le gré des employeurs.

Le Saint-Lundi existait car ceux qui suivaient cette coutume n'avaient pas été contaminés par le désir moderne d'accumuler des biens. Ils ne voyaient pas la nécessité d'avoir de l'argent au-delà de leur subsistance. Comme en témoigne un observateur au XIX^e siècle² :

« Lorsque les tricoteurs ou les soyeux étaient bien payés pour leur travail, on les voyait rarement au travail les lundis et les mardis : ils étaient bien plutôt dans les tavernes ou au jeu de quilles. Il était courant de voir les tisserands ivres le lundi, avec un mal de tête le mardi et leurs outils hors service le mercredi. Quant aux cordonniers, ils auraient préféré être pendus plutôt que de ne pas se souvenir de leur saint patron, saint Crispin, le lundi. C'était le cas à chaque fois qu'ils avaient un sou en poche. »

Le Saint-Lundi a disparu, mais son esprit reste vivace. Aujourd'hui, une des stratégies possibles pour le paresseux est de se faire porter pâle. Le faux malade est un personnage si ancré dans l'état d'esprit du monde du travail que les autorités utilisent les journaux pour faire passer leur propagande guerrière contre lui. Les journaux cherchent à éveiller le sentiment de culpabilité en ressassant les millions de dollars perdus chaque année « pour l'industrie » en raison des arrêts maladie. Les journaux ne publient jamais d'articles sur les incalculables bénéfices du sentiment de dignité ou d'estime de soi chez ces millions de travailleurs qui se sont fait porter pâle. On vous fait comprendre que si vous êtes malade, cela revient à laisser tomber tous vos concitoyens. L'individu doit être sacrifié sur l'autel du bon fonctionnement de la société !

Le plus important syndicat patronal britannique, la Confederation of British Industry, se plaint régulièrement dans ses rapports culpabilisateurs des centaines de millions de journées de travail perdues en raison des arrêts maladie. Et si je me fie à ma connaissance de mes concitoyens britanniques, je parierais qu'une large proportion d'entre eux n'était pas malade. Ceux qui occupent les emplois où il est le moins possible de paresser sont ceux qui ont le plus le besoin de récupérer du temps pour eux. Dans les États où le taux d'absentéisme est élevé, la police et les gardiens de prison arrivent en tête du peloton.

Le pouvoir révolutionnaire des absentéistes a été démontré par le groupe satirique anarchiste Decadent Action qui avait créé en 1999 le « Phone-In Sick Day ». Un jour par an, les employés étaient invités à se faire porter pâle. Cette idée a donné lieu à un nombre incalculable d'articles dans les journaux. J'avais demandé à son créateur Iain Aitch d'en expliquer le principe :

« L'idée était de faire de l'acte solitaire et culpabilisant de téléphoner pour dire que l'on est malade l'occasion collective de sentir que vous êtes en droit de reprendre votre temps. Il s'agissait de restaurer l'équilibre entre le patron et le travailleur et faire en sorte que les gens s'aperçoivent de qui avait le plus besoin de qui. Cela a semé la graine de rébellion dans l'esprit des gens. »

Pour montrer la possibilité de la chose, Iain Aitch s'était déjà absenté la moitié du temps lorsqu'il a proposé cette idée et a suggéré comment des employés peuvent s'associer pour aider un collègue à s'absenter :

« Je travaillais dans un bureau d'allocations chômage pendant que je songeais à tout cela. Les conditions de travail et le moral des employés étaient si mauvais que beaucoup prenaient des jours de congé. Les six mois de congé maladie, soit le maximum que l'on pouvait prendre tout en restant rémunéré, étaient vus comme un congé sabbatique. C'était une période pour prendre du recul, pour envisager une autre carrière et pour rattraper le retard pris dans ce que l'on voulait faire. J'ai passé six mois à découvrir que j'étais capable d'écrire et je décidai que c'était là ma voie. Au travail, je n'étais présent que pendant six heures par jour et j'en passais trois à jouer aux cartes. Je n'ai jamais été pris. »

Une méthode reconnue pour décrocher un jour de congé consiste à fournir une fausse dispense médicale à l'allure officielle. La dispense la plus aboutie à ma connaissance vient d'un classique de la littérature de la paresse, *Oblomov*, d'Ivan Goncharov. Ce roman russe publié en 1859 dresse le portrait d'un paresseux aristocratique incapable de fournir un effort physique, dépourvu d'ambition et ne voyant rien de mal à son attitude. Au début de l'ouvrage, Oblomov se retrouve avec un emploi de clerc dans la fonction publique. Mais les exigences du métier lui deviennent bientôt insupportables :

« Deux fois, on le réveilla en pleine nuit pour lui faire écrire des "notes", à plusieurs reprises on envoya un courrier le chercher chez des amis, toujours au sujet de ces mêmes notes. Tout cela le plongea dans la peur et dans un grand ennui. »

Après deux années de labeur, Oblomov décide qu'il en a eu assez. Pour prendre des congés, il demande à son docteur de rédiger un arrêt maladie. Le résultat est un chef-d'œuvre du langage médical au service de l'absentéisme. Pourquoi ne pas recopier ce qui suit et le donner à votre employeur ?

Ce certificat médical portait : « Je soussigné témoigne en apposant mon cachet que le secrétaire de Collège Ilia Oblomov est atteint d'une hypertrophie du cœur avec dilatation du ventricule gauche d'icelui (*hypertrophia cordis cum dilatione ejus ventriculi sinistri*) ainsi que de douleurs au foie d'origine chronique (*hepatitis*) dont l'évolution dangereuse menace la vie du malade ; ces crises

semblent avoir pour cause la fréquentation quotidienne du bureau. Aussi, afin d'éviter la répétition et l'accroissement des crises douloureuses, je juge nécessaire pour Ilia Oblomov d'interrompre son travail pendant un certain temps et, de manière générale, je lui prescris de s'abstenir de tout travail intellectuel et de toute activité. »

Une autre forme d'absentéisme méritant d'être mentionnée est l'art de la délégation. Il est illustré dans *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876) de Mark Twain, cet écrivain oisif travaillant au lit. Tante Polly demande à son neveu Tom Sawyer de peindre une barrière en blanc. Ce dernier parvient à convaincre ses copains qu'une telle tâche n'est pas un travail mais de l'amusement. Non seulement il obtient de ses amis qu'ils peignent la barrière sans faire aucun effort lui-même, mais il arrive aussi à leur soutirer un paiement en nature pour avoir le plaisir de peindre. Il revient à la maison, le travail fait et les poches pleines de trésors, dont des têtards, un chaton, des pétards, un soldat de plomb et une poignée de porte.

« Tom s'était bien amusé, il avait passé un après-midi délicieux à ne rien faire ; de nombreux camarades lui avaient tenu compagnie, et la clôture était revêtue de trois couches de badigeon ! Si la provision de lait de chaux n'avait pas été épuisée, il aurait mis en faillite tous les gamins du village.

« Tom se dit en lui-même qu'après tout, l'existence était fort supportable. Sans s'en douter il avait découvert une grande loi sociale : à savoir que, pour amener un homme ou un enfant à désirer une chose, il n'y a qu'à lui rendre cette chose difficile à atteindre. Si Tom avait été un grand, un profond philosophe comme l'auteur de ce livre, il aurait compris que le travail consiste en une tâche que l'on est obligé d'accomplir, alors que le plaisir consiste en une occupation à laquelle on n'est pas obligé de se livrer. Et cela l'aurait aidé à comprendre pourquoi la fabrication de fleurs artificielles, par exemple, est un travail, alors que l'ascension du mont Blanc est un plaisir. Pendant l'été, en Angleterre, certains services quotidiens de voyageurs, sur des parcours réguliers variant de 30 à 50 kilomètres, sont effectués par des voitures attelées de quatre chevaux ; ce sont des gentlemen abondamment pourvus des biens de ce monde qui les conduisent, parce que ce privilège leur coûte une somme considérable ; mais si on leur offrait des appointements pour assurer ce service, ils considéreraient cela comme un travail et dédaigneraient de s'y adonner³. »

De tels expédients habiles mis au point par haine du travail ne sont-ils pas des savoir-faire utiles dans la vie ? Je n'ai personnellement jamais compris les gens qui ne savent pas déléguer ; avoir quelqu'un pour faire le travail à notre place, c'est sûrement mieux que de le faire soi-même, non ? Tom Sawyer a tout de

l'entrepreneur et de l'homme d'affaires usant de son ingéniosité pour convaincre les autres de faire le travail ingrat pendant qu'il assiste depuis son box à des courses équestres un mardi après-midi.

Dans cette histoire littéraire non encore écrite de l'absentéisme, l'œuvre la plus remarquable est peut-être le classique d'Herman Melville : *Bartleby le scribe*, publié en 1853. C'est l'histoire d'un avocat généreux qui embauche un nouveau clerc. Au premier abord ce clerc, Bartleby, bien qu'étrangement sombre, paraît être un employé modèle présentant les prétendues vertus très prisées par un patron : ponctualité, attention aux détails, précision, application, tenue soignée. Bientôt, toutefois, le mystérieux Bartleby se met à manifester un comportement étrange. Un matin, son employeur demande à Bartleby de l'aider pour faire de la paperasse :

« Imaginez ma surprise, non, ma consternation lorsque, sans quitter sa solitude, Bartleby répondit d'une voix singulièrement douce et ferme : "Je préférerais pas." Je gardai pendant quelques instants un silence parfait afin de rassembler mes esprits en déroute. L'idée me vint aussitôt que mes oreilles m'avaient abusé ou que Bartleby s'était entièrement mépris sur le sens de mes paroles. Je répétais ma requête de la voix la plus claire que je pusse prendre. Mais tout aussi clairement retentit la même réponse que devant : "Je préférerais pas. – Vous préféreriez pas ?", fis-je en écho, me levant avec beaucoup d'excitation et traversant la pièce à grandes enjambées. "Que voulez-vous dire ? Avez-vous la berlue ? Je veux que vous m'aidiez à collationner ce feuillet-ci. Tenez." Et je le lui tendis. "Je préférerais pas", dit-il. »

Bartleby est presque comme Gandhi dans sa protestation contre le travail – passif, ferme, élégant, digne. Il incarne l'essence même du refus. Au fur et à mesure que l'histoire progresse, Bartleby travaille de moins en moins. Il ne quitte jamais le bureau et dort sur le sofa en se nourrissant de biscuits au gingembre. Son patron essaie de le renvoyer mais il échoue et se retrouve à devoir déménager ses bureaux pour se débarrasser de l'insondable scribe. Le nouveau propriétaire trouve Bartleby en train d'errer dans les couloirs jour et nuit. Il est finalement arrêté et jeté en prison, où il refuse de parler et de manger. Après plusieurs jours, Bartleby commet son dernier acte d'absentéisme : il meurt.

1. Wright, Thomas, *Some Habits and Customs of the Working Classes*, New York, A. M. Kelley, 1867.

2. Rashid, Salim, *Economic Policy for Growth : Economic Development is Human Development*, Berlin, Springer, 2000.

3. Twain, Mark, *Les Aventures de Tom Sawyer*, traduit de l'américain par François de Gaïl,

Paris, Gallimard jeunesse, Folio, 2008.

Midi

De la gueule de bois

*« Mon cœur souffre, une torpeur accablante s'empare
De mes sens comme si j'avais bu de la ciguë. »*

John Keats, *Ode à un rossignol*, 1819.

C'est autour de midi que la gueule de bois peut vraiment commencer à se faire sentir. Avant midi, on est encore saoul ou tout juste survivant grâce à un restant d'énergie. C'est peut-être l'origine du mythe du démon de midi qui, pour Thierry Paquot dans *L'Art de la sieste*, « imprègne certains à la mi-journée ». L'islam dit que cette heure n'est pas sainte, et Plutarque l'associe à la superstition. Nombreux sont les jours où j'étais au bureau ou dans un autre lieu de travail à gémir doucement, incapable de me concentrer, seulement apte à me tenir la tête entre les mains et à me maudire des excès de la nuit précédente. Honte à moi.

La gueule de bois est souvent vue comme l'un des inconvénients d'une vie d'excès, la punition du plaisir. Ses descriptions sont souvent amusantes : on peut penser au film *Withnail and I* de Bruce Robinson, où Withnail s'apitoie sur son sort après une longue session de whisky qui lui donne l'impression qu'un cochon s'est soulagé dans son cerveau.

La gueule de bois vous fait souffrir doublement : au physique et au moral, c'est là son secret mortel. Physiquement, nous avons mal à la tête, nous avons la nausée, les entrailles qui travaillent et des bruits dans le cerveau. Mais cette peine physique est aggravée par l'angoisse, le sentiment de culpabilité, la haine de soi, elle alourdit le poids des tâches à accomplir. L'une nourrit l'autre, entraînant une spirale intolérable de souffrances qui épuisent le corps et l'esprit. Nous avons le sentiment de mériter la douleur, juste châtiment pour l'abandon de vertus fastidieuses : la responsabilité et le devoir. Dans notre vision masochiste du monde, chaque plaisir doit être payé par une souffrance.

Il existe toutefois une façon de gérer la gueule de bois qui peut la transformer

en une expérience positive. Cela peut paraître fou, mais avec un peu d'inventivité et un soupçon d'organisation, une gueule de bois peut devenir *profitable*. C'est une force créatrice offrant à celui qui souffre une vision inhabituelle et plaisante du monde, à condition de le vouloir.

La première erreur du traitement traditionnel de la gueule de bois avec des œufs, de l'aspirine, du Coca-Cola ou du citron est de nous faire croire à une guérison. Or la gueule de bois ne peut être soignée, elle peut seulement être vécue, de différentes façons. La deuxième erreur est de se concentrer uniquement sur le soulagement de la douleur physique. Mais l'esprit est en réalité le composé le plus puissant de la gueule de bois et nous devrions l'utiliser pour la désarmer. Le philosophe zen Shunryu Suzuki (1904-1971) disait que, dans un tel état, l'esprit est plein de mauvaises herbes mais qu'il faut renoncer à s'échiner à les déraciner afin d'atteindre l'illumination.

Que la gueule de bois soit dans une certaine mesure une vue de l'esprit m'a été démontré par une anecdote de feu le journaliste Gavin Hills, même si bien entendu les maux de tête, les nausées, la fatigue, l'incapacité à se concentrer ne sont pas de pures illusions :

« Un dimanche matin, je me suis levé en déclamant ma tirade habituelle contre l'injustice de l'existence. J'avais mal partout, à l'estomac, à la tête... J'accusai les stupéfiants, l'alcool, tout ce qui s'était passé la nuit précédente. Il me vint ensuite à l'esprit que j'avais en réalité passé la nuit chez moi tout à fait sobrement à regarder un match de foot à la télévision et que je m'étais couché de bonne heure. »

Gavin s'attendait tant à ressentir à son lever les symptômes matinaux de la gueule de bois qu'il les a vraiment ressentis.

Ainsi ma question est : Si l'esprit peut créer une gueule de bois, ne peut-il pas nous en débarrasser ? Pouvons-nous utiliser notre esprit, notre volonté, pour accepter la gueule de bois et lui ôter le pouvoir de nous perturber ?

Si nous pouvons éviter à la fois le sentiment de culpabilité et le travail pendant une gueule de bois, alors nous pourrions la transformer en une expérience positive. Ce que j'ai fait lors d'un court séjour à Londres. Je devais me rendre à mon bureau pour faire un peu de paperasse et passer quelques coups de fil. Au lieu de combattre ce qui me semblait être une gueule de bois particulièrement pénible à la suite de deux nuits alcoolisées, je me persuadai de l'accepter et je passai la journée dans un état d'apesanteur joyeuse. La neige, les bus, le froid, la foule dans le métro, les courriels à traiter, les factures à payer, les petits problèmes qui émaillent nos existences : tout cela aurait été pénible avec une gueule de bois. Mais peut-être parce que je n'en ai pas trop fait, j'ai pu

réaliser deux ou trois tâches avec aisance. Je pris un agréable repas durant lequel, si je peux glisser ici une anecdote, je vis passer mon ami Mark Manning avec qui j'avais consommé quelque boisson deux nuits auparavant. « Bon, me dit-il, je n'ai pas la gueule de bois après notre soirée d'hier ! – Mark, ai-je répondu, ce n'était pas hier que nous sommes sortis, mais avant-hier ! – Ah vraiment ? » Manning, en dormant toute une journée, avait évité la gueule de bois, ce qui est autre façon de s'en débarrasser.

Quant à moi, j'avais par un acte de volonté refusé de me soumettre au confort de l'autoadmonestation et au sentiment de culpabilité. L'inconfort physique a été facile à gérer. La troisième nuit, je me suis couché tôt et je me suis relevé après une nuit de neuf heures en pleine forme. Je pris un train tôt pour regagner la campagne.

Je me suis aperçu qu'il y a peut-être une nouvelle façon de combattre la gueule de bois avec l'article de l'écrivain américain Josh Glenn dans *The Idler*. La gueule de bois, selon lui, peut aboutir à aiguïser les sens :

« La personne avec une gueule de bois a une vision, une ouïe, un odorat anormalement fins, et remarque des choses inhabituelles. C'est heureux. L'œil, par exemple, non canalisé par les œillères quotidiennes, est attiré magnétiquement vers des objets ordinaires qui semblent incroyablement lumineux. Quiconque ayant expérimenté ce regard fixe lors d'une gueule de bois sait de quoi je parle. »

Un autre auteur, Josh, va plus loin :

« Même si la prise de conscience brutale de la présence du sacré dans le monde est reconnue par certaines traditions religieuses comme le nirvana ou une sorte de grâce, nous ignorons trop souvent ces moments dans notre hâte de nous débarrasser de nos gueules de bois. L'œil d'une personne ayant une gueule de bois se trouve dans un état à mi-chemin entre l'œil de l'abstinente et l'œil embrumé de l'ivrogne, il est peut-être même le modèle du troisième œil de l'hindouisme ! La gueule de bois peut nous transporter dans un état second de perception que l'on peut rarement expérimenter, à moins de vivre dans un monastère. »

Je me demande si Blake avait la gueule de bois lorsqu'il disait voir l'univers dans un grain de sable !

Bien sûr, il n'est pas évident d'accepter les bienfaits spirituels d'un malaise physique. On ne peut profiter de ces bienfaits si l'on est obligé d'aller travailler dans un bureau pour un boulot déplaisant. Pour bien vivre une gueule de bois, il faut s'y abandonner, sans essayer de fonctionner comme une personne normale. Il faut accepter le caractère apparemment inutile de cet état pour résister à la pression de se normaliser. Il faut l'appréhender comme un jour de congé, une

fuite de la réalité pour vivre l'instant présent. Idéalement, cet état devrait se dérouler chez soi avec des tasses de thé à n'en plus finir, des amis dans le même état que vous, devant un film stupide comme *Zoolander* – nous l'avons visionné un premier de l'an et jamais un film ne m'avait paru aussi drôle. Un ami avait apporté trois vidéos du naturaliste David Attenborough sur la vie secrète des animaux pour faire passer notre gueule de bois. Observer des pingouins danser dans l'Antarctique était très divertissant vu notre état d'avachissement avancé.

Une théorie plus extrême au sujet de la gueule de bois vient du duo anglais de l'acteur Keith Allen et de l'artiste Damien Hirst. Leurs gueules de bois ont dû être sévères, leurs sessions alcoolisées pouvaient durer des jours. « La gueule de bois vous dit que vous n'êtes pas allé assez loin », me dit Keith. « Nous buvions jusqu'à tomber de sommeil. Nous écrivions des poèmes au sujet de nos souvenirs des trente-six heures précédentes pour en rire. C'est une question d'organisation. Il faut prévoir de ne pas avoir à travailler un jour ou deux après ces beuveries. »

Pour Damien Hirst – qui a depuis complètement cessé de boire et de fumer – il fallait vivre la gueule de bois en compagnie de vos compagnons d'ivresse : « Je préfère me sentir mal avec mes potes que tout seul dans mon lit. »

Dans mon cas, je sais que mes gueules de bois sont un moment d'amusement et de fous rires si je sais rester assis et m'entourer de tasses de thé et d'amis. Le problème avec les gueules de bois est que nous essayons de nous comporter comme si nous n'en avions pas. Nous allons travailler au bureau, nous assistons à des réunions, nous accomplissons moult tâches et les accomplissons seuls. Évitez donc toute activité utile en cet état. Faites des choses futiles. Planifiez votre gueule de bois plutôt que d'essayer de la combattre.

Comme tout ce qui concerne la paresse, nous devrions résister à la tentation de rejeter ce qui ne cadre pas avec le paradigme productiviste, rationnel et affairé que la société et nous-mêmes nous imposons. Apprendre à vivre peut signifier apprendre à bien vivre une gueule de bois. Ce truc est certainement destiné à l'étudiant avancé en l'art de paresser, mais essayez-le, et vous verrez comment votre vie va s'améliorer.

13 heures

Du déjeuner et de sa disparition

Je m'en souviens vaguement : il était une fois, il n'y a pas si longtemps, le déjeuner était un moment apprécié. Le repas de midi était une occasion de discussions, de partage, à savourer avec des amis et des collègues, il pouvait durer deux ou trois heures. C'était un moment pour se raconter les menus potins, rire et boire un bon coup. Une agréable oasis de rêve empiétant sur le pénible après-midi, la conclusion tant attendue d'une matinée laborieuse. Parfois, le déjeuner pouvait se poursuivre avec une descente en ville, un tour en taxi ou une visite de musée. Le repas pouvait durer jusqu'au soir et entraîner l'annulation en série de rendez-vous et le report des corvées au lendemain. « Le déjeuner, écrivait le grand journaliste et écrivain Keith Waterhouse [1929-2009] dans son merveilleux *Theory and Practice of Lunch* ["Théorie et pratique du déjeuner", 1986] est l'expression de notre liberté. »

Que représente le déjeuner pour le travailleur occidental du XXI^e siècle ? Il a été réduit à une affaire pratique. La nouvelle éthique du travail a donné un coup de massue à la tradition du déjeuner convivial. Le sandwich s'est imposé comme le moyen le plus efficace de satisfaire la faim avec un minimum de tracas, d'où, par exemple, le grand succès au Royaume-Uni de la chaîne de sandwiches haut de gamme Prêt à Manger. Son nom français, ses employés guillerets et sa musique d'ambiance jazzy font croire que la nourriture est, comme elle l'affirme, « sa passion ». Ses dirigeants comptent surtout voir l'employé de bureau avaler rapidement son repas pour retourner à son travail au plus vite. Leur vraie passion est le profit. Pour gagner de l'argent, ils exploitent le manque de temps du travailleur pour déjeuner. Cette chaîne a montré son vrai visage lorsqu'elle a été rachetée par... McDonald's, cet amoureux notoire de la qualité !

On pourrait désigner les Américains, affairés et travailleurs, comme responsables de cette situation. Dès 1882, Nietzsche notait que le déjeuner était menacé par la nouvelle éthique du travail sévissant aux États-Unis. Dans *Le Gai*

Savoir, il notait que « leur hâte sans répit au travail [...] déjà commence à barbariser par contamination la vieille Europe [...]. On ne pense plus autrement que montre en main, comme on déjeune, le regard fixé sur les bulletins de la Bourse – on vit comme quelqu'un qui sans cesse "pourrait rater" quelque chose. »

Lin Yutang, observateur des années 1930 à New York, se plaignait de la vie trépidante qui détruisait le plaisir de rester à table. « Le rythme de la vie moderne est tel que nous accordons de moins en moins de temps à la cuisine et à la nourriture. C'est une vie insensée lorsqu'on mange pour travailler au lieu de travailler en vue de manger. »

Cette attitude vis-à-vis de la nourriture comme facilitatrice du travail a été promue par les fascistes. Le déjeuner, croyaient-ils, était utile pour augmenter la production. Le plaisir de manger ne comptait pas. Le passage suivant est tiré d'un manuel de management italien écrit en 1940 :

« L'alimentation des employés ne peut être indifférente à l'industriel. À côté de considérations humanitaires, il devrait admettre que la fonction de la nourriture est de fournir une injection d'énergie au travailleur qui lui permettra de refaire ses forces consumées par l'effort physique et mental, et d'obtenir une courbe de production aussi haute que possible, qui, nous le savons, chute rapidement lorsque le travailleur a épuisé ses réserves en énergie. »

Le sacrifice du déjeuner sur l'autel du travail a atteint son apothéose dans les années 1980. Dans le film d'Oliver Stone, *Wall Street*, le courtier ambitieux Gordon Gekko prononce cette phrase devenue culte : « Le déjeuner, c'est pour les mauviettes. » Déjeuner, c'est perdre une heure qui pourrait être consacrée à travailler. La sociabilité et le plaisir ne sont plus au menu. Le déjeuner a été sacrifié aux dieux du travail, du progrès et du désir de « faire mieux que le collègue ». Personne ne semble plus avoir le temps de manger à loisir. On voit souvent des gens avaler un hamburger ou un sandwich entre deux arrêts de métro. On se sent presque coupable de manger, même de façon furtive. Mais ce n'est pas là manger, c'est faire le plein en solitaire. La même chose est arrivée au petit déjeuner, avec ces barres de céréales « pratiques » appelées barres de petit déjeuner et grignotées sur le pouce. C'est tellement plus rentable ainsi.

Aujourd'hui, les cantines des travailleurs ont été privatisées et, dans les villes, nous mangeons seuls au McDo, au Burger King et ainsi de suite. Ces endroits correspondent à la définition fasciste de la nourriture : injecter de l'énergie dans le corps. Tous ces travailleurs solitaires assis aux fenêtres mastiquant sans joie, lisant le journal ou fixant leur regard sur la rue offrent un bien triste spectacle. Le philosophe français Jean Baudrillard commente dans *Amérique* la tristesse qu'il éprouve à la vue d'un autre phénomène, les joggers, et il écrit : « La seule détresse

comparable est celle de l'homme qui mange seul debout en pleine ville. »

Au Royaume-Uni et aux États-Unis, les paresseux ont assisté avec horreur à l'apparition des chaînes de café comme Starbucks, où beaucoup de gens prennent leur repas vite fait. Ces cafés n'ont rien à voir avec les brasseries du XVIII^e siècle, qui étaient des lieux d'oisiveté par excellence, servant de grands bols de punch et conçus pour faciliter les échanges conviviaux. Les modernes Starbucks se sont assigné une seule mission, purement utilitaire : vous donner du café fort et du pain pour vous aider à survivre à une journée d'anxiété et de peur. Ils exhalent l'arôme désagréable de l'efficacité.

La première vague de ces chaînes a atteint les rives britanniques en 1996 avec la Seattle Coffee Company. Au premier abord, l'idée put sembler tentante. Des sofas confortables, du bon café, un éclairage doux, des collations appétissantes. Admettons-le, c'était notre faute : le café britannique n'a jamais été bien au point, avec son café instantané roussi, ses toasts froids, son service bourru, son éclairage au néon, ses tables orange rivées au sol, lugubres et dépourvues de charme. Il y avait un vide sur le marché, c'est certain. Je me souviens avoir écrit un article enthousiaste expliquant la différence entre un *latte écrémé* et un *double choco-mocha*. Ces nouveaux cafés au chic de la Côte Ouest me rappelaient vaguement un établissement beatnik de San Francisco. Ils ressemblaient à des aires de détente où l'on pouvait passer du temps, fumer, avoir l'impression d'être un intellectuel français. Étaient-ils peut-être aussi un cadeau fait aux chômeurs ?

Mais le confortable et dynamique Seattle Coffee Company a été éliminé lorsque Starbucks a racheté ses 65 filiales. Depuis, chaque grande rue a son Starbucks. Loin d'être des aires de détente, ces endroits sont des lieux de garage pour les machines du travail, des stations essence pour humains. Comme l'écrivain Iain Sinclair le dit : « Tout s'est accéléré à tel point que les gens font la queue dans les magasins vendant de la nourriture à emporter. C'est la mort des cafés. Qui va passer ses journées dans les cafés ? C'est fini². »

Et quel est le résultat de toute cette absorption de café ? Nous sommes tous devenus tendus. Le Royaume-Uni ressemble aujourd'hui aux États-Unis, où la consommation d'alcool a été remplacée par le café. Au lieu d'être à moitié saouls tout l'après-midi comme aux bons vieux jours des déjeuners arrosés par trois verres de Martini, les hommes d'affaires accros à leur caféine transpirent, stressent, courent en tous sens, crient après les jeunes employés et développent des ulcères. Je suis certain que l'on découvrira bientôt les effets dramatiques de cette frénésie du café sur la santé physique et mentale du pays. La culture du café est l'ennemie du paresseux.

Il n'y a pourtant pas si longtemps, à Londres et à New York, ces deux pôles

de l'éthique du travail, le déjeuner pris tranquillement avait pignon sur rue.

L'humoriste William Emerson écrivait en 1975 dans le journal *Newsweek* : « New York est la plus grande ville du monde pour le déjeuner. C'est le moment de se rencontrer³. » Ces déjeuners étaient très arrosés. Le président Gerald Ford déclarait même dans un discours en 1978 : « Le déjeuner arrosé de trois verres de Martini est l'expression même de l'efficacité américaine. À quelle autre occasion pourrez-vous vous remplir les oreilles, l'estomac et le pif en même temps ? » Et pourquoi un tel esprit et un tel humour ont-ils disparu des discours présidentiels ?

Si vous avez bu une fois dans votre vie trois verres de Martini d'affilée, vous savez que leur effet est puissant, très puissant. L'alcool entre brièvement en contact avec l'estomac avant d'atteindre le cerveau – nous reviendrons sur la question dans le chapitre intitulé « Du premier verre de la journée ». Trois verres en un seul repas, voilà qui devait donner le réjouissant spectacle d'hommes d'affaires et de dirigeants politiques éméchés, échevelés, s'engouffrant dans des taxis dans Park Avenue à 4 heures de l'après-midi, revenant à leur bureau pour dénouer leur cravate, mettre les pieds sur le bureau et donner congé aux employés pour le reste de la journée.

Les années 1970 étaient aussi un âge d'or pour le déjeuner à Londres. Keith Waterhouse, maître de l'art du repas, avait écrit le livre que j'ai déjà cité, *The Theory and Practice of Lunch* en 1986, au temps où le déjeuner n'avait pas encore dégénéré en un exercice de remplissage d'estomac. Dans cet ouvrage, Waterhouse donne une longue définition du déjeuner, dont l'aspect purement matériel ne fait pas partie des critères retenus : « Ce n'est pas un vrai repas partagé, aussi agréable soit la compagnie, si l'objet premier est de s'alimenter. Il ne peut pas non plus s'appeler déjeuner si l'un des convives est au régime, abstinent ou pressé. » Le déjeuner, dit Waterhouse, est « le repas de midi où l'on prend son temps, idéalement à deux. Il est essentiel que les convives soient réunis par une motivation commune au-delà de la faim ou des besoins du commerce. On pourra effleurer en passant une question d'affaires, mais la finalité du déjeuner est essentiellement sociale⁴. »

Heureusement, cette culture du long déjeuner d'affaires est encore répandue dans certains pays européens. Il y a quelques années, j'étais en France pour affaires avec des bouilleurs de cru. Ils mettaient au point une nouvelle marque d'absinthe que ma société avait commercialisée. Nous étions huit convives pour un déjeuner à trois plats avec des escargots, du vin, de grands éclats de rire et sans qu'il ne soit jamais question de nos affaires. Alors que le déjeuner s'éternisait, je commençais à m'agiter. Allions-nous enfin retourner à leurs bureaux pour

conclure l'affaire ? Je devais attraper l'Eurostar. J'ai tenté d'exprimer mes inquiétudes, mais mon désir de travailler a été unanimement balayé d'un revers de la main par les distillateurs. Ils riaient, disant que ce n'était pas pressé, que les choses se feraient en leur temps. Ils se justifiaient avec le paradoxe suivant : « Travailler moins, produire plus. » Ils avaient raison. La dernière demi-heure, consacrée à la conclusion de l'affaire, fut suffisante. Si nous avions prévu une heure et demie, cela nous aurait pris une heure et demie. Le travail prend le temps qu'on lui accorde.

Ce superbe aphorisme est resté gravé dans mon esprit. Le fait que j'aie pu, moi, éditeur de *The Idler*, être dépassé en matière de paresse par des hommes d'affaires a été une expérience cuisante.

Mais allez murmurer : « Travailler moins, produire plus » en revenant à votre bureau en titubant à 15 h 30, et vous vous ferez probablement remonter les bretelles par votre patron sans beaucoup d'amabilité.

Il y a de l'espoir, toutefois. Il se matérialise sous la forme d'un mouvement international pour la défense et le droit au plaisir, connu sous le nom de Slow Food. Fondé en 1986 par un groupe d'Italiens effarés par l'omniprésence de la restauration rapide, le projet de Slow Food est de faire de la production et de la consommation de nourriture une affaire de plaisir, de qualité, de variété et d'humanité. Ils organisent des événements, des dégustations, éditent des livres et une très belle revue. Depuis ses modestes origines, ce mouvement s'est étendu dans le monde entier avec environ 100 000 membres. Il a ouvert un bureau aux États-Unis, lieu de naissance de la restauration rapide. Son logo est un escargot et le fondateur, Carlo Petrini, voit ce mouvement comme une « révolution culturelle qui a toutes ses plumes ». Je suis bien d'accord.

Comme le montre son manifeste, sa philosophie va bien au-delà de la question alimentaire, comme on peut le lire dans cette protestation contre la mécanisation déshumanisante de la vie :

« Notre siècle est né et a grandi sous le signe de la civilisation industrielle qui a d'abord inventé la machine pour en faire ensuite son modèle de vie.

« La vitesse est devenue notre prison et nous sommes tous atteints du même virus : la "Fast Life", qui bouleverse nos habitudes, nous poursuit jusque dans nos foyers, nous conduisant à nous nourrir de "Fast-Food".

« Toutefois, l'homo sapiens se doit de recouvrer la sagesse et se libérer du carcan de la vitesse s'il ne veut pas devenir une espèce en voie de disparition. Aussi, contre la folie universelle de la "Fast-Life", prenons la défense du plaisir de vivre.

« Contre ceux, et ils sont légion, qui confondent efficacité et frénésie, nous

proposons ce vaccin : jouir sûrement, lentement, pleinement, et sans excès des plaisirs des sens.

« Afin de lutter contre l'avitilissement du "Fast-Food", commençons par la table avec le "Slow Food" et redécouvrons la richesse et les saveurs de la cuisine traditionnelle.

« Au problème que pose la "Fast-Life", qui, au nom de la productivité, a profondément modifié notre mode de vie et menace l'environnement, le "Slow-Food" apporte une solution d'avant-garde.

« C'est dans le respect du goût et non dans son appauvrissement que réside la véritable culture d'où peut surgir le progrès avec notamment les échanges, sur le plan international, des projets, et dans le domaine des connaissances et de l'histoire.

« Le "Slow-Food" assure un avenir. Meilleur. »

Les Britanniques et les Américains sont mûrs pour une invasion de Slow Food. Nous avons supporté la nourriture faite par des robots assez longtemps. Le grand succès du livre d'Éric Schlosser, *Les Empereurs du Fast-Food*, est un bon signe. Il décrit le processus inhumain de fabrication du hamburger, du poulet et des frites et révèle les conditions de travail et les bas salaires des travailleurs peu qualifiés qui ont produit cette malbouffe. Peut-être sommes-nous en train de nous réveiller.

Nous avons besoin de longs repas, comme celui qui est décrit dans *An Angler at Large* par William Caine en 1911, où le rythme de la vie était plus lent. Il décrit les plaisirs d'un pique-nique pris par des pêcheurs au bord de la rivière :

« On mange sans avoir le sentiment de perdre son temps. Le plaisir que nous prenons à manger, un vrai plaisir, n'est pas troublé par l'anxiété. On prend son temps à tirer sur les cigarettes, les unes après les autres. On ne se presse pas. Il n'y a pas de poisson, tant pis. On oublie le poisson et on prend plaisir à mastiquer, comme un sage⁵. »

Nous devons reprendre possession de notre déjeuner. C'est notre droit naturel. Il nous a été confisqué par ceux qui nous gouvernent. La peur qui vous tient arrimé à votre bureau, à votre écran, ne profite pas à votre esprit. Le déjeuner est un temps pour oublier d'être raisonnable, pratique, efficace. Un vrai déjeuner devrait être nourrissant spirituellement aussi bien que physiquement. Réconfortant et convivial, le déjeuner est fait pour les paresseux.

1. Waterhouse, Keith, *Theory and Practice of Lunch (Théorie et pratique du déjeuner)*, Chicago, Revel Barker, 2010. Notre traduction.

2. Entretien avec Iain Sinclair : <http://www.classiccafes.co.uk/isinclair.htm>. Notre traduction.
3. Emerson, William, *Newsweek*, le 29 décembre 1975. Notre traduction.
4. Notre traduction.
5. *Idem*.

14 heures

De la maladie

« La maladie est une entrave pour le corps, mais non pour la volonté. »

Manuel d'Épictète (50-135).

Les jeunes enfants savent qu'être malade peut devenir une façon merveilleuse de rattraper le temps de paresse perdu. L'écolier apprend vite que, s'il est malade, il peut rester au lit toute la journée, éviter de travailler et se faire dorloter. Quel monde différent de celui de tous les jours, fait de punitions, de récriminations, de devoirs. Tout à coup, le monde est très gentil avec vous. Vous pouvez lire des bandes dessinées et regarder la télévision. C'est l'occasion de céder à la langueur exquise de l'abandon comme l'a écrit Peter Bradshaw dans *The Idler*. Une maladie, sans gravité bien entendu, devrait être accueillie avec plaisir dans la vie adulte également, comme des vacances loin des responsabilités et des fardeaux. En effet, être malade fait partie des rares manières légitimes de paresser. « Se mettre en arrêt maladie, dit Bradshaw, est le seul moment où des adultes actifs ont le droit d'être... inactifs : ils n'ont pas d'autre occasion pour cultiver les arts de la solitude et du loisir. »

Malade, vous pouvez éviter les tâches fastidieuses. Vous n'avez même pas à vous habiller. Vous pouvez vous promener dans la maison dans votre robe de chambre comme Sherlock Holmes, le dramaturge Noël Coward (1899-1973) ou le personnage de roman Oblomov, héros de l'oisiveté : « Aux yeux d'Oblomov, cette robe de chambre avait une foule de qualités inappréciables : elle était douce, souple, ne pesait pas sur le corps ; telle une esclave docile, elle se pliait au moindre mouvement¹. »

Malade, vous êtes le maître. Vous faites ce que vous voulez. Vous pouvez zapper sur votre lecteur de disques et écouter vos vieux albums de jeunesse. Regarder par la fenêtre. Rire sous cape aux souffrances de vos collègues. Vous

pouvez céder à loisir aux bras de Morphée et vous réveiller quand cela vous plaît. Vous pouvez imaginer que vous êtes un poète des derniers jours, pâle, souffrant de consommation, entouré de très belles créatures.

Si l'on examine de plus près les bienfaits de se trouver souffrant, la douleur physique peut mener à un développement positif du caractère, la souffrance corporelle peut améliorer l'esprit. « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort », disait Nietzsche.

Les bienfaits intellectuels de la maladie sont largement démontrés par Marcel Proust. Malade chronique, il eut tout le loisir de théoriser les bénéfices de la maladie sur la santé mentale : « Un homme qui chaque soir tombe comme une masse dans son lit et ne vit plus jusqu'au moment de s'éveiller et de se lever, cet homme-là songera-t-il jamais à faire, sinon de grandes découvertes, au moins de petites remarques sur le sommeil ? À peine sait-il s'il dort². »

Proust a été accusé par ses contemporains d'être hypocondriaque, ce qui était peut-être vrai. Comment autrement aurait-il trouvé le temps d'écrire les centaines de milliers de mots d'*À la recherche du temps perdu* ? Et comment trouverions-nous le temps de les lire si nous n'étions pas nous-mêmes quelquefois malades ? Si Proust avait été en bonne santé, il aurait dû faire carrière chez les hauts fonctionnaires et le monde des lettres en aurait été grandement appauvri. Les écrivains aiment philosopher sur la maladie parce qu'ils forment un groupe de maladifs. Albert Camus par exemple, avec sa morbidité typiquement française, décrit la maladie comme « un remède contre la mort. Elle y prépare. Elle crée un apprentissage dont le premier stade est l'attendrissement sur soi-même. Elle appuie l'homme dans son grand effort qui est de se dérober à la certitude de mourir tout entier³ »

Ce n'est pas un point de vue utile pour la société si l'on considère que la société est un organisme voué à l'efficacité. Vous ne verrez jamais un article du journal intitulé : « Tout sur les intuitions spirituelles et les moments de vraie joie des esclaves salariés plongés dans le sommeil lorsqu'ils sont confinés au lit. »

Dans les jours précédant l'époque des antidouleurs et des sirops, la maladie n'était pas cachée sous le tapis et ignorée. Les malades étaient respectés, soignés et on leur donnait du temps pour se rétablir. Lorsque Samuel Pepys (1633-1703), fonctionnaire de l'Amirauté britannique, a subi une très douloureuse opération pour faire enlever son calcul rénal, il ne s'est pas précipité à son bureau trente-six heures plus tard. Il avait pris quarante jours de convalescence pendant lesquels il lui était interdit de faire quoi que ce soit.

Imaginez cela. Passer quarante jours au lit, et méditer. Des employeurs éclairés devraient reconnaître que quelques jours de congé peuvent aider les

travailleurs à revenir au bureau avec un peu moins de ressentiment et plus d'idées nouvelles pour l'entreprise. Après tout, les entreprises modernes n'affirment-elles pas à tout bout de champ valoriser la créativité et l'innovation ? En ont-elles vraiment besoin ? La vérité est sans doute plus triste : elles valorisent surtout la loyauté, l'application et le fait de supporter d'être assis sur un siège pivotant le plus longtemps possible. Ou encore, comme le dit la chanson « The Company Way » de la comédie des années 1960 sur le monde des bureaux *Comment réussir dans les affaires sans vraiment se fatiguer* :

« Imaginez qu'un homme de génie fasse part de ses idées,
on proposera à ce génie de partir. »

« Convalescence » est un mot que l'on n'entend pas beaucoup ces temps-ci. C'est comme si nous avions banni l'idée que le temps pouvait guérir. Nous l'avons remplacée par une batterie de procédés et de produits destinés à éviter ce temps de convalescence. La convalescence sert à étendre la période de la maladie au-delà de la maladie elle-même ou du traumatisme. Lorsque la grippe est partie, nous avons encore besoin de plusieurs jours pour nous en remettre. Voilà une idée qui sied au paresseux. Nous devons réhabiliter ce terme et rendre sa dignité à l'inactivité : « Que faites-vous en ce moment ? – Je suis très occupé, je suis en convalescence. » La convalescence rappelle la digestion, cela signifie accorder au corps une période de repos afin de retrouver l'énergie dépensée pendant la maladie, ou pendant la digestion.

Où sont passés les médecins du début du XX^e siècle recommandant de longues périodes d'inactivité sur la Côte d'Azur pour des affections mineures ? Aujourd'hui, les médecins vous prescrivent des médicaments. Il existait une prescription médicale fabuleuse, la « cure de repos ». Avec ce remède, la seule façon de guérir est d'en faire le moins possible aussi longtemps que possible. Lorsque Robert Louis Stevenson, un dandy en velours, tomba malade en 1873 à l'âge de 23 ans, il fut diagnostiqué comme souffrant d'une « fatigue nerveuse avec une menace de phtisie ». Son médecin lui prescrivit un hiver sur la Riviera.

Dans son essai *Pensées paresseuses d'un paresseux*, Jerome K. Jerome se souvient d'un épisode de sa maladie : « J'étais donc très malade, et l'on m'envoya passer un mois à Buxton, avec l'ordre strict de ne rien faire durant tout ce temps. "Vous avez besoin de repos, avait déclaré le médecin, de repos complet." »

Il se met à imaginer les joies à venir dans une belle description des plaisirs d'être malade :

« Je m'imaginais déjà des moments merveilleux – quatre semaines de *dolce farniente*, agrémentées d'un soupçon de maladie. Une maladie bénigne, bien suffisante pour donner à ce séjour un léger parfum de souffrance qui le rende

poétique. Je me lèverais tard, siroterais un chocolat et prendrais mon petit déjeuner en robe de chambre et pantoufles. Je m'allongerais dehors dans un hamac, au jardin, et lirais un roman sentimental avec une fin mélancolique, jusqu'à ce que le livre tombe de ma main lasse, et je me reposerais là, à contempler rêveusement le bleu profond du firmament, à regarder les nuages duveteux flottant comme des bateaux aux voiles blanches dans son immensité, écouter le chant joyeux des oiseaux et le bruissement des feuilles dans les arbres. Ou, lorsque je serais trop faible pour franchir les portes, je m'assiérais, soutenu par des oreillers, à une fenêtre ouverte sur la façade, au rez-de-chaussée, avec l'air dévasté et intéressant, si bien que toutes les jolies filles soupireront en passant. »

Le fait que Jerome continue en disant qu'il n'a pas aimé son mois de retraite pour la bonne raison qu'il aime ne rien faire quand il a beaucoup de travail, ne devrait pas nous ôter la conviction qu'être malade devrait retrouver toute sa place dans l'emploi du temps du paresseux.

Nous savons, grâce à des historiens comme Roy Porter et Jenny Uglow, qu'au XVIII^e siècle le temps et l'opium étaient des prescriptions universelles. Erasmus Darwin, docteur et grand-père de Charles Darwin, disait que le temps était sa botte secrète pour guérir ses malades.

Il fut un temps où nous savions être malades. Aujourd'hui, nous en avons perdu l'art. Être malade est mal vu, par tous et partout. C'est inutile. Les journaux créent un climat de culpabilité à ce sujet parce que la maladie nous éloigne du travail productif. Comme nous l'avons vu dans le chapitre sur l'absentéisme, les unes des journaux sur « les jours perdus par l'industrie en raison des arrêts maladie » sont récurrentes. Quand vous êtes malade, c'est comme si vous laissiez tomber votre pays en lui faisant perdre de l'argent. C'est antipatriotique et très mauvais pour la culture du travail. Cela coûte de l'argent aux employeurs. La société ne nous autorise pas à être malades, ou au mieux, elle préférerait que nous soyons comme des automates impassibles. La souffrance est cachée sous le tapis, ignorée, combattue.

Lorsque nous sommes cloués au lit par la maladie, nous ne devrions pas nous dire : « Mon patron va être ennuyé » mais : « Super, je vais pouvoir regarder de vieux films, admirer le plafond, lire des livres et en résumé faire tout ce dont je me plains régulièrement de ne pas avoir le temps de faire. » Nous ne pouvons plus prendre de laudanum de nos jours, cette préparation à base d'opium, mais le sirop contre la toux de Collis Browne semble avoir le même effet⁴.

Le grand objectif de la médecine moderne est l'éradication de la maladie. Vous êtes malade ? Prenez un médicament. Les compagnies pharmaceutiques réalisent d'immenses profits avec leurs gélules magiques conçues pour nous

libérer de nos douleurs et nous permettre de retourner rapidement au bureau. Les agences de publicités font passer des réclames où elles nous suggèrent de prendre un médicament afin de ne pas perdre notre emploi. « C'est pour les mauviettes » : d'abord il s'agissait du déjeuner, maintenant il s'agit de la maladie.

Notre attitude envers la maladie est devenue de moins en moins propice au paresseux ces dernières années. Pour le démontrer, nous pouvons nous pencher sur l'histoire du marketing du médicament Lemsip. Lorsque j'étais enfant, une tasse de Lemsip mélangée avec du miel faisait partie des plaisirs de rester au lit avec un gros rhume et une grippe. On était enveloppé dans une robe de chambre et on regardait la télévision. Votre mère vous apportait au lit une tasse brûlante de ce nectar bienfaisant. Vous pouviez le siroter, tousser doucement et vous baigner le visage dans ses vapeurs. Il avait un effet positif sur les symptômes et c'était un plaisir en lui-même. Lemsip faisait partie du ralentissement délicieux et nécessaire à notre vie.

C'est de l'histoire ancienne. Lemsip s'est réinventé comme « le médicament de ceux qui travaillent dur ». D'un ami du paresseux, il est devenu son pire ennemi. Pourquoi ? « Parce que la vie ne s'arrête pas », comme le dit un de leurs terrifiants slogans destiné à nous dynamiser. Plutôt que de profiter de votre maladie et d'attendre plusieurs jours pour vous rétablir, vous devriez en réprimer virilement les symptômes et continuer comme à l'accoutumée de travailler, d'être compétitif, de consommer.

Lemsip suggère même que leur médicament élèvera l'homme ordinaire à un plus noble statut. « Les nouveaux produits Lemsip pour les héros du travail », proclamait leur site internet. Nous devons combattre sans relâche. Pas le temps d'être malade. Pas le temps de traîner au lit. Allez, allez, allez !

Le plus navrant fut leur publicité : « Cessez de renifler et retournez travailler. » Malgré l'humour de cette formulation, on sent poindre la figure du patron autoritaire et culpabilisateur. D'autres publicités exploitaient l'insécurité des travailleurs en montrant que l'homme qui prenait du Lemsip et allait au bureau avec une grippe courait moins le risque de se faire licencier que la mauviette prenant un ou deux jours de congé. Le message est bien le suivant : « Votre rhume pourrait entraîner la perte de votre emploi, de votre maison, de votre prêt, de tout ce qui vous est cher. Prenez du Lemsip et tout ira bien. Vous n'en serez pas plus heureux mais au moins vous serez en sécurité. »

Avec une autre innovation, Lemsip est allé encore plus loin dans le remède dépourvu de plaisir. Ce n'est même plus quelque chose à siroter. Vous pouvez avaler « sans avoir besoin de boire » le Lemsip Max Strength Direct. Il s'agit « du premier médicament vraiment pratique contre le rhume et la grippe ». En

d'autres termes, vous pouvez croquer deux pastilles tout en vous habillant ou en courant pour attraper le bus. Vous n'avez plus à perdre un temps précieux et à supporter les inconvénients terribles de faire bouillir de l'eau, la verser sur la poudre et boire la potion lentement. Du Lemsip sans sirotage (« *sip* ») et sans citron (« *lemon* »). Juste un moyen efficace pour aider le travailleur affairé à donner le « maximum ».

La culture valorisant le travail du malade est endémique aux États-Unis également. Dans *L'Amérique pauvre. Comment ne pas survivre en travaillant*, Barbara Ehrenreich décrit une publicité pour un antidouleur dans laquelle un bel employé en col bleu propre demande : « Si vous quittez le travail après quatre heures, que dira votre patron ? » Et un employé moins séduisant en col bleu, courbé, portant une poutrelle en métal sur le dos répond : « Il me virerait, un point c'est tout. » Ehrenreich témoigne que les femmes de ménage préfèrent avaler une surdose d'antidouleur plutôt que de prendre le risque de perdre leur emploi. Cette culture est promue par un des patrons de la compagnie de nettoyage : « Ted ne manifeste pas beaucoup de sympathie à l'égard des gens malades, semble-t-il. Une de ses "conférences" était consacrée à la nécessité "d'en sortir le plus vite possible". Une personne – il n'allait pas donner le nom – était absente à cause d'une migraine. "Bon, si j'ai la migraine, j'avale deux aspirines et je continue. C'est ce que vous devez faire – vous en sortir le plus vite possible." »

Même si l'on arrive à faire disparaître les symptômes avec un antidouleur, la maladie est toujours là. Elle mettra plus longtemps à disparaître si elle est ignorée. De plus, si vous allez travailler, elle risque de contaminer les collègues de travail et ceux qui sont à vos côtés dans les transports en commun. La campagne publicitaire de Lemsip et d'autres auront à en répondre.

J'ai mis un idéal à terre. Puis-je en ériger un autre à la place ? Il me semble que le bannissement de la maladie de nos corps et de nos vies est une entreprise futile. Un programme de type fasciste : l'idée selon laquelle tout élément potentiellement dangereux pour le fonctionnement efficace de notre corps doit être détruit. Comme pour bien d'autres aspects de la vie du paresseux, une solution saine est de ne pas détruire mais d'élaborer des stratégies pour gérer. Alors, la maladie deviendra un plaisir tout autant qu'une épreuve. Nous devons tout d'abord surmonter le sentiment de culpabilité face à la maladie. Et ensuite nous devons prendre du congé sur notre temps de travail. Autant que nécessaire. Nous devons accueillir la maladie, faire ami-ami, lui demander de rester et être triste de la voir s'en aller.

Pour nous aider dans notre mission, nous avons besoin de médecins plus compréhensifs à l'égard des paresseux. Au lieu de prescrire des médicaments et

d'essayer de vaincre la maladie le plus rapidement possible, ils prescriraient des arrêts maladie plus longs. Trois jours au minimum. Ils pourraient prescrire jusqu'à deux mois de cure de repos. Nous devons éduquer les médecins. Refuser les antibiotiques et le paracétamol. Leur dire que nous avons besoin de quelques jours de repos et qu'il faut un mot pour le patron. Médecins, rejoignez-nous ! Je fais appel à vous ! Vous êtes les serviteurs de l'éthique du travail ! Nous avons besoin de vous pour nous donner du temps libre, indispensable dans nos vies ! Ainsi, votre période sans travailler est sanctionnée par une plus haute autorité. Il est bien difficile de paresser avec ses propres moyens.

Faire appel à l'autorité n'est qu'un premier pas pour les apprentis paresseux sur la route de la liberté. La bataille finale est à mener contre notre sentiment de culpabilité. Il faut assumer le fait d'être malade, plutôt que d'être reconnaissant vis-à-vis d'un « expert » qui vous a aidé. Face à un patron comme Ted, la tâche n'est certes pas facile. Mais il faut montrer du cran, avoir assez d'assurance pour dire : « Je suis malade, je serai absent pendant plusieurs jours. » N'oubliez pas que s'échiner au travail est un comportement d'esclave. Si vous prenez l'initiative et refusez de continuer à travailler, les autres suivront. Débarrassez-vous de la honte d'être malade. Prenez soin de vous. La législation et les syndicats nous ont trahis. Il faut se débrouiller. Endormez-vous avec cette pensée.

1. Gontcharov, Ivan, *Oblomov*, Folio, traduit du russe par Arthur Adamov, 2007.

2. Proust, Marcel, *Sodome et Gomorrhe*, Tome IV, *À la recherche du temps perdu*, Pléiade, Gallimard, 1988.

3. Camus, Albert, *L'Été à Alger* in *Récits et théâtre*, Paris, Gallimard, 1958.

4. Dr Browne, John Collis, (1819-1884), médecin de l'armée britannique. Il avait inventé contre le choléra le Chlorodyne, un mélange de laudanum (une solution alcoolisée à base d'opium), de teinture de cannabis et de chloroforme. Une préparation contre la toux a gardé aujourd'hui son nom en Angleterre, mais contient d'autres ingrédients comme de la morphine et de l'huile essentielle de menthe. NDT.

15 heures

De la sieste

« Mahomet faisait sa sieste dans le paradis. Une houri avait roulé un nuage sous sa tête, et il dormait près de la fontaine du Salsabil. »

Ernest L'Épine, *La Légende de Croque-Mitaine*,
1863

Je suis absolument certain qu'au paradis, tout le monde fait la sieste. Cette occupation parfaitement agréable est également utile. Elle coupe la journée en deux parties, rendant ainsi chacune plus vivable et plus réjouissante. Comme il est plus facile de travailler le matin si nous savons qu'une sieste nous attend après le repas ! Et comme la fin d'après-midi et la soirée sont plus agréables si elles ont été précédées par un petit somme. Si vous prévoyez dès votre lever une sieste plus tard dans la journée, vous pouvez bannir à tout jamais ce terrible sentiment de damnation qui vous saisit à 9 heures du matin à l'idée de subir huit heures de labeur d'affilée.

La sieste offre également un aperçu du monde des ténèbres, où les dieux s'amusent et où les rêves se réalisent. Voici ce qu'écrit l'universitaire Thierry Paquot dans un livre essentiel, *L'Art de la sieste* :

« Votre corps, qui un instant plus tôt vous encombrait quelque peu, semble léger, invisible, inexistant. Le bonheur – une forme de bonheur – vous assaille. Vous vous laissez faire, vous vous laissez aller et avec étonnement vous vous abandonnez. À qui ? Un nouveau maître ? Une maîtresse ? Petit cachottier... Une liaison interdite à cacher ? Oui, une relation que la morale productiviste réprouve – avec la nuit en plein jour, avec Hypnos. »

Oui, notre droit inaliénable à la sieste nous a été confisqué par les agents de l'industrie. Ce n'est pas acceptable. « La sieste, écrit Paquot, est un temps fort d'un art de vivre – oui, un art de vivre ! – qu'il convient de défendre, de populariser, de pratiquer, avec conviction, plaisir et sérieux. » Nous sommes tout

particulièrement malheureux, je crois, aux États-Unis et en Europe du Nord. À l'inverse, dans des pays où le dogme du travail et de l'industrie n'a pas cette mainmise ferme et intransigeante sur la psyché nationale, la sieste est le moment béni de la journée. L'aspirant à la paresse vivant en Europe du Nord (dont les ancêtres ont fondé les États-Unis) est porté à s'autoflageller et jette souvent des regards envieux sur les pays méditerranéens plus décontractés avec leur coutume de la sieste. En Espagne, par exemple, la sieste est harmonieusement insérée dans la journée. Les travailleurs rentrent chez eux pour déjeuner, ils font un somme et retournent ensuite au bureau ou à l'usine pour une brève séance de travail avant de ressortir le soir.

Cette bienfaisante façon de diviser la journée permet de mieux profiter de la soirée qui commence et se termine plus tard qu'en Europe du Nord. Les Méditerranéens prennent davantage le temps de s'amuser en soirée car ils savent pouvoir rattraper le manque de sommeil par une sieste le lendemain : la pression pour aller vous coucher est très allégée. Combien de belles soirées ont été gâchées par vous-même ou un de vos amis, se levant avec regret de table, en déclarant : « Il faut vraiment que je rentre, demain, je dois me lever tôt. »

Les rythmes souples des pays du Sud où le travail est divisé en deux parties par une longue sieste ou une pause, étaient monnaie courante en Angleterre, avant d'avoir été détruits complètement par le grand ennemi du paresseux, la révolution industrielle. Dans son essai sur le Saint-Lundi (voir le chapitre 11h, « Du travail à la joie de vivre »), l'historien Zeldin cite la description par un contemporain de l'organisation du travail des tisserands indépendants de Birmingham, à la fin du XVII^e siècle¹ :

« Ils vivaient comme les Espagnols, ou comme les Orientaux. Ils étaient à l'ouvrage dès 3 ou 4 heures du matin. Ils se reposaient à midi, beaucoup faisant la sieste, d'autres passaient du temps dans leurs ateliers à manger et à boire. Ces ateliers se transformaient souvent en bars et les apprentis en serveurs ; d'autres jouaient aux billes ou au jeu de quilles. Trois ou quatre heures étaient consacrées au jeu et ils retournaient ensuite au travail. »

Quand on donne aux gens le choix de faire la sieste, ils la font. Si nous ne la faisons pas, c'est tout simplement parce qu'elle est interdite. Dans *Sleep Thieves*² (« Voleurs de sommeil »), un plaidoyer pour la propagation du sommeil, l'universitaire Stanley Coren rend compte d'une expérience au cours de laquelle les membres d'un groupe de recherche avaient le droit de dormir à leur guise. Après une semaine environ, la plupart des sujets de l'expérience faisaient une sieste d'une à deux heures par jour. Coren dit que ne pas être privé de sommeil donne une probabilité deux fois moindre de succomber à des infections par

rapport à ceux souffrant d'« une dette de sommeil ».

La sieste fait certainement partie de notre cycle quotidien ou « rythme circadien » – terme dérivé du latin *circa*, « autour », et *diem*, « jour ». Et pourtant, depuis notre scolarité, la sieste est mal considérée et vue comme une façon inefficace d'utiliser le temps. Cette hostilité contre la sieste oblige ses adeptes, ne résistant pas à leur corps qui leur réclame une pause, à user de subterfuges pour pouvoir piquer leur petit roupillon. Il m'était presque impossible d'assister à deux heures de cours de maths le mardi après-midi sans m'endormir. Le menton lové dans la main, le coude appuyé sur la table, dans cette posture, je pouvais somnoler avec bonheur jusqu'à ce que le professeur le remarque et frappe brusquement ma table pour me réveiller. Il devait considérer une telle torpeur comme insultante pour ses méthodes pédagogiques. Je maintiens que je n'y pouvais rien. Si l'école avait prévu un temps pour la sieste dans la journée, je n'aurais pas eu à le prendre pendant les heures de cours. Il m'est arrivé la même chose plus tard sur mon lieu de travail. Le menton lové une fois encore dans la main, les coudes sur le bureau, le visage caché par l'écran de l'ordinateur, il aurait fallu un patron particulièrement attentif pour s'apercevoir que mes yeux étaient fermés et que je flottais sur un nuage, ailleurs.

Une autre technique pour dissimuler un somme m'a été confiée par un employé de bureau ayant perfectionné l'art de faire la sieste dans les toilettes. Il s'asseyait en travers du siège, inclinait la tête sur le dévidoir dont le rouleau lui servait d'oreiller confortable, appuyait ses pieds contre le mur opposé. Dans cette position, disait-il, il pouvait dormir comme un loir durant quinze à vingt minutes.

Notre honte de la sieste est très regrettable. Tous les bureaux ne devraient-ils pas fournir des lits de jour pour leurs travailleurs ? Le lit de jour est un des rares héritages positifs de l'ère victorienne. Un beau jour, lorsque je travaillais à plein-temps au bureau, nous devions installer des meubles. Je suggérais alors une idée aux patrons. Plutôt que de dépenser 200 livres sterling dans un de ces sofas vert clair sans aucun style, ils pourraient me donner la même somme pour que j'aille acheter sur le marché un lit de jour victorien, sur lequel nous nous assoirions pendant les réunions et où nous nous allongerions pour faire la sieste. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que j'ai presque perdu la bataille. Il nous a fallu réarranger les cubes verts à chaque fois que nous voulions faire une sieste.

En Chine, la coutume répandue du *Hsiuhsi*, ou sieste postprandiale, a récemment reçu un coup de massue en raison de l'adoption de l'organisation du travail à l'occidentale. « Les gens de votre pays disent à nos hommes d'affaires que dormir l'après-midi est de la paresse », a récemment déclaré un homme d'affaires

chinois à un voyageur de ma connaissance. « Nous ne sommes pas paresseux, et nous ne souhaitons pas le paraître. La plupart des hommes d'affaires ont donc laissé tomber le *Hsiuhsi*. »

Maintenant que je travaille chez moi, j'ai réalisé mon rêve : un beau lit de jour bien moelleux trône dans mon bureau. L'écriture de cet ouvrage dans ce bureau a été pour moi une expérience très plaisante. Votre serviteur justifie dans ce livre tous les plaisirs paresseux qu'il a expérimentés au cours de sa vie, avec parfois un peu de culpabilité et parfois même beaucoup. Maintenant, je peux m'y adonner sans crainte : hier par exemple, j'ai fait un plantureux somme postprandial de 2 heures à 4 heures. Je suis ensuite retourné à mon bureau tout joyeux pour faire une heure ou deux de paperasse administrative que je reportais depuis des semaines. Une journée sans sieste aurait été certainement moins productive et je me serais également moins diverti.

Pour Thierry Paquot, la sieste représente la liberté et le fait d'être son propre maître. Elle va directement à l'encontre de la discipline du travail introduite au XVIII^e siècle. Faire la sieste, c'est reprendre du temps pour nous-mêmes :

« Cette brisure de la ligne droite du travail salarié est la marque d'un étonnement. D'un détour. D'un à-côté [...] La sieste est un à-côté de l'activité explicite, obligatoire [...] La sieste est une réappropriation par soi de son propre temps, hors les contrôles horlogers. La sieste est émancipatrice. »

Mais malheureusement, nos efforts pour nous conformer aux rythmes esclavagistes de la coutume actuelle ont remplacé la sieste par un breuvage cher et nuisible : le café. Ce que le paracétamol est au rhume, le café l'est à la sieste : une compétition avec notre propre corps, une guerre civile. Lorsque nous nous sentons fatigués après le déjeuner, la solution socialement acceptable est d'augmenter la dose de café pour chasser la sensation de fatigue, au lieu de faire un somme. Le café produit certes une stimulation sensorielle, mais aussi une irritabilité et un manque de sommeil par la suite. Ne luttiez pas contre le sommeil, dormez !

La sieste est connue pour ses bienfaits spirituels. Les fondateurs des grandes religions étaient de grands adeptes de la sieste. Durant leur petit somme au bord du chemin, ils avaient des visions. La sieste est une version facile de la méditation. Jésus était oisif, Bouddha plus encore.

La sieste peut même sauver des vies. Je me souviens de l'histoire d'une Indienne pratiquant le Raja Yoga qui a été prise dans la catastrophe de Bhopal. Elle se trouvait au centre de méditation lorsque l'explosion de l'usine chimique se produisit. Il y eut un mouvement de panique dans les rues et beaucoup de ceux qui couraient pour fuir le nuage de gaz sont morts. Elle décida à la place de

prendre une douche, d'aller au lit et de tirer les couvertures sur son visage. Elle a survécu, contrairement à beaucoup d'autres. En ne faisant rien. Jamais l'aphorisme de Mason Cooley (1927-2002) – « Si vous ne savez pas quoi faire, c'est l'heure de faire une sieste » – n'a paru aussi vrai.

J'ajouterais que le combat mené contre la sieste est étrange, même vu sous un angle pratique. Les plus rigoureux utilitaristes et adeptes de l'éthique du travail reconnaissent le pouvoir positif de la sieste. En effet, l'expression déplaisante « pouvoir de la sieste » est entrée dans le langage courant et désigne un bref repos destiné à faire revenir le travailleur à son bureau avec un appétit de compétition plus aiguisé. J'ai découvert que même certains ennemis déclarés de la paresse étaient de grands adeptes de la sieste. Winston Churchill, par exemple, avait horreur de la paresse chez les autres... et faisait une sieste tous les après-midis. Il défendait cette pratique en des termes soulignant sa nécessité absolue :

« Il faut dormir un moment entre le déjeuner et le dîner, sans demi-mesure. Quittez vos vêtements et allez vous coucher. C'est ce que je fais toujours. Ne pensez pas que vous travaillerez moins si vous dormez la journée. C'est une idée idiote partagée par les gens dépourvus d'imagination. Vous serez capable d'en faire plus. Vous ferez le travail de deux jours en un seul – ou au moins un jour et demi, j'en suis sûr. Lorsque la guerre a été déclenchée, je devais dormir la journée parce que c'était la seule façon pour moi de faire face à mes obligations³. »

Si vous ôtez vos vêtements et allez au lit sur votre lieu de travail, vous serez accusé d'atteinte à la pudeur et de paresse. Les employeurs préfèrent vous voir quatre heures assis à ne rien faire plutôt que de vous accorder une sieste d'une heure suivie de trois heures de travail productif.

Un autre ennemi déclaré de la paresse était Thomas Edison (1847-1931), le promoteur de l'éthique du travail et inventeur de l'ampoule pour que les gens puissent travailler toute la nuit. Il a rendu possible la terrible pratique du travail par roulement, les fameux trois-huit. Après Edison, les machines n'ont plus jamais fait de pause. Dans sa propagande, Edison affirmait qu'il n'avait besoin que de trois ou quatre heures de sommeil par nuit, mais comme le rapporte Stanley Coren, il pratiquait beaucoup la sieste. Un ingénieur croate qui travaillait avec lui disait : « Même s'il n'a besoin que de quatre heures de sommeil la nuit, il a besoin d'une sieste de deux ou trois heures l'après-midi⁴. » Lorsque Henry Ford (un autre ennemi de la paresse) est venu rendre visite à Edison un après-midi, Coren écrit qu'il fut surpris de découvrir l'ennemi notoire du sommeil... en train de dormir. Lorsqu'il interrogea un assistant d'Edison sur cette apparente hypocrisie, il répondit : « Il ne dort pas beaucoup, mais il fait beaucoup la sieste⁵. »

Dans la culture plus insouciant de l'Amérique des années 1950, les canaux officiels conseillaient aux hommes d'affaires de dormir et de prendre un apéritif. Ce traitement sain s'appelait *nap and nip* (*nap*, sieste, et *nip*, grignoter) : « Tout homme d'affaires âgé de plus de 50 ans devrait avoir son *nap and nip* quotidien – une courte sieste après le déjeuner et un apéritif relaxant avant le dîner », conseillait le Dr Sara Murray Jordan, gastroentérologue, dans un numéro du *Reader's Digest* en 1958 (vous en apprendrez davantage sur les bienfaits du cocktail dans un prochain chapitre).

La description la plus précise à ma connaissance du monde paradisiaque le plus récent montre des habitants adeptes de la sieste. Elle nous est offerte par Robert Dean Frisbie (1896-1948) dans son livre écrit en 1929, *The Book of Puka-Puka*. Frisbie était un Américain d'une vingtaine d'années issu de la classe moyenne. Ayant échappé aux pressions de ses ambitieux parents, il ouvrit une petite boutique sur l'île méridionale de Puka-Puka en Polynésie. Il s'y installa et épousa une indigène. Voilà comment un ami de Frisbie décrit cette indolente culture insulaire :

« Les insulaires ne voient aucune raison de se lever le matin, et la plupart d'entre eux ne le font pas : ils dorment tout le jour, mais ils se réveillent la nuit, et vous les verrez pêcher à la lumière des torches, manger, danser, faire l'amour sur le rivage. Les rares bateaux de commerce connaissant Puka-Puka détestent cette île parce qu'ils ne peuvent pas enrôler ses habitants pour charger leurs bateaux⁶. »

Au paradis, on dort toute la journée. Nous avons appris une leçon importante : ne résistez pas à la sieste. Beaucoup de gens ont tendance à se réveiller de leur sieste tout grognons, voilà le seul inconvénient. J'attribue cela à un sentiment de culpabilité, un sentiment relevant de la haine de soi. Le remède simple pour vaincre cette humeur sombre est de prendre une tasse de thé, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

1. Zeldin, Theodore, *An Intimate History of Humanity*, Londres, Vintage, 1998. Notre traduction.

2. Coren, Stanley, *Sleep Thieves. An Eye-opening Exploration into the Science and Mysteries of Sleep*, New York, Free press, 1997.

3. Notre traduction.

4. Coren, Stanley, *op. cit.* Notre traduction.

5. *Idem.*

6. Frisbie, Robert Dean, *The Book of Puka-Puka*, Hawaii, Booklines Ltd, 1987. Notre traduction.

16 heures

Du thé

« On boit du thé pour oublier le bruit du monde ; il n'est pas fait pour ceux qui se nourrissent trop bien et se vêtent de soie. »

T'ien Yiheng, c. 1570, cité par Lin Yutang.

Le rituel apaisant du thé est un de ces plaisirs paresseux sacrifiés récemment sur l'autel de la productivité et du profit. La personne qui a imaginé l'heure du thé à 4 heures de l'après-midi est un génie. Cette heure marque un moment dans la journée où nos énergies sont à un tournant. Les longues heures qui s'étirent entre 14 heures et 16 heures, durant lesquelles il n'est pas possible de faire grand-chose pour le paresseux raisonnable encore couché, s'achèvent. Nos cerveaux recommencent alors à bouillonner. Il est temps non pas de *faire* quoi que ce soit, mais d'y *réfléchir*.

L'heure du thé devrait être le moment d'une conversation douce et du recueillement, d'un petit exercice mental. Je me souviens que le thé était un merveilleux moment de la journée lorsque je travaillais comme déménageur pendant les vacances. Un tel travail n'est pas mauvais pour le paresseux, parce qu'il offre des périodes d'activité intense suivies de longues périodes de repos. Nous travaillions dur et transpirions pendant une heure ou deux, pour ensuite prendre une pause. Je préférais ce rythme aux fastidieuses et interminables heures de travail dans un bureau. Il y avait pas mal de conduite, ce qui était divertissant, de longues pauses pour le déjeuner, et bien sûr la pause du thé. Cette dernière, sacro-sainte, était convenablement observée. Il n'était pas question de boire sa tasse à la va-vite en regardant un écran.

Pendant la pause du thé, la conversation avec les déménageurs prenait une tournure plus inspirée. Les conversations matinales avaient été plutôt émaillées de plaisanteries grasses et de taquineries. À l'heure du thé, toutefois, ces hommes étaient allongés dans le camion avec la porte ouverte en regardant la rue, dans un

état de torpeur. Ils décrivaient alors les magnifiques endroits qu'ils avaient vus pendant leurs vacances, parlaient avec affection de leur femme ou de leurs enfants, ou évoquaient leurs rêves d'une vie meilleure.

Ce genre de pause ressemble au rituel du thé en Chine et au Japon, qui était intimement lié à la recherche de l'illumination. Comme beaucoup d'inventions destinées à améliorer le quotidien, le thé a été découvert à un moment d'inactivité absolue. Selon la légende, en 2737 avant J.-C., l'herboriste chinois Shen Nong était assis sous un arbre, le regard perdu dans les cieux lorsqu'une feuille provenant d'un arbre à thé sauvage tomba en virevoltant dans une tasse d'eau bouillante devant lui. Ce fut la toute première tasse de thé.

Après une page blanche d'environ deux mille ans dans l'histoire, semble-t-il, le thé est mentionné dans les archives des impôts du gouvernement chinois en 400 avant J.-C. À cette époque, les moines bouddhistes zen buvaient du thé comme les catholiques leur vin rouge. Ils le buvaient pour stimuler leur méditation. Cela affinait leur mental et les aidait à rester éveillés des heures durant. Autrement dit, le thé était utilisé comme un moyen pour ne rien faire du tout aussi longtemps que possible, cela vous aidait à paresser. Après tout, qu'est-ce que la méditation sinon l'inactivité totale ? Le thé est devenu presque une religion, dénommée la Voie du thé.

Le bouddhisme est pour moi l'une des religions les plus humaines qui soit, la plus vitale et la plus amusante, pour la raison paradoxale qu'elle accepte la souffrance. Il semble ne pas connaître la culpabilité ou le sens de la dette comme chez certains chrétiens. Tout en utilisant le thé pour la méditation, les Chinois s'attachent aux aspects rituels du breuvage : sa préparation, le rituel autour de son service et la politesse dans son partage. Confucius pensait qu'en se comportant bien avec ses proches, on favorisait le bon fonctionnement de la société tout entière et l'on plaisait au Ciel. Le thé servait à harmoniser les rapports entre le collectif et l'individu. C'était aussi un lieu de rencontre entre le monde intérieur et le monde extérieur.

En Angleterre, pendant l'ère médiévale et jusqu'au XVIII^e siècle, il existait un autre facteur d'harmonie sociale : la bière. Elle était brassée à domicile et on la buvait matin, midi et soir. Une bonne épouse se devait d'en assurer la fourniture régulière ; les bons patrons attiraient les travailleurs avec la qualité de leur bière. C'était la boisson nationale d'un peuple de buveurs rubiconds, chaotiques et volontaires. Nous n'étions sans doute pas très raffinés à cette époque, mais nous savions prendre du bon temps. Grâce aux nouvelles voies de communication, le thé commença à arriver dans la culture anglaise vers la fin du XVII^e siècle. Il était à la mode à la cour parce qu'il était rare et cher. Il devint ensuite de plus en plus

populaire.

Un des premiers défenseurs du thé fut le Dr Johnson. Il le buvait sans aucun raffinement oriental, avant l'invention de la coutume du thé pris à 4 ou 5 heures de l'après-midi. Son attitude envers le thé ressemblait plus à celle d'un drogué urbain qu'à celle d'un moine bouddhiste. Voici comment Johnson décrit cette habitude :

« Je suis un buveur de thé non repenté et endurci, qui a longtemps arrosé ses repas uniquement avec l'infusion de cette plante fascinante ; celui dont la bouilloire avait rarement le temps de refroidir, celui dont le thé distrairait la soirée, reconforte l'heure de minuit et celui qui salue la matinée avec lui. »

Johnson était connu pour la vitesse grossière avec laquelle il buvait le thé ainsi que pour les grandes quantités qu'il ingurgitait. Pendant une soirée, son ami le peintre Joshua Reynolds (1723-1792) fit remarquer que Johnson avait bu onze tasses. Piqué au vif, celui-ci répondit : « Monsieur, je n'ai pas compté vos verres de vin, pourquoi dénombrez-vous mes tasses de thé ? » Il se radoucit et demanda une autre tasse, afin d'atteindre la douzaine.

Un contemporain nommé John Hawkins décrivait les habitudes de Johnson avec un ton d'horreur amusée : « Il aimait le thé à un point difficilement imaginable ; où qu'il apparaissait, il était en plein délire. Par son impatience à être servi, par ses incessantes réclamations pour les ingrédients qui rendent ce breuvage agréable, par la hâte avec laquelle il l'avalait, il manquait rarement de lasser tout le monde au sujet de ce qui était censé être un rafraîchissement général. »

Pendant ce temps, la révolution industrielle gagnait du terrain, le thé devenait de plus en plus populaire et se mit à remplacer la bière comme boisson nationale. Les nouveaux rythmes de travail dans les usines, incompatibles avec le fait de boire de la bière toute la journée, expliquent peut-être le succès du thé. Les gens étaient fatigués et avaient besoin d'énergie. William Cobbett (1763-1835) n'approuvait pas cette nouvelle coutume. Dans *Cottage Economy*, son guide pratique pour le propriétaire d'un petit domaine, il affirme :

« Le breuvage qui a remplacé la bière est le thé. On sait que le thé n'offre pas de force utile, il ne contient rien de nourrissant, et il n'est bon à rien, nuisible, il cause des manques de sommeil, et en tous les cas secoue et affaiblit les nerfs. C'est une sorte de laudanum plus faible, qui réveille sur le moment et dont les effets disparaissent rapidement. Il ne communique aucune force au corps, il n'aide pas à fournir ce que le travail exige. Il est donc inutile. »

Le thé était urbain et la bière rurale. Le thé était pour les mauviettes, la bière pour les vrais hommes. Cobbett poursuit en montrant que cette habitude est

onéreuse comparée à la brasserie et conclut sur le sujet :

« Pour moi, la consommation de thé est ruineuse pour la santé, affaiblit le corps, rend efféminé et paresseux, débauche la jeunesse, rend la vieillesse misérable. Sa consommation engendre l'amollissement, la recherche de confort, le fait de rester au lit, en bref présente tous les caractères de la paresse, excusée par un réel manque de force. »

Il est étrange que ces arguments soient précisément ceux qui étaient employés contre la consommation d'alcool par la campagne du moment pour la tempérance.

C'est justement l'absence de qualités dans le thé qui le rend si attirant pour les hommes et les femmes qui ont un penchant pour la réflexion. Son principal intérêt est d'insérer des plages de paresse dans la journée de travail. Il procure une pause, un moment de calme. En 1821, la même année que la publication de l'ouvrage *Cottage Economy*, le grand écrivain et adepte du coin du feu Thomas de Quincey (1785-1859) le défend :

« Des derniers jours d'octobre jusqu'à Noël, voilà la période pendant laquelle le bonheur est de saison, un bonheur qui, à mon avis, entre dans la pièce sous la forme du thé sur un plateau ; car le thé, même s'il est moqué par ceux qui ont des nerfs naturellement grossiers, ou le sont devenus en raison de leur consommation de vin et ne sont ainsi pas susceptibles d'être influencés par un stimulant si raffiné, sera toujours la boisson préférée de l'intellectuel... »

De Quincey prenait clairement plaisir à boire du thé toute la nuit, même si l'agrément qu'il en tirait était quelque peu amplifié par les effets de l'opium.

Un peu plus tard, autour de 1840, le thé est devenu un rituel social. Parodiant l'harmonieuse cérémonie chinoise du thé, les Anglais ont inventé une cérémonie minutée relevant de l'obligation sociale, une façon de montrer son statut, une formalité rigide et étrange. Je pense au personnage de William dans les histoires pour enfants de la narratrice Richmal Crompton (1890-1969) et ce qu'il a enduré en prenant le thé avec ses grands-tantes. Je me souviens de mon malaise étant enfant lorsque je prenais le thé avec mes aïeuls durant trois quarts d'heure qui me semblaient durer une éternité.

La consommation de thé engendra une heureuse conséquence : l'apparition de salons de thé urbains. Jeunes secrétaires et employés allaient y déguster des pâtisseries, bavarder et danser. Ces salons sont restés populaires au-delà du XIX^e siècle, accueillant jusque dans les années 1920 des « thés tangos ». Il était socialement accepté que les femmes puissent s'y rendre sans être accompagnées par un homme, ce qui n'a pas manqué de contribuer à leur succès populaire.

Le thé comme événement social survit dans certaines parties de la France

rurale. Un après-midi, j'ai assisté à un thé dansant dans une salle des fêtes d'une petite ville du nord de la France. La salle était très éclairée et des rangées de tréteaux avaient été installées. Un petit groupe de musique avec un orgue électrique jouait des airs classiques. On servait du thé, des gâteaux et de la bière – pour les hommes ! L'audience était constituée d'agriculteurs du cru et de leurs épouses, affichant la cinquantaine. Il aurait été facile de sourire du manque de sophistication de l'assemblée, mais il y avait un esprit bon enfant, beaucoup de rires et les gens dansaient.

Nous devrions réintroduire le thé comme un rituel quotidien, pour le rendre sacro-saint. Mais comment s'y prendre ? Comment en profiter ? Il me semble que nous nous trompons lourdement dans notre manière de boire le thé aujourd'hui, à moins d'avoir la chance d'être un camionneur. En effet, le thé ne devrait pas sortir d'une machine. Ni être servi dans des tasses en plastique avec le sachet de thé en train de surnager ni être avalé les yeux fixés sur un écran. Tournons-nous vers les Chinois afin de trouver de l'inspiration pour la restauration du rituel du thé. Ce poème du XVI^e siècle cité par Lin Yutang décrit les conditions idéales et variées pour profiter de son thé :

« Lorsqu'on a le cœur et les mains oisifs.
Lorsqu'on est fatigué d'avoir lu des vers.
Lorsqu'on est troublé dans ses pensées.
En écoutant des chants et des chansons.
Quand un chant est fini.
Chez soi par un jour de fête.
En jouant du *qin* et en regardant des peintures.
Le soir durant une conversation sérieuse.
Avec des amis agréables et des concubines sveltes.
Devant une fenêtre claire et un bureau propre.
Quand le jour est beau et le vent doux.
Par un jour d'ondées légères.
Dans un bateau peint près d'un petit pont de bois.
Dans une forêt avec de hauts bambous.
Dans un pavillon d'où l'on voit des lotus par un jour d'été.
Après avoir allumé de l'encens dans un petit studio.
Quand une fête est finie, et que les hôtes sont partis.
Quand les enfants sont à l'école.
Dans un temple tranquille et retiré.
Près de sources célèbres et de rochers étranges.² »

Telles sont les lignes de *Proper Moments for Drinking Tea* (« Moments où il

convient de boire du thé »), par Hsu Ts'eshu. J'aime encore bien l'idée du thé avec des concubines sveltes mais je ne suis pas certain que les épouses et petites amies occidentales toléreraient cette pratique. Cependant, d'autres suggestions données par Lin Yutang ne sont pas au-delà des limites du possible :

« Il y a quelque chose dans sa nature qui nous introduit dans un monde de paisible contemplation. Il serait aussi désastreux d'en boire avec des enfants criant autour de vous, ou avec des femmes à la voix forte, ou des femmes parlant politique que de le cueillir par un jour pluvieux ou nuageux [...] Le thé est donc symbole de pureté. Étant facilement souillé par la plus légère contamination de mains ou de tasses graisseuses, il demande la plus grande propreté dans sa préparation, depuis la cueillette et le séchage, jusqu'à l'infusion finale. Par conséquent la jouissance qu'il procure exige une atmosphère dans laquelle toute apparence de luxe soit bannie de l'esprit et des yeux [...] La préparation et la dégustation du thé sont toujours l'accomplissement d'un acte aimable, important, distingué. En fait, la préparation est la moitié du plaisir, comme craquer des graines de melon sous la dent est la moitié du plaisir de les manger. »

C'est le désir de célébrer et de voir renaître le thé qui nous a incités à créer une rubrique « Thé » dans le magazine *The Idler*, tenue par le célèbre Chris Yates. Sa critique du thé en sachet le place dans la digne lignée des écrivains chinois sur le thé :

« Le thé devrait être bu avec lenteur. Pourtant, la société moderne, avec ses réveils, ses vélos d'appartement et sa ruée pour aller au travail, a créé le thé en sachet – un véritable abus – et la tasse de thé vite expédiée – un péché capital. La préparation du thé tout comme sa dégustation doivent être une affaire contemplative et tranquille. L'esprit s'apaise alors que les feuilles tourbillonnent avec lenteur, se séparent et resplendissent dans votre théière. L'esprit s'éclaire alors que vous versez le liquide doré. »

Il est extraordinaire de voir combien peu de gens utilisent les feuilles de thé non broyées. Le thé en sachet est censé être plus pratique et plus rapide, mais servir du thé à la va-vite s'oppose totalement à l'esprit du thé. Il est plus pratique, et même plus élégant et plus agréable, de garder 200 grammes de thé en feuilles dans une boîte près de la bouilloire plutôt que ces grands récipients laids de thé en sachet. Les feuilles de thé sont faciles à manipuler, contrairement aux sachets détrempés projetant leur jus brun sur les bords de l'évier.

Considérons maintenant deux ennemis du thé. Le premier est paradoxalement le Tea Council, l'association britannique de promotion du thé, qui se contente d'en vanter les atouts sanitaires. Son site internet affichait il y a quelque temps des couleurs criardes avec des images de femmes en petite tenue

en train de boire une tasse de thé. Pas un mot sur le rôle du thé comme facteur d'illumination et d'harmonie sociale. Le site donne des grilles de chiffres afin de démontrer la valeur nutritionnelle du thé. Mais il est clair, après une brève analyse, que ces nutriments sérieux proviennent du lait que nous, les Anglais, servons habituellement avec le thé.

L'autre ennemi, bien entendu, est le café. Tout comme le thé a remplacé la bière pendant la révolution industrielle en Angleterre, ces dernières années le café a remplacé l'alcool aux États-Unis et cette tendance a touché l'Europe. On boit beaucoup de café, et vite. Alors que la manière continentale de consommer le café est de le boire dans une petite tasse et dans un établissement *ad hoc*, nous, les Britanniques, avalons du café debout ou dans la voiture, dans le train, pendant une réunion et, le plus triste, en marchant dans la rue. Nous avons été envahis et pollués par le café.

Le café est pour les vainqueurs, les battants, les mécréants du thé, les obsédés de l'argent et du statut social, vides spirituellement. C'est une force énervante. Nous devons résister et adopter sans réserve le thé, cette boisson ancienne des poètes, des philosophes et des méditatifs.

1. Cobbett, William, *Cottage Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009. Notre traduction.

2. Notre traduction.

17 heures

De la promenade

De la piétaille ! Il est significatif que le terme désignant un groupe de piétons soit fortement péjoratif. L'humble promenade du piéton est jugée ennuyeuse au regard des modes de transport plus rapides et plus spectaculaires comme les trains, les avions et les automobiles. Or, on peut trouver l'esprit du paresseux chez le piéton, le flâneur, le promeneur. Le piéton est le plus digne des êtres humains : il marche pour le plaisir, il observe en se gardant de toute intrusion, son pas est lent, il est heureux, en compagnie de son propre esprit, il se promène, détaché, sage, joyeux, divin. Il est libre.

La plupart des gens marchant dans les rues de nos grandes villes ne profitent pas de leur promenade. Ils utilisent leurs jambes pour aller d'un point A à un point B. Il n'est pas question pour eux de s'amuser. Leur marche a un but : aller d'une station de métro au bureau, de l'arrêt de bus à l'usine, du marchand de sandwiches à la banque. Ce qui compte, c'est le but à atteindre. La promenade en elle-même n'a aucune importance, c'est une perte de temps. Dans ce genre de marche, nous avons du mal à nous abandonner à l'instant présent. Nous fonçons la tête baissée, le regard fixé sur le trottoir. Des torrents de pensées anxieuses assaillent notre esprit : les choses à faire et les choses non faites, les engagements non tenus. Affairés, importants, totalement absorbés par les tâches à accomplir et les lieux à rejoindre – nous cédon à la frénésie.

Il est très facile d'adopter cette triste allure pressée devenue la norme dans les villes. Marcher pour le plaisir semble être réservé aux week-ends et aux vacances. Toutefois, avec un petit effort de volonté, il n'est pas très difficile de garder l'état d'esprit réfléchi du flâneur, même dans le bruit et la fureur d'une journée de travail.

Le grand représentant de cette attitude est le *flâneur* français. *Flâneur* signifie littéralement badaud ou oisif. Au XIX^e siècle, il désignait un élégant gentilhomme, déambulant sans but précis sous les arcades parisiennes, observant, attendant,

musardant. Son héros était Baudelaire, cet antibourgeois libéré de l'esclavage du salariat, libre de déambuler dans les rues.

Le philosophe du XX^e siècle Walter Benjamin était captivé par l'idée du *flâneur*. Il écrivit une œuvre monumentale intitulée *Paris, capitale du XIX^e siècle - le livre des passages*, qui est une anthologie de milliers de réflexions et d'aphorismes dont certains de sa plume. Il s'agit d'un classique de la *flânerie*. Le lecteur imagine facilement Benjamin, son carnet de notes dans une main, sa pipe dans l'autre, notant ses observations. Dans ce travail, nous trouvons le bijou suivant :

« En 1839, il était élégant d'emmener une tortue quand on allait se promener. Cela donne une idée du rythme de la *flânerie* dans les passages². »

Une tortue au bout d'une laisse ! C'est merveilleux. Et bien plus apaisant que le chien surexcité, renflant, jappant, grognant, urinant et pressé. Pourquoi donc les gens ont-ils des chiens ? Je ne le comprends pas.

Comme la paresse, la *flânerie* a un intérêt paradoxal : la marche lente peut sembler une perte de temps à l'homme d'affaires, mais pour un esprit créatif, c'est une activité féconde car, lorsqu'il déambule, le *flâneur* pense et les idées lui viennent. Benjamin en donne de nombreux exemples. Une grande figure comme Beethoven, nous dit-il, composait sa musique lors de ses promenades :

« Ces premières années du siècle, on voyait un homme sortant se promener tous les jours, qu'il pleuve, vente ou neige, sur les remparts de la ville de Vienne. Cet homme, c'était Beethoven. Au cours de ses déambulations, il forgeait dans son esprit ses magnifiques symphonies avant de les écrire. Le monde n'existait plus, en vain les gens le saluaient-ils respectueusement lorsqu'il passait. Il ne voyait rien, car son esprit était ailleurs. »

Victor Hugo était un autre de ces grands flâneurs. Comme le note l'un de ses biographes : « La matinée, pour lui, constituait le travail immobile ; l'après-midi, le travail errant. Il adorait les impériales d'omnibus, ces *balcons roulants*, comme il les appelait, d'où il pouvait étudier à loisir les aspects divers de la ville géante. Il prétendait que le brouhaha étourdissant de Paris lui produisait le même effet que la mer. »

Nous pouvons également penser à des exemples plus contemporains. Je songe à l'adepte du non-agir Jim Morrison, qui aimait écouter les voitures passer devant ses fenêtres à Los Angeles. John Lennon aimait regarder les roues tourner à New York dans les années 1970. Le réalisateur Russ Meyer, auteur de films à succès comme *Supervixens !* et *La Vallée des plaisirs*, travaillait ses scripts et ses intrigues pendant ses marches de deux heures après le repas.

La promenade urbaine n'est pas réservée au XIX^e siècle. Enfant, le poète visionnaire William Blake se promenait souvent dans la ville de Londres

préindustrielle. Son biographe Peter Ackroyd raconte ses visions spectaculaires : un arbre foisonnant d'anges à Peckham Rye, le prophète Ézéchiel sous un arbre des champs, des anges en compagnie de moissonneurs. Lorsqu'il raconta de telles apparitions à ses parents, il reçut une bonne correction. Blake voulait montrer dans *Écrits prophétiques des dernières années*³ que la ville peut nourrir l'imagination aussi bien que la campagne :

« Les champs d'Islington jusqu'à Marylebone ;
De Primrose Hill et de Saint John's Wood ;
Furent recouverts par les piliers d'or ;
Et là s'élèvent les piliers de Jérusalem. »

Il existe la marche solitaire, mais il existe également la marche en bonne compagnie. Les contributeurs de *The Idler* Mark Manning et John Nicholson pourraient mériter le qualificatif de *flâneurs* ; ils passent leurs journées et leurs nuits à flâner dans les rues de Londres. Une marche qui pourrait être un exercice routinier devient, en leur compagnie, un voyage fascinant. La promenade depuis mon ancien bureau à Clerkenwell jusqu'à Covent Garden en passant par Holborn est pleine d'aventures. Évitant les artères principales, Mark vous amène devant le Collège royal de chirurgie d'Angleterre avec ses fœtus animaux et humains conservés dans des bocaux, puis le Sir John Soane's Museum où se tient un ballet inspiré des huit tableaux de Hogarth, *La Carrière d'un libertin*, le Old Curiosity Shop, les statues du viaduc d'Holborn qui représentent le commerce et l'agriculture. Vous passerez devant le palais de justice à Lincoln's Inn et les voitures rutilantes des avocats. L'histoire de Londres devient ainsi vivante.

D'autres personnages apportent leurs lettres de noblesse au promeneur. L'irascible journaliste britannique Jonathan Meades affirme être un *flâneur* moderne : « Nos villes sont remplies de gens pressés. Les trottoirs étroits ne sont pas faits pour se promener à l'allure d'un escargot, ils sont conçus pour un déplacement d'un point à l'autre sans récréation possible. La marche elle-même est découragée par le climat et surtout par l'éthique du travail dominante. Or l'oisiveté est à elle-même sa récompense. Musardez et voyez ce qui se passe. Le temps, soit quelques minutes passées à ne rien faire, est un guérisseur⁴. »

Les pays méditerranéens ne connaissent pas l'hostilité à l'encontre de la lenteur d'un escargot. En Italie, la *passeggiata*, la promenade, est une coutume bien vivante. Le visiteur est frappé par la lenteur de la marche des Italiens. Le dimanche matin après la messe, vous verrez des familles entières bras dessus, bras dessous marchant à l'allure d'une tortue dans les rues pavées, parlant de nourriture, de vin, de la famille et de philosophie.

« En semaine, la *passeggiata* a lieu avant le dîner », me dit une amie italienne

interrogée sur cette coutume. « Suivant des itinéraires fixes, on descend et on remonte le *corso*, la rue principale, d'un village ou d'une ville. C'est le moment où tout le village se retrouve. Pour les jeunes gens, c'est l'équivalent du pub, l'occasion de voir des amis et de faire des rencontres. »

À Londres dans les années 1970, les punks ont brièvement réinventé la promenade ou *passaggiata*. Ils passaient leur journée à descendre et à remonter King's Road, ou à rester assis sur les bancs, regardant les vitrines, déambulant, exhibant leurs accoutrements excentriques. C'étaient les derniers *flâneurs*.

En vous promenant de la sorte sans but précis, vous devenez un objet de suspicion dans les villes pressées comme Londres. « Circulez, circulez », disent les policiers à ceux qui traînent. Les autorités se défient des oisifs. Or pourquoi un flâneur aurait-il forcément de mauvaises idées en tête ? Pourquoi serait-il nécessairement en train de préparer un mauvais coup ? Quoi de plus inoffensif que le fait de se promener !

Alors reconnaissons-le, se promener est un acte de rébellion contre les valeurs bourgeoises, contre une vie faite d'objectifs à atteindre, contre les affaires, le labeur. Pour l'esprit créatif, l'acte de marcher unifie le travail et le jeu. Pour Benjamin, « l'oisiveté du *flâneur* est une protestation contre la division du travail. »

Bien marcher est un état autant physique que mental. Comment bien marcher ? Benjamin insiste sur l'importance d'ouvrir les yeux. « Franchissez le seuil de votre porte comme si vous veniez d'arriver dans un pays inconnu, pour redécouvrir le monde dans lequel vous vivez déjà, commencez la journée comme si vous veniez de débarquer d'un bateau venant de Singapour et comme si vous n'aviez jamais vu votre paillason ou les gens devant le seuil de votre porte. Voilà comment vous sera révélée l'humanité devant vous, inconnue jusqu'à présent. »

La grande époque de la *flânerie* à Londres est bien sûr le XVIII^e siècle, lorsque l'espèce du gentleman observateur était florissante. Regardez les titres des magazines et des journaux apparus au cours de ce siècle littéraire : *The Spectator*, *The Observer* mais aussi *The Tatler* (« La Commère »), *The Wanderer* (Le Flâneur), *The Rambler* (« Le Promeneur »), *The Adventurer* (« L'Aventurier »). L'art de se promener dans la ville et de faire un rapport journalistique détaché, comme le faisaient Addison, Steel, Johnson et d'autres, est né ces années-là. Le flâneur du XVIII^e siècle était plus mondain et moins dépressif que son homologue parisien un siècle plus tard, mais peut-être est-ce parce que la société n'avait pas encore été ravagée par la révolution industrielle. Aujourd'hui, il existe un grand nombre de contributeurs du journal *The Spectator* aspirant à être des Dr Johnson, mais je trouve que le ton n'y est pas. Seule peut-être la colonne du chroniqueur Jeffrey

Bernard intitulée *Low life* (« Vie dans les marges ») s'était approchée de la *flânerie* authentique. Il avait atteint une certaine insouciance lui permettant de faire des observations – sur la mort du confort, l'esprit des traders, la futilité du développement personnel – que d'autres, trop affairés, n'auraient pu formuler.

À la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, la promenade romantique dans la campagne est devenue à la mode. Wordsworth et Coleridge étaient de grands marcheurs. Ils se promenaient sur la côte nord du Devon et dans le Somerset durant les années qui ont suivi la Révolution française. Ensuite, ils ont porté leurs pas dans le Lake District. La marche participait de façon essentielle à leur créativité, c'était le moment de penser, de rêver, de faire le plein d'images. Les promenades rurales étaient centrales à leur nouvelle philosophie poétique exposée dans *Ballades lyriques* (1798) sur la nécessité de revenir à la nature, à la simplicité. Coleridge écrit dans son autobiographie littéraire (1817) :

« Mes promenades furent presque quotidiennes au sommet des collines Quantock et sur ses crêtes escarpées. Muni de mon crayon et de mon carnet, j'étudiais, comme disent les artistes, et je façonnais souvent mes pensées en vers avec les objets et les images offerts à mes sens⁵. »

Et c'est bien lors d'une marche dans le Devon, à quelques kilomètres de l'endroit où je me trouve en écrivant ces lignes, que Coleridge s'est arrêté dans une ferme, a pris de l'opium et a conçu et probablement écrit son fameux *Kubla Khan*.

Si la déambulation urbaine peut être considérée comme subversive, les promenades des poètes ont également soulevé la suspicion des autorités de l'époque, convaincues que les deux hommes, connus pour leurs opinions radicales, « errant intentionnellement », ne faisaient rien de bon. Un espion envoyé par le ministère de l'Intérieur a vu les deux poètes prendre des notes sur le rivage et a imaginé qu'ils projetaient d'apporter des armes à Bristol pour une insurrection. L'agent du gouvernement, que Coleridge a dénommé « espion curieux » dans son autobiographie, a décrit les deux hommes comme un « gang mal intentionné d'Anglais désœuvrés » et un « groupe de démocrates violents ».

Un chapitre sur la promenade ne saurait être complet sans mentionner la figure du détective privé, apparue au XIX^e siècle. C'est un caractère attachant, paresseux par essence, comme Walter Benjamin l'écrit dans son grand livre :

« Le personnage du flâneur préfigure celui du détective. Le flâneur devait rechercher une légitimation sociale à son comportement. Il lui convenait parfaitement de voir son indolence présentée comme une façade derrière laquelle se cache en réalité l'attention soutenue d'un observateur ne quittant pas des yeux le criminel qui ne se doute de rien. »

Le détective Sherlock Holmes est ainsi la grande figure du paresseux, observant, pensant, déambulant. Comme le poète, le détective réalise son travail en marchant et en étant assis. Il n'est pas la victime de la société. À l'inverse, il l'observe de l'extérieur et s'amuse de ses failles. Sherlock Holmes peut s'octroyer l'immense luxe de longues promenades urbaines : dans *Le Patient à demeure*, il déclare à Watson : « Que diriez-vous d'une promenade dans Londres ? » et les voici partis pour une promenade de trois heures. Trois heures ! À quand remonte la dernière fois où vous vous êtes promené dans une ville en solitaire ou en bonne compagnie pendant trois heures ? Pas le temps ! Trop occupé ! Trop de choses à faire !

Et qui a le temps et du loisir aujourd'hui dans nos villes ? Seulement les sans-abri, sur lesquels nous nous apitoyons. Peut-être certains d'entre eux ont-ils des âmes de *flâneurs* ? Gardons-nous d'une vision trop romantique, mais tout de même, aujourd'hui, on a le regard faussé sur les clochards. Le gouvernement et les réformateurs bien intentionnés qui écrivent des articles dans les journaux libéraux pensent que les sans-abri, les clochards, les vagabonds et leurs semblables ont besoin de réintégrer la société. Ils ont besoin qu'on les aide pour les sortir de la rue et leur donner un travail productif. Tel serait leur désir le plus ardent. Un emploi résoudrait leurs problèmes. Il ne vient pas à l'esprit de ce genre d'importuns que, peut-être, les sans-abri, les clochards, les vagabonds ont justement rejeté ce genre de valeurs. Ils ne veulent pas d'un métier. Ils ne veulent pas faire partie de la classe moyenne, écrasée par les dettes et par un patron. Ils ne veulent ni domicile fixe ni dépenser leur salaire dans des magasins et des parcs à thème. Le clochard de la chanson *D. W. Washburn*, enregistrée par le groupe The Monkees, dit qu'il n'a pas de travail, juste une bouteille de vin et qu'il va très bien. Il ne veut pas être ennuyé par les gens bien intentionnés.

On a de la peine à réaliser que l'économie capitaliste n'épargne pas même les clochards. Dans *Down and Out in Paris and London* (*Dans la dèche à Paris et à Londres*), George Orwell souligne les arnaques dont ils étaient victimes dans les années 1930 et montre comment, selon l'expression de William Cobbett, ceux qui devaient nourrir les pauvres se nourrissaient d'eux. En échange de leur liberté, les clochards devaient subir les prêches de l'Armée du Salut et supporter des conditions de couchage indignes.

Le vagabond a été traditionnellement attaqué par les faiseurs de loi. J'ai ainsi trouvé cette perle dans le programme d'histoire du Certificat général de l'enseignement secondaire du Royaume-Uni : « En 1598, le Parlement a accepté de faire la distinction entre des "mendiants aptes" qui pouvaient travailler mais refusaient de le faire, et les "pauvres impotents" trop vieux, trop jeunes,

handicapés ou malades. Chaque paroisse, sous la supervision des juges d'instance, devait accepter de prendre en charge ses pauvres, à qui l'on interdisait de divaguer. Ceux jugés inaptes au travail recevaient de l'argent de la paroisse à titre du "soulagement des pauvres", mais les aptes se voyaient dévêtus sur le haut du corps et fouettés publiquement jusqu'au sang. Ils étaient renvoyés dans leur paroisse de naissance pour travailler dans une "maison de correction". »

Cette politique contre le vagabondage a été reprise avec enthousiasme par les nazis dans les années 1930. Une liste des « éléments antisociaux » émise par la police bavaroise en août 1936 incluait les mendiants, les vagabonds, les Tsiganes, les errants. De tels chercheurs de liberté pouvaient être pris sous garde protectrice (camps de concentration) où on leur apprendrait les valeurs du labeur et de la discipline. *Arbeit macht frei* : « Le travail rend libre. »

Je ne dois pas non plus oublier de citer la chanson d'Izaak Walton dans *The Compleat Angler* (« Le pêcheur accompli »), pièce maîtresse de la littérature du paresseux, publié en 1653. Seul le bonheur du mendiant, de l'homme des grands chemins d'été peut excéder celui du pêcheur à la ligne. Comme le pêcheur, il est pauvre, mais libre :

« Le soleil brille bien clair ; jouez, mendiants, jouez ;

Voici assez de reliefs pour manger aujourd'hui.

Quel son de viole saurait être aussi doux

Que le bruit de joyeuses claquettes ?

Quelle joie manque à la fête, quand les mendiants sont là ?

La vie d'un mendiant est celle d'un roi

Nous chantons, nous buvons et jouons, nous dormons quand il nous plaît.

Nous allons où nous voulons, à moins qu'on ne nous mette aux fers⁶. »

La vie du mendiant est idéalisée comme étant une vie libérée du travail, du désir, de l'esclavage consumériste. Il y a là quelque vérité : il est dommage de considérer comme nous le faisons aujourd'hui les sans-abri uniquement comme des victimes ayant besoin de secours. C'est certainement le cas de la majorité d'entre eux. Mais il est également possible que certains aient choisi de vivre ainsi. Ils préfèrent ne pas avoir de toit, pauvres et libres, plutôt que d'être salariés et esclaves.

En Asie, les mendiants sont vénérés plutôt que plaints. Les Chinois aiment les vagabonds. Selon Lin Yutang, le vaurien, le voyou, l'homme errant, est un idéal dans la société chinoise. Il raconte l'histoire écrite par T'u Lung à la fin du XVI^e siècle. Mingliaotse était un officiel du gouvernement qui a décidé un jour de tout laisser tomber et est devenu un clochard taoïste, un gentilhomme des routes. « Je vais libérer mon cœur, relâcher mon esprit et voyager dans le pays des

Nonchalants⁷. » Il trouve de la consolation dans ses voyages et tous ceux qui le rencontrent sont enchantés par son esprit. Il rédige des livres dans le style de Wordsworth :

« Je me promenai le long de la rive sablonneuse
Où les nuages sont dorés et l'eau claire
Les chiens de chasse donnent l'alarme
Dans le verger des pêcheurs ; disparus⁸. »

Dans le bouddhisme, le mendiant, le clochard, le vagabond n'est pas soumis à un processus de réforme forcée ou insidieuse, mais représente au contraire un idéal de vie dans le moment présent, de vagabondage sans but, de la liberté des biens de ce monde.

Dans la culture hindoue, il existe aussi la figure du sadhu, un homme d'âge mûr qui, après avoir occupé une charge mondaine sous la forme d'un service à un employeur et d'une vie de famille, décide de prendre le large avec un bol de mendiant. Il abandonne ses possessions (imaginez un peu !) et arpente les routes. C'est une figure sainte, admirée.

Le grand poète américain Walt Whitman, un autre grand oisif, a écrit :

« Comme j'aime l'oisif ! De tous les êtres humains, aucun n'égale votre oisif authentique, inné et constant. Quand j'entends oisif, je veux dire oisif, pas un individu paresseux par intermittence – qui aujourd'hui travaillera ses douze à quatorze heures par jour, et demain sommeillera et paressera. Je ne veux pas de demi-mesure. Donnez-moi votre fils de l'indolence, calme, ferme, philosophique... Il appartient à cette fraternité antique et solennelle, que je vénère plus que tous vos parvenus, vos dandys, et vos oracles politiques. »

Essayez. Modestement, pour commencer. Déjeunez en flânant. Lambinez. Musardez. Flottez. On se sent supérieur et on a l'impression de contrôler sa destinée lorsqu'on ralentit, et qu'on se laisse porter. Marcher ainsi, c'est refuser de devenir une victime de la ville, c'est la saisir et en profiter. Vous êtes un saint, pas un pécheur !

1. En français dans le texte.

2. Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle - le livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris, Cerf, 1997.

3. Blake, William, *Écrits prophétiques des dernières années*, traduit par Pierre Leyris, Paris, José Corti, 2000.

4. Notre traduction.

5. Notre traduction.

6. Notre traduction.

7. Notre traduction.

8. Notre traduction.

18 heures

Du premier verre de la journée

« Ce ne serait pas l'heure de boire un coup ? »

Monsieur Tout-le-Monde.

« Le cocktail symbolise le bien-être de l'esprit, tous ces rêves chers à votre cœur. Ils peuvent devenir réalité, et jamais leur réalisation n'a paru aussi proche. Car c'est l'Heure du Cocktail. »

Monsieur l'artiste de salon.

Chaque soir à 18 heures, on entend résonner cette phrase dans les maisons anglaises, prononcée sur un ton faussement solennel par le maître de maison : « Bien, il se fait tard, je pense que nous pourrions prendre un petit verre. » Et voilà sorti le gin tonic, suivi d'une élévation collective des esprits. Dans les maisons chics, le shaker de cocktail fera son apparition, suivi d'une Margarita roborative. Chez moi, nous avons choisi la bière.

Les personnes raisonnables déconseillent de boire de l'alcool l'estomac vide. À mon avis, il s'agit au contraire de la meilleure façon de boire. Le premier verre de la soirée a quelque chose de magique. Le cocktail, la bière ou le vin va directement dans le système nerveux, sans être bloqué par la nourriture. Il n'y a rien de tel. Il marque la fin de la journée de travail, lorsque vous mettez vos soucis de côté pour les réjouissances et la bonne compagnie. L'âme s'ouvre alors, nous avons besoin de converser. Nous sommes libérés. Après avoir passé une journée à vivre dans le passé (regrets, rapports) ou l'avenir (angoisse, présentations PowerPoint), le premier verre de la journée nous convie à l'instant présent : nous devenons un peu bouddhistes.

Ce premier verre a un effet physiquement restaurateur. Je peux passer toute la journée à me plaindre d'être fatigué et sans énergie. À 18 heures, au pub ou chez moi, devant une pinte de bière brune mousseuse au lieu d'un écran d'ordinateur,

soudain, je me réveille. L'énergie revient dans mon corps, je suis vivant.

Avec un seul verre, les esclaves salariés du jour se transforment en êtres humains indépendants, sentant, pensant et riant. Nous redevenons nos propres maîtres. Cela se lit sur nos visages : allez en ville à 18 heures et observez les terrasses des cafés et des bars, vous verrez des gens souriants, bavardant de façon animée. Ils se plaignent peut-être de leur patron ou de leur sort en général, mais, pour un moment, avant de retourner aux réalités du foyer, ils flottent merveilleusement, chacun est roi ou reine.

Nous désirons souvent prolonger ce moment. Nous restons au café à boire, avec l'appréhension de sortir et de rentrer chez nous. Monsieur appelle ainsi sa femme pour s'excuser de son retard, la femme appelant monsieur sur le portable pour savoir où il est (ou réciproquement). Ce phénomène remonte au Moyen Âge où monsieur buvait l'argent gagné, comme Robert Burns (1759-1796) le décrit dans les premiers vers de *Tam O'Shanter* :

« Quand les forains plient bagage et partent
Et que voisin rencontre voisin, gorge sèche,
Quand le marché tire à sa fin,
Que les gens commencent à presser le pas ;
Pendant que nous restons assis devant nos chopes,
Nous saoulant de bonheur et d'ale forte,
Nous oublions les longs miles écossais restant à faire,
Les marais, les ruisseaux, les ravins, les barrières
Qu'il faudra traverser avant d'être chez nous,
Où, sur leurs chaises, les femmes font longue figure
Et froncent des sourcils aussi noirs que l'orage,
Et tiennent bien au chaud leur rage. »

Boire fait passer le temps différemment. Les heures passées au bureau, au magasin, à l'usine s'étirent, interminables. Nous pensons qu'il ne sera jamais 6 heures du soir. Ma mère m'a raconté sa vie à Fleet Street à Londres, dans les années 1970. La plupart de ses collègues étaient très portés sur la boisson. C'étaient les temps sombres où les pubs étaient fermés de 15 h à 17 h 30. Autour de 17 heures, son collègue Jack commençait à jeter des coups d'œil à la pendule et toutes les deux minutes gémissait : « Les pubs ne vont-ils donc jamais ouvrir ? »

Une fois au bar ou au pub, le temps fuit. « C'est déjà l'heure ? dit-on, j'ai promis d'être à la maison avant 20 heures. » On s'est promis de quitter le pub à 19 h 30, et tout d'un coup il est 21 heures, et le repas est dans le four.

18 heures est l'heure idéale pour la conversation : nous avons assez d'alcool dans le cerveau, mais pas assez pour nous abaisser à crier, jurer et manifester un

comportement agressif. Les idées affluent et nous pouvons nous réjouir en bonne compagnie. C'est le temps idéal pour échanger des idées.

Le grand peintre et ami du Dr Johnson, Sir Joshua Reynolds, avait noté ce sentiment de revivre : « Le matin, dit-il, quand je me lève, je suis d'excellente humeur, mais quand arrive l'heure du dîner, je suis déprimé ; et le vin me remet dans l'état où j'étais en me levant. Je suis certain que le vin pris modérément favorise la conversation. »

Johnson était en désaccord sur ce point, il pensait que l'alcool ne faisait que nous entretenir dans l'illusion d'être plus déserts, rien de plus. Pour lui, boire servait à oublier. « Je n'ai besoin de vin que lorsque je suis seul. J'ai souvent souhaité en avoir dans ces moments-là, et il faut bien le dire, j'en ai souvent pris. Disons qu'il m'aide à me débarrasser de moi-même et à prendre congé d'un moi que je trouve encombrant et insupportable. Le vin procure un grand plaisir, et tout plaisir est bon par lui-même. Mais s'abstenir d'un plaisir peut être aussi un grand plaisir, quand on a pour cela une bonne raison. Le vin nous fait voir la vie sous de plus riantes couleurs. Je ne dis pas qu'il nous la rende plus agréable. Cela arrive parfois, mais c'est rarement le cas. »

Au XIX^e siècle, à Paris, 6 heures du soir est devenue une heure assez populaire pour mériter un nom : « l'heure verte ». Elle devait ce nom à la couleur de l'absinthe que l'on buvait à cette heure. Ce moment n'était peut-être pas ressenti de la sorte auparavant, car jamais les gens n'avaient vécu autant au même rythme. La révolution industrielle a standardisé et urbanisé le temps de travail. Avec cela est apparu le phénomène sans précédent des masses laborieuses épuisées après une journée de travail, se déversant des usines et des bureaux vers les bars et les cafés.

L'absinthe était une boisson très fortement alcoolisée, entre 60° et 70°. Les Français avaient pris l'habitude d'en boire dans des proportions épiques. En 1874, ils buvaient 700 000 litres d'absinthe par an, en 1910 ce chiffre atteignait les 36 millions. À Paris, à la fin du XIX^e siècle, tout le monde était assis aux terrasses des cafés, à siroter le puissant esprit qui « Éclaire en vert l'âme enfumée », écrivait le poète décadent Charles Cros (1842-1888)¹.

Nous savons d'après différents témoignages que l'heure verte pouvait en durer deux ou même toute la nuit, même si ce temps devait passer comme l'éclair. Un observateur de l'époque disait que « l'odeur écœurante de l'absinthe imprègne lourdement l'atmosphère² ». L'heure de l'absinthe sur les Grands Boulevards commençait vers cinq heures et demie et se terminait vers sept heures et demie. C'est l'aspect glamour et paresseux de l'absinthe qui m'a donné l'envie d'en importer avec un groupe d'amis en Angleterre en 1999. Nous l'avons promue avec le slogan publicitaire qui parodiait une chanson de Prince : « Cette

nuit allons faire la fête comme en 1899. »

Le peintre Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901) était un amateur d'absinthe notoire, il avait même un bâton de marche spécial contenant de généreuses réserves de la « fée verte ». « À la fin de la journée, raconte le peintre Gustave Moreau (1826-1898), il boitillait depuis l'atelier jusqu'au bas de la rue Lepic. Il commençait à s'y connaître en alcools et aimait tout particulièrement « étouffer un perroquet », c'est-à-dire, selon le jargon montmartrois de l'époque, avaler un verre d'absinthe³. »

Toulouse-Lautrec figurait sans nul doute parmi ceux qui s'efforçaient de faire durer l'heure verte. « Sur la colline, cela ne cesse jamais. Non que ce soit le lieu des ivrognes, mais le liquide opale mortel dure plus que tout, Montmartre cherche à s'arrêter aussi longtemps que possible et regarder le monde passer. Passer une heure dans ce repaire de la Bohème est une éducation libérale. On n'y trouve pas la joie insouciante du Quartier latin, mais le rire sombre taquinant la mort et la banqueroute⁴. » Les heures vertes devenaient des jours verts et des nuits vertes.

Ernest Hemingway (1899-1961) était un fan de l'absinthe. J'ai toujours aimé cette ligne de son journal : « Hier, j'étais à court d'absinthe. J'ai fait des tours avec un couteau. » Dans *Pour qui sonne le glas*, le héros exilé décrit comment un verre de cette boisson verte pouvait éveiller d'agréables souvenirs car elle était consommée tôt dans la soirée sur les Boulevards :

« Une tasse de cette boisson remplaçait les journaux du soir, toutes les soirées d'autrefois passées dans les cafés, tous les marronniers qui devaient être en fleur ce mois-ci, les grands chevaux lents des boulevards extérieurs, les librairies, les kiosques, les musées, le parc Montsouris, le stade Buffalo et les Buttes-Chaumont, la banque Guarantee Trust et l'île de la Cité, le vieil hôtel Foyet et le plaisir de lire et de se reposer le soir ; toutes les choses qu'il avait aimées et oubliées et qui revenaient à lui lorsqu'il goûtait cette opaque, cette âpre alchimie liquide qui engourdissait la langue, réchauffait le cerveau, brûlait l'estomac, changeait les idées. »

Le poète décadent Ernest Dowson (1867-1900) était également un grand amateur d'absinthe. Toujours sans le sou, ses priorités financières seront familières à ceux qui ont passé leurs 20 ans à la poursuite de l'oubli ; il a écrit une lettre à un ami : « Je me serre la ceinture afin de m'offrir des réserves suffisantes en cigarettes et en absinthe. » Il est mort à l'âge de 32 ans !

C'était aussi la boisson préférée d'une figure comme Alfred Jarry (1873-1907), auteur de la satire politique *Ubu Roi* (1896), qui avait l'habitude de teindre ses cheveux en vert, de brandir un revolver et avait une peur bleue de

l'eau. On peut également citer Oscar Wilde, Paul Verlaine, Edgar Degas : un élégant trio de flambeurs dont l'héritage artistique est toujours vivant aujourd'hui. La consommation d'absinthe était liée à leur nouvelle façon de voir l'art comme une force libératrice et une critique de la morale bourgeoise.

On sait que des effets secondaires terribles sont liés à une trop forte consommation d'absinthe. C'était la cocaïne du moment. Ses amateurs étaient sensibles à son côté paradoxal : l'absinthe vous tue à petit feu mais elle vous fait vivre.

L'absinthe a été interdite en 1914 après un vent de panique morale. Les décennies suivantes, l'heure verte a évolué en heure du cocktail puis s'est dégradée en *Happy Hour*.

Dans *The Book of Tiki : The Cult of Polynesian Pop in Fifties America* (« Le Livre de Tiki : le culte du pop polynésien dans l'Amérique des années cinquante »), l'anthropologue Svan A. Kirsten montre comment, au milieu du ^{XX}e siècle, la Californie suivie de l'Amérique entière s'est mise à adopter les styles de peuples premiers de Polynésie, d'Hawaïi, de l'île de Pâques et des mers du Sud. Tous symbolisaient un paradis terrestre sans travail ni lourdes responsabilités, bref, un antidote au monde occidental civilisé. En 1950, l'Amérique abordait une ère de prospérité nouvelle. Les Américains adeptes du travail avaient besoin qu'on leur explique comment profiter des fruits... de leur travail. La réponse fut : le style Tiki, des cocktails au rhum, des voyages, de la musique exotique et toute une iconographie séduisante.

« À la fin des années 1950, il était de rigueur d'avoir dans son salon une œuvre d'art tribale surprenante pour briser la monotonie », écrit Kirsten. Au cœur de cette culture était le cocktail, plus précisément le cocktail au rhum servi dans une généreuse coupe Tiki ou un bol, partagé par des couples qui avaient troqué leurs vêtements contre des T-shirts hawaïens fleuris. Le plus connu était le « Zombie » dont voici une recette des années 1960, pour vous en donner un avant-goût :

- 30 g de rhum jamaïcain foncé ;
- 60 g de rhum des Barbades doré ;
- 30 g de rhum de Porto Rico blanc ;
- 30 g de liqueur d'abricot ;
- 25 g de nectar de papaye ;
- 25 g de jus d'ananas nature ;
- le jus d'un grand citron ;
- une petite cuiller de sucre en poudre.

Tout un poème ! Kirsten reproduit également dans son ouvrage le certificat

délivré par un bar hawaïen à ses clients méritants :

« Untel

a vécu sous la croix du Sud dans le Pacifique, sur l'île paradisiaque de Tahiti, s'est langoureusement prélassé sur des plages scintillantes, a respiré l'odeur enivrante des frangipaniers, s'est laissé envoûter par la caresse douce des zéphyr, s'est livré avec art au luxe de la relaxation et à la jouissance de la vie.

Certifié par J. Combard, gérant, 1^{er} octobre 1960. »

La suite logique était de rapporter à la maison un fragment de ces vacances idylliques et le style Tiki était une façon de créer son paradis chez soi. On écoutait de la musique d'ambiance de Martin Denny, les pièces donnant sur la rue étaient transformées en salons à cocktails. Picasso, étonnamment, est une figure clef du monde de Tiki. Il était adepte de l'art primitif et affirmait « Ah, le bon goût ! Quelle horreur ! Le goût est l'ennemi de la créativité. »

Les magazines *Playboy* de la première heure ont adopté cette mode. Le cocktail était associé aux T-shirts, au plaisir et à une sexualité libre. Les *Playboy* de cette époque regorgent de photos du patron Hugh Hefner (1926-2017) fumant la pipe et sirotant un cocktail en compagnie de jolies filles. Cette fantaisie a dû faire beaucoup de bien à l'Amérique d'après-guerre qui commençait à ployer sous le fardeau du travail.

Tout comme le Paris récemment industrialisé avait eu besoin de l'absinthe pour se détendre, New York et les autres villes américaines des années 1950 et 1960 avaient besoin d'un bon Martini. Le verre triangulaire avec une olive est devenu un symbole de cette époque. « Lorsque le premier Martini atterrit dans le foie comme une balle, écrit un contemporain, un soupir d'aise se fait entendre dans la ville. » Le monde du Martini appartient à cette époque d'élégance perdue des films comme *Le Grand Chantage* ou *Grand Hôtel*, avec l'actrice Holly Golightly et les acteurs Cary Grant ou Frank Sinatra.

En ce qui me concerne, j'ai mis la pédale douce sur la boisson et je me suis trouvé dans l'étrange posture d'avoir délaissé les cocktails pour la bière. J'ai commandé un kit de brassage pour faire une bière maison, cela fait partie de mes tentatives de vivre comme à l'ère préindustrielle. Le cocktail est un corollaire de la culture du labeur : un travail extrême nécessite des boissons extrêmes pour contrecarrer cette misère. Dans la vie du paresseux, où le travail et le jeu sont plus ou moins confondus, une boisson moins forte pourra sans doute suffire. Il me semble que si nous étions vraiment heureux, nous n'aurions pas besoin de boire du tout, même si une vie sans boisson représenterait pour moi une bien triste perspective.

1. Cros, Charles, « Lendemain », *Le Coffret de santal*, NRF/ Gallimard, 1972.
2. Cité par Baker, Phil, *The Book of Absinthe : a Cultural History*, Grove Press / Atlantic Monthly Press, 2003. Notre traduction.
3. Frey, Julia, *Toulouse-Lautrec : A Life*, London, Orion Publishing, 1995. Notre traduction.
4. Richardson, Joanna, *The Bohemians : La Vie de Bohème in Paris, 1830-1914*, Cranbury, 1969. Notre traduction.

19 heures

De la pêche

*« Avec ma ligne de soie et mon fin hameçon
Je navigue au milieu des myriades de vaguelettes
Et y trouve la liberté. »*

Li Yu, *Le Chant du pêcheur*, Xe siècle.

Un vitrail enchâssé dans un mur de la cathédrale de Winchester représente un homme assis à l'ombre d'un arbre. Il porte un chapeau noir comme un tuyau de poêle, des bottes à la hauteur du genou et ses longs cheveux blancs lui tombent sur les épaules. Il tient son menton appuyé sur sa main droite et un livre dans sa main gauche. À ses pieds, un panier en osier, un filet et une canne à pêche. Derrière lui, à l'arrière-plan, une rivière bordée d'arbres forme deux lacets au loin. On aperçoit une colline derrière ses rives. Sous ce tableau idyllique est écrit : « Étudiez l'art de la tranquillité. »

Ce nonchalant personnage est Sir Izaak Walton (1593-1683), auteur du *Parfait Pêcheur à la ligne*, publié en 1653. Cet ouvrage est un manuel de pêche, mais c'est aussi un ouvrage de philosophie, un éloge de la pêche comme une noble vocation, une célébration de la tranquillité et de la *vita contemplativa*. Ce premier best-seller mondial, après la Bible probablement, était recommandé par le poète et dramaturge Charles Lamb (1775-1834) à son ami Coleridge en ces termes élogieux :

« Cet ouvrage respire l'haleine de l'innocence, de la pureté et de la simplicité de cœur. Cela adoucira le caractère d'un homme, à un moment quelconque, de le lire ; cela christianiserait toute discordante passion irritée¹. »

Lamb avait entièrement raison. Aujourd'hui encore, la lecture du *Parfait Pêcheur* permet de pénétrer un délicieux univers de paix et de calme. La référence à son caractère chrétien le fait paraître plus pieux qu'il ne l'est réellement. Car le monde de Walton est un monde de plaisirs. On y trouve des jeunes femmes

rubicondes chantant des ballades dans les bois, des visites au pub (où il passe autant de temps qu'au bord de la rivière), une truite au vin blanc cuisinée lentement. Mais cet ouvrage n'offre pas seulement une échappée ou un aperçu amusant de la vie préindustrielle : ses vérités et sa sagesse vous marqueront durablement. C'est donc une lecture nourrissante et non une simple distraction.

Le Parfait Pêcheur démontre ce que je pensais depuis longtemps : la pêche est une superbe façon de ne rien faire. Cette activité donne une bonne raison de paresser. Même si je ne suis pas un pêcheur, ne m'étant livré à cet art que rarement, il m'a toujours semblé que la pêche était le sport du paresseux par excellence. Certes, la pêche poursuit un objectif – attraper des poissons – elle exige tout un matériel – hameçon, ligne, canne à pêche, appâts, et donc toute une préparation avant d'arriver à l'endroit où l'on va pêcher. Mais le véritable intérêt de la pêche, son cœur, est la parfaite immobilité et la parfaite inactivité, l'être et le néant. Elle est destinée aux philosophes et aux poètes.

Le Parfait Pêcheur est rédigé sous forme d'un dialogue entre un pêcheur (« pescator ») et un voyageur (« viator »). Le pêcheur emmène le voyageur à la pêche et lui enseigne sa philosophie légère. Chaque soir, les deux hommes retournent au pub et, après avoir dîné avec la pêche du jour, ils chantent les louanges de la pêche et de de la vie à la campagne. Voici un exemple de ce que nous pouvons apprendre par cœur et chanter à nos compagnons de voyage le matin en allant au travail :

« Oh ! La belle vie que celle du pêcheur !

En est-il de meilleure en ce monde ?

Elle est pleine de plaisirs, dépourvue de querelles

Elle est aimée par beaucoup.

Les autres joies

Ne sont que des jouets ;

Celle-ci est seule

Conforme aux lois

Car notre habileté

N'enfante aucun mal

Mais contentement et plaisir. »

Pour Walton, la pêche est la grande harmonisatrice. Elle unit élégamment deux attitudes opposées en apparence : faire et ne rien faire. Walton fait allusion à cet ancien débat, remontant aux âges classiques. « Le bonheur de l'homme en ce monde consiste-t-il davantage dans la contemplation ou dans l'action ? » Eh bien, argumente Walton : « Les deux notions se rencontrent et toutes deux s'appliquent, de façon fort appropriée, à l'art très honnête, très ingénieux, très

calme et très inoffensif de la pêche à la ligne. » On dira qu'il s'agit surtout de contemplation, mais qui pêche vise bien à manger du poisson, surtout au XVII^e siècle. Il est vrai qu'aujourd'hui le poisson est rejeté à la rivière. En 1653, il y avait davantage de poissons dans les rivières, et la population britannique était le dixième de ce qu'elle est actuellement.

Il faut dire aussi qu'au moment de la publication du *Parfait Pêcheur*, 90 % de la population vivait dans de petits villages ou de petites villes et travaillait dans l'agriculture ou l'artisanat. Mais Walton avait vu que cette façon de vivre était menacée par la nouvelle éthique urbaine du travail, promue par ces ambitieux de puritains, et voyait dans la pêche une opposition au matérialisme naissant. Défendant la pêche contre « les hommes sérieux et graves » qui « se moquent d'elle », Walton écrit :

« Il est beaucoup d'hommes tenus pour personnes sérieuses et graves, mais que nous méprisons et tenons en pitié. Des hommes que l'on considère comme graves parce que la nature a mis de l'aigreur dans leur tempérament ; des hommes avides d'argent, qui passent tout leur temps d'abord à amasser puis à s'appliquer anxieusement à conserver ce qu'ils ont amassé ; des hommes qui sont condamnés à être riches et à demeurer toujours affairés et mécontents. Car ces pauvres riches, nous les pêcheurs, nous éprouvons une grande commisération à leur égard. »

Tout paresseux lucide connaît l'aigreur de ces hommes affairés qui recherchent les richesses et méprisent avec dédain les pêcheurs. La pêche est d'autant plus réjouissante si on la considère comme un acte révolutionnaire, une protestation contre la culture de consommation. Voici un autre poème de Walton sur la pêche :

« La vie de l'homme est vanité,
Car elle est sujette à la douleur
Et au chagrin et dure aussi peu qu'une bulle.
C'est un salmigondis d'affaires
D'argent, de soucis,
De soucis, d'argent et d'ennui.
Mais point de souci
Tant que le temps est beau
Et nous refuserons les tracas même s'il pleut.
Nous bannissons tout chagrin
Et nous chanterons jusqu'à demain
Et nous pêcherons et pêcherons encore. »

Ces vers ne sont sans doute pas les plus beaux jamais écrits, mais ils ont leur charme et sont très expressifs. Dans un monde de labeur, d'argent et de soucis, la

pêche fournit une oasis bienvenue de sérénité. C'était parfaitement vrai en 1653 où la culture de consommation se réduisait à quelques achats et quelques ventes. C'est encore plus vrai dans le vaste supermarché mondial actuel. Il reste néanmoins des endroits tranquilles : des hectares de berges, de prés, de bois, sans doute moins peuplés qu'il y a quatre cents ans, la majorité de la population rurale ayant migré vers les villes.

D'où vient le pouvoir reposant de la pêche ? De l'eau, dont la pêche nous rapproche, dit Walton. Les berges des rivières sont idéales pour une réflexion paisible. Walton cite les enfants d'Israël qui ont choisi les rives du fleuve de Babylone pour s'y asseoir et se souvenir de Sion. « Les rivières et les habitants de l'élément aquatique ont été créés pour la contemplation des sages, tandis que les sots passent leur chemin sans avoir aucune pensée. »

Le paresseux a une attirance historique pour l'eau et les rivières. Rappelons-nous le conte classique pour enfants de Kenneth Grahame (1859-1932), *Le Vent dans les saules* – il a aussi écrit *L'Âge d'or* et *Jours de rêve*, où il évoque son enfance idyllique à la campagne. *Le Vent dans les saules* commence avec une taupe décidant d'abandonner ses devoirs et responsabilités pour s'en aller profiter de la vie. « Le printemps se répandait, dans l'air au-dessus de sa tête, dans les entrailles de la terre et tout autour de lui, introduisant dans son humble et sombre petite demeure le génie de la rébellion et de la nostalgie. Aussi n'y eut-il rien d'étonnant à voir M. Taupe jeter soudain sa brosse à terre en s'écriant : "Ah ! Et puis zut et flûte ! Au diable le nettoyage !" et décamper sans même se soucier d'enfiler son manteau. »

Ainsi s'ouvre la journée de M. Taupe, durant laquelle il se transforme d'un petit esclave soumis en un être vivant grâce aux enseignements de M. Rat. « M. Taupe devait passer bien d'autres journées encore plus remplies et plus intéressantes que celle-ci à mesure que l'été avançait. Il apprit à nager, et à ramer, et à batifoler avec l'eau. »

L'héritier spirituel d'Izaak Walton est un homme nommé Chris Yates, que je remercie de m'avoir fait voyager dans l'âme de la pêche. J'ai rencontré Yates lorsque je l'ai interviewé dans les colonnes de *The Idler*. Célèbre dans les milieux de la pêche pour avoir pêché une carpe d'un poids record, Yates est un vrai excentrique qui n'a pas laissé le travail ou ses congénères l'empêcher de vivre sa vie de pêcheur.

Yates a choisi de vivre dans le Wiltshire pour être proche de la rivière Avon, très poissonneuse. Il a écrit de nombreux livres dans son propre lit ou au bord du lit... de la rivière. Il a édité le magazine *Waterlog*, une publication pour les pêcheurs dans l'âme. Un jour d'automne, il m'emmena à la pêche pour tenter de

m'en dévoiler les plaisirs et les mystères. Il était *pescator* et moi *viator*. Premier événement notable : nous n'avons pas attrapé un seul poisson en six heures. « C'est agréable de ne rien prendre, m'expliqua le maître, nous ne sommes pas là pour cela. »

Alors, à quoi bon ? ! Le pêcheur s'efforce d'être, et si vous y mettez trop d'ardeur, vous échouez. Pour Yates, on fusionne avec l'eau, on s'abandonne à la contemplation du monde mystérieux sous la surface de l'eau. « C'est comme un voile, dit-il, on a envie de le soulever, d'entrer dans une autre dimension, l'eau n'a pas son pareil pour hypnotiser, tranquilliser, inspirer et galvaniser. »

Le poète américain Ted Hughes (1930-1998) évoque ce sentiment d'immersion totale dans son magnifique poème *Go Fishing* (« Partez à la pêche »), écrit en 1983, où il s'agit pour l'âme de rejoindre l'eau, de s'y immerger et d'oublier le langage articulé.

Lorsqu'on pêche pendant de longues heures, l'intellect s'évanouit, tout comme le langage. On navigue, on flotte. On fredonne la chanson de John Lennon, *Tomorrow Never Knows*, un véritable chant de pêche où il conseille de se laisser emporter par le courant et de débrancher son esprit.

La pêche est une forme de méditation, une expérience extrasensorielle, extramentale. Mais, tôt ou tard, le pêcheur doit revenir au monde réel. Comme Hughes le dit, le monde revient comme un hôpital blanc, avec ses urgences, ses angoisses, un monde affairé, malade, stérile, mortifère, d'une rationalité s'opposant en vain à la souffrance.

Le privilège du pêcheur, tout particulièrement à l'heure urbaine actuelle, est de fuir la rumeur des villes et de trouver refuge dans la nature. Dans son classique *An Angler at Large*, William Caine (1873-1925) décrit une journée où il rentre bredouille de la pêche mais où il a rencontré d'autres créatures. « Je n'ai pas pris de poisson, mais j'ai vu une hirondelle, un œuf de canard, une poule d'eau et un rat, je ne peux me plaindre de ne pas avoir fait d'exercice. »

La pêche est démocratique. Tout le monde peut s'y adonner et tout le monde peut se transformer en poète ou en philosophe. Le best-seller de la pêche des années 1950, *Mr Crabtree goes fishing* (« M. Crabtree va à la pêche »), écrit et illustré par Bernard Venables (1907-2001), paru en feuilleton dans le *Daily Mirror*, imite *Le Parfait Pêcheur* avec son dialogue entre un maître paternel et fumeur de pipe, M. Crabtree, et un novice, son fils Robert. Et, comme dans *Le Parfait Pêcheur*, les passages pratiques sont entremêlés de méditation. Il promeut les joies du farniente dans de beaux endroits, à la portée des gens ordinaires : « Dans le Bedfordshire, le Huntingdonshire, dans le Suffolk et le Rutland, vous pouvez, muni de votre canne à pêche, oublier le temps qui passe. Rien ne vous

paraîtra réel si ce n'est cette solitude somnolente [...]. Pour moi, même si le jeu de la pêche est une action, nous sommes dans un état de paresse extatique. La matinée, d'une beauté tellement fragile, semble éloignée de la réalité ordinaire. »

Pour Venables, la pêche à la carpe est l'activité la plus oisive de toutes car elle signifie de longues périodes d'inactivité interrompues par un temps d'excitation paroxystique lorsque le poisson mord. « Celui qui pêche la carpe doit le faire avec grande dévotion. Il doit être prêt à attendre de longues heures, inactif et tendu. Quand cette attente connaît son climax, ce moment peut être si intense que de nombreux pêcheurs sont désarçonnés. »

Cette façon de travailler, alternant de longues périodes de farniente suivies d'une explosion d'intense activité, sied au paresseux ; tout sauf l'ennui d'un effort régulier. Comme le décrit le Dr Johnson : « Le Paresseux, malgré son indolence, est vif ; il peut quelquefois prendre des forces et de l'activité [...] ; en effet, l'essor d'un paresseux est impétueux et rapide. » Il n'est pas étonnant que le Dr Johnson ait apprécié l'œuvre d'Izaak Walton.

Pourquoi ai-je placé le thème de la pêche à 19 heures ? Parce que c'est la meilleure heure pour prendre des poissons, c'est le moment où ils sortent de leurs cachettes pour chercher de la nourriture. « C'est l'heure où tout le monde se met à revivre », selon Chris Yates. Comme le dit William Caine dans *An Angler at Large* : « Avec le jour qui tombe, cela devient sportif. »

Le crépuscule est aussi un moment enchanté. Je me souviens, lors de mon excursion avec Yates, avoir « lâché prise », comme le dit Ted Hughes, m'être fondu dans l'eau et avoir cessé de penser. La lumière s'évanouit, les autres pêcheurs rentrent chez eux, les éléments aquatiques et non aquatiques deviennent un. On ne distingue plus les silhouettes, les arbres se changent en ombres massives, la lune commence à luire. Voici ce que dit Caine sur le crépuscule : « Une heure est passée, une heure délicieuse où le soleil s'éclipse à contrecœur après avoir bousculé les nuages, lance des ombres s'étirant sous les arbres, empourpre les vertes collines, fait des miracles – pour moi. » J'aime le « pour moi » final. Et j'ai eu le sentiment d'avoir eu beaucoup de chance. Si vous faites l'effort de sortir et de vous imprégner du spectacle que la nature vous offre, vous pourrez pleinement profiter de la vie.

Méditant à nouveau sur l'art de la tranquillité figuré sur le vitrail de la cathédrale de Winchester, je suis frappé par la nécessité paradoxale d'avoir à s'exercer pour être paresseux. « Être tranquille », pour des personnes habituées au bruit, à la tourmente, au labeur, au travail, n'est pas forcément facile. Il faut étudier le silence, le pratiquer, penser, réfléchir, méditer. Et de façon quotidienne, pour ne pas être pris dans une spirale de devoirs et d'obligations, de choses « à

faire » plutôt que de choses « à vouloir ». Le voyage vers la paresse est celui d'une vie. Nous savons au moins comment il se terminera, par la mort – l'état de paresse parfait.

1. Crocquigny, Jules, *Charles Lamb, sa vie et ses œuvres*. Thèse présentée à la faculté des lettres de l'université de Lyon, Lille, Le Bigot frères, 1904.

2. Grahame, Kenneth, *Jours de rêve* ; précédé de *L'Âge d'or : deux récits d'enfance*, traduit de l'anglais par Léo Lack, Paris, Phébus, 2005.

20 heures

Du tabac

*« Je ne veux pas travailler
Je ne veux pas déjeuner
Je veux seulement oublier
Et puis je fume. »*

Chanson *Sympathique* du groupe Pink Martini
(avec mes excuses à Apollinaire¹)

Lorsque j'ai commencé à fumer, à l'âge de 14 ans, je me souviens avoir eu l'impression de vivre une renaissance – ou un éveil. C'était découvrir un portail secret, une entrée vers le jardin sophistiqué des délices et de l'indépendance. Fumer, c'était bon et cool, cela exprimait une sorte de rébellion contre l'autorité, le désir de tracer son propre chemin dans la vie plutôt que de suivre comme un mouton les sentiers battus approuvés par les parents et les professeurs. Fumer, c'était pour moi être libre. Il me semblait avoir trouvé un ami, peut-être un ami pour la vie. Cesser de fumer aurait signifié subir un abandon, aggravé par le fait que j'aurais eu toute ma vie durant à supporter la vue d'autres personnes profitant de la compagnie de cet ami perdu.

Nous savons très bien – et comment l'ignorer grâce à nos compétents professionnels de santé – que fumer est mauvais pour la santé. C'est ainsi que commence le combat d'une vie entre le oui et le non. À 14 ans, je décidai d'arrêter à 18 ans. À 18 ans, je me résolus d'arrêter à 21, et à 21, j'étais sûr de vouloir arrêter à 30. À 30 ans, je sentais qu'à 40 ans je me serais débarrassé de ce vice. Aujourd'hui, je fume encore.

La bataille que se livre le fumeur contre lui-même – arrêter ou non – est reflétée par la bataille sociale qui fait rage depuis que le tabac a été rapporté d'Amérique par Sir Walter Raleigh (1552-1618) au XVI^e siècle. Quelques décennies après que Raleigh nous ait rendus dépendants de cette herbe apaisante, les moralistes ont commencé à dire « non ». En 1604, le roi Jacques I^{er}

(1566-1625), autoproclamé garant de la morale publique, le genre de personnage aimant torturer les sorcières, publiait une diatribe contre le fait de fumer. La diatribe *A Counterblast to Tobacco* (« Un démenti énergique au tabac ») est un exemple rare de belle écriture sous la plume d'un moraliste. Motivé par sa haine des mœurs libertines et jaloux du charme personnel de Sir Walter, son « démenti » est une protestation énergique contre la tabagie, égrenant tous les arguments ressassés jusqu'à ce jour par ses détracteurs : le tabac est mauvais pour vous, il pue, votre épouse le déteste, il rend égoïste, primaire, et il encourage la paresse.

Le roi Jacques se sentait irrité de nous voir, Grands-Bretons civilisés, adopter les habitudes des sauvages. Fumer était une coutume primitive. « Quel honneur ou quel esprit policé pourrait nous conduire à imiter les manières brutes et barbares des Indiens sans Dieu, sauvages et serviles, surtout s'agissant d'une telle coutume si vile et si puante ? Pourquoi alors ne pas les imiter et se promener nus comme eux ? Préférer comme eux la verroterie, les plumes et les bibelots, à l'or ou aux pierres précieuses ? Pourquoi ne pas renier Dieu et adorer le diable, comme eux ?² » Il voyait dans le tabac une rébellion contre les valeurs civilisées, la propriété, l'argent et le respect dû au Dieu chrétien.

Le roi Jacques a usé d'un autre argument contre le tabac, identique à celui que brandissaient les adolescents non-fumeurs à mon adresse : je fumais parce que c'était cool. « Nous ne nous sentons pas satisfaits avant d'avoir pu faire comme nos voisins », écrit le roi Jacques. Ce qui rappelle ce que disent nos parents : « Et si Jean sautait d'un pont, tu ferais pareil ? »

Fumer est irresponsable, disait le roi Jacques, c'est abandonner ses devoirs envers « le Roi et le Commonwealth ». Cela corrompt aussi les femmes : « Le mari doit rougir de réduire ainsi à cette extrémité son épouse délicate, saine et au teint frais, qui doit soit corrompre sa douce haleine, soit se résoudre à vivre dans une puanteur perpétuelle. » L'essai se termine sur la condamnation suivante : « Une coutume désagréable à voir, malodorante, mauvaise pour le cerveau, dangereuse pour les poumons, et dont la fumée noire ressemble à l'horrible fumée du Styx, ce puits sans fond. »

Inutile de dire que le « démenti » du roi n'eut aucun effet sur les habitudes de son peuple. Une année après sa publication, il tenta une attaque plus directe : les taxes. Les importateurs devaient payer 6 shillings et 8 pence pour chaque livre de tabac importé. Cette double salve, la propagande antitabac et la taxe prohibitive, est une méthode toujours utilisée aujourd'hui par les gouvernements occidentaux. Au Royaume-Uni, la publicité pour le tabac est interdite et nous payons un fort pourcentage du paquet de cigarettes au Trésor public. Les

avertissements figurant sur les paquets de cigarettes sont de plus en plus terrifiants, année après année. Après avoir joué avec les suggestions gentillettes comme : « Le tabac nuit gravement à la santé » et : « Fumer pendant la grossesse peut nuire à votre bébé », marquées discrètement sur le paquet, les gouvernements demandent aujourd'hui aux compagnies d'imprimer sur le paquet, en gros caractères : « FUMER TUE », de la façon la plus laide possible. Ces mesures auront-elles un effet ? On en doute. On ne saurait imaginer un meilleur encouragement à fumer au jeune inconscient de 14 ans qui se croit éternel.

Pourquoi le tabac a-t-il remporté un tel succès et pourquoi à ce moment de l'histoire ? Pour l'universitaire francophile Richard Klein, auteur de *De la cigarette*, il existe une réponse simple : le tabac était nécessaire pour nous apaiser, parce que la fin du Moyen Âge, c'est-à-dire la fin d'une époque de certitudes religieuses, nous a rendus anxieux : « L'introduction du tabac en Europe au XVI^e siècle a correspondu à la venue de l'ère de l'Angoisse, à la naissance de la conscience moderne qui accompagna l'invention et l'universalisation des livres imprimés, la découverte du Nouveau Monde, le développement de méthodes scientifiques rationnelles, et la perte concomitante des certitudes théologiques médiévales. » Dit autrement : Dieu a eu tant de compassion pour les hommes qu'il leur a donné le tabac.

L'écrivain victorien J. M. Barrie (1860-1937), auteur de *Peter Pan*, voit les choses sous un angle plus positif. Il a écrit un hymne au tabac, *My Lady Nicotine, une étude fumeuse*, où le tabac réveille et aide à acquérir de la grandeur, de la noblesse, de la sagesse :

« La période élisabéthaine serait mieux nommée si on l'appelait le début de l'ère du tabac. Aucun être impartial ayant réfléchi à la question ne peut mettre en doute le fait que notre histoire se divise en deux périodes : avant et après le tabac. Lorsque Raleigh, en l'honneur duquel l'Angleterre aurait dû changer de nom, introduisit le tabac dans ce pays, ce fut le début de l'âge d'or élisabéthain. Je suis bien conscient que des êtres détestables appelés "historiens des origines" prétendent aujourd'hui que Raleigh n'y était pour rien ; mais je me contente de faire la sourde oreille. Je sais, je sens qu'avec l'introduction du tabac, l'Angleterre s'est réveillée d'un long sommeil. Soudain, une joie nouvelle venait illuminer la vie. La gloire de l'existence méritait enfin qu'on parlât d'elle. Les hommes qui jusque-là s'étaient contentés des petits faits et gestes quotidiens se mirent une pipe à la bouche et se métamorphosèrent en philosophes. Les poètes et les dramaturges fumèrent jusqu'à ce que toute idée infâme les eût quittés, remplacée par les idées les plus nobles que le monde eût jamais connues. Les jalousies

mesquines n'avaient plus prise sur les hommes d'État, qui fumaient et acceptaient donc d'œuvrer pour le bien public. Soldats et marins, en combattant l'ennemi étranger, savaient qu'ils luttaienent pour leur pipe. Le pays entier était aiguillonné par l'ambition de se montrer à la hauteur du tabac. En bref, chacun avait désormais un idéal élevé. »

Il existe un lien entre le fait de nourrir des pensées subtiles et le fait de fumer, mais aussi entre ces mêmes pensées et le fait de ne rien faire. Il est difficile d'avoir des idées élevées lorsque vous travaillez dur. Comme la pêche, la tabagie transforme l'homme banal en un être plus héroïque, plus complet ; il transforme un serf en maître. La pipe, écrit William Makepeace Thackeray (1811-1863) « tire la sagesse des lèvres du philosophe et ferme la bouche des imbéciles, elle engendre un style de conversation contemplative, songeuse, bienveillante et sans affectation.³ »

Lin Yutang, mon philosophe oriental préféré, aimait beaucoup fumer. Il était d'une irresponsabilité héroïque à cet égard. Il a lancé une revue où il a « essayé de battre en brèche le mythe que le fait de fumer puisse être mauvais ». Yutang approuve Thackeray sur les bienfaits du tabac. Fumer, écrivait-il en 1938, apporte un « bien-être spirituel complet, cette condition de vive perception imaginative et d'énergie créatrice pleine et vibrante, nécessaire pour que nous prenions un plaisir parfait à la conversation d'un ami près du feu, pour que nous nous échauffions à la lecture d'un livre ancien, ou pour que nous trouvions cet accord parfait des mots et de la pensée qui constitue l'acte d'écrire. »

La tabagie est souvent associée à la paresse. Le roi Jacques avait prévenu le fumeur invétéré que « tous ses membres deviendraient faibles, son esprit morose. Il deviendrait un paresseux somnolent prenant son ventre pour Dieu, se dissipant dans sa léthargie. » Mais nous, lesdits somnolents, bénissons cette léthargie. Dans *De la cigarette*, Richard Klein présente l'argument sous des couleurs poétiques : « Le moment où l'on prend une cigarette permet d'ouvrir une parenthèse dans le cours ordinaire de la vie, d'accéder à un espace et à un temps où l'élévation de l'esprit fait naître le sentiment de transcendance renforcé par le rituel du feu, de la fumée et de la cendre qui unit la main, les poumons, la respiration et la bouche. Cela permet une brève incursion dans l'infini qui modifie le regard que l'on porte sur la vie, si peu que ce soit, et permet, même très brièvement, de connaître l'extase de la distanciation par rapport à soi-même. » Fichtre ! Voilà donc ce que nous faisons lorsque nous nous accordons une pause clope, nous tenant, extatiques, devant la porte de notre bureau.

Comme la pêche, l'acte de fumer harmonise l'activité et l'inactivité. Lorsque vous fumez, vous n'êtes pas en train de ne rien faire, vous fumez. Vous êtes à la

fois occupé et tranquille. Ce paradoxe est éloquemment exprimé par Oscar Wilde (1854-1900) dans *L'Importance d'être Constant*⁴ :

« Lady Bracknell. Est-ce que vous fumez ?

Jack. Eh bien, oui, je dois reconnaître que je fume.

Lady Bracknell. Je suis ravie de vous l'entendre dire. Il faut qu'un homme ait de quoi s'occuper. »

Fumer et paresser vont de pair, puisqu'il est presque impossible de faire un travail physique (même s'il possible de faire un travail intellectuel) en fumant. « Le fumeur de cigarettes doit toujours, à chaque instant, avoir les deux mains libres et aussi les lèvres ; il ne peut donc être ni un ambitieux, ni un travailleur, ni, à de très rares exceptions près, un poète ou un artiste ; toute besogne lui est interdite, et même l'ineffable volupté du baisers⁵ », écrivait Théodore de Banville à ses amis Baudelaire et Manet en 1890.

Les Français sont très portés sur l'abstraction, ce qui n'est guère étonnant, comme ils sont de très bons fumeurs. Tout étudiant caressant le rêve de devenir un grand intellectuel connaît la célèbre photographie d'Albert Camus aux airs de Humphrey Bogart avec son col remonté, une cigarette entre les lèvres, affichant une expression de détachement amusé. Et son compagnon de route existentialiste Jean-Paul Sartre, interrogé par le magazine *Newsweek* dans les années 1940 au sujet de ce qui importait le plus à ses yeux, répondait : « Je ne sais pas. Tout. Vivre. Fumer.⁶ » Fumer unit l'être et le néant : c'est lorsque vous fumez que vous pouvez « être » pour un moment. Mais fumer, c'est aussi le néant parce que cela n'a pas d'utilité particulière. C'est à un Français que l'on devrait cette phrase : « La cigarette : faire vivre tout en tuant. »

En France, l'iconographie autour du tabac est liée aux idées de liberté et d'abandon. Les papiers à cigarettes de la marque Le Zouave représentent un soldat algérien et ceux de la marque Gauloises, une Gitane du genre Carmen dangereuse. À l'exception de Camel, les paquets de cigarettes britanniques et américains ne représentent rien.

Fumer a été une expression de la volonté d'être libre, note Virginia Nicholson dans son étude sur les écrivains et artistes britanniques radicaux du début du XX^e siècle, *Among the Bohemians*⁷ :

« Le fait de fumer du tabac a longtemps été considéré par la bohème masculine comme une activité de première importance, une initiation poétique. Comme le fait de consommer de la marijuana à une époque plus tardive, le tabac était célébré en vers et en prose par les contemporains du romantique Théophile Gautier. L'écrivain Arthur Ransome (1884-1967) considérait la conversation, la boisson et le tabac comme les trois plaisirs indispensables de la vie, à partager

entre une demi-douzaine d'amis. »

Il est alors naturel que le fait de fumer ait été adopté par des femmes au tempérament audacieux, à une époque où le féminisme en était à ses balbutiements.

« Or les femmes n'acceptaient pas d'être tenues à l'écart de tels plaisirs, et bientôt les havres masculins de Ransome furent envahis de femmes brandissant des cigares. Ethel Mannin (1900-1984), une femme écrivain contemporaine, se souvient combien ce comportement était considéré comme provocateur à cette époque : "Cela devait être dans les années 1916-1917, pas plus tard. Une fille qui s'appelait Monica me donna une cigarette turque De Reszke tirée d'un petit paquet et nous, les deux jeunes filles, fumions en public, assises, avec notre théière et nos scones toastés." »

Ce désir d'indépendance a été exploité dans les années 1920 par la firme Lucky Strike qui appelait ingénieusement ses cigarettes « les torches de la liberté » afin d'attirer les fumeuses. Cette idée d'émancipation a été reprise dans les années 1960 par la marque Virginia Slims avec le slogan *You've come a long way, baby* (« Tu as fait du chemin, chérie »). Les femmes oisives à l'esprit bohème appréciaient cet air de désinvolture conféré par la cigarette. Et, au XIX^e siècle, Baudelaire a observé les mêmes attitudes chez les prostituées dans les maisons de passe parisiennes : « Elles se montrent prostrées dans des attitudes désespérées d'ennui, dans des indolences d'estaminet, d'un cynisme masculin, fumant des cigarettes pour tuer le temps, avec la résignation du fatalisme oriental⁸. »

Fumer choque, pue, est inutile, mauvais pour la santé. Il n'est donc pas étonnant que son usage rencontre l'opposition de certains importuns, symbolisés par le maire de New York désireux d'endosser le fardeau de la santé publique – un de mes amis new-yorkais m'a dit que tant de personnes se réfugient dans la rue pour fumer qu'il faut aller à l'intérieur pour respirer un peu d'air frais. Lin Yutang voit un autre avantage : la tabagie importune les gens bien, rationnels, corrects, propres et raisonnables : « Autant j'aime les gens raisonnables, autant je hais les êtres complètement rationnels. C'est pourquoi je suis toujours effrayé et mal à l'aise quand j'entre dans une maison où il n'y a pas de cendriers. Le salon est susceptible d'être propre et en ordre, les coussins d'être à leur vraie place et les gens d'être corrects et insensibles. Immédiatement, je prends ma meilleure tenue qui est aussi la plus inconfortable. »

Le fait de fumer accomplit la tâche de toute grande satire : cela reconforte les affligés et cela afflige ceux qui sont dans leur petit confort. Les bons le détestent, les commentateurs libéraux se demandent toujours pourquoi les pauvres gaspillent leurs maigres ressources dans la cigarette, sans se rendre compte que,

grâce à elle, la vie vaut la peine d'être vécue. Les opprimés l'aiment. George Orwell, dans *Dans la dèche à Paris et à Londres*, écrit : « Le tabac seul rendait la situation encore supportable. » Dans *L'Amérique pauvre*, Barbara Ehrenreich montre que le fait de fumer confère un sentiment aérien d'autonomie aux serveuses de restaurants lugubres : « Le travail, c'est ce que l'on fait pour les autres et fumer, c'est ce que l'on fait pour soi. Je ne comprends pas pourquoi les croisés de l'antitabagisme n'ont jamais saisi l'élément de sollicitude arrogante qui rend leur habitude si chère aux victimes du tabagisme – comme si, sur les lieux de travail en Amérique, la seule chose qui appartenait aux gens était leur propre tumeur qu'ils nourrissent et les moments qu'ils consacrent à la faire croître. »

Abordons maintenant une importante question : comment fumer ? Les vrais paresseux devraient-ils rouler leurs propres cigarettes ? Ou fumer des cigarettes toutes faites ? Ou des cigares ? Ou encore la pipe ? Voyons ce qu'en disent les poètes :

« Tabac sublime ! Toi qui du couchant à l'aurore
Charmes les fatigues du marin ou le repos du Turc,
Qui sur l'ottomane du musulman partages
Ses heures, et rivalises avec l'opium et ses femmes ;

Toi qui règnes dans toute la splendeur à Stamboul, et qui, bien que plus que modeste,

N'en es pas moins chéri dans Wapping ou dans le Strand ;
Tabac divin dans les narguilés, glorieux dans une pipe
Garnie d'ambre d'un jaune doré,
Comme d'autres beautés qui nous charment,
C'est en grande toilette surtout que tes attraits vainqueurs
Nous éblouissent ; mais tes adorateurs véritables admirent plus encore
Tes appas dans leur nudité – Qu'on me donne un cigare ! »

Ainsi parla Lord Byron, qui préférait le cigare à la modeste pipe. Le cigare renvoie aujourd'hui à un statut social, et plus vraiment à un passe-temps agréable. Le cigare symbolise le riche et arrogant capitaliste et non le poète, le philosophe ou le moine. Comme l'avait noté Walt Whitman, le cigare « présente à une extrémité un feu enfumé et à l'autre une étincelle prétentieuse⁹ ».

En ce qui me concerne, je suis converti aux cigarettes roulées, ce qui me vaut des taquineries des fumeurs de cigarettes industrielles : je ferais mieux de m'épargner la peine de les rouler moi-même. Mais, pour moi, rouler mes cigarettes est un plaisir. Quand vous le faites, vous ne travaillez pas, et donc cela fait durer le plaisir de fumer. Ces cigarettes donnent une fumée plus satisfaisante – les cigarettes à faible teneur en goudron sont une hypocrisie : on fume ou on ne

fume pas. Elles durent plus longtemps et sont moins chères que les cigarettes déjà roulées.

Avant les années 1960, la pipe était prisée par les littéraires et les penseurs. Son usage a presque disparu aujourd'hui, mais, au tournant du XX^e siècle, tout le monde fumait. Dans *My Lady Nicotine* de Barrie et dans l'œuvre de Jerome K. Jerome, les écrivains et leurs amis sont rarement dépourvus de leur pipe. Sur mon bureau traîne un exemplaire de *Pipe and Pouch* (« La Pipe et la poche ») de Joseph Knight :

« Ô ma pipe bénie

Que je tiens fermement

Quelle joie dans la rondeur de ton bol

Noir comme le charbon¹⁰. »

Bon, je n'ai jamais dit que c'était de la *grande* poésie.

Je recommande la pipe à ceux qui étudient l'art de paresser. Si vous pouvez supporter les moqueries et les remontrances de vos proches, alors adopter la pipe peut être une façon de revenir en arrière en un clin d'œil, au temps perdu du gentleman absorbé dans ses pensées. La pipe exige du temps et du loisir. Mon amie Victoria la déteste. Lorsque je lui demande pourquoi – peut-être est-ce en raison de l'odeur ? – elle répond : « Non, c'est l'attitude. » Je suppose qu'elle ne peut pas supporter de me voir ne rien faire. Elle me dit que j'ai le droit de fumer hors de sa vue et seulement si je ne mets pas sur la place publique des photos de moi-même en train de fumer.

C'est franchement regrettable car j'aurais aimé me voir photographié comme écrivain en train de fumer la pipe, cela aurait pu véhiculer les idées de bien-être et de contemplation. Mais je suppose que je ne dois pas ébranler l'harmonie domestique – sujet qui revient fréquemment dans l'anthologie *Pipe and Pouch*. De nombreux poètes sont déchirés entre cette traditionnelle contradiction du fumeur : le cigare ou l'épouse. Ils choisissent généralement... le cigare, comme le dit Rudyard Kipling dans le poème *Les Fiancés* :

« Une femme est seulement une femme, mais un bon cigare c'est tout un arôme. »

Un autre avantage de la pipe est qu'elle ne vous oblige pas à arrêter de fumer la cigarette. En effet, Mallarmé fumait la cigarette l'été et la pipe l'hiver. Je suppose que l'idéal serait d'avoir toute la panoplie en permanence chez soi : une pipe et du tabac à rouler, des lots de papier à cigarettes, et une boîte de cigares fins pour les grandes occasions. À l'époque victorienne, il existait un meuble qui s'appelait la table de fumeur, souvent présente dans les maisons de la classe moyenne. Elle était garnie de tiroirs et d'étagères pour ranger l'attirail exigé par le

fumeur patenté. Nous connaissions également les vestes de fumoir, ces robes de chambre pour le jour qui avaient l'avantage d'absorber l'odeur de la fumée ; monsieur pouvait ainsi regagner la chambre de madame sans offenser son nez délicat. Un âge d'or révolu.

Les moralistes vont-ils l'emporter ? Les puritains, les contrôleurs, les dresseurs d'obstacles, les importuns, tels sont les antitabac. Ils essaient de réorienter les pulsions humaines contre la volonté de la nature et même de Dieu. Les fumeurs, eux, suivent le cours des choses. Mais ils sont susceptibles de mourir plus tôt.

Un des problèmes souvent évoqué de la tabagie est le désagrément qu'elle cause aux non-fumeurs. À l'époque victorienne, plutôt que de chasser les fumeurs dehors dans le froid, nous mettions à leur disposition des fumoirs où ils pouvaient se retirer et se livrer à leur vice à leur aise sans gêner les autres. On devrait ainsi rétablir les fumoirs au bureau et à domicile. Ils devraient être confortables, proposer des livres et des journaux, offrir un endroit où rêvasser, réfléchir et digérer.

Nous devrions acheter des vestes de fumeurs, célébrer le fait de fumer et le débarrasser de toute la culpabilité qui l'étouffe. Si tel était le cas, nous fumerions sans doute moins. La liberté nous rendrait un tantinet plus responsables.

1. La chanson du groupe pop Pink Martini est inspirée du poème *Hôtel* d'Apollinaire : « Ma chambre a la forme d'une cage/ Le soleil passe son bras par la fenêtre. / Mais moi qui veux fumer pour faire des mirages/ J'allume au feu du jour ma cigarette./ Je ne veux pas travailler/ Je veux fumer. » Guillaume Apollinaire, *Le Guetteur mélancolique*, Paris, Gallimard, 1993.

2. Notre traduction.

3. Thackeray, William Makepeace, *Sketches and Travels in London in The Book of Snobs, Christmas Books and Sketches and Travels in London*, London, T. Nelson and sons, 1906. Notre traduction.

4. Wilde, Oscar, *L'importance d'être Constant*, Paris, Pocket, traduit de l'anglais par Gérard Hardin, 2004.

5. Banville, Théodore de, *L'Âme de Paris*, éditions de Paris, 2016.

6. *La Cérémonie des adieux / Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, Folio, 1981.

7. Notre traduction.

8. Baudelaire, Charles, *L'Art romantique*, Paris, Garnier Flammarion, 1968.

9. Notre traduction.

10. *Idem*.

21 heures

De la maison

*« Sans franchir sa porte, connaître le monde.
Sans regarder par la fenêtre, contempler la Voie du Ciel. »*

Lao Tseu, *Tao Tê King* (IV^e siècle avant J.-C.).

*« Et la pluie et le vent semblent crier à travers les portes et les
fenêtres,*

*Comme s'ils voulaient confondre le ciel et la terre ;
Mais ils ont beau faire, ils ne trouvent pas la moindre entrée ;
Aussi notre repos n'en est que plus doux sous les voûtes massives. »*

James Thomson, *Le Château de l'indolence*, 1748
(Paris, 1814).

« Rester chez soi est la nouvelle façon de sortir », lançai-je un jour lors d'une réunion. Je travaillais alors au *Guardian* et notre équipe avait réalisé un supplément de décoration d'intérieur appelé « Espace ». L'objectif de la réunion était de motiver le service publicité au sujet de cette nouvelle rubrique. J'avais tenté de le faire avec ce que je considérais être un véritable trait d'esprit.

Aussi peu inspiré qu'il puisse paraître, il présente toutefois quelque vérité. Sortir à tout bout de champ peut devenir pesant. C'est du travail. Essayer de fréquenter les derniers endroits à la mode, bars, clubs, galeries, spectacles, groupes de musique, films, est une occupation à plein temps. On a toujours l'impression que ce qui se passe ailleurs est plus intéressant. À peine êtes-vous installé dans un bar branché que vous apprenez l'existence, au fin fond de ce bar, d'une salle VIP, *the place to be*. Vous vous y rendez et vous découvrez que les gens vraiment cool viennent de partir pour le salon privatisé d'un hôtel. Ni une ni deux, vous y voilà aussi mais vous vous retrouvez à parler à quelqu'un qui s'est tapé l'incruste plutôt qu'à la star de la soirée. Vous parvenez enfin à adresser la parole à ladite star et vous vous apercevez que sa conversation est assommante. Tout cela réclame donc

vraiment trop d'efforts. Ainsi, rester chez soi est une petite victoire. Pour une soirée au moins, vous avez mis de côté le monde et ses séductions. Vous vous êtes dit : « Je m'en fiche. » Vous allez créer votre petit paradis fait de duvets, de télévision, de pizzas, votre propre château de l'indolence.

Ne pas sortir est l'idéal du paresseux, toujours partisan du moindre effort. Inutile de se préparer, de quitter la maison, de se rendre à tel endroit, d'y jouer son rôle et pire encore, d'avoir à revenir chez soi. On aura alors choisi un divertissement par devoir, et non librement. Les réjouissances planifiées, soulignait le Dr Johnson, garantissent rarement les meilleures soirées. Ces dernières sont généralement imprévues, quand on s'est abandonné aux hasards chaotiques du destin.

Au-delà des attraits évidents du chez-soi, il ne faut pas en oublier les bienfaits sociaux et spirituels. Tout d'abord, rester à la maison représente une remise en question de la culture des sorties. On ne peut manquer de remarquer, si l'on se promène en ville, toutes ces publicités nous enjoignant de bouger. Bougez, bougez, bougez ! Skate, surf, jet ski, vélo des montagnes, le message est clair : sortez de là ! Ne restez pas chez vous à ne rien faire ! Faites quelque chose, ce que vous voudrez ! Ne vous arrêtez pas, ne pensez pas, allez-y ! *Just do it !*

Paresseux ! Après avoir considéré ce brouet d'options, décide : ne fais rien. N'y vas pas. Stop. Le paresseux décide de rester chez lui et d'« être ». Le paresseux sait qu'il a une âme exigeant des moments de contemplation. Au lieu de se divertir avec des vacances actives et des nuits à thème, il caresse le rêve de s'installer dans une cabane au pied d'une colline en Chine, de se laisser pousser une barbe fine et d'arborer un sourire joyeux, pour méditer sur la beauté de la nature et sur la folie des hommes. Nombre de nos penseurs les plus sages nous ont conseillé de rester chez nous.

Les vers qui ouvrent ce chapitre sont tirés de l'œuvre classique de la philosophie chinoise, le *Tao Tè King*. Connus autour du IV^e siècle avant J.-C., leur paternité est incertaine mais de nombreux spécialistes attribuent ces écrits à un certain Lao Tseu (VI^e siècle av. J.-C.). Le *Tao* est un texte clef de ce courant de la pensée chinoise connu sous le nom de taoïsme. Son élément central est le Wu Wei ou la philosophie du non-agir. Leurs adeptes, ces vieux sages chinois riant dans leur barbe, aimaient l'image de la rivière qui coule de la montagne à la mer de façon à rencontrer le moins d'obstacles possible et dessine ainsi des boucles magnifiques. Le Wu Wei consiste à adhérer au flux de la vie en se soumettant au destin et en flottant sur le courant avec détachement, émerveillement et sagesse. Je suppose que l'aphorisme « Tout vient à point à qui sait attendre » serait une façon de l'exprimer. Les taoïstes croient en une force invisible dirigeant les

événements. Le choix le plus sage serait alors de se rendre à cette force et d'y soumettre notre vanité de révoltés :

« Le sage pratique le non-agir. »

Être affairé, suroccupé, se faire du souci, tout cela est un gaspillage d'efforts et revient à tenter de nager à contre-courant – soit beaucoup d'agitation mais peu de progrès réels. Politiquement, le taoïsme prêche une sagesse similaire. Les gens font trop d'efforts. Les politiciens devraient arrêter de se mêler de ce qui ne les regarde pas et laisser les gens se débrouiller :

« Le peuple est difficile à gouverner parce que le prince aime à agir. »

Ma théorie est que le monde est divisé en deux types de personnes : les paresseux et les anti-paresseux. J'appelle les anti-paresseux les « importuns », ceux qui ne peuvent pas s'empêcher de se mêler des affaires des autres. Ils manquent d'imagination et croient au travail, à l'exploitation et à l'hypocrisie, ils font de parfaits politiciens, bureaucrates et gros bonnets. Ils veulent de l'action et peu importe laquelle. Ils imposent leurs vues par les lois, la force et les journaux. Ils se justifient en brandissant ou des créations d'emploi, ou des économies, ou des dépenses, ou des profits pour leurs actionnaires. « Il faut agir ! », tel est leur mot d'ordre. Et ils agissent, hélas. Ils construisent des gratte-ciel, des centres d'appels, des barrages et des autoroutes. Ils aiment se mêler des affaires des autres, leur interdisant par exemple d'agrandir la taille des fenêtres de granges de quelques centimètres. Ils veulent nous forcer, nous autres les pauvres paresseux, à agir. Ainsi du gouvernement voulant contraindre les heureux chômeurs à occuper un emploi avilissant ou inutile à plein temps. « L'État moderne, écrit C. S. Lewis en 1958, existe non pas pour protéger nos droits mais pour nous faire du bien ou nous rendre bons, de toutes façons, nous faire quelque chose ou nous pousser à faire quelque chose¹. » Plutôt que de chercher à faire agir les gens, ne serait-il pas plus raisonnable de nous aider à ne rien faire ? Contrairement à tous ces journaux fourmillant de conseils non désirés pour les pauvres.

Les gens voulant agir à tout prix s'emmêlent les pinceaux. Le grand philosophe Blaise Pascal (1623-1662), auteur des célèbres *Pensées*, a réfléchi sur le thème qui nous intéresse. Même si les *Pensées* présentent le christianisme comme la seule vraie religion, heurtant ainsi nos sensibilités modernes éprises de pluralisme, cet ouvrage vaut la peine d'être lu. Voici ce que Pascal pense des importuns :

« Quand je me suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une

seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. »

Hitler, Staline, Mao, Mussolini étaient avant toute chose des bureaucrates à l'esprit étriqué. Ils profitaient de la peur des gens pour leur promettre des solutions « efficaces » et illusoires. Selon Evelyn Waugh : « La plupart des problèmes actuels viennent de gens trop actifs », « si les scientifiques et les politiciens étaient plus paresseux, nous serions bien plus heureux². »

Ceux qui prennent du temps pour eux, ou qui prennent du recul, les fainéants, ceux qui n'ont pas envie d'être importunés, les écrivains, les poètes, les musiciens, ceux grâce auxquels la vie vaut la peine d'être vécue car ils produisent une culture, ne s'impliquent pas dans la gestion des affaires courantes ni dans les infrastructures ou dans la bureaucratie d'un hôpital, du système éducatif ou du centre des impôts. Pour eux, toutes ces questions sont profondément ennuyeuses. Au lieu de changer la façon de vivre des autres, ils s'appliquent à changer la leur. Mis à part le célibat, la modération en matière d'alcool et le manque d'amusement, il me semble que les moines vivent une belle vie. Ils vivent retirés du monde et se vouent à la prière et à l'étude. Mais leur richesse, c'est le temps. Ils sont libérés de la nécessité de gagner de l'argent et de suivre les modes, ils en ont profité pour inventer l'écriture et l'art au Moyen Âge.

Chez vous, vous pouvez vivre à votre guise. Pour Chesterton, dans *Le Monde comme il ne va pas*, la vie domestique ne peut être considérée comme contraignante. Au contraire, écrit-il : « Car, en réalité, pour celui qui est modérément pauvre, le foyer est le seul endroit où il se sente libre. Qui plus est, c'est le seul endroit où règne l'anarchie. C'est le seul endroit en ce monde où un homme puisse brusquement tout bouleverser, faire une expérience ou céder à un caprice [...] Chez lui, il peut se promener en robe de chambre et en pantoufles, ce qui ne serait sûrement pas autorisé au Savoy. »

La plus belle œuvre louant le confort du chez-soi a été composée par l'écrivain Joris-Karl Huysmans (1848-1907) et publiée en 1884. Huysmans était un décadent « fin de siècle ». Le jour, pendant trente ans, il a gagné sa vie en travaillant bourgeoisement comme clerc au ministère de l'Intérieur. Mais la nuit, il donnait libre cours à son imagination. Il a créé l'œuvre la plus fascinante de son époque. *À Rebours* raconte la vie d'un riche dandy nommé Des Esseintes. Après avoir épuisé les plaisirs de la ville et avoir échoué à trouver le sens de la vie dans

des pratiques sexuelles loufoques et dans des nuits tardives, que fait-il ? Il décide de se retirer dans une demeure au flanc d'une colline et de créer sa propre réalité artificielle, un paradis de couleurs, d'odeurs et de beauté, agencé par des moyens techniques ingénieux. Motivé par une paresse corporelle et par un snobisme spirituel, il veut se ménager et ne pas avoir de rapports avec ses contemporains qu'il considère comme irrémédiablement vulgaires. Grâce à des ressources intérieures et à des livres, il n'a pas besoin de « bouger » :

« Le mouvement lui paraissait inutile et l'imagination lui semblait pouvoir aisément suppléer à la vulgaire réalité des faits. Nul doute, par exemple, qu'on ne puisse se livrer à de longues explorations, au coin de son feu, en aidant, au besoin, l'esprit rétif ou lent, par la suggestive lecture d'un ouvrage racontant de lointains voyages. »

Des Esseintes ne supporte pas le matérialisme vide du monde et le philistinisme de ses contemporains :

« Il flairait une sottise si invétérée, une telle exécution pour ses idées à lui, un tel mépris pour la littérature, pour l'art, pour tout ce qu'il adorait, implantés, ancrés dans ces étroits cerveaux de négociants, exclusivement préoccupés de filouteries et d'argent et seulement accessibles à cette basse distraction des esprits médiocres, la politique, qu'il rentrait en rage chez lui et se verrouillait avec ses livres. »

L'intention de Huysmans était de décrire un personnage qui a « découvert dans l'artifice un dérivatif au dégoût que lui inspirent les tracas de la vie et les mœurs américaines de son temps ; je le profilais fuyant à tire-d'aile dans le rêve, se réfugiant dans l'illusion d'extravagantes féeries, vivant, seul, loin de son siècle, dans le souvenir évoqué d'époques plus cordiales, de milieux moins vils ».

Libéré de tous ces ambitieux intrusifs, Des Esseintes se met à créer un merveilleux univers entre quatre murs. Aidé par un couple de domestiques ébahis, il utilise sa richesse considérable et son imagination pour construire une réalité extravagante et absurde. Son premier acte est d'essayer de dormir pendant le jour et de vivre la nuit : « Ce qu'il voulait, c'étaient des couleurs dont l'expression s'affirmât aux lumières factices des lampes ; peu lui importait même qu'elles fussent, aux lueurs du jour, insipides ou rêches, car il ne vivait guère que la nuit, pensant qu'on était mieux chez soi, plus seul, et que l'esprit ne s'excitait et ne crépitait réellement qu'au contact voisin de l'ombre ; il trouvait aussi une jouissance particulière à se tenir dans une chambre largement éclairée, seul éveillé et debout, au milieu des maisons enténébrées et endormies, où il entraînait peut-être une pointe de vanité, une satisfaction toute singulière, que connaissent les travailleurs attardés alors que, soulevant les rideaux des fenêtres, ils s'aperçoivent

autour d'eux que tout est éteint, que tout est muet, que tout est mort. »

L'invention la plus célèbre de Des Esseintes est sans doute la tortue dorée. Il s' imagine que cela le divertirait de voir se déplacer un ornement dans son salon. Il demande ainsi à ce qu'une tortue soit recouverte d'or et incrustée de pierres précieuses. Un autre de ses caprices est l'« orgue à bouche », une machine complexe délivrant dans le palais des gouttes de liqueurs différentes versées par une série de jeux ; l'idée étant de les mélanger dans la bouche et de créer une symphonie de saveurs. Il se fait livrer les fleurs les plus délicates cultivées dans des serres chaudes pour festonner sa demeure. Une veine d'humour noir traverse les descriptions directes de Des Esseintes qui remarque un soir que sa tortue est morte. Après un passage décrivant longuement son orgue, Des Esseintes s'aperçoit qu'il n'a plus envie de goûter toute la palette et se sert un verre de whisky avant de s'asseoir. Les fleurs finissent par mourir également, bien entendu.

À la fin, Des Esseintes est vaincu par les importuns. Son style de vie le rend malade et les médecins lui conseillent de revenir à Paris pour sortir, s'amuser, voir des gens. Sinon, ce sera « la folie, compliquée à brève échéance de tubercules ». Des Esseintes accepte le conseil de mauvaise grâce : « Est-ce qu'il ne s'était pas mis lui-même au ban de la société ? Est-ce qu'il connaissait un homme dont l'existence essayerait, telle que la sienne, de se reléguer dans la contemplation, de se détenir dans le rêve ? Est-ce qu'il connaissait un homme capable d'apprécier la délicatesse d'une phrase, le subtil d'une peinture, la quintessence d'une idée, un homme dont l'âme fût assez chantournée, pour comprendre Mallarmé et aimer Verlaine ? »

Le projet de Des Esseintes est peut-être un échec, mais il ne faudrait pas pour autant rejeter sa tentative héroïque d'élever son âme par des agréments domestiques. Mais aujourd'hui, la vogue de cette décoration d'intérieur est devenue une industrie, un hobby répandu et un sujet d'angoisse : suis-je cool, suis-je riche ? Nous utilisons nos habits et notre intérieur pour faire étalage de notre richesse et de notre caractère branché. Être à la mode jouit de la même reconnaissance sociale que le « bon goût », le « raffinement » et la « classe » du temps jadis. « C'est trop cool », dirons-nous aujourd'hui de la piaule d'un ami, comme il y a cent ans nous aurions dit : « C'est très classe. » Les magazines et la télévision exposent des intérieurs idylliques non reproductibles, afin de nous donner des complexes. Or de telles maisons n'ont rien d'idyllique, et tel objet ne nous aidera pas à avoir le bon look et nous décevra après l'achat d'impulsion. Les magazines vantent des objets afin d'inciter les industriels de la décoration d'intérieur à acheter des espaces publicitaires : notre sentiment d'insécurité nous conduira à acheter ces objets et à augmenter leurs profits. Dans *The Simpsons*,

Marge lit un magazine qui s'intitule *Les Plus Belles Maisons. Plus belles que la vôtre*. Le rôle de l'intérieur devrait être à mon avis de s'évader du monde extérieur et non de l'apporter dans nos maisons, de la même façon que le paresseux échappe au monde extérieur en se retirant dans son monde mental intérieur. Où pense-t-on ? Dans sa tête et dans son lit.

L'idéal des intérieurs alternatifs se trouve dans des écrits chinois ou dans le style bohème promu par exemple par les membres du groupe informel Bloomsbury³. L'idéal sino-bohémien promeut la simplicité, la recherche de l'harmonie avec la nature. Ce qui a l'avantage de rendre nos intérieurs abordables financièrement. « Un jour, peut-être, nous bâtirons des maisons d'un caractère si simple et si élémentaire qu'elles se placeront à côté des collines, le long des fleuves et aux lisières des forêts, sans nuire à l'harmonie du paysage ni au chant des oiseaux⁴. » Tel était le rêve du bohémien Edward Carpenter (1844-1929) en 1889.

Dans un roman aujourd'hui oublié d'Ethel Mannin, le héros observe sa modeste chambre avec plaisir : « Il aime cette pièce nue avec sa fenêtre haute et ses murs pâles, ses étagères et son divan recouvert de tissu rayé bleu et jaune, et la chaise usée en chêne avec son assise en jonc tressé... cela lui simplifiait la vie⁵. »

La simplicité signifie également moins de travail et moins de courses à faire. L'esthète Cecil Beaton (1904-1980) plaidait pour que les gens fuient la mode et créent leur propre style en matière de décoration :

« Seul le goût personnel peut vraiment créer un style ou une mode, car il ne se soucie pas de suivre les autres. Que ce soit un escabeau ou un panier en osier, le choix traduit une personnalité, une spiritualité. La beauté de ces objets nous reflète entièrement. Nos choix trahissent notre moi profond et nous font percevoir les objets avec un œil neuf, le nôtre⁶. »

Dans la même veine, l'acteur Quentin Crisp confiait au magazine *New Musical Express* :

« La mode ne vous laisse jamais décider qui vous êtes. Le style vous laisse décider qui vous êtes⁷. »

Une demeure confortable sera personnelle. Une habitation clinquante remplie des derniers bibelots à la mode mettra vos visiteurs mal à l'aise. « Une adhésion servile aux diktats de la mode est une manière décadente de soutenir une estime de soi vacillante », écrivent les éditeurs du magazine *Chap*. Il est essentiel pour un paresseux de ne pas commettre le terrible péché bourgeois « de trop en faire ». Votre idéal ne doit pas être une épreuve. Voici comment Cecil Beaton décrit la maison de Dorelia John, l'épouse du peintre Augustus John :

« Dorelia n'a jamais eu d'intention de décorer sa maison. Les couleurs se sont

spontanément épanouies les unes à côté des autres. Rien n'est caché, une vie simple apparaît dans chaque détail : le grand buffet avec ses tasses bleues et blanches, les bocal d'oignons marinés dans du vinaigre, les écheveaux de laine, les rebords de fenêtre garnis de pots de géraniums et de cactus, alors que près des carreaux de la fenêtre des mésanges se balancent sur une coque de noix de coco suspendue à un arbre. Dans un coin de l'entrée, des boîtes, des pommes et des mallettes de croquet sont jetées là ensemble, offrant une peinture vivante pleine de sentiment et sans prétentions⁸. »

L'écrivain chinois Li Liweng dans son ouvrage *The Art of Living* (« L'Art de vivre ») – il devrait exister davantage de livres avec un tel titre, vivre est un art et non quelque chose à organiser autour d'un métier – dit que la richesse ne peut prendre la place de l'imagination pour construire une maison :

« Le luxe et les coûts insolents sont à éviter en architecture. Les gens simples mais aussi les princes et les officiels devraient chérir la vertu de simplicité. Ce qui importe dans la vie domestique n'est pas la splendeur mais le raffinement ; non les ornements recherchés mais l'élégance. Les gens aiment exhiber leurs richesses non parce qu'ils les apprécient mais parce qu'ils manquent d'originalité et sont incapables d'inventer quoi que ce soit. C'est pour cela qu'ils compensent avec un riche ameublement⁹. »

Je suis sûr que nous avons tous déjà visité une maison où l'on avait déployé de grands efforts pour être à la mode. Il y a des œuvres d'art de grand prix un peu partout, des sofas tout petits et une atmosphère étouffante qui vous donnent envie de fuir au bout de cinq minutes. Personnellement, je n'aime pas le désordre. Et comme je suis désordonné par nature, je surréagis au désordre chez les autres. Car le désordre fait perdre du temps au paresseux. On laisse les choses se transformer en un chaos parce qu'on n'a pas envie de ranger, mais on gaspille du temps à chercher les chaussettes ou le bon couteau. Paradoxalement, pour être un vrai paresseux, il faut être efficace.

Hugh Hefner a promu plus qu'aucun autre l'idée de rester chez soi. Dans les années 1960, son magazine *Playboy* présentait des garçonnières fantaisistes dont le lit était le centre, circulaire bien sûr, avec bar à cocktail, télévision, stéréo intégrée et l'inévitable peau de léopard. Une scène irrésistible pour la plupart des hommes : libération sexuelle, pas de sentiments, petite et clinquant.

J'ai également eu une brève passion pour le summum américain du bien-être : le fauteuil inclinable dénommé La-Z Boy. J'aimais son aspect ringard, le sacrifice du style au bénéfice du confort, sa grande taille, son mécanisme sophistiqué, le passage facile du fauteuil au lit, son galbe moelleux. C'était une création humaine gigantesquement encombrante totalement vouée à la relaxation

maximale du paresseux, une pièce digne du roman *À Rebours* mais pour M. Toutle-Monde. À 1 000 euros pièce cependant, je n'ai jamais eu les fonds nécessaires et j'ai dû me contenter d'un pouf.

De même, la garçonnière de *Playboy* a été pour moi un idéal, mais je me pose encore la question aujourd'hui : et si on arrive à la réaliser, par exemple en étant le fils d'un dictateur, et après ? Où cela mène-t-il ? À finir comme Tom, le trafiquant de drogue du film *Scarface*, noyé sous une montagne de cocaïne, alors que votre citadelle est assiégée de tous côtés ?

La garçonnière de *Playboy* a néanmoins inspiré cette louable tendance moderne qui est la piaule rétro. Vivre dans le passé est une façon efficace de se retirer de la vulgarité du présent. J'ai noté ce trait chez certains artistes. John Moore, un musicien jadis membre d'un groupe de musique tonitruante, écoute aujourd'hui de la musique classique chez lui : « Nous aimons faire comme si l'âge moderne n'existait pas et comme si nous vivions dans les années 1920. » L'admiration pour une époque révolue n'est pas forcément synonyme de nostalgie et de fuite en arrière. Elle peut signifier un rejet conscient des valeurs du consumérisme et le sentiment d'être victimisé par la recherche permanente du dernier cri. Toute époque pourra convenir. J'ai quant à moi jeté mon dévolu sur le XVIII^e siècle. J'ai un ami dont la maison est le sanctuaire des années 1960 : des chaises en plastique orange, des posters du groupe The Monkees, un juke-box, des piles de 45 tours, tous d'occasion. Un conseil aux paresseux : faites vos courses sur les marchés, les brocantes, les enchères, les sites en ligne. Vous pourrez dépenser moins, créer plus et vivre plus richement que le golden boy qui dépense 3 000 euros pour acheter un sofa en cuir.

Nous devrions admirer ceux qui vivent de peu. Un des grands rétifs à l'ère contemporaine est le groupe anarchiste et punk Crass, dont l'art foncièrement anticapitaliste a secoué la morosité du début des années 1980. Leur influence a été immense et a été bénéfique pour toute une génération insatisfaite de jeunes ne sachant que s'habiller en noir et taguer les abribus de sigles anarchistes. Les membres du groupe vivaient ce qu'ils prêchaient. Ils ont établi une vie commune hippie dans l'Essex près de Londres. Ils y cultivaient leurs légumes, pratiquaient leur art et paressaient toute la journée. Un jour, je suis allé leur rendre visite et j'ai trouvé un petit paradis : un jardin plein de cabanes, de fleurs, un potager, un intérieur à mi-chemin entre la sculptrice Barbara Hepworth et le New Age. Le fondateur, Penny Rimbaud, vivant de peu, posait du feutre pare-pluie sur un toit à mon arrivée. Cela raffermirait ma conviction que le manque de moyens n'est pas un obstacle pour créer son paradis terrestre. La vraie paresse est la responsabilité totale et la vraie liberté vient de l'indépendance. C'est pourquoi je me suis

procuré par la suite le manuel complet de bricolage du Reader's Digest.

J'ai créé un pub chez moi. Pour moi, rester chez soi signifie osciller entre la boisson et la conversation. C'est pourquoi j'ai transformé la modeste buanderie de la ferme que nous louions dans le Devon et j'ai installé une cible de fléchettes et deux chaises de salle à manger achetées sur une brocante. J'ai ajouté un tableau représentant des chiens jouant au billard, des guirlandes électriques, une pièce de bois flotté et des sous-bocks, un jeu de palets¹⁰, des reproductions de gravures de William Hogarth, une ancienne faux trouvée dans une décharge et des cartes postales où figurent des Cornouaillais dégustant des pâtisseries géantes. Le pub s'appelle le Green Man, son enseigne a été peinte par mon ami Pete Loveday. À travers ses croisées, on aperçoit le coucher du soleil sur la mer et, sans partir de chez moi, je connais le monde entier.

1. Lewis, C.S., *Willing Slaves of the Welfare State*, *The Observer*, 1958.

2. Notre traduction.

3. Le Bloomsbury Group a réuni un certain nombre d'artistes, universitaires et intellectuels britanniques majoritairement diplômés de l'université de Cambridge et installés à Londres, liés par des liens d'amitié depuis les premières années du ^{xx}e siècle jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. NDT.

4. Carpenter, Edward, *La Civilisation, ses causes et ses remèdes*, textes réunis et présentés par Stéphane Beau, Paris, Éditions du Sandre, 2009.

5. *Seven Deadly Sins*, Wilson, Angus, Sitwell, Edith, Connolly, Cyril, Leigh Fermor, Patrick, Waugh, Evelyn, Sykes, Christopher et Auden, W. H., Londres, Sunday Times Publications Ltd, 1962. Notre traduction.

6. Cité par Nicholson, Virginia, *Among the Bohemians : Experiments in Living 1900-1939*, New York, William Morrow, 2004. Notre traduction.

7. Notre traduction.

8. *Idem*.

9. *Idem*.

10. Jeu de pub traditionnel britannique où les joueurs déplacent des pièces de monnaie sur un tableau en bois.

22 heures

Du pub

*« Ô toi, ma muse ! Bonne vieille boisson écossaise
Soit que tu circules dans les serpentins tortueux,
Ou que, richement brune, tu mousses par-dessus les bords
En glorieuse écume,
Aide-moi, jusqu'à ce que je balbutie et cligne de l'œil,
À chanter ton nom. »*

Robert Burns, *La Boisson écossaise*, 1786.

Le pub, la taverne, la brasserie, l'auberge, le café, le bar, voilà bien des lieux où nous oublions les épreuves de notre vie de labeur, en buvant de la bière et en bavardant. Ou en ne buvant que de la bière. Je me souviens, avant d'être père, avoir ressenti de la pitié pour ces hommes esseulés que l'on voit parfois dans les pubs. Vers 4 heures de l'après-midi, heure peu habituelle, je les voyais assis, tout seuls, avec un verre et un journal, ou sans journal. Un jour, peu après la naissance de notre deuxième enfant, j'étais sorti faire les courses de Noël. Il était 3 heures de l'après-midi. Alors que je remontais la grand-rue, je suis passé devant un pub. « Hmm, me dis-je, voilà une bonne idée. Faire les courses sera plus agréable... après un bon verre. » Je suis donc entré, je me suis installé confortablement et je me suis offert le luxe d'un verre paisible et solitaire pendant une vingtaine de minutes. Je pris alors conscience que j'étais devenu le type triste sur lequel je m'étais apitoyé : le picoleur masculin et solitaire. Et c'est alors que je compris tous ces hommes. Ils ne fuyaient pas leur épouse, ils cherchaient surtout du temps pour eux dans ces interludes, du temps pour la réflexion, la tranquillité, loin de la maison et du travail. Du temps pour paresser, du temps libre. Aller au pub est une façon de faire une pause.

« Dès que je franchis le seuil d'une taverne, j'éprouve un sentiment de félicité qui me fait oublier tous mes soucis, écrivait le Dr Johnson ; une fois que je suis assis, l'aubergiste vient s'enquérir de mes désirs et ordonne à ses employés de les

satisfaire : [...] je dogmatise et l'on me contredit, et dans ce conflit d'opinions et de sentiments, je trouve mon plaisir. [...] il n'y a rien sur terre qui réjouisse autant le cœur d'un homme que de se trouver dans une bonne auberge. » Et ces plaisirs ont leur importance. Chesterton, un autre amoureux du pub (abréviation de *Public House*), écrivait dans *Le Monde comme il ne va pas* : « Je me rappelle qu'une salle pleine de socialistes a littéralement éclaté de rire en m'entendant dire que les deux mots les plus nobles de toute la poésie étaient "Public House". »

Le pub fait de tout homme son propre maître. Toute la journée, vous pouvez essuyer des humiliations et des vexations de la part de votre employeur, de votre collègue ou de votre famille. Mais au pub, votre confiance en vous renaît. Vous devenez tout-puissant, omniscient, un personnage important. Vous avez des opinions, des réponses. Le pub est le lieu où nous discutons de nos rêves, de nos chagrins, de nos visions du monde et de nos projets. Au pub, tout un chacun est un expert. Mon ami Nick Lizard parle du Diplôme en Bière : le détenir vous autorise à discourir longuement et avec autorité sur n'importe quel sujet. Le pub est le lieu où les idées vous viennent. L'idée de fonder la revue *The Idler* m'est venue dans un pub. C'est dans un pub que j'ai rencontré des amis avec lesquels j'ai lancé une société importatrice d'absinthe. Au pub, nous fomentons des révolutions, nous couvons des projets. Le pub est un lieu sûr pour les marginaux. Il offre une liberté de parole et même de commerce, trocs informels, marché noir, trafic de drogue, le tout en liquide et sans taxes.

L'origine du pub remonte à une coutume du Moyen Âge où les habitants ouvraient leurs portes aux voyageurs fatigués et leur offraient de la bière, du bacon et un lit pour passer la nuit. Nous savons grâce à Izaak Walton qu'une bonne taverne du XVII^e siècle brassait sa propre bière, vous préparait le poisson, avait des draps sentant bon la lavande et animait ses soirées avec une jeune femme chantant des chansons folkloriques légères. L'essence même du pub est d'être un lieu public, donc démocratique, c'est le club du commun des mortels. Dans *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, E. P. Thompson montre comment, aux XVIII^e et XIX^e siècles, le pub est devenu le lieu des réunions politiques et des rassemblements des éléments radicaux qui, comme le décrit un journal local, le *Leeds Mercury*, en 1802, « se rencontrent chaque soir dans les tavernes ou dans les cabarets. Presque chaque rue des grandes villes a son petit sénat, et le privilège de se réunir pour discuter des affaires de la nation tout en buvant sa chope a toujours été revendiqué par les Anglais libres et a été reconnu par tous les gouvernements. »

La révolution industrielle a changé les manières de travailler du peuple et a essayé de l'asservir. Le pub est alors devenu le lieu de réunions de travailleurs

mécontents. Thompson note que des sociétés secrètes étaient obligées de migrer de pub en pub :

« Une société de discussion fut fondée au *Green Dragon* de Cripplegate en 1795 et eut pour lieux de réunions successifs : Finsbury Square, Fetter Lane, le *Scouts Arms* de Little Britain, puis deux débits de boissons de Moorfields et pour finir, en 1798, Hoxton, hors de la juridiction des officiers de police de la ville. »

La bringue, l'adoption de comportements relâchés, les grands rassemblements, la possibilité d'un débat radical, en bref le mélange volatil d'hédonisme et de rébellion a toujours été une source d'inquiétude pour nos gouvernants, qui préfèrent l'ordre et la sobriété et aimeraient voir tout le monde sagement dans son lit, de préférence avant minuit. Thompson décrit « la propension naturelle des autorités à considérer les tavernes, les fêtes foraines, ou tout grand rassemblement populaire comme nocifs, c'est-à-dire comme source de paresse, de bagarres, de sédition ou de contagion ».

Il cite dans *Les Usages de la coutume* un commentaire désobligeant d'un membre de la gentry qui se plaint des gens du peuple et de « leurs railleries à l'encontre de toute discipline, religieuse aussi bien que civile : leur mépris de tout ordre, leur menace fréquente contre toute justice, et leur extrême empressement à se soulever au moindre motif ».

La liberté et le divertissement, dit Thompson, n'étaient pas considérés comme des vertus par les nouveaux puissants, les méthodistes, qui étaient en état de guerre civile contre les tavernes et les résidents des « bastions de Satan » contre lesquels les ligues de tempérance se sont élevées à la fin du XIX^e siècle. À nos yeux modernes, cette campagne pour réduire la consommation d'alcool chez les travailleurs afin de lutter contre les soulèvements peut faire sourire en raison de son inefficacité, car la majorité de ceux qui ont signé un engagement à la sobriété sous l'effet d'une gueule de bois le dimanche abandonnaient leurs bonnes résolutions le mardi suivant. Le mouvement de la tempérance est une tentative d'éradiquer la paresse, une arme dans la lutte pour créer une force de travail disciplinée pour les usines. Vous ne pouvez pas aller au travail en état d'ivresse, et la gueule de bois rend le travail nettement moins efficace.

Aller au pub et boire de la bière est devenu une forme de protestation contre la nouvelle éthique du travail. Le nombre de brasseries et de bières qui portent aujourd'hui encore des noms séditieux est fascinant. La brasserie Rebellion Brewery à Marlow produit Mutiny et Smuggler (« Mutinerie et Contrebandier »), la brasserie Freedom Brewery brasse de la Liberty Ale. Nous avons également les bières rappelant des soulèvements populaires des Luddites, des Niveleurs, la révolte du Norfolk ou la rébellion cornique, ainsi que des bières portant le nom

de révolutionnaires comme Sam Damas, Tom Paine, John Hampden. Pour nous, Britanniques, la vraie bière ne renvoie pas à l'image de barbus s'enivrant sous des chapiteaux provinciaux mais à une profonde tradition – absente avec la bière blonde, cette pâle imitatrice récente.

La culture indépendante du pub a été attaquée non seulement par les méthodistes mais aussi par les tendances centralisatrices de la révolution industrielle. Au XIX^e siècle, les pubs « libres » ont été rachetés par des monopoles de brasseurs qui ont lié les pubs à leurs propres bières. Dès lors, les pubs ont fermé les uns après les autres. William Cobbett dans *Rural Rides* en 1830 se plaint du manque de pubs dans la région des Cotswolds :

« Je demandai à deux hommes maniant le fléau dans une grange depuis combien de temps leur pub avait baissé le rideau. Seize ans, me répondirent-ils. L'un des deux, âgé d'environ 50 ans, se souvenait de trois pubs. »

Les taxes sur les ventes de bière ont été introduites en criminalisant les pubs informels et ont mis fin aux brasseries familiales. Pour Cobbett, la fermeture à grande échelle de pubs est un signe clair de la misère et de la décrépitude apportées par l'industrialisation. Les pubs étaient le centre d'une communauté, ils mettaient à disposition du public une salle où ceux dont les maisons étaient parfois trop modestes pour recevoir du monde pouvaient s'exprimer librement, boire et s'égayer. On s'aperçoit bien que la révolution industrielle cherchait à ôter à la vie toute source de divertissement.

Le grand peintre du XVIII^e siècle William Hogarth (1697-1764) a également décrit le déclin du pub. Il était horrifié du succès remporté par le gin au milieu du siècle, érodant selon lui la culture de *Merrie England*, l'« Angleterre heureuse ». En 1751, Hogarth a réalisé une paire de deux tableaux en guise de démonstration. *Gin Lane* (« La Ruelle du Gin ») est une scène de dépravation absolue. La plupart d'entre nous avons probablement déjà vu cette peinture, cette triste maman aux traits émaciés, imbibée de gin, laissant tomber son pauvre bébé par-dessus la rambarde d'un escalier. Dans ce tableau, le seul commerce florissant est le prêteur sur gages. *Beer Street* (« La Rue de la Bière ») offre un tout autre tableau. Culture et plaisir vont de pair. On y voit des hommes corpulents, l'un tient une pipe dans une main et une bière mousseuse dans l'autre. Deux femmes de pêcheurs lisent des tracts édifiants et le prêteur sur gages a baissé le rideau. Sous le tableau se trouvent les lignes suivantes écrites par un ami de Hogarth, l'enseignant James Townley :

« Bière, heureux fruit de notre Île

Tu muscles nos forces

Et tu réjouis le cœur épuisé

Par la fatigue et le labeur.

Le travail et l'art avec ton soutien

S'épanouissent

Nous buvons joyeusement à grands traits ton doux jus

Et laissons l'eau à la France.

Ta saveur agréable, génie de la santé,

Rivalise avec le breuvage de Jupiter

Et réchauffe tout généreux cœur anglais

De sentiments de liberté et d'amour¹. »

Trente ans plus tard, Robert Burns a composé *La Boisson écossaise*, un poème à la gloire de la bière et de son rôle social :

« Tu es la vie des réunions publiques ;

Sans toi, que seraient nos foires et nos fêtes ?

Même les pieuses assemblées des saints,

Inspirées par toi,

Quand, bouche béante, elles assiègent les chaires en plein vent,

Sont doublement ferventes² ! »

William Cobbett était aussi un grand adepte de la bière. La vie, pour être heureuse, comptait pour lui trois ingrédients essentiels : le pain, la bière et le bacon. Après une dure journée de labeur aux champs, la bière remplaçait la sueur perdue au travail. Inspiré par Cobbett, j'ai bu, durant un certain temps, deux, trois, quatre chopes de bière chaque soir et j'ai mangé du bacon au petit déjeuner chaque matin. Cela marche. Je ne me suis jamais senti aussi bien. Et cette habitude ne coûte pas cher.

La culture du pub, érodée par les brasseries, les méthodistes indignés et les capitalistes, a été encore sapée par les nouvelles lois limitant la liberté des tenanciers de pub de servir l'alcool aux heures de leur choix. Depuis le XIX^e siècle, sous couvert de mesures contre l'alcoolisme, les gouvernements ont cherché à contrôler nos habitudes de consommation de boissons alcoolisées. La première tentative a été une loi connue sous le nom de *Intoxicating Liquor Bill* en 1872. Elle imposait des restrictions sur les heures d'ouverture, introduisant l'état d'ivresse comme infraction pénale. Elle a suscité une pétition de protestation de pas moins de 800 000 signataires.

Ce fut la même histoire dans les autres pays industrialisés. Le mouvement de la tempérance aux États-Unis, soutenu par des groupes religieux et économiques,

a débuté officiellement en 1826. Au bout de quelques décennies, il a eu une influence certaine sur la politique de contrôle des alcools, culminant bien entendu avec la grande prohibition entre 1920 et 1933.

L'histoire des lois interdisant l'alcool peut être comprise comme l'histoire d'une guerre civile entre les forces de l'industrie et les forces de la paresse. Les états d'ivresse excessifs et les gueules de bois influent sur les emplois du temps stricts des lieux de travail imposés par la révolution industrielle. Même aujourd'hui, le travail l'emporte sur la paresse : les lois au Royaume-Uni obligent les pubs à fermer à 23 heures en semaine et le dimanche à 22 h 30. Cela renforce le sentiment de mélancolie du dimanche, familier à tous les écoliers et employés : nous sommes censés nous coucher tôt le dimanche soir pour mieux dormir et mieux servir nos employeurs le lundi matin.

La Première Guerre mondiale a galvanisé les autorités britanniques dans leurs efforts pour contrôler notre consommation d'alcool. Voici un bref résumé des lois qui ont été votées, par l'association Campaign for Real Ale qui milite pour leur abolition :

« En octobre 1914, l'heure de fermeture des pubs le soir à Londres est passée de minuit et demie à 10 heures du soir. En 1915, la durée d'ouverture quotidienne a été réduite des seize à dix-sept heures habituelles (dix-neuf heures et demie à Londres) à cinq heures et demie et l'heure de fermeture est passée à 21 h-21 h 30. En 1916, le gouvernement a racheté quatre brasseries à Carlisle et 235 pubs à Carlisle, Gretna et Annam. L'année suivante, ce fut le tour des pubs du quartier londonien d'Enfield Lock et de la ville d'Invergordon en Écosse d'être rachetés. Dans tous ces lieux, le gouvernement s'inquiétait de la baisse de la rentabilité des usines de munitions en raison des états d'ivresse chez de nombreux travailleurs³. »

Durant la plus grande partie du siècle dernier, le grand plaisir de rester assis au pub tout l'après-midi n'a plus été légalement autorisé. Ce qui déclencha la création de pubs privés. Les pubs ont aujourd'hui le droit d'être ouverts l'après-midi, mais c'est insuffisant. La décision des heures d'ouverture ne devrait-elle pas revenir au propriétaire des lieux ? Une fermeture à 11 heures du soir pose des problèmes sociaux ingérables. Lorsque tous les pubs ferment au même moment, vous assistez à un phénomène inconnu dans les autres pays du monde. Des millions de gens en état d'ivresse envahissent les rues en même temps, frustrés d'avoir dû poser leur verre. Pour se défouler, ils crient, se bagarrent, causent des troubles à l'ordre public. S'ils avaient eu la permission de rester au pub une heure ou deux de plus, ces gens seraient rentrés chez eux tranquillement, chacun à l'heure qui lui convenait. Aujourd'hui, personne n'aime s'aventurer dans les rues à

onze heures et quart du soir en Angleterre. Il s'agit d'un des rares pays où les licences des débits de boisson soient aussi strictes. C'est à se demander pourquoi. Il existe peut-être dans le cœur de l'Anglais une haine de soi, une peur de la responsabilité, un fond de puérilité, un désir masochiste de recevoir des ordres.

Une autre attaque récente contre la culture du pub a été la mode des bars aux couleurs flashy. Quand j'avais la vingtaine bien sonnée, j'ai été brièvement séduit par les bars urbains branchés, avant de m'apercevoir que ces bars sont en réalité des ennemis de l'amusement. Alors que le pub existe pour les chopes de bières à l'ancienne, la conversation, les feux de cheminée, la chaleur, le bois et le confort, les bars servent notre ego, notre désir d'être à la mode et nous font payer une fortune pour chaque verre de gin tonic. La mode a récupéré la culture de la boisson et a transformé un établissement sous licence en un endroit où il est bon d'être vu plutôt qu'un endroit où bavarder et méditer. Dans la plupart de ces bars, il est en réalité impossible de parler ou de réfléchir en raison de la musique assourdissante. Ce qui semble être un simple brouhaha vu de l'extérieur est en réalité une collection de gens à moitié ivres, isolés, fragiles, essayant de se faire entendre malgré le vacarme. On devient aphone à force de crier et la conversation est ponctuée de longs moments passés à ne rien dire et à observer les autres parce qu'on n'a plus envie de crier. On m'a donné l'explication de ces niveaux sonores élevés : le profit. « Quand vous ne parlez pas, vous buvez. » Le commerce a tué le pub. Chesterton écrit dans *Le Monde comme il ne va pas* : « Nous sacrifierons évidemment tous nos câbles, toutes nos roues, tout notre système, toutes nos spécialités, toute notre science physique, toute notre finance forcenée, pour une demi-heure de ce bonheur que nous avons souvent connu avec nos camarades dans une taverne. »

Même dans les villes de province anglaises, les petits pubs ont sacrifié le bien-être au profit du style ; le zinc a remplacé le bois, le confort a été sacrifié à l'apparence, au revoir les bougies et bonjour les spots. Les centres-villes proposent des bars à thème à la clientèle volage de moins de 25 ans, au style copiant celui des établissements branchés de Londres vantés par des personnalités dans les magazines populaires.

Ajoutons que le pub urbain a été brutalement concurrencé par la gymnastique. Au lieu de se rendre tout droit au pub après le travail, un grand nombre de fêlés haïssant le plaisir semblent affectionner les centres de remise en forme, où ils ne descendent pas des chopes de bière brune en bonne compagnie mais courent en solitaire sur des tapis roulants en regardant des écrans de télévision géants censés les distraire de leur ennui. Si vous voulez vraiment faire de l'exercice, alors pourquoi ne pas trouver un pub à 800 mètres du bureau ou de

chez vous ? Ainsi vous marcherez un kilomètre et demi par jour et vous prendrez du bon temps au pub.

J'ai installé mon vieux lecteur de disques dans le pub The Green Man que j'ai ouvert chez moi, et nous écoutons Noël Coward et The Ink Spots les après-midi ensoleillés. Ce genre de musique accompagne plutôt bien, à mon avis, la bière et les cigarettes. Comme je ne vends pas d'alcool, je peux fermer quand je le souhaite et je ne crains pas le collecteur d'impôts. Mais dans les rues, il est déjà 11 heures du soir. La sonnerie maudite a retenti, brisant notre bienheureuse paix. Le propriétaire du pub beugle la phrase tant redoutée : « Finissez vos verres. » Les sangs sont échauffés, notre bon vieux sentiment de révolte contre les donneurs de leçons est éveillé. Il est temps de se révolter.

1. Notre traduction.

2. *La Boisson écossaise*, Poésies complètes de Robert Burns, traduites de l'écossais par M. Léon de Wailly, Paris, A. Delahays, 1843.

3. Notre traduction.

23 heures

De la révolte

« Maudit soit le roi, maudit soit le gouvernement, maudite soit la justice ! »

Chant des émeutiers des années 1760 à Londres.

« Maggie, Maggie, Maggie, dehors, dehors, dehors ! »

Chant des manifestants des années 1980 à
Londres.

La révolte est une arme. Une arme bien différente de celles utilisées par les autorités, le roi ou l'État – tous ces enquinauteurs formant les rangs des anti-paresseux. Paradoxalement, les paresseux sont voués à se révolter. Nos responsables politiques ont tendance à utiliser les fruits de notre dur labeur pour mettre en œuvre une bureaucratie oppressante qui nous étouffe d'ennui. Et régulièrement, les dirigeants ont recours à la force brute. En revanche, le mode opératoire du paresseux consiste à rester assis à bavarder et à réfléchir pendant des mois, pour ensuite passer à l'action avec impétuosité, de façon rapide et explosive, dans une manifestation visible : la « sédition ». On fomenté des plans au pub, et, de nombreuses lunes plus tard, on attaque des immeubles, on colonise Trafalgar Square, on occupe une université. La sédition offre un spectacle impressionnant. Jésus a pu faire penser à un séditieux : il a retourné les tables des changeurs de monnaie, créant un précédent pour des millions de visionnaires idéalistes à venir.

Lord Byron (1788-1824) incarne le paradoxe du poète rebelle, du paresseux révolté, du révolutionnaire décontracté. Son premier recueil de poésie publié en 1807 lorsqu'il avait 19 ans et étudiait au Trinity College à Cambridge s'appelait *Heures de paresse*. C'était un aristocrate, un riche oisif. Cependant, l'indépendance financière lui donnait le détachement nécessaire pour prendre conscience, avec plus de lucidité que les hommes obnubilés par l'argent, des

injustices commises par la nouvelle classe moyenne. Selon le critique Matthew Arnold (1822-1888), il enrageait contre le « philistinisme britannique » et plus encore contre le soutien de sa classe à l'économie régentée par le commerce. Selon Arnold : « La fausseté, le cynisme, l'insolence, le mauvais gouvernement, l'oppression, avec comme conséquence une moisson inévitable de misère humaine causée par cet état de fait, ont poussé Byron à une révolte et une guerre sans conciliation¹. » Byron, cité par Matthew Arnold, exprimait ainsi son point de vue : « J'ai simplifié mes conceptions politiques en une détestation extrême de tous les gouvernements existants. Donnez-moi une République. Le temps des rois arrive à son terme, il y aura du sang versé comme de l'eau et des larmes, comme les gouttelettes de brume, mais les peuples finiront par l'emporter. Je ne le verrai pas de mon vivant, mais je le prédis². »

Cette conception politique a conduit Byron à soutenir un des groupes radicaux les plus célèbres et les plus incompris de la révolution industrielle : les Luddites. Menés par le mythique roi Ludd, ils se sont mis à cambrioler des usines la nuit et à briser des machines. Ils visaient le cœur du problème : la machine détruisant leur qualité de vie et menaçant de les réduire à de simples automates. Les actions des Luddites ont été menées de 1811 à 1813. Ils les ont peut-être commises en état d'ivresse, mais cela n'a, au fond, pas d'importance.

Byron, en tant que membre de l'aristocratie, pouvait prononcer un discours à la Chambre des lords. Il usa de cette faculté pour donner une voix aux émeutiers. La réaction du gouvernement aux émeutes fut le vote en 1812 d'une loi spécifique contre les bris de machines, qu'elle rendait passible de la peine de mort. Byron fut l'un des rares parlementaires à s'élever contre cette loi brutale de bureaucrates. Pour lui, une telle sévérité n'aurait pu être justifiée que contre de purs vandales. Or, « la persévérance de ces malheureux dans leurs actes répréhensibles tend à prouver que c'est le besoin le plus absolu qui seul a pu pousser une population nombreuse, et naguère honnête et laborieuse, à des excès si périlleux pour eux-mêmes, pour leur famille, et pour la société³. »

Le discours de Byron n'eut aucun effet. Illustrant de façon choquante le caractère impitoyable de la justice et du pouvoir des anti-paresseux, vingt-sept hommes furent poursuivis en justice et exécutés pour bris de machine, dont l'un n'avait que 12 ans. Tous ceux qui avaient eu le moindre lien avec les briseurs de machines ont gardé le silence longtemps après les événements. En 1816, Byron écrit son *Chant pour les Luddites* dans une lettre à un ami. Comme il est rarement étudié dans les écoles, je le reproduis ici :

« De même que les fils de la liberté achetèrent jadis sur mer le premier des biens, au prix facile de leur sang, de même, enfants, nous mourrons en

combattant, ou vivrons libres, et à bas tous les rois, excepté le roi Ludd.

« Quand la trame que nous tissons sera achevée, et que nous changerons la navette pour l'épée, nous jetterons notre toile sur le tyran étendu à nos pieds comme pour lui servir de linceul, et nous la teindrons dans le sang qu'il aura fait répandre.

« Quoique sa couleur soit aussi noire que son cœur, puisque ses veines ne sont que corruption, cependant ce sera la rosée qui fera reflurir l'arbre de la liberté planté par Ludd⁴. »

Les Luddites avaient protesté contre le caractère asservissant de la nouvelle éthique du travail. Pour ce crime, l'État les a tués. Liberté et paresse sont presque synonymes pour moi. Un paresseux est un penseur, un rêveur farouchement indépendant. Il préférerait ne pas se révolter, mais si son droit à la paresse est attaqué, il peut se sentir poussé à agir.

Il existe une longue tradition de rébellion dans les îles britanniques. Nous sommes un peuple de rebelles. Cette vérité m'est véritablement apparue grâce à l'historien John Nicholson qui, dans les années 1970, a publié un pamphlet intitulé *Sous le vernis, la violence anglaise*, qui fit la liste de toutes les révoltes et tous les soulèvements depuis 1485. Comme il l'écrit dans son introduction : « Certains Anglais s'autocongratulent en louant leur prétendue modération. Ils considèrent les grèves, les manifestations, les émeutes, les insurrections, les rébellions, les assassinats comme des aberrations. Or cette modération n'est qu'un vernis. L'idée d'une nation pacifique de gentlemen modernes est une idée fausse engendrée par une mauvaise interprétation de l'histoire⁵. »

Depuis 1485, « pas une année ne s'est écoulée sans que les autorités n'aient été défiées par des rebelles et n'aient réagi par la violence ». Des preuves ? En voici une brève liste :

« 1649. Émeutes des Bêcheurs et des Niveleurs contre l'État.

1650. Un Messie nu arrive à cheval dans Bristol.

1650. Rébellion de Bêcheurs à Wellingborough.

1651. Les anarchistes millénaristes de la « Cinquième Monarchie » organisent une grève contre les fabricants de clous à Birmingham.

1652-1653. La « Cinquième Monarchie » contrôle le Parlement, Cromwell le dissout.

1655. Révolte de monarchistes contre Cromwell à Penruddock's.

1659. Émeutes de roturiers contre des soldats à Enfield. »

Dans *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, E. P. Thompson fournit une liste d'insurrections de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle :

« Le XVIII^e et le début du XIX^e siècle furent ponctués de révoltes causées par le

prix du pain, les péages, l'accise, la nécessité de "délivrer un prisonnier", les grèves, l'introduction de machines nouvelles, les enclosures, l'enrôlement forcé et maintes autres doléances. L'action directe pour satisfaire une revendication spécifique se retrouve d'une part dans les grands soulèvements politiques de la "populace" : les troubles wilkistes entre 1760 et 1780, les émeutes de Gordon (1780), les attentats contre le roi dans les rues de Londres en 1795 et en 1820, les émeutes de Bristol (1831) et les émeutes dans les arènes de Birmingham en 1839. On la retrouve d'autre part, dans des formes organisées d'action illégale systématique, voire d'insurrection : le luddisme (1811-1813) et les émeutes de l'East Anglia (1816), la "dernière révolte des ouvriers" (1830), les émeutes de Rebecca (1839 et 1842) et le "complot des soupapes" (1842). »

Toutes ces émeutes peuvent être comprises comme un cri désespéré contre le nouveau dogme du travail, les derniers spasmes d'une nation jadis indépendante avant son asservissement par l'industrialisme. Dans la propagande officielle, des efforts aussi nobles sont présentés de façon péjorative et les motifs de mécontentement balayés d'un revers de la main. Dans les comptes rendus des soulèvements inspirés par un certain Wilkes, les autorités pro-travail ont essayé de réduire de tels soulèvements aux manifestations d'une « foule mendicante, oisive, manipulée, sans chef, qui se soulève au seul nom de Wilkes ». Qui était donc ce Wilkes doté du pouvoir de soulever les foules ?

John Wilkes (1725-1797) était un agitateur singulier, pur produit du XVIII^e siècle. Après avoir passé dix années de sa jeunesse à faire la bringue à Londres comme membre du célèbre Hellfire Club (« Club du Feu de l'Enfer »), il se lassa de sa vie de plaisirs et devint un politique radical. Ce qui lui réussit. Il devint membre du Parlement en remportant la circonscription d'Aylesbury en 1757. Une de ses premières initiatives comme député fut de critiquer le roi George III (1738-1820) pour avoir nommé l'un de ses amis, le comte Bute, Premier ministre. Un libelle séditieux contre l'administration lui valut d'être traîné en justice. Ce libelle a été publié par le journal radical *The North Briton* :

« Le gouvernement a semé l'esprit de la discorde à travers le pays. Cet esprit ne sera jamais éteint tant que ce pouvoir ne le sera pas également. Une nation aussi sensée que la nôtre verra que l'apparent esprit de concorde lors d'une oppression ne signifie qu'une soumission forcée. Un esprit de liberté devrait les pousser à se soulever. Je suis certain que cela sera le cas, à la mesure de la lourdeur de la peine qu'ils subissent⁶. »

Même si les poursuites du gouvernement contre Wilkes ont échoué, cela le rendit célèbre et le peuple le considéra comme un champion de la liberté. En 1768, il fut arrêté. Une foule de 10 000 personnes afflua devant la prison de

Londres où il était détenu et scanda : « Wilkes et la liberté ! », « Pas de liberté, pas de roi ! » Les troupes ouvrirent le feu et tuèrent sept personnes. Le massacre provoqua d'autres soulèvements à Londres. Pour l'historien marxiste George Rudé dans son étude *Wilkes and Liberty*, loin d'être une populace de voyous incultes, les émeutiers étaient des artisans instruits :

« Ils manifestaient à St George Fields, à Hyde Park Corner, à la Mansion House, au Parliament Square, à St James Palace ; ils criaient ou écrivaient à la craie : “Wilkes et la liberté” dans les rues de la City, à Westminster et à Southwark, ils bombardèrent Sheriff Harley et le bourreau au Royal Exchange lorsqu'ils tentèrent de brûler le quarante-cinquième numéro du journal *The North Briton* ; ils firent voler en éclats les fenêtres de Lord Bute et de Lord Egremont et barbouillèrent les bottes de l'ambassadeur australien ; ils ont brandi la Botte et le Jupon [symbolisant Lord Bute et la princesse Augusta de Saxe-Gotha-Altenburg, mère du roi George III, soupçonnés d'avoir entretenu une liaison, NDT] dans les rues de la City, ont brûlé les effigies du colonel Luttrell et des Lords Sandwich et Barrington devant la Tour de Londres. Voilà les rebelles que leurs contemporains et les historiens récents ont, par négligence, préjugé ou manque d'information, appelé la “populace”⁷. »

La grève est une forme de protestation moins difficile et moins pesante – refuser de réaliser un travail utile jusqu'à ce que nos demandes aient été entendues et un accord conclu. Celui qui a inventé l'idée de grève est un paresseux de génie : quoi de plus agaçant pour les gouvernants que de nous voir faire une pause, tout simplement ? Pas de travail, pas de labeur utile, des classes laborieuses indolentes, des hommes restant là, à ne rien faire toute la journée, si ce n'est réfléchir : voilà ce que nos maîtres ne peuvent pas supporter. Lors de la première révolution russe de 1905, la combinaison de révoltes et de grèves a engendré une ferveur révolutionnaire décrite de façon enthousiaste par Lénine, un de ses architectes clefs : « Le sang coule en de nombreux points de la capitale. Les ouvriers de Kolpino se lèvent. Le prolétariat s'arme et arme le peuple. Les ouvriers se seraient, dit-on, emparés du dépôt d'armes de Sestroretsk. Les ouvriers se munissent de revolvers, se forgent des armes avec leurs outils, se procurent des bombes et vont à la lutte désespérée pour la liberté. La grève générale gagne les provinces. 10 000 hommes ont déjà quitté le travail à Moscou. La grève générale est fixée à demain, jeudi 13 janvier, à Moscou. Des émeutes se sont produites à Riga. Les ouvriers manifestent à Lodz, un soulèvement se prépare à Varsovie, des manifestations prolétariennes ont lieu à Helsingfors. À Bakou, Odessa, Kiev, Kharkov, Vilna, la fermentation augmente dans la classe ouvrière, la grève s'étend. Les entrepôts et l'arsenal de la marine brûlent à Sébastopol où la troupe refuse

d'ouvrir le feu sur les marins mutinés. Grève à Reval et à Saratov. Rencontres (sic) armées entre la troupe, les ouvriers et les grévistes à Radom. La révolution s'étend⁸. »

Lénine, loin d'avoir l'état d'esprit du paresseux, était un bureaucrate froid. Et lorsque la volonté de rébellion est récupérée par des révolutionnaires dépourvus d'humour comme Lénine et Cromwell, la situation devient pour le moins déprimante. Il s'agit du remplacement d'un régime despotique, qui au moins affichait sa brutalité, par une bureaucratie ayant commis des crimes terribles tout en prétendant agir pour le bien commun. Le régime monarchique et l'État socialiste répugnent tous deux à votre paresseux. Toutefois, s'il devait choisir, il préférerait vivre sous le règne d'un Charles II, certes corrompu, mais amateur de divertissements, ayant rouvert des théâtres, plutôt que dans la République morne et bigote de Cromwell qui n'aimait pas le plaisir.

Le remplacement d'un ordre ancien par un ordre nouveau semble avoir donné lieu au même problème, c'est-à-dire au sentiment d'impuissance dans le peuple. En Russie, l'autorité héréditaire des tsars a été remplacée par l'autorité intellectuelle des penseurs bourgeois comme Engels, Marx et bien sûr Lénine, partageant la conviction paternaliste selon laquelle les paysans et les classes laborieuses avaient besoin d'être éclairés par les classes moyennes instruites. Les marxistes croyaient également au travail et à la noblesse du labeur.

L'ennemi aujourd'hui en Occident n'est pas tant le gouvernement qu'une nouvelle autorité : le consumérisme capitaliste. Jadis, les riches étaient les aristocrates, eux-mêmes héritiers des guerriers. Ils ont été remplacés par les industriels au XIX^e siècle. Aujourd'hui, les conseils d'administration des grandes multinationales exploitent le monde pour réaliser des profits. Comme l'a illustré un dessin humoristique dans le journal satirique *Private Eye*, les riches, pour s'enrichir, nous envoyaient jadis à l'usine ; ils nous attirent aujourd'hui dans leurs centres commerciaux. C'est pour cela que les manifestations ont lieu devant les sièges des multinationales, ou à l'occasion des sommets de l'Organisation mondiale du commerce, manifestations réprimées par la police. Les multinationales et les gouvernements efficaces sont de formidables ennemis pour les doux rêveurs défenseurs de la liberté.

Mais l'insurrection comme expression de l'esprit libre en vaut-elle vraiment la peine ? Une analyse des échecs successifs des révolutions, soulèvements et émeutes de ce dernier millénaire pour des lois plus humaines ou pour demander aux gouvernements de s'occuper de leurs affaires, pourrait nous faire conclure tristement que ce qu'il faut changer en premier lieu est nous-mêmes et notre univers. Il est vrai que des manifestations peuvent aboutir à des évolutions,

comme par exemple les manifestations contre le vote de l'impôt locatif forfaitaire par tête au Royaume-Uni. Elles ont obtenu son abolition, et son remplacement par la *Council Tax*, un impôt plus progressif. Mais trop souvent, la situation revient au *statu quo* : les gens ennuyés prennent le pouvoir, les paperassiers font la loi.

La seule solution sensée est de créer son propre paradis. Le groupe punk Crass, que nous avons cité dans notre chapitre sur la maison du paresseux, n'a pas pu renverser l'État, même s'il a été le porte-voix de milliers d'opposants à Thatcher. Mais, dans leur commune rurale, ils ont réussi à devenir leurs propres maîtres. Penny Rimbaud et Crass ont créé un exemple inspirant de vie indépendante et de refus de devenir de simples consommateurs. Penny Rimbaud est le William Cobbett actuel ; il pourrait écrire le *Guide Crass de l'économie du cottage*, un guide pratique de vie hors des sentiers battus. La solution est peut-être dans l'anarchisme, pas dans le socialisme. Le poète, l'anarchiste, le chercheur de liberté, l'émeutier, le paresseux doivent certainement partager l'avis de D.H. Lawrence dans son poème *Une révolution saine*⁹, où il appelle chacun à être un aristocrate, à créer son propre paradis, à détruire le travail et à faire la révolution pour la beauté du geste.

1. Arnold, Matthew, *Essays on English Literature*, Londres, University of London Press, 1965. Notre traduction.

2. Byron, cité par Matthew Arnold in *English Literature and Irish Politics*, Ann Arbor, University of Michigan, 1973. Notre traduction.

3. *Correspondance de Lord Byron avec un ami*, Bruxelles, P. J. De Mat, 1825.

4. Lord Byron, *Œuvres complètes*, traduit de l'anglais par Paulin Paris, Paris, Dondey-Dupré, 1831, tome XI.

5. In *The Primer of English Violence*, texte republié dans *The Idler* no 25, 1999. Notre traduction.

6. *The North Briton*, 5 août 1769, no 119. Notre traduction.

7. Rudé, George, *Wilkes and Liberty*, Londres, Lawrence & Wishart, 1983.

8. Lénine, Vladimir Illich, *Œuvres*, volume VII, Éditions Sociales, 1964.

9. Lawrence, D.H., « Une révolution saine », in *Poèmes*, édition bilingue, traduit de l'anglais par Sarah Clair et Lorand Gaspar, Paris, Gallimard, 1996.

Minuit

De la lune et des étoiles

« Hartley est tombé et s'est fait mal / Je l'ai relevé pleurant et hurlant / et l'ai porté dehors en courant / La Lune a capté son regard / Il a immédiatement cessé de pleurer / et ses yeux avec leurs larmes, comme ils miroitaient au Clair de Lune ! »

Samuel Taylor Coleridge au sujet de son jeune fils, 1798.

« Et partout où j'irai n'y trouverai-je pas un ciel, un soleil, une lune, des étoiles ? N'y aurai-je pas des songes, des augures ? Ne pourrai-je pas y entretenir un commerce avec les dieux ? »

Épictète, *Entretiens*, II^e siècle après J.-C.

La lune et les étoiles figurent parmi les consolations fidèles du paresseux. Trop souvent coupés d'une nuit claire étoilée par la barrière de la pollution urbaine, la plupart d'entre nous admirons véritablement la voûte céleste seulement après avoir réussi à nous évader en fin de semaine à la campagne. Les visiteurs de notre ferme du Devon font souvent des commentaires sur la clarté et la splendeur des étoiles. Leur contemplation éveille en eux la sensation enfantine d'émerveillement devant les mystères de l'univers. Les astres font partie d'un autre monde et nous font échapper aux tracas du quotidien, ils nous élèvent du sol. J'aime particulièrement l'histoire du poète Coleridge citée en exergue, qui me rappelle mon fils Arthur. Âgé de deux ans, il était fasciné par la lune. Son premier mot fut : « Lune ». Lorsque nous sortions le soir, il s'exclamait : « Lune ! » en la montrant du doigt et en me regardant. Quand Arthur pleurait la nuit, je l'emmenais dehors admirer la lune et cela l'apaisait.

Admirer les étoiles ouvre les esprits à une autre réalité, à un monde éternel et mystérieux au-delà de nos tracas matériels. Malgré les tentatives des rationalistes de présenter les étoiles comme une simple constellation de soleils, rien ne vous

interdit d'imaginer que des dieux et des extraterrestres y résident. Lorsque j'ai lancé la revue *The Idler* en 1992, je m'intéressais à la question des ovnis. À cette époque, l'idée d'une visite extraterrestre imminente était assez répandue. Deux professeurs, les Dr John Mack et David Jacobs, avaient compilé des témoignages de personnes prétendant avoir été kidnappées et transportées à bord de vaisseaux spatiaux d'extraterrestres pour être examinées. Cela devint une mode : une marque de skate-board a fait un usage généreux de l'iconographie extraterrestre et, plus tard, l'image archétype du « Petit-Gris », cet extraterrestre humanoïde aux grands yeux et au visage en forme d'amande s'est répandue sur les T-shirts, les badges et les autocollants.

Cet engouement pour les extraterrestres et les ovnis indiquait une sorte de fièvre spirituelle, un désir de croire en l'existence d'une autre dimension. Dans notre monde rationnel et mécaniste, il est plus facile de croire aux ovnis qu'en Dieu. « Les extraterrestres seraient des êtres comme nous, ayant évolué sur une autre planète et jouissant d'une technologie plus avancée », hasarda l'écrivain Terence McKenna. « Cette croyance semble moins difficile à partager que la croyance en un monde parallèle ou un au-delà qui va à l'encontre de notre perception du réel. » Les ovnis relient la science et Dieu et promettent même le salut. Pour le Dr Mack, les ovnis présentaient un espoir majeur : « Vous voyez le monde et l'univers du point de vue extraterrestre. Cette expérience confère une impression de déséquilibre intolérable. Il est alors possible de libérer les facultés et les énergies humaines nécessaires pour résoudre les problèmes majeurs, personnels et institutionnels, qui touchent l'humanité. »

L'homme veut voler, voir les dieux, devenir un dieu. L'alunissage de la Nasa manifestait ce désir de façon spectaculaire. Malgré la nature scientifique et pratique de ces vols lunaires, l'émerveillement, le mystère et la magie n'ont pas été étouffés ; l'espace est en effet la dernière arène où se livre la bataille millénaire entre les matérialistes et les mystiques. Ce conflit est bien illustré dans le film sur les extraterrestres de Steven Spielberg, *Rencontres du troisième type*. Le fil directeur de ce film est le contraste entre le visionnaire aux airs illuminés joué par Richard Dreyfuss et les autorités militaires, sinistres, hyperorganisées, efficaces. Nous nous souvenons de ces troupes anonymes en tenue orange entrant à la file dans le vaisseau spatial comme s'il s'agissait d'une corvée ennuyeuse de plus, et non d'une expérience stupéfiante susceptible de les marquer à vie. L'attitude de ces troupes contraste avec celle du personnage brouillon de Dreyfuss accroupi derrière un rocher. Ces deux pôles, le merveilleux et le sérieux, l'enfance et l'âge adulte, s'incarnent dans le personnage joué par François Truffaut, le scientifique travaillant pour les autorités mais s'interrogeant sur leur approche stérile de la

visite des extraterrestres.

Il y a plusieurs années, j'ai découvert une association basée à Londres qui s'appelait l'Association des Astronautes autonomes (AAA). Vaguement rattachés à la mouvance marxiste, ces futuristes et révolutionnaires désœuvrés avaient mis au point un plan de cinq ans pour se rendre dans l'espace. Leur conception radicale de l'essence même du voyage spatial, imprégnée de leur hostilité envers des organisations officielles comme la Nasa, était subversive et originale. Pour l'AAA, en effet, le voyage spatial était synonyme d'une libération de la « gravité », entendue comme le sérieux et la lourdeur qui nous rivent habituellement au sol. Se révoltant contre la classique réprimande parentale adressée à l'enfant rêveur : « Garde les pieds sur terre », ils tournaient leur regard vers les cieux et rêvaient de pouvoir voler.

La mission de l'AAA était de promouvoir l'idée du voyage dans l'espace pour tout le monde. Il fallait le démocratiser, le reprendre des mains des experts en blouse blanche qui essaient de nous impressionner avec leur science. L'espace représentait un idéal de liberté. Leur plaidoyer pour un voyage spatial accessible à tous était une façon de militer de façon plus large pour l'ouverture des possibles, pour ne pas se sentir enfermé et contraint. Vous n'êtes qu'un mortel destiné à mener une vie purement terrestre, vous a-t-on dit ? Mais en réalité, vous pouvez faire ce que vous voulez. En reliant les astres et la liberté, l'AAA renouait avec une longue tradition. Robert Burns par exemple relie les deux pôles dans son poème *Vision*, écrit en 1794 ; le poète est assis dehors à minuit et voit apparaître un ménestrel :

« Comme je me tenais près de cette tour en ruines
Où le violier embaume l'air humide de rosée,
Où le hibou gémit caché dans le lierre,
Et conte à la lune ses ennuis ;

Les vents étaient tombés,
L'air était rétiné,
Les étoiles filaient dans le ciel ;
Le renard hurlait sur la montagne,
Et les échos lointains des vallons répondaient.

Le ruisseau suivant son sentier brun
Se précipitait près des murs ruinés
Se hâtant de rejoindre le rapide Nith
Dont le lointain rugissement s'enfle et tombe.

Le Nord froid et bleu faisait jaillir
Ses lueurs avec un bruit sifflant et affreux ;
À travers le ciel elles partent et fuient
Pareilles aux faveurs de la fortune, perdues aussitôt que gagnées ;

Par hasard et sans y songer je tournai les yeux,
Et à la clarté de la lune je tressaillis de voir
S'élever un grand fantôme à l'air sévère,
Vêtu comme ont coutume de l'être les ménestrels ;

J'aurais été une statue de pierre,
Que son air hardi m'aurait intimidé ;
Et sur sa toque était gravé
Visiblement le mot sacré de – Liberté¹. »

La liberté est là au-dehors, quelque part, étincelante, presque visible mais hors de portée. Dans le poème de Burns, la Liberté est représentée sous la forme d'un spectre, éclairée seulement par la lune, apparaissant comme un idéal à l'heure où le « monde réel » diurne s'est évanoui. Les étoiles sont mystérieusement attrayantes, elles semblent libres, on peut les regarder gratuitement, elles peuvent être vues de partout par tout le monde. Elles brillent parfois au-dessus des villes. La nuit était une source très inspirante pour le jeune poète Coleridge qui, enfermé dans Charterhouse School à Londres, montait sur le toit :

« Car mon éducation s'est faite
Dans la grande ville, entre les murs opaques d'un cloître,
Sans le spectacle d'aucune beauté que les étoiles et le ciel². »

La contemplation des cieux nous transporte au-delà du dicible et du langage dans un autre lieu mystérieux insondable, elle nous inonde d'un plaisir indescriptible. Comme le dit le sage américain, le grand poète de l'oisiveté Walt Whitman :

« Il y a, dans les heures les plus sensées, une conscience, une pensée qui se lève, indépendante, et qui se meut en partant de tout le reste, dans le calme, comme les étoiles, qui brillent dans l'éternité. C'est la pensée de l'identité – la tienne pour toi, qui que tu sois, comme la mienne pour moi. Miracle des miracles, au-delà de toute expression, le plus spirituel et le plus imprécis des rêves de la terre, mais très solide réalité de base, et seule voie d'accès pour toutes les

autres réalités. Dans ces heures de ferveur, au beau milieu des merveilles éloquentes du ciel et de la terre (éloquentes en ceci seulement qu'il y a ce Moi en leur centre), credo et conventions s'écroulent et ne sont plus d'aucun compte devant cette simple idée. Sous la luminosité de la vision du réel, ceci seulement prend possession, prend valeur. Comme le nain de l'énigme de la fable, une fois libérée et livrée à l'admiration, elle s'étend sur toute la terre, et se propage jusqu'au toit du ciel. »

Nous nous sentons petits sous les étoiles, et paradoxalement nous nous sentons davantage nous-mêmes. Nous sommes qui nous sommes.

Les étoiles imprègnent notre langage. Nous appelons les célébrités des « stars », ce qui les élève symboliquement au niveau des dieux. La culture de la célébrité est à rapprocher de la culture déiste de la Rome antique. Les Romains vénéraient les dieux et aimaient s'étendre sur leurs défauts et leurs conduites scandaleuses. Les dieux étaient au-dessus des mortels ordinaires mais aussi sujets à leurs instincts, bien différents du Dieu chrétien unique infailible et sans défauts qui peut nous faire culpabiliser. Il n'est pas étonnant que certains d'entre nous raffolions des histoires de divorces et de drogue chez les célébrités. Nous les envions mais nous aimons voir se refléter nos faiblesses dans leur comportement. Au début du XX^e siècle et peu avant, ce rôle était rempli par l'aristocratie, placée au-dessus des simples mortels et dont les mauvaises conduites et les scandales étaient détaillés dans les journaux. On en revient toujours à la même question : qu'est-ce que l'homme ? Un être noble et divin ou une bête grondante emprisonnée dans ses vils désirs ?

Nos stars terrestres ne remplaceront jamais les diamants scintillants ornant chaque nuit la voûte céleste. Ils ont inspiré des poètes et des philosophes pour imaginer un monde meilleur. Épicète, cité en exergue de ce chapitre, était un philosophe stoïcien et un esclave affranchi que ses visions idéalistes ont conduit à se battre pour les droits de l'homme du commun. En 89 après J.-C., il fut banni de Rome par l'empereur Domitien.

Pour nos gouvernements pragmatiques, admirer la voûte céleste est une perte de temps. Notre propre langage présente comme une vertu d'avoir « les pieds sur terre » et se moque de ceux qui ont des aspirations plus élevées. Ce qui est mal : avoir la tête dans la lune, avoir des étoiles plein les yeux, perdre pied, ne pas vivre dans le monde réel, vivre dans un conte de fées, vivre sur une autre planète... Ce qui est bien : avoir les pieds sur terre, être ancré, terre-à-terre, avoir la tête sur les épaules...

Nous devons défendre les admirateurs d'étoiles comme Oscar Wilde dans *L'Éventail de Lady Windermere* : « Nous, nous sommes tous dans la boue, mais

certains d'entre nous regardent les étoiles³. » Avec cette citation célèbre, Wilde a inversé le préjugé moderne selon lequel le sol est bien solide et sain et que regarder vers les cieux est idiot ou une perte de temps réservée aux fous.

Il est étrange que la lune ait été associée aux lunatiques alors que la philosophie chinoise la voit comme une force bienfaisante. Voici une épigramme de l'écrivain du XVII^e siècle Chang Ch'ao :

« Écouter une leçon bouddhiste sous la lune rend l'humeur plus détachée ; discuter de l'habileté à l'épée sous la lune renforce le courage, discuter de poésie sous la lune rend l'atmosphère plus charmante dans l'intimité, et regarder une femme magnifique sous la lune ravive la passion. »

La pleine lune est censée signifier une nuit sous de bons auspices pour faire la fête. Camper à la belle étoile permet de se reconnecter avec notre moi profond, parce que cela éveille le souvenir enfoui de la façon dont nous avons vécu un jour. Si nous comprenions cela, une vie passée à se promener dehors serait une belle vie. Il n'y a rien de tel que de se tenir à la belle étoile autour d'un feu de camp.

1. Burns, Robert, *Poésies complètes*, traduit de l'écossais par Léon de Wailly, Paris, Charpentier, 1843.

2. Coleridge, Samuel Taylor, *Minuit de glace* in *La Ballade du vieux marin et autres poèmes* : suivi d'extraits de l'*Autobiographie littéraire*, édition bilingue, traduit par Jacques Darras, Paris, Gallimard, 2007.

3. Wilde, Oscar, *L'Éventail de Lady Windermere*, édition bilingue, traduit par Pascal Aquien, Paris, Flammarion, 2012.

1 heure

Du sexe

Selon le dramaturge David Garrick (1717-1779), lorsqu'on demandait au Dr Johnson quel était le plus grand plaisir dans sa vie, il répondait : « Faire l'amour. Le deuxième plus grand plaisir ? Boire. Il se demandait ainsi pourquoi il n'y avait pas plus d'ivrognes car tous peuvent boire mais tous ne peuvent pas faire l'amour¹. »

De Burns à Byron en passant par la bohème et les hippies, l'histoire de la rébellion, de la douceur de vivre, de la quête de liberté a été liée à la recherche de la liberté sexuelle. Mais le sexe, un des grands plaisirs du paresseux, semble présenter bien des problèmes et des difficultés.

Le plaisir sexuel a longtemps été attaqué par les prudes et les bureaucrates régissant nos pays et nos institutions. Ils se sont particulièrement acharnés contre le plaisir solitaire. Tout comme d'autres formes de sexualité non reproductive, le XIX^e siècle a connu une attaque concertée et de grande ampleur contre la masturbation. « Plus tôt elle disparaîtra, mieux ce sera pour la personne concernée et pour le monde qui en sera débarrassé. » Voilà ce qu'écrivait Henry Maudsley (1835-1918) en 1868, fondateur d'un hôpital psychiatrique portant encore son nom.

Vous pouvez imaginer le lourd fardeau de culpabilité porté par certains en raison de la campagne contre le péché d'onanisme. Voici un extrait de l'agenda d'une bonne âme victorienne rongée par la culpabilité en 1850 :

« Le 13 mars. Dieu m'a délivrée de la plus grande offense et de la constante répression de la moindre de mes pensées.

Le 21 mars. Mon grand ennemi me laisse en paix.

Le 7 juin. Cette longue mort morale, cet échec de toutes mes tentatives de guérison. Je ne me suis jamais sentie aussi mal que cette dernière semaine.

Le 17 juin. Après une nuit blanche, physiquement et moralement malade, et brisée telle une esclave – je suis ravie de quitter Athènes. Mon seul désir est de

dormir.

Le 18 juin. Je n'avais pas de volonté, aucun ennemi, je voulais dormir. Mon ennemi est trop fort pour moi, j'ai tout essayé. Tout. Tout, en vain.

Le 21 juin. Mon ennemi m'a laissée et je suis libre.

Le 24 juin. Liberté aujourd'hui également.

Le 29 juin. Quatre jours d'esclavage absolu.

Le 30 juin. Je ne peux écrire une lettre, je ne peux rien faire.

Le 1^{er} juillet. Je suis au lit et j'ai demandé à Dieu de me sauver. »

Vous serez sans doute surpris d'apprendre que l'auteur de ces lignes est la célèbre infirmière britannique Florence Nightingale (1820-1910)².

Les moralistes de cette époque se désolaient de cette pratique chez les dames et associaient ce vice à l'oisiveté, « le diable s'évertuant à occuper des mains oisives ». Voici un extrait d'un guide médical de l'époque :

« Les symptômes qui permettent de reconnaître ou de suspecter ce crime sont les suivants : une condition de langueur générale, une faiblesse et une perte de poids, une absence de fraîcheur et de beauté, des lèvres et un teint décolorés, une perte de la blancheur des dents, une physionomie pâle, faible, boursouflée, molle, livide ; un cercle bleu autour des yeux enfoncés, mornes ; une expression triste, une toux sèche, un sentiment d'oppression, un essoufflement au moindre effort et un début de consommation. »

L'opposition à l'acte sexuel « inutile » était fondée sur la nouvelle approche purement pratique de la sexualité vue comme utile pour la reproduction et rien de plus. Le plaisir pour lui-même était interdit. Les institutions médicales apportèrent leur contribution avec un éventail d'instruments terrifiants conçus pour empêcher la masturbation chez les garçons et les filles. Les catalogues de l'époque proposaient toute une panoplie de ceintures en métal équipées de pointes dont seuls les parents avaient la clé. Des sports comme le tennis étaient promus comme des activités saines pour les jeunes dames et comme un moyen de contrer l'amour de soi.

Dans notre Occident moderne, nous nous félicitons d'avoir une attitude plus tolérante envers la sexualité. Nous nous imaginons être libres et décontractés en la matière. Mais la sexualité, comme bien d'autres plaisirs, a été récupérée par l'éthique du travail. Elle est devenue un effort, quelque chose à « réussir », un sport de compétition. La journaliste Suzanne Moore a écrit un article sur le sujet dans *The Idler*. Dans son article « Labor of Love » (« Le travail de l'amour »), elle évoque son amie étudiante Janice qui voulait lui apprendre des « trucs » sexuels variés :

« Janice essayait de me convaincre que le sexe était une activité à exercer, à

pratiquer, consistant à mettre au point des techniques ; un grand exercice de développement personnel. Je n'ai jamais aimé le sport, j'étais paresseuse, je n'avais pas envie de me fatiguer... Que dire de *Cosmopolitan* et de tous ces magazines féminins truffés de listes sans fin de conseils sexuels, d'activités à explorer, à expérimenter. »

Tous ces efforts sont vains. La sexualité est devenue quelque chose à apprendre, les magazines nous donnent des devoirs à faire en la matière. Et si nous nous y prenons mal, nous nous sentons coupables et inutiles. Des stars contribuent à ce genre de souffrance, Madonna est « la preuve vivante qu'on peut trop en faire. Elle a rendu le sexe aussi attirant que les aérobics et les cours de step, quelque chose à caser dans un emploi du temps déjà bien chargé », nous dit Suzanne Moore.

Il me semble que la situation est critique aux États-Unis, où le sexe est au croisement de la religion et du sport. Travail acharné, sexe hygiénique : voilà ce qui soutient l'économie américaine. Et que l'on nous épargne les séances d'entraînement sexuel tantriques d'un Sting. Suzanne Moore lance un appel passionné pour que le sexe soit libéré du travail. Mais la question demeure : Quel est le rapport entre la paresse et le sexe ? Comment remplacer l'idéal moderne d'une sexualité athlétique ? Suzanne répond :

« Pour être franche, je n'ai jamais compris ce qu'il y avait de mal à s'allonger et à penser à l'Angleterre³... Et si le sexe devenait une corvée, un travail, laissez-moi vous dire qu'il est de votre devoir révolutionnaire de vous faire porter pâle. »

Ah, s'allonger et se laisser faire ! Voilà le rêve érotique de tout indolent. Les ébats amoureux devraient être désordonnés, enivrés, polissons, paresseux. Ils devraient être coquins, délurés, pimentés, osés, au point qu'il soit embarrassant de se regarder l'un l'autre le petit matin venu.

La sexualité paresseuse devrait être langoureuse. Mais les hommes sont tentés de conclure rapidement – ce dont les femmes se plaignent. En ce qui me concerne, je suis toujours un peu frustré quand il s'agit de terminer, car cela signifie que l'acte mécanique – cet acte destiné à concevoir des bébés – a pris le dessus. Une partie de moi-même aimerait simplement lutiner avec ma compagne pendant des jours et des jours, sous l'arbre des Lotophages et sur une pile énorme de coussins en velours, tout en fumant, buvant, riant.

À mon humble avis, le sexe s'associe mieux à l'alcool qu'à la sobriété, même si c'est mal vu de le dire. La boisson et même les stupéfiants améliorent les relations sexuelles en levant toute inhibition quant au fait de ne pas avoir un corps d'Apollon. La langueur, et non l'athlétisme narcissique, est cruciale. C'est l'idée des grands poèmes comme le *Cantique des cantiques* et les *Quatrains* d'Omar

Khayyâm (1048-1131). Tous deux ont été heureusement écrits avant la création des ligues contre l'alcoolisme et célèbrent la sexualité comme une expérience sensuelle vaporeuse, à pratiquer à l'extérieur, au milieu de parfums enivrants de vignes et de grenades. Voici un extrait du *Cantique des cantiques* :

« – L'époux. J'ai dit : je monterai au palmier, j'en saisirai les régimes. Que tes seins soient comme les grappes de la vigne, le parfum de ton souffle comme celui des pommes, et ton palais comme un vin exquis !

« – L'épouse. Qui coule aisément pour mon bien-aimé, qui glisse sur les lèvres de ceux qui s'endorment. Je suis à mon bien-aimé, et c'est vers moi qu'il porte ses désirs. Viens, mon bien-aimé, sortons dans les champs ; passons la nuit dans les villages. Dès le matin nous irons aux vignes, nous verrons si la vigne bourgeonne, si les bourgeons se sont ouverts, si les grenadiers sont en fleur ; là je te donnerai mon amour. Les mandragores font sentir leur parfum, et nous avons à nos portes tous les meilleurs fruits ; les nouveaux et aussi les vieux : mon bien-aimé, je les ai gardés pour toi⁴. »

Les quatrains d'Omar Khayyam plaident également en faveur du *Carpe diem* :

« Saisissons notre paradis aujourd'hui, pourquoi attendre ? »

« On dit que le jardin d'Éden enchante les houris ;
Je dis que le jus de la grappe est seul délectable.
Tiens-t'en à l'argent comptant et renonce à un gain promis,
Car le bruit des tambours, frère, n'est beau que de très loin. »

« Ô ami ! Viens à moi, ne nous soucions pas du lendemain,
Et considérons ce court instant d'existence comme un butin.
Demain, quand nous aurons abandonné cette vieille résidence,
Nous serons les compagnons de ceux qui l'ont quittée depuis sept mille ans⁵. »

Omar Khayyam est sans doute le premier poète à chanter les louanges du sexe, des drogues et du rock'n roll. Son trio sensuel : « les filles, le vin et la musique ». Il demande à sa bien-aimée d'arrêter de bavarder et de s'abandonner.

Mais la liberté sexuelle totale semble difficile en pratique. Le sentiment de culpabilité tend à faire son apparition, et la jalousie à pointer le bout de son vilain nez. Les hommes volages doivent subir la colère des femmes – dont on pourrait relever l'hypocrisie, puisqu'elles aussi commercent avec eux... Les épouses et les petites amies n'aiment pas les relations « libres » et l'inverse est vrai aussi pour les hommes. Et que faire si vous adoptez la liberté sexuelle pour vous apercevoir

ensuite que vous n'êtes pas fait pour elle ? Ce serait un rude coup. L'amour libre semble cher payé.

Comment donc vivre une sexualité sans effort ni sentiment de culpabilité ? La civilisation moderne, depuis son invention par les Grecs vers 500 avant J.-C., a toujours connu la prostitution et l'érotisme. Ce dernier est parfois considéré comme un signe de décadence. Mais depuis des millénaires, l'art représente des actes sexuels de toute nature. Qui n'a jamais vu des vases grecs ou des temples hindous antiques ? Le désir de se rincer l'œil semble inné à la psyché humaine – et surtout à la psyché masculine. Cela présente également l'avantage de n'engager personne d'autre que soi, et exclut donc la possibilité d'un jugement sur notre performance. Des rêveries sans fin, personne à satisfaire sauf soi-même, pas d'anxiété – cette anxiété qui peut hanter nos rapports sexuels : « Est-ce que cela lui plaît ? Est-ce que je fais les choses bien ? »

Avec son magazine *Playboy*, Hugh Hefner s'était donné la mission de faire disparaître la culpabilité liée à la masturbation. Il a accompli cette mission avec génie en l'associant à un style de vie bohème et à des personnalités célèbres. Lorsqu'on considère le magazine dans les années 1960, on note son côté radical et avant-gardiste. Hefner a publié Ray Bradbury, Jack Kerouac, Truman Capote, Henry Miller, Vladimir Nabokov, Kenneth Tynan et Philip Roth. Il a lancé Lenny Bruce et Woody Allen, il a publié des interviews de Malcolm X, Martin Luther King, Bob Dylan, Fidel Castro. Il célébrait le jazz, les stupéfiants et même les deux à la fois. Un article typique intitulé « Sexe, ecstasy et drogues psychédéliques » examinait les « les joies et les dangers de l'érotisme augmenté par les produits chimiques ».

Ce magazine péchait par le coût absurdement élevé de ses conseils. Même si Hefner rappelait que les gadgets ne sont que des accessoires – l'essentiel étant l'exploration romantique de la vie – le magazine était ambitieux et tendait inévitablement à rendre l'homme du commun malheureux de son sort. Malgré tout, l'approche de *Playboy* ces années-là se voulait joyeuse.

Une autre solution pour se débarrasser de la culpabilité liée au sexe a traditionnellement été le recours aux prostituées, courtisanes et concubines. La plupart des pères ont pu expérimenter la transformation de leur compagne d'une amoureuse en mère et les effets délétères que les exigences de jeunes enfants peuvent avoir sur la libido de leur épouse. Tout à coup, le père s'aperçoit qu'il vit comme un moine avec des tâches à accomplir pour s'occuper des enfants. La femme a eu ses enfants, le mari a rempli sa fonction de donneur de semence, et maintenant le sexe sans procréation ne semble plus intéresser madame. Que peut faire un tel homme ? Il ne voudra pas d'une liaison (trop de tracas), mais il tient à

avoir des rapports sexuels. Je rêve d'avoir vécu dans le Paris du XIX^e siècle où les luxueuses maisons de tolérance et leurs courtisanes libérées étaient culturellement acceptables. Dans mon esprit, les lupanars sont pleins d'amusement, de rires et de plaisir ; les seuls qui existent aujourd'hui au Royaume-Uni sont des cabinets de massage sordides. La coutume de prendre une maîtresse semble encore survivre en France. Mais une telle pratique me ferait personnellement culpabiliser. Parfois j'aimerais être d'une nature plus malhonnête.

Le festival est peut-être une réponse à cette culpabilité. De nombreuses cultures connaissent une tradition de bacchanales annuelles où les règles ordinaires sont suspendues. Une telle célébration comme le « Carnaval du diable » a lieu chaque année à la Quebrada de Humahuaca en Argentine. Selon un compte rendu du journal *La Nación*, pendant deux semaines l'amour libre est autorisé :

« Selon la croyance populaire, le chaos doit régner une fois par an, au temps du carnaval – pour l'harmonie entre les habitants du paradis et de l'enfer avec l'univers. Pendant le Carnaval, le diable remonte des entrailles de la terre et donne la permission à chacun de faire ce qui lui plaît, pendant deux semaines seulement : on boit, on fait la fête du matin au soir. Les liens conjugaux sont mis de côté et pendant plusieurs jours, hommes et femmes redeviennent célibataires. "Pendant le Carnaval, le diable est sur terre et personne ne peut protester", disent les festivaliers en agitant un brin de basilic, la fleur du Carnaval. »

Cette coutume existe également au Royaume-Uni et ailleurs, de façon informelle. J'ai souvent entendu cette expression : « Les festivals ne comptent pas », comme une façon d'excuser une relation extraconjugale trois jours d'affilée. Toutefois, il semble que si je revenais d'une escapade libertine de trois jours, en secouant un brin de basilic sous le nez de mon amie en guise d'explication, elle ne me le pardonnerait jamais.

Voilà bien le grand problème du sexe : au lieu d'être le grand moyen de libération escompté, il peut nous asservir, tout comme la boisson et les drogues. Le poème de William Blake, *Chanson*, écrit en 1783 est un avertissement :

« De prairie en prairie, j'errais avec délice,
Savourant l'été dans sa gloire,
Lorsque je découvris le prince de l'amour
Glissant sur les rayons dorés !
Il me montra des lys pour mes cheveux, ceignit
Mon front de roses rougissantes,
Il me fit parcourir ses jardins enchanteurs
Où croissent tous ses plaisirs d'or.

Les suaves rosées de Mai mouillaient mes ailes
Et Phébus enflammait mon chant,
Mais il me prit soudain dans son filet de soie
Et il me mit dans sa cage d'or.
Il aime à s'asseoir là pour m'entendre chanter,
Il rit et folâtre avec moi,
Puis il déplie mon aile d'or et il me raille
D'avoir perdu ma liberté. »

Blake nous met en garde contre ce paradoxe terriblement injuste : certains plaisirs recherchés afin de satisfaire notre désir d'être libre peuvent se transformer en addiction et ainsi nous emprisonner.

La modération, dans les vices *et* dans les vertus, serait-elle la réponse ? Mais serait-il possible d'être modérément fidèle, modérément bon ? Pourrions-nous envisager d'être un tout petit peu mauvais ? Occasionnellement ? Il me semble sensé de laisser sortir le diable hors de sa boîte de temps en temps – sinon il pourrait surgir quand vous ne vous y attendez pas, et pour le pire.

1. Dr Johnson, *Interviews and Recollection*, édité par Norman Page, Londres, Macmillan Press, 1987. Notre traduction.

2. Notre traduction.

3. Traduction de l'expression populaire *Lie back and think of England*, exprimant un conseil supposément donné aux femmes ayant un rapport sexuel avec leur époux, les encourageant à songer aux bienfaits que l'enfant né de cette union apporterait à l'Angleterre. NDT.

4. *Cantique des cantiques*, traduction du chanoine Crampon.

5. Khayyam, Omar, *Robaiyate*, traduit du farsi par J. B. Nicolas et C. Grolleau, Los Angeles, Ketab Corporation, 1997.

2 heures

De l'art de la conversation

« Un véritable ami est le plus grand de tous les biens. »

La Rochefoucauld, *Maximes*, 1665.

« J'aime les échanges de vive voix au-dessus d'une bouteille avec beaucoup de bruit et de balivernes. »

Joshua Reynolds (1723-1792) cité par James Northcote, 1813.

Le paresseux apprécie les plaisirs terrestres. Loin de lui l'esprit de pénitence monastique ou la routine et l'abstinence de l'homme travailleur et sportif du XXI^e siècle. Bavarder, échanger des idées et des anecdotes avec des amis, voilà l'élan vital de l'oisif. Il aime la compagnie, la discussion. Il aime être assis à table et perdre totalement le sens du temps qui passe. Tout à coup, l'un des convives s'exclamera : « Il est déjà 2 heures ! » Le temps passe vite. Mais il s'écoule très différemment lorsque nous sommes au travail. Les pires heures sont celles, interminables, situées entre 2 et 6 heures de l'après-midi. Ces heures mortelles qui n'en finissent pas. Lorsque je travaillais dans un magasin, l'après-midi était une torture. Après avoir enfin atteint l'heure de la fermeture de la caisse et de la porte, nous allions au pub avec mes collègues pendant quatre ou cinq heures qui filaient en un éclair. Le pub finissait par fermer alors que nous serions bien restés encore longtemps.

J'aime le XVIII^e siècle, comme je l'ai déjà dit, car c'est le siècle où la conversation était considérée comme un art, comme l'ont montré Joseph Addison (1672-1819), Richard Steele (1672-1729), le Dr Samuel Johnson (1709-1784), Richard Savage (1697-1743), Oliver Goldsmith (1728-1774), Joshua Reynolds (1723-1792), James Boswell (1740-1795) et bien d'autres. C'était l'ère du club et des cafés. *La Vie de Samuel Johnson*, de Boswell, célèbre les

joies de la conversation. Hogarth, quant à lui, caricature les clubs dans son tableau *Midnight Modern Conversation* (« Conversation moderne à minuit »), qui montre une scène de débauche, d'ivrognerie et de luxure. Ce qu'on appelait alors « conversation » était en fait souvent un rassemblement peu attrayant d'ivrognes, de bagarreurs, de paumés. Ce qui ne manque pas d'intérêt non plus.

Mais aujourd'hui, nous avons perdu le véritable art de la conversation. Nous remarquons rarement l'éloquence de quelqu'un, comme Thomas de Quincey l'avait détectée chez l'oisif légendaire de l'ère victorienne Walking Stewart (1747-1822). L'activité et la réussite, et non l'art de converser, sont aujourd'hui valorisées. On accorde de l'importance au résultat et non au processus. Le footballeur David Beckham, à l'éloquence peu notable, est ainsi devenu un héros mondial. Et une fois ce processus achevé, il faut retourner au charbon.

Ce phénomène n'est pas propre au XXI^e siècle. Dès les années 1930, Lin Yutang se plaignait de la mort de l'art de la conversation. Pour lui, l'accélération de la vie moderne a érodé le temps de loisir nécessaire pour une conversation digne de ce nom. Le chauffage central est également un des coupables : « Je crois aussi que la transformation de la maison en un appartement sans feu de bois commença cette destruction, et que l'influence de l'automobile la compléta. La vitesse est entièrement néfaste, car la conversation n'existe que dans une société imprégnée de l'esprit de loisir, avec son insouciance, son humour et son appréciation des nuances. Il y a une distinction évidente entre le simple fait de parler et une conversation. On notera une différence semblable entre la correspondance commerciale et les lettres d'amis littéraires. »

Comme la conversation, le feu de cheminée est un des plaisirs du paresseux. Sa préparation et sa contemplation sont sources de joie. Comme on l'a souvent dit, sa place au cœur du salon est occupée aujourd'hui par la télévision, dont les images divertissantes et tapageuses mènent rarement à des conversations tranquilles. Il est essentiel de se sentir détendu. Selon Yutang : « Une véritable conversation ne peut s'engager que lors d'une rencontre d'amis intimes, prêts à ouvrir leurs cœurs. L'un a posé ses pieds sur une table voisine, un autre s'est assis sur le rebord d'une fenêtre, un autre encore sur le parquet recouvert d'un coussin qu'il a arraché au divan. »

Le partage est au cœur de la conversation : le partage d'idées, de divertissements et d'histoires. Voilà comment le style de vie du révolutionnaire du XVIII^e siècle Thomas Paine (1737-1809) était décrit autour des années 1790 par un de ses amis :

« La vie de M. Paine à Londres consistait en une série tranquille de loisirs, de philosophie et de divertissements. Il lisait peu à l'époque, faisait la sieste après le

déjeuner, et jouait le soir avec ma famille à quelque jeu de société comme les échecs, les dominos, le jeu de dames mais jamais aux cartes. Il récitait des poésies, chantait... ou passait la soirée en conversant. Sa participation à la conversation était toujours enlevée, nourrie d'informations et d'anecdotes. Parfois, il rendait visite à des amis éclairés au White Bear à Piccadilly, avec son vieil ami Walking Stewart et d'autres voyageurs brillants venus de France et d'autres parties de l'Europe et d'Amérique. Lorsque nous n'étions que tous les deux, nous nous couchions très tard, généralement aux petites heures, conversant de façon affectueuse et personnelle. » Ce sont ces échanges, cette période de promenade, de conversation et de lectures qui ont conduit à la publication en 1792 de son ouvrage fondamental *Droits de l'homme*. Cet ouvrage est une sorte de conversation, où Thomas Paine répond aux critiques d'Edmund Burke (1729-1797) sur les principes de la Révolution française.

Tout comme la conversation permet de faire naître des idées, elle donne l'occasion de les exprimer. Il existe une longue histoire de la conversation comme genre littéraire. Les grands essais d'Oscar Wilde sur l'art et l'anarchie comme *L'Âme de l'homme sous le socialisme* et *Le Critique comme artiste* sont des dialogues écrits, tout comme l'étaient les dialogues de Platon. Dans *The Idler*, nous appelons les entretiens que nous publions « conversations » : ils sont la transcription d'un échange à bâtons rompus. En effet, lorsque je lis un magazine, je vais toujours directement au passage où l'interviewé s'exprime. Dans la plupart des magazines, ces entretiens sont une escroquerie car ils tentent une analyse psychologique freudienne à partir d'une seule heure de conversation. Des détails comme « il boit une gorgée de Meursault » sont alors censés révéler les profondeurs du caractère de la célébrité.

À mes yeux, il s'agit de permettre à l'auteur de s'exprimer librement. Son caractère, son histoire, ses idées, son approche de la vie se révèlent au cours de la conversation.

La conversation devrait se dérouler après la tombée de la nuit. « Votez Hodgkinson, votez conservateur, votez pour vous coucher tôt », m'a lancé un jour mon ami John Moore lorsque je lui annonçai à dix heures et demie du soir que je devais rentrer. Le Dr Johnson trouvait les couche-tôt tellement agaçants qu'il avait déclaré : « Celui qui se couche avant minuit est une canaille. » Les voitures devraient partir au plus tôt à 2 heures du matin et quiconque souhaite rester plus longtemps devrait se sentir libre de le faire. Car c'est la nuit, loin des tracas de la journée que le vin et les paroles coulent à flots. D'où cette pratique historique au Royaume-Uni de boire et de rester éveillé aussi tard que possible. C'est une question d'honneur. « Boire était une pratique universelle », écrivait l'historien du

XII^e siècle Guillaume de Malmesbury (~1090 - ~1143) au sujet des coutumes des gens du commun au temps de la conquête normande, « une occupation à laquelle ils se livrent nuit et jour. Ils mangent jusqu'à l'excès et boivent à s'en rendre malades². » Voici comment Robert Burns décrit à son tour cette coutume dans son poème *Chœur* :

« C'est la lune, je reconnais sa corne,
Qui luit si haut dans le ciel :
Elle ne jette tant d'éclat que pour nous attirer au logis ;
Mais, par ma foi, elle attendra un peu.

Le premier qui se lèvera pour partir
Est un gueux de poltron.
Celui qui tombera le dernier de sa chaise
Est le roi entre nous³... »

Le premier qui va se coucher est un poltron et quiconque tombe ivre mort est le roi ! Heureusement, cette pratique existe encore en Écosse. Je me souviens de nombreuses soirées heureuses à l'île d'Eigg. Deux caisses de bière McEwan's étaient posées sur la table, on brisait et on mangeait des pinces de crabe, et on discutait jusqu'au point du jour. Certains participants sommeillaient brièvement sur le coin de la table avant de se réveiller et de continuer à boire et à manger. On peut songer également à la louable coutume irlandaise d'apporter une bouteille de whiskey à un dîner au cours duquel personne n'est autorisé à aller se coucher avant que la bouteille ne soit vide. « Évidemment, la nuit est le meilleur moment pour la conversation, car durant le jour il y manque un certain charme », écrit Lin Yutang.

Comment bien converser ? Certainement pas en se mettant en avant ou en criant plus fort que les autres. Certains parlent et ne savent pas écouter. Certains écoutent sans parler. Les deux sont agaçants. Le grand amateur de la conversation doit pratiquer les deux de manière égale. En effet, si vous parlez sans écouter, vous devenez selon l'expression de mon ami Marcel Theroux un « juke-box de monologues », vous attendez votre tour pour réciter votre petit discours.

Lors d'une conversation, les idées émergent et sont embellies, améliorées, contredites ou mises en pièces par la compagnie. Des amis apportent leurs anecdotes pour confirmer ou infirmer une idée. Ces idées sont développées, modifiées. Elles sont descendues de leur étagère, dépoussiérées et montrées à tous. Le diamant devient alors parfois un simple bout de verre et le caillou poussiéreux un fossile rare.

L'art de la conversation dénote la générosité de l'esprit. J'ai rencontré des

écrivains refusant de parler du sujet de leur travail en cours. Ils justifiaient avec hauteur leur refus mesquin en disant quelque chose comme : « Je ne veux pas porter malheur à mon œuvre », ou : « Si j'en parle, je ne serai plus capable de l'écrire. » Si des idées s'évanouissent une fois exprimées, c'est qu'elles sont bien fragiles. Il y a aussi la crainte chez certains auteurs que la compagnie ne vole leurs idées ou le fruit de leur travail, hypothèse arrogante. Le Dr Johnson n'avait pas ce genre de préjugé, il ne se tenait pas dans son coin à ruminer de sublimes pensées en se disant : « Je vais garder cela pour moi. » Il les exprimait, frimait un peu, dogmatisait, pontifiait et disputait pendant des heures. Son amour de la compagnie reflétait sa crainte d'être seul. Il détestait rentrer et se coucher seul avec ses démons pour unique compagnie. Cette crainte le fit modérer le conseil de Burton contre la mélancolie : « Ne sois pas solitaire, ne sois pas désœuvré. » Il préférait dire : « Si vous êtes oisif, ne soyez pas solitaire ; si vous êtes solitaire, ne soyez pas oisif⁴. »

Pour Johnson, une bonne conversation unifiait l'enseignement et l'expérience. Selon son biographe Walter Jackson Bate (1918-1999), « il prisait l'activité mentale, l'exercice constant et vif de l'imagination en mobilisant une série de connaissances tout en faisant usage de son expérience du monde réel. Pour lui, le meilleur exercice de l'esprit était l'échange d'idées toniques⁵. »

Johnson était toutefois un contradicteur impressionnant en matière de conversation. Certains de ses amis avaient peur de prononcer une parole en sa compagnie. Au grand dam de certains, il ne supportait aucune contradiction. « Il est impossible de le contredire, disait de lui John Taylor, il ne vous écouterait pas. Ayant une voix plus forte que la vôtre, il vous rugira dessus. » Chesterton voyait dans cette brutalité le signe d'un esprit démocratique. « Le seul fait qu'il se colletait avec d'autres est la preuve que les autres pouvaient se colleter avec lui. Sa brutalité reposait sur l'idée d'une lutte d'égal à égal, comme au football. Il est parfaitement exact qu'il hurlait et cognait sur la table, parce que c'était un simple. Il avait honnêtement peur qu'on le méprise ou même qu'on l'oublie. » Il compare la démagogie de Johnson au raffinement poli d'Addison, le fondateur des journaux *The Spectator* et *The Tatler*. Addison se montrait poli mais condescendant envers chacun. Il était détesté.

Dans *Le Banquet*, le philosophe grec Socrate parle toute la nuit jusqu'à ce que tout le monde soit endormi, à l'exception d'Aristophane et d'Agathon. Le penseur du XVII^e siècle La Rochefoucauld (1613-1680), auteur des *Maximes*, une brève collection de réflexions sur la nature humaine, a développé ses idées et ses aphorismes au cours de sa participation à de nombreux salons, en particulier ceux de Mme de Sablé. Les *Maximes* sont le résultat d'une pensée collective, et non

d'une réflexion en solitaire. Les salons respectaient une certaine étiquette en matière de sujets de conversation, excluant les questions religieuses et politiques, ces sujets conduisant inévitablement à des cris et des grossièretés qui brisaient l'harmonie.

Dans les *Maximes*, nous trouvons des réprimandes de La Rochefoucauld aux parleurs centrés sur eux-mêmes :

« Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire ; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation. »

Pour cette raison, je crois, les journalistes font de bons débatteurs. En règle générale, ils sont curieux du monde, des autres et de leurs idées. Ils sont désireux d'apprendre et ne pensent pas avoir toutes les réponses. C'est avant tout leur nature curieuse qui les mène à devenir journalistes. Un journaliste n'est ni un professionnel ni un expert, c'est un amateur, un promeneur, un quêteur. Il n'a pas l'arrogance de l'expert.

La conversation est une activité d'entre-deux. Elle se déroule lorsque l'affaire du jour est réglée. On y voit la récompense du travail, mais en réalité, elle conduit à améliorer son travail. En effet, dans la conversation, nos idées et nos rêves sont conçus et énoncés. Nous avons une idée, nos amis la tempèrent et la développent. Si vous souhaitez avoir des idées nouvelles, le génie à solliciter, c'est votre meilleur ami, comme l'écrivent les musiciens Bill Drummond et Jimmy Cauty dans *The Manual*.

L'amour du bavardage est diabolisé par notre société qui place l'action au-dessus de tout. « Arrêtez de parler, agissez ! » Tel est le mot d'ordre moderne. Je réponds : « N'agissez pas. Parlez-en d'abord. » Si ce dont vous avez parlé vaut la peine d'être réalisé, alors cela se réalisera en son temps. Mais cette excitation liée à la discussion sur la conception et la gestation des projets est exaltante. Parler de son projet, lorsque les possibles sont infinis et que nos rêves n'ont pas été entravés par des exigences pratiques : voilà le moment où nous pouvons nous sentir vraiment libres.

1. Rickman, Thomas Clio, *The Life of Thomas Paine : Author of Common Sense, Rights of Man, Age of Reason, Letter to the Addressers, etc.*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014. Notre traduction.
2. Malmesbury, William of, *The History of the English Kings*, Oxford, Clarendon Press, 2003-2006.
3. Burns, Robert, *Poésies complètes*, traduit de l'écossais par Léon de Wailly, Paris, Charpentier, 1843.
4. Lettre de Samuel Johnson à James Boswell, Londres, le 27 octobre 1779.
5. Bate, Walter Jackson, *Samuel Johnson*, Washington, D. C., Counterpoint, 1998. Notre traduction.

3 heures

De la fête

*« Et alors, Tam vit un spectacle étrange !
Des sorcières et des démons menant la danse.
Pas un de ces cotillons à la mode de France,
Mais gigue et strathpeys, et rondes,
Avec des cornemuses pour faire frapper les talons. »*

Robert Burns, *Tam O'Shanter*, 1790.

« On n'est pas battus, les gars. C'est nous qui allons battre ce déluge. »

Joe Strummer au Festival de Glastonbury, alors
qu'il commençait à pleuvoir sérieusement.

Mettez ensemble les bons élixirs, les bonnes personnes et la bonne musique et vous aurez un résultat détonant. À 3 heures du matin, on atteint les limites du dicible. Mes premières expériences hédonistes remontent à la fin des années 1990, lorsque feu le journaliste Gavin Hills m'a initié aux transes et aux raves. Je pensais qu'à 22 ans les nuits festives étaient terminées pour moi. Mais j'ai appris qu'un des grands plaisirs de la fête arrive à 3 heures du matin. Un des tubes de l'époque était *3 a.m. Eternal* du groupe KLF. Bill Drummond, son auteur, m'a expliqué le titre :

« 3 heures du matin est le moment où les responsabilités et les réalités de la journée précédente appartiennent au passé, et celles du jour à venir n'existent pas encore. C'est pour cela que j'utilise le terme "Éternel" pour qualifier cette heure qui semble pouvoir durer sans fin. J'ai découvert le terme espagnol de *madrugada*, signifiant le "temps intermédiaire". À 2 heures, vous regrettez de ne pas être rentré chez vous plus tôt. À 4 heures, il commence à faire froid. Mais 3 heures est une heure magique. Notre intellect rationnel se tait et on vit vraiment l'instant. Les portes de la perception sont ouvertes, les événements se

déroulent comme dans le poème de Robert Burns, *Tam O'Shanter*. »

Voilà le vrai sens de l'expression « être ailleurs » : être hors du monde quotidien, morose, morne et plonger dans un autre monde de surprise, de chaleur, de magie et de multiples possibilités. *Tam O'Shanter*, écrit par Robert Burns en 1790, évoque un fermier qui rentre du marché la nuit, complètement éméché. Burns rédige ce poème d'après un conte local de la petite ville d'Ayr où il travaillait comme fermier et collecteur d'impôts. Burns raconte :

« C'était l'heure des sorcières, entre la nuit et le matin. Lorsqu'il atteignit le portail de Kirk-yard, il fut surpris de voir, à travers les arches d'une fenêtre gothique, face à la grand-route, une ronde de sorcières dansant autour de leur vieux maître noir comme de la suie, au son de sa cornemuse. Le fermier arrêta son cheval pour les observer et reconnut clairement les visages de nombreuses femmes de son voisinage¹. »

L'ecstasy et le livre de Thomas de Quincey (1785-1859), *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, se trouvent au cœur de cette expérience des rave parties. Pour de Quincey, l'opium vous place à un niveau différent, où l'on peut rester des heures. Cela contraste avec le plaisir moins durable procuré par la boisson :

« Le plaisir causé par le vin monte sans cesse, tendant à une crise, après laquelle il redescend ; celui de l'opium, une fois excité, reste huit ou dix heures : le premier, pour emprunter à la médecine un terme technique, donne une jouissance brève, le second une jouissance chronique. L'un est une flamme, l'autre un foyer. »

Un « foyer stable » serait une façon de décrire l'expérience de l'ecstasy. Elle autorise de longues périodes de danse, dans la joie de vivre l'instant. Pour moi qui à 22 ans avais décidé qu'il était temps de devenir sérieux, de faire carrière, de me mettre au travail, ce qui m'attirait dans l'ecstasy était l'euphorie libératrice. Voilà comment le chimiste Alexander Shulgin (1925-2014) décrit cette impression :

« Je me sens clair à l'intérieur de moi-même, il n'y règne que pure euphorie. Je n'aurais jamais cru pouvoir me sentir aussi bien. La netteté, la clarté et le merveilleux sentiment d'une force intérieure solide sont restés durant le reste de la journée, le soir et le jour suivant. »

Combinez cette force avec de la musique, vous obtenez l'hédonisme. Pour ma génération, l'hédonisme n'est pas qu'une façon de s'échapper, il donnait une intuition de ce que les choses pourraient être, offrant un aperçu d'un état plus primitif, sans hostilité ni désir, rempli de joie de vivre avec l'ego perdu dans le collectif. De Quincey disait à peu près la même chose de l'opium : « Il ajoute seulement cette chaleur vivifiante qu'approuve la raison, et qui devrait probablement accompagner une santé éternelle et antédiluvienne [...] et un

retour à cet état naturel d'un cœur bon et juste, que la douleur seule a endurci en le déchirant. En un mot, c'est la passion brutale et grossière opposée à l'exaltation pure des puissances morales de l'âme. Le mangeur d'opium ressent que la partie la plus divine de sa nature est souveraine. »

Les vrais paresseux sont persuadés que de tels états d'intoxication, connus dans toutes les cultures du monde, sont une nécessité humaine... ce qui justifie leurs pratiques. On entend dire que danser jusqu'au vertige peut ressembler à une expérience spirituelle. Nicholas Saunders, auteur de *E comme Ecstasy*, avait interviewé un rabbin selon lequel « les jeunes cherchent aujourd'hui à réaliser des expériences mystiques grâce à des stupéfiants, tout en dansant ». Et Saunders a même trouvé un moine zen qui aurait vu Dieu pendant des rave parties : « Au début, ce moine ne pouvait pas supporter la musique. Puis il se dit : "Il s'agit d'une forme de méditation, ces gens vivent complètement l'instant présent. Ils ont cessé tout monologue intérieur." »

La musique est bien sûr absolument essentielle à l'expérience des 3 heures du matin. C'est le plus magique de tous les arts. Son pouvoir de transformation est miraculeux. Elle peut nous faire passer d'une humeur sombre à un état joyeux en quelques secondes. Elle peut nous mettre en transe des heures durant. Elle permet au corps de réaliser des prouesses physiques inimaginables sans elle.

La danse est unique parmi les arts, car elle ne laisse pas de trace, elle est utile et non égoïste. On ne peut y apposer sa signature et la vendre. Pour Coleridge, les trois premiers arts sont l'architecture, la cuisine et l'habillement. Il oublie la danse que je placerais pour ma part en premier. Après tout, on peut danser nu dans une grotte et lorsque les branches des arbres vous tendaient leurs fruits, il n'y avait pas besoin de cuisiner !

De Quincey n'était pas un danseur, mais il a décrit ses expériences d'écoute musicale, alors qu'il était sous l'effet de l'opium, à l'opéra un samedi soir : « Les chœurs étaient divins à entendre. Lorsque la cantatrice Grassini paraissait dans quelque interlude sous le voile noir d'Andromaque devant la tombe d'Hector, jamais Turc ne goûta un plaisir comparable au mien. » De Quincey rejoignait ensuite « les pauvres » à leurs fêtes du samedi soir et rentrait chez lui en musardant dans les ruelles de Londres.

Les autorités répriment à diverses occasions notre droit à faire la fête. Le spectre du « sexe, drogue & rock'n'roll » effraie nos dirigeants. Les années 1990 ont été marquées par des tentatives de nos importuns bureaucrates de légiférer contre les raves et les fêtes. Ils ont arrêté lorsqu'ils se sont aperçus que cela se transformait en une industrie à grande échelle attirant les touristes et générant des profits. Tout est devenu de plus en plus bourgeois.

Même l'Église au Moyen Âge a dû admettre que la fête était un besoin humain et l'a autorisée à de nombreuses occasions dans l'année. Aujourd'hui, le festival annuel de musique à Glastonbury rassemble sur 160 hectares pendant trois jours plus de 150 000 personnes écoutant de la musique, buvant, bavardant et dansant. L'esprit « 3 heures du matin » dure soixante-douze heures. Le spectacle de tant de personnes en train de s'amuser est émouvant. Ceux qui le condamnent comme pur hédonisme n'ont pas compris à quelle nécessité humaine il répond. C'est le retour à un état primitif : pas de compétition, pas d'effort. Vous pouvez bavarder, traîner, ne rien faire pendant trois jours : un vrai luxe. Une fête m'est restée en mémoire avec un feu ne s'éteignant jamais, un cercle de troncs servant de sièges, un menhir dressé, de la musique reggae : la quintessence du bien-être, du plaisir et du rêve. Un petit aperçu de ce que la vie devrait et pourrait être.

Faire la fête, écrivait le philosophe Theodor Adorno dans un essai paru en 1953, est un besoin inné. C'est un instinct à satisfaire et non à réprimer : « Si la satisfaction des désirs instinctifs est refusée ou retardée, ils resteront rarement très longtemps sous contrôle et, la plupart du temps, chercheront à la première occasion à submerger les défenses qu'on leur oppose. Cette impatience à briser les obstacles est exacerbée par la nature problématique de la rationalité qui recommande le report de la satisfaction immédiate d'un désir au profit, plus tard, de sa satisfaction plus complète et plus durable². »

En d'autres termes, vous aurez plus tard toutes les occasions d'être malheureux, alors amusez-vous aujourd'hui. Les campagnes moralisatrices des gouvernements contre les drogues sur le modèle « Dites non, tout simplement ! » sont vouées à l'échec car un grand nombre de gens veut tout simplement dire « Oui ! » Nous avons une ahurissante « rage de vivre », une disposition naturelle pour le plaisir qui doit être cultivée.

Mais voilà. L'hédonisme peut dériver en addiction. De trop fréquents excès peuvent être mauvais pour la santé. Après avoir été un vrai fêtard jusqu'au début de la trentaine, je me suis demandé avec inquiétude si je n'étais pas en train de devenir alcoolique. Mais l'âge venant, je fais moins souvent la fête. Je ne l'ai pas vraiment décidé mais c'est ainsi. Une chose m'a empêché de continuer à me livrer à des excès : c'est la perspective de devenir un membre des Alcooliques anonymes, sevré de toute goutte d'alcool et contraint de suivre un « programme » *ad hoc*. Et puis quand on a des enfants, il est plus difficile de trouver l'énergie pour s'amuser. Se lever plusieurs fois par nuit et une dernière à six heures et demie du matin est assez épuisant en soi. Je participe toujours à des gueuletons bien arrosés, mais cela ne m'arrive plus que trois ou quatre fois dans l'année. J'essaie de me réserver une

période de récupération avec beaucoup de sommeil pour restaurer le corps et l'esprit. Cela semble désormais suffisant pour satisfaire mon aspiration à fuir le monde.

De plus, une vie organisée autour des fêtes peut faire apparaître la vie de tous les jours comme ennuyeuse et nous mener de façon malsaine à ne vivre que pour les samedis soir, en se sentant déprimé et impuissant le reste de la semaine. Le vrai paresseux veut vivre une vie bonne tout le temps, pas seulement le samedi soir. S'il est une leçon à retenir de l'hédonisme : essayons de profiter de *tous* les moments de la vie et pas seulement de ceux où nous sommes dans un état second. Le temps devrait être savouré et non subi. L'hédonisme devrait donner des idées sur comment vivre, et ne pas devenir un mode de vie en lui-même car il n'est pas durable. L'expression de William Blake : « Le chemin de l'excès mène au palais de la Sagesse³ » est souvent utilisée par des fainéants pour justifier leur attitude. Mais trop souvent ils restent coincés en chemin et n'atteignent jamais le palais.

Une vie organisée autour des fêtes peut devenir pénible. L'effort physique et mental requis par les sorties continues peut être éprouvant. Vous commencez à penser que vous ratez peut-être de belles occasions et vous acceptez tout ce qui se présente dans l'espoir de vivre une fête de légende. Faire la fête devient alors une corvée, une habitude et non plus un plaisir.

3 heures du matin n'est en effet pas toujours l'heure du plaisir. C'est aussi le moment où, s'ils le souhaitent, les démons entrent en scène. Je n'ai pas expérimenté de nombreuses nuits de l'esprit mais quand cela m'arrive, c'est assez terrifiant. Une fois, ce moment m'a semblé durer une éternité.

« Dans la nuit véritablement noire de l'âme, il est toujours, jour après jour, 3 heures du matin », écrivait Francis Scott Fitzgerald (1896-1940) dans *La Fêlure*⁴. Des visions grimaçantes horribles et des lutins dansaient autour de ma tête, me faisant transpirer et m'asseoir dans mon lit, terrifié. Les barrières de mon esprit s'étaient dissoutes et des images terrifiantes l'ont envahi. Heureusement, les bons moments à 3 heures du matin ont été plus fréquents que les mauvais, et personne n'a dit que le chemin de la paresse était facile.

Lorsque la fête est finie, c'est l'heure de rentrer. C'était aussi l'autre plaisir de ces années de fêtes : la session de relaxation chez un lascar où nous nous retrouvions assis pour attendre le lever du soleil, regarder la télévision, boire une bière de « bonne nuit », bavarder ou juste contempler l'espace. Mon ami James appelait cela la « récompense ». Ce moment avait une atmosphère spéciale de tranquillité, propice à la méditation qui est la forme de paresse à laquelle nous allons nous intéresser maintenant.

1. Burns, Robert, *Lettre à Francis Grose*, 1791, in *The Works of Robert Burns : With His Life*, Volume IV, Boston, Hilliard, Gray and Company, 1835. Notre traduction.
2. Adorno, Theodore, *Des Étoiles à terre*, traduit de l'américain par Gilles Berton, Paris, éditions Exils, 2000.
3. Blake, William, *Le Mariage du ciel et de l'enfer*, traduit par André Gide, Paris, Corti, 1994.
4. Fitzgerald, Scott, *La Fêlure et autres nouvelles*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Aury et Suzanne V. Mayoux, Folio, Gallimard, 1981.

4 heures

De la méditation

« L'homme n'est jamais aussi peu oisif que lorsqu'il ne fait rien ni moins seul que lorsqu'il est seul. »

Cicéron, *Traité des devoirs*.

« Pas de projets pour la journée. Je prends du loisir. »

Wang Wei (698-759), *Réponse à Chang Yin*.

La méditation est la forme la plus pure de la paresse. Ne rien faire du tout pendant des heures nous élève spirituellement.

La méditation est une façon de se connecter à une dimension intérieure, un esprit, une âme, une sorte d'essence largement ignorée par l'esprit rationnel du « dessus ». L'esprit du « dessous », cette partie de nous-mêmes en deçà de l'intellect, de l'émotion, du physique, est ce que l'on cherche en méditant. Nous essayons alors de ne pas accorder d'attention aux débris flottant dans notre esprit, aux soucis de la vie de tous les jours. En cultivant de la sorte le moi intérieur, nous nous fortifions et nous devenons plus aptes à affronter les problèmes et les combats quotidiens. Lorsque notre esprit est appauvri et notre âme insuffisamment nourrie, les salauds peuvent alors nous tomber dessus et nous avoir.

Mon père pratiquait la méditation. Pendant vingt ans, il s'est levé à 4 heures du matin pour ne rien faire pendant une heure avant de commencer sa journée. Je lui ai demandé un jour pourquoi il considérait que 4 heures du matin était la meilleure heure pour laisser son esprit vagabonder dans le cosmos :

« 4 heures du matin peut sembler une heure de lever cauchemardesque. Mais en se couchant tôt et en dormant assez, c'est le meilleur moment de la journée pour se remplir d'énergie et de pensées positives. Cela permet de faire place à un sentiment de paix, de bien-être et à de bonnes dispositions envers autrui. Lorsque

vous vous nourrissez bien à ce moment-là, c'est un vrai petit déjeuner spirituel. La journée durant, vous serez plus disposé à la bienveillance et moins à la mauvaise humeur. C'est une question de rythme individuel. Il s'agit d'avoir un esprit bien disposé au moment où les neurones du cerveau sont encore frais et avant que les hormones du réveil aient commencé à circuler, avant donc de commencer la journée. »

Les musulmans suivent également une stricte routine. Leur prière du matin a lieu avant le lever du jour. Ils commencent par dire deux fois : « La prière est meilleure que le sommeil » au moment où tout leur être préférerait regagner le lit – une certaine dose d'encouragement s'avère nécessaire. Mais se lever tôt vous met dans un état d'esprit religieux pour toute la journée. « Célèbre les louanges de ton Seigneur / avant le lever du soleil et avant son coucher. / Célèbre-les durant la nuit / ainsi qu'à l'aube et au crépuscule » dit le Coran¹.

Hélas, en ce qui me concerne, le sommeil est meilleur que la prière. Les habitudes de mon père sont trop strictes, se lever à 4 heures du matin est pour moi une idée infernale. Le matin, la plupart du temps, je suis éveillé avant 7 heures par le vacarme strident de mes jeunes enfants, ce qui me rend presque toujours grognon, même s'ils sont mignons lorsqu'ils me sautent dessus. La pratique de mon père exige encore d'autres routines : dans le centre de retraite où il vit, une petite flûte se fait entendre plusieurs fois par jour dans les corridors et couloirs pendant cinq minutes, pendant lesquelles tout le monde doit cesser son activité et méditer un moment. Tout cela est très bien, mais beaucoup trop discipliné et formel pour votre paresseux qui préfère profiter du moment quand il se présente.

Je plaiderais pour une approche beaucoup plus souple. La méditation doit être pratiquée à des moments imprévus. En regardant par la fenêtre d'un train par exemple – un vrai plaisir de paresseux. Mais ce n'est pas toujours facile. Les gens font leurs affaires dans le train et vous êtes obligé d'entendre leur bavardage assommant et leurs vantardises. L'autre jour, j'entendais une jeune femme demander à son patron si son titre pour un projet pouvait passer de « chercheuse » à « chercheuse senior » parce que, disait-elle, « j'ai davantage contribué que les autres filles à ce projet. » J'ai dû subir aussi durant ce même voyage un importun appelant ses amis les uns après les autres pour leur raconter comment son entretien d'embauche s'était passé. Il utilisait une expression fréquente lorsqu'il s'agit de qualifier des affaires ennuyeuses : « Vraiment passionnant ». Il est difficile de s'évader lorsque l'irritation contre les usagers des téléphones portables fait circuler vos hormones d'éveil en tous sens. L'envie de balancer tous ces engins par la fenêtre du train tend à perturber la quête de paix

intérieure.

Mais vous pouvez essayer de profiter des moments perdus durant la journée pour méditer – à l'arrêt de bus, au café, en attendant un ami ou coincé dans un embouteillage. Il n'est pas facile d'atteindre le nirvana lorsque vous êtes sur un quai de métro étouffant, mais cela demeure *possible*. Et plus on s'exerce à transformer ces moments d'un vide frustrant en une inactivité réfléchie délicieuse, mieux on y arrive. Je ne prétends pas être un expert en la matière, loin de là. Je râle toujours lorsque les transports en commun ont du retard. Durant ma jeunesse, il m'arrivait de cogner les abribus sous l'emprise d'un sentiment de frustration, ordinairement lorsque j'étais déjà en retard. Je savais que j'étais le seul responsable de mon retard, mais je passais ma colère sur des dispositifs publics comme les abribus et les bancs.

La vie du paresseux est chaotique. Il tente d'échapper aux programmes, aux théories, aux pratiques rigides, à l'ordre, à la discipline. La routine le hérisse, tout comme les systèmes de pensée étroits. Les librairies sont remplies de livres de développement personnel vous promettant de vous aider à réaliser vos désirs matériels et spirituels. Améliorez votre façon de travailler, vos relations, votre famille, changez votre vie en sept jours. Or ces styles de vie alternatifs offrent une série de règles alternatives. Un « isme » est remplacé par un autre. La scène de l'Esprit, du Corps, de l'Âme offre un panel impressionnant de gourous alternatifs auxquels des gens faibles confient leur vie et leur porte-monnaie. Les revues de développement personnel proposent un éventail de choix vertigineux. Des milliers de compléments vitaminés, des gourous, des méthodes de méditation, des thérapies de danse extatique, des investissements éthiques, des foires mystiques, des ateliers de percussion, des hypnoses, des universités de pleine conscience se font concurrence pour capter l'attention du chercheur de vérité pauvre et solitaire. Ils prétendent tous offrir une solution, ils coûtent tous de l'argent et vous encouragent tous à abandonner une série de règles pour en adopter une série d'autres, alors que la vraie solution est de laisser tomber toute idée de théorie. Les règles sont pesantes. Je ne m'en souviens jamais, et lorsque je ne m'y conforme pas, je me sens coupable. Dieu merci, je ne suis pas musulman.

Le paresseux souhaite vivre selon des règles qu'il a lui-même inventées. Il veut développer une force intérieure pour pouvoir se maîtriser. Il refuse de déléguer ce pouvoir à une autorité quelconque. Moins il s'impose de règles, moins il peut en transgresser et moins il gaspille d'énergie à culpabiliser. Il est facile de devenir, comme le disait Thoreau, le « commandeur d'esclaves de vous-même² ». Nous créons des règles pour nous-mêmes et nous nous sentons coupables si nous ne les suivons pas.

La méditation serait difficile, dit-on. Cette idée reçue convient très bien aux différentes écoles de méditation dont l'intérêt est de présenter leur activité comme devant être enseignée par des experts et donc rémunérée. La quantité déconcertante de techniques de méditation met des barrières supplémentaires entre cet art et les gens ordinaires. Ne rien faire semble paradoxalement bien compliqué.

Si nous réalisons que méditer signifie simplement contempler, la méditation serait plus largement accessible. C'est facile. Une simple fenêtre suffit. Je me souviens qu'à l'école, je pouvais passer une vingtaine de minutes à regarder par la fenêtre. C'était de la méditation, même si mes professeurs appelaient cela de la rêverie. Les fenêtres sont gratuites, il y en a partout. Dans les trains, les bus, la plupart des habitations en ont beaucoup. Lisez un poème, prenez une chaise et asseyez-vous à côté d'une fenêtre. C'est tout.

L'autre clef est de saisir l'occasion. J'ai ainsi été impressionné par mon ami Gavin Hills alors que nous passions des vacances ensemble. Nous marchions sur l'île d'Eigg, environnés de rochers, de fougères et de brumes. Tout à coup, Gavin s'assit sur un rocher et dit : « Je vais méditer un peu. » Il resta alors silencieux pendant dix minutes. Il avait saisi le bon moment, sans avoir besoin de structure ou de maître pour savoir comment le trouver.

Si l'on n'est pas fou de joie à l'idée de se lever à 4 heures du matin pour méditer, ne pas aller se coucher avant 4 heures peut être plus facile.

La mode de la relaxation peut favoriser la méditation. Ce phénomène est apparu notamment lorsque les organisateurs de festivals ont eu la bonne idée de mettre à disposition du public des fauteuils où les festivaliers fatigués pourraient s'asseoir, écouter de la musique d'ambiance, faire une pause, bavarder tranquillement, se reposer le regard perdu dans le vide ou les yeux fermés. Cette mode de la relaxation s'est développée et a généré sa propre musique. Je me souviens de jours très heureux où j'étais couché sur mon lit à écouter KLF, qui s'appelait alors Chill Out. Un album relaxant, inspirant, imaginatif. Les salles de relaxation se sont agrandies et sont devenues plus grandes que les salles de danse. Il existait même un festival annuel voué à la relaxation, The Big Chill, avec de la bonne musique dans un bel environnement.

Un des meilleurs moments du festival de Glastonbury a lieu à 4 heures du matin. Tout le monde se rend au cercle de pierres dans un champ surplombant le reste du site. C'est spectaculaire. De nombreuses personnes perdues dans l'instant présent admirent le ciel ou méditent, profitant du soleil levant.

On peut aussi méditer facilement en se promenant sur une colline, en tenant près d'un feu, en écoutant de la musique les yeux fermés, en pêchant, en

fumant et même, selon l'écrivain Will Self, en conduisant une voiture sur l'autoroute. Vous pouvez méditer à bord d'un avion, au-dessus des nuages, c'est un endroit idéal où contempler le mystère infini de l'univers.

Et suivant la sagesse taoïste, il est sage de s'occuper à ne rien faire, comme l'expriment ces lignes attribuées à Lao Tseu : « Quiconque pratique le non-agir s'occupe... à ne pas être occupé. »

1. *Le Coran*, sourate 20 : 130, traduction par D. Masson, Paris, Pléiade, Gallimard, 1996.

2. Thoreau, Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, traduit par Frédéric Gros, Paris, Albin Michel, 2017.

5 heures

Du sommeil

« On entend toujours parler de la “perte de sommeil” comme d’une calamité ; on ferait mieux d’appeler ce phénomène perte de vitalité, de temps, de possibilités. »

Thomas Edison, 1921.

L’inventeur Thomas Edison est, avec Benjamin Franklin, l’autre Américain grand ennemi de la paresse. Né en 1847, il commença à travailler à 13 ans en vendant des bonbons et des magazines dans les trains et passa son temps libre à lire des livres scientifiques. Son amour de l’argent, des machines et du travail acharné produisirent le grand patron industriel dynamique, riche et productif que l’on connaît. Les diverses inventions de ce personnage hyperactif l’ont amené à cofonder la Edison General Electric Company. Cette firme existe encore aujourd’hui sous le nom de General Electric.

Aux yeux des grands oisifs de l’époque comme Oscar Wilde ou Paul Lafargue, le rôle de la technologie était de libérer les hommes du travail. Oscar Wilde écrit dans *L’Âme de l’homme sous le socialisme* : « Les machines doivent travailler pour nous dans les mines de charbon, assumer les services d’hygiène, chauffer les vapeurs, nettoyer les rues, transmettre les messages sous la pluie, se charger de toutes les besognes fastidieuses. » Lafargue écrit dans *Le Droit à la paresse* : « La machine est le rédempteur de l’humanité, le dieu qui rachètera l’homme des *sordidae artes* et du travail salarié, le dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté. » Pour Edison, par contre, la technologie était un outil destiné à augmenter la productivité et l’efficacité. Il utilisait la technologie pour asservir. Le fait qu’il soit décrit comme un grand homme, le paragon de l’Amérique industrielle, en dit long sur le déclin de la civilisation occidentale – ce déclin de l’art et de la vie, vers le travail et la mort.

Le sommeil, pensait Edison, est improductif et inutile, une pure perte de

temps :

« La plupart des hommes mangent deux fois trop, ou dorment deux fois trop, parce qu'ils aiment manger ou dormir. Cette exagération de 100 % mine leur santé et diminue leur capacité de travail. Une personne qui dort huit ou dix heures par nuit n'est jamais vraiment endormie ni vraiment éveillée ; elle traverse simplement, pendant ces vingt-quatre heures, différentes phases d'assoupissement. »

Voilà qui est absurde ; si je dors moins de huit heures – je préférerais en dormir dix – je ne peux strictement rien faire la journée suivante. J'ai déjà fait l'expérience du raccourcissement de mes précieuses heures de sommeil grâce à mes jeunes enfants me réveillant vers 6 ou 7 heures du matin et même souvent durant la nuit. Si je n'ai pas assez dormi, il m'est très difficile ensuite de travailler. Je suis alors d'humeur colérique, querelleuse, déraisonnable. J'inflige à mes enfants des punitions exagérées pour des broutilles. Je claque les portes et je redoute les petites corvées ménagères comme faire la vaisselle. Après une bonne nuit en revanche, je me sens différent. Je suis joyeux, serviable, plein de mansuétude. Je peux faire une journée de travail en trois ou quatre heures, ce qui me laisse plus de temps pour paresser.

L'idée même de se priver de sommeil est une hérésie pour votre paresseux, car dormir est un des plaisirs centraux de son existence. Le sommeil est une procrastination délicieuse, un abandon, un grand départ. C'est un moment où nous délaissons l'esprit rationnel pour nous livrer à un pouvoir plus grand. Or Edison vantait le « travailler plus, dormir moins ». À l'inverse, le paresseux professe : « travailler moins, dormir plus ».

Cette philosophie anti-sommeil a conduit Edison à inventer le grand ennemi de la paresse : l'ampoule électrique. Ce soleil artificiel a été créé pour nous épargner le désagrément supposé de l'obscurité nocturne – un moment si nuisible au travail acharné. Avec l'invention de l'ampoule électrique, Edison a permis le travail de nuit et son corollaire, l'organisation du travail en trois-huit. Les effets de cette invention se font encore ressentir aujourd'hui.

Dans son livre sur les voleurs de sommeil¹, Stanley Coren décrit les effets de l'ampoule électrique sur nos rythmes de sommeil :

« Dans une étude réalisée dans notre laboratoire, nous avons calculé le temps de sommeil du jeune adulte et avons trouvé qu'il durait en moyenne un peu moins de sept heures et demie. Une étude similaire avait été menée dans les années 1910. Cette date est notable, car notre ampoule à filament moderne a été introduite en 1913. Un examen des rythmes de sommeil habituels avant l'avènement de l'ampoule montre qu'une personne dormait alors en moyenne

neuf heures chaque nuit... En d'autres termes, Edison peut se vanter d'avoir ajouté plus de cinq cents heures d'éveil à chacune de nos années de vie. »

L'invention de l'ampoule fut une victoire symbolique dans la guerre entre l'industrie et la paresse. Plus d'excuses pour traîner au lit ! Les compagnies pharmaceutiques ont récemment repris le flambeau dans le combat contre le sommeil. Un documentaire télévisé sur la narcolepsie donnait la parole à des scientifiques ayant découvert l'orexine, une substance présente dans le cerveau et déclenchant l'état d'éveil. Un magazine américain a publié un article montrant que les compagnies pharmaceutiques espèrent utiliser cette substance pour exploiter notre passion pour le travail en mettant au point des médicaments améliorant la vigilance :

« Les médicaments pour soigner des désordres spécifiques investissent aujourd'hui des marchés plus vastes. Provigil, un traitement contre la narcolepsie, un désordre du sommeil, pourrait servir pour améliorer la vigilance chez les sujets en bonne santé. Un critique de l'industrie pharmaceutique, Pat Mooney, dit : "On pourrait un jour obliger les travailleurs à prendre des médicaments qui font diminuer le sentiment d'insatisfaction." »

Ce développement avait déjà été prédit par le docteur Michael Smith, écrivant dans *The Idler* en 1995 : « On peut parier que les médicaments du futur auront comme objectif la réduction du sommeil plutôt que l'aide à l'endormissement. » Des publicités fleurissent déjà à Londres pour des boissons et des gélules promettant d'aider leur utilisateur à rester éveillé : « Fatigué ? Ce n'est pas le moment. » Une telle fatigue quotidienne peut être « vaincue » en prenant des gélules contenant des vitamines, ce qui génère un marché lucratif. On ne voit pas de publicités dans le métro disant « Fatigué ? Alors dormez davantage », personne n'ayant encore imaginé comment faire de l'argent avec un tel conseil. Mais à qui profite notre vigilance accrue ? Aux employeurs. Prenez cette gélule, disent les publicités, et nous vous aiderons à devenir plus compétitif, plus alerte, plus dégourdi, moins susceptible de perdre votre emploi. Les somnifères sont stigmatisés. Je prévois un meilleur des mondes peuplé d'automates sous médicaments travaillant tout le tour du cadran, en s'efforçant d'être efficaces et productifs.

Les sages, en revanche, ont toujours prôné le sommeil, cette mystérieuse extinction et cet ami des affligés. Le Dr Johnson, un grand dormeur, voyait le sommeil comme le grand égalisateur. Si vous ne vous sentez pas bien, dit-il, imaginez tous les grands hommes de notre temps dans leur lit, recroquevillés en position fœtale en attendant d'être transportés dans les bras de Morphée : « Toute envie disparaîtrait de la terre, s'il était universellement su que personne n'est à

envier, et sûrement ceux qui ne sont pas satisfaits de leur situation ne peuvent être enviables. On peut penser avec raison que les jugements opérés par les hommes ont plus de clinquant que de valeur, lorsqu'on constate que tous sont las, soit des plaisirs, soit des peines, et que des puissants et des faibles, des personnes célèbres et inconnues, tous s'accordent pour implorer la nature de leur donner le nectar de l'oubli². »

Michel de Montaigne (1533-1592), le grand essayiste de la Renaissance, aimait dormir. Comme il se sentait frustré de ne pas ressentir de plaisir en étant endormi, il demandait à ses domestiques de le réveiller au milieu de la nuit, afin de pouvoir replonger dans une demi-conscience et de savourer ainsi le plaisir de se rendormir. Le sommeil nous coupe de notre labeur et de nos responsabilités. Enfouis sous le duvet, nous reportons nos devoirs et nous nous abandonnons à une force plus puissante. Le sommeil peut avoir un effet magique sur nos soucis. Il peut les faire disparaître, vertu célébrée par le chansonnier élisabéthain Samuel Daniel (1562-1619) :

« Sommeil, qui charme les soucis,
Fils de la noire Nuit, frère de la Mort,
Né dans les ténèbres silencieuses,
Soulage ma peine, et ramène la lumière,
Reviens et plonge mes soucis dans un obscur oubli.
Que la journée soit assez longue pour plaindre
Le naufrage de ma jeunesse infortunée,
Que les yeux qui veillent suffisent pour lamenter le dédain
Sans ajouter le tourment du mensonge de la nuit.
Cessez, songes, images des désirs de la journée,
De représenter les passions de demain :
Que le soleil levant ne prouve jamais que vous mentez
Pour ajouter un plus gros chagrin, qui aggrave ma douleur.
Laissez-moi pour toujours dormir, embrasser en vain les nues
Et ne me réveiller jamais pour éprouver le dédain du jour³. »

Dieu seul sait pourquoi, et les scientifiques s'interrogent toujours, mais le sommeil peut contribuer à résoudre bien des problèmes. Lorsque nous sommes fatigués et harassés, nos soucis et nos devoirs deviennent insupportables. Le matin, les choses se présentent sous un meilleur jour, comme l'a exprimé l'écrivain John Steinbeck : « Il est courant de voir un problème insoluble le soir trouver sa solution le matin, lorsque les cribles de la nuit ont accompli leur travail⁴. » Albert Einstein, dont les recherches ont surpassé celles d'Edison, faisait en sorte d'avoir ses dix heures de sommeil.

Dans son livre sur le sommeil⁵, Paul Martin dresse un vibrant plaidoyer pour que les gens dorment davantage. « Les puritains et les mornes dénégateurs de sommeil drogués du travail veulent nous faire croire que le sommeil empiète sur un temps précieux qui devrait être dévolu au travail productif. » Pour lui, Edison était un hypocrite, car même s'il ne dormait pas beaucoup la nuit, il faisait fréquemment la sieste durant le jour. Ces siestes, dit Martin, ont pu contribuer à la formation de ses idées. C'est dans l'état entre la veille et le sommeil – ou état hypnagogique – que les idées sont le plus susceptibles de surgir. Le sommeil est créatif. Martin rappelle que de nombreuses études scientifiques ont montré les bienfaits pour la santé et le bien-être d'un long sommeil nocturne et de siestes diurnes. Il a montré que des catastrophes majeures comme Tchernobyl et des accidents de train et de voiture ont été causés en raison d'un déficit de sommeil. La course au profit mène au manque de sommeil, et le manque de sommeil peut mener à la mort.

Le livre de Paul Martin est d'une lecture réconfortante : les habitudes réfractaires des paresseux en matière de sommeil s'avèrent saines et normales. Être paresseux revient à exprimer notre désir de vivre d'une façon plus ancienne, naturelle et primitive. Le sommeil n'est pas réservé aux mauviettes, il nous rend forts, meilleurs et plus heureux.

Martin fait la liste des grands penseurs qui étaient aussi de grands dormeurs et écrivaient au lit : Cicéron, Horace, Jonathan Swift, Rousseau, Voltaire, Anthony Trollope, Mark Twain, Robert Louis Stevenson, Proust, Colette, et Winston Churchill. Et on peut dire de chacun de ces personnages qu'il a changé le monde.

Les personnes qui ne dorment pas beaucoup peuvent utiliser leur dynamisme non seulement pour nourrir leur autosatisfaction, mais aussi pour nuire. Elles essaient de faire culpabiliser les autres. Margaret Thatcher disait dormir quatre ou cinq heures par nuit. Elle disait cela pour vanter son côté travailleur et culpabiliser les autres. Mais en réalité, son manque de sommeil chronique a probablement été responsable de ses politiques désastreuses. Elle devait être dans un état de zombie avancé lorsqu'elle a conçu ses politiques libérales. Si vous ne dormez pas, vous devenez fou, irritable et vous vous en prenez au monde autour de vous.

Je suis moi-même tombé dans le piège de sacrifier le sommeil au travail. Afin de tenir les délais pour le bouclage d'une édition de *The Idler*, nous avons un jour fini en travaillant trente-six heures d'affilée. Même si j'ai pu apprécier l'héroïsme de mes souffrances une fois le travail fini, nous être infligé cette épreuve était stupide. Durant les dix-huit dernières heures, j'ai travaillé dix fois moins vite

qu'habituellement. J'aurais été plus productif en allant dormir neuf heures avant de reprendre le travail. Et puis, qui nous en aurait voulu d'avoir un jour de retard ? Il faut résister à la tentation de s'infliger des traitements masochistes nés d'un mélange d'orgueil et de culpabilité.

Les gens clamant ne pas avoir besoin de dormir ont souvent un côté désagréablement dominateur et brutal. Leur désir de contrôler totalement leur vie exprime leur peur de l'état d'inconscience. Ils ont peur du sommeil : « C'est pour les faibles. » Un personnage d'un roman de Jonathan Coe l'exprime ainsi :

« Vous vous figurez ce que peut signifier pour une femme de la trempe de Mme Thatcher, avec sa force de caractère, d'être obligée d'être prostrée chaque nuit dans cette lamentable posture de soumission ? Le cerveau hors de contrôle, les muscles flasques et inertes ? Ce doit être insupportable⁶. »

Le sommeil est en lui-même un acte radical, en faveur duquel il faut lutter dans un monde qui privilégie l'action. John Lennon était un fervent défenseur du sommeil. Dans *I'm Only Sleeping*, il s'en prend aux ennuisieurs le traitant de fainéant parce qu'il dort trop et les traite en retour de cinglés car ils courent en tous sens pour rien. Quoi de plus inoffensif pour le monde que le fait de dormir ? Pourquoi veut-on toujours réveiller ceux qui dorment ? Ne peuvent-ils pas nous laisser un peu tranquilles ? John Lennon est la preuve vivante qu'un style de vie faisant place au sommeil peut produire du grand art. Avec qui préféreriez-vous vivre sur une île déserte, Thomas Edison ou John Lennon ? Thatcher ou Einstein ? Lesquels apportent le plus et causent le moins de dégâts au monde, les grands dormeurs ou les ennemis du sommeil ?

Dans les années 1960 et 1970, on croyait que les tâches ménagères allaient être réalisées par des robots portant de fausses cravates, nous laissant ainsi du temps pour faire la sieste, comme dans le film classique de Woody Allen, *Woody et les robots*. Mais en réalité, la technologie a été un désastre complet en matière d'allègement de la charge de travail. Les techniques nous épargnant du travail n'ont pas économisé le temps de travail. Dans son texte essentiel *Éloge de l'oisiveté*, Bertrand Russell donne l'exemple d'une usine fabriquant des épingles. Dans cette usine, les travailleurs travaillent huit heures par jour et produisent assez d'épingles pour les besoins du monde. Alors survient une avancée technologique :

« Quelqu'un met au point une invention qui permet au même nombre de personnes de faire deux fois plus d'épingles qu'auparavant. Bien, mais le monde n'a pas besoin de deux fois plus d'épingles : les épingles sont déjà si bon marché qu'on n'en achètera guère davantage même si elles coûtent moins cher. Dans un monde raisonnable, tous ceux qui sont employés dans cette industrie se

mettraient à travailler quatre heures par jour plutôt que huit, et tout irait comme avant. Mais dans le monde réel, on craindrait que cela ne démoralise les travailleurs. Les gens continuent donc à travailler huit heures par jour, il y a trop d'épingles, des employeurs font faillite, et la moitié des ouvriers perdent leur emploi. »

Une journée de travail de quatre heures est une façon sensée de vivre. Si l'on réduisait les longues heures de travail empiétant sur notre temps de sommeil, on aurait plus de temps pour dormir. Mais afin d'être efficaces au bureau, nous travaillons plus tard, sautons le déjeuner et travaillons à la maison. Après une nuit tardive et quatre heures de sommeil, nous nous traînons au bureau, nous restons assis comme des zombies toute la journée et nous énonçons des absurdités durant les réunions. Il vaudrait mieux rattraper le temps de sommeil perdu et aller travailler après le déjeuner. Mais cela ne semble pas culturellement acceptable. Que le Ciel nous garde de nous divertir au milieu de la semaine, et non aux heures prescrites !

Je supplie les scientifiques de venir à notre aide et d'arrêter d'inventer des gadgets aux vaines promesses. J'implore les employeurs de laisser leurs salariés dormir. J'implore tous mes lecteurs de donner au sommeil le respect qu'il mérite et de s'abandonner à son pouvoir.

1. Coren, Stanley, *Sleep Thieves : an Eye-Opening Exploration into the Science and Mysteries of Sleep*, New York, Free press, 1997. Notre traduction.

2. Murphy, Arthur, *The Works of Samuel Johnson. An Essay on the Life and Genius*, New York, Alexander V. Blake, 1840, p. 387. Notre traduction.

3. Sonnet XLV tiré du recueil de Samuel Daniel, *Delia : Elizabethan Sonnet-Cycles*, Maidstone, Crescent Moon Publishing, 2016, traduit de l'anglais par Janet G. Scott dans *Les Sonnets Élisabéthains : Les sources et l'apport personnel*, Paris, Honoré Champion, 1929, p. 125.

4. Steinbeck, John, *Tendre Jeudi*, traduit de l'américain par J.-C. Bonnardot, Paris, Le Livre de Poche, 2008.

5. Martin, Paul, *Counting Sheep : The Science and Pleasures of Sleep and Dreams*, New York, St. Martin's Griffin, 2005. Notre traduction.

6. Coe, Jonathan, *La Maison du sommeil*, traduit de l'anglais par Jean Pavans, Paris, Gallimard, 1998.

6 heures

Des vacances

« Je crois que si je passais juste deux ou trois jours à réfléchir, je ficherais tout par terre. J'irais un beau jour au bureau brûler la cervelle à mon patron. Ce serait un début. »

Henry Miller (1891-1980).

*« Levez-vous le matin
Avec un sourire radieux et un joyeux bonjour
Sortez avec un large sourire
Un beau jour va commencer
Réveillez-vous avec le soleil et le coq
Cocorico comme le coq
Comment ne pas bien aller
Si vous vous levez avec une chanson ? »*

Jingle du village vacances britannique Butlins
des années 1950, le matin à 7 h 30.

En 1936, les vacances au Royaume-Uni ont connu une révolution. Pour la première fois depuis l'apparition de la classe ouvrière, le gouvernement, après d'interminables réunions, études et atermoiements, a prudemment introduit une législation obligeant les employeurs à accorder à leurs employés une semaine de congés payés par an. Les législateurs considérèrent ce geste comme généreux. L'entrepreneur du divertissement, Billy Butlin, ayant fait du lobby pour les congés payés, tira des bénéfices concrets de ce nouveau temps de loisir. Son premier camp de vacances ouvrit à Skegness en 1936. Dix ans plus tard, 15 millions de Britanniques bénéficiaient des congés payés annuels. Si vous comparez ce chiffre aux 8 000 Britanniques prenant des vacances au XVIII^e siècle, cela donne une idée de l'expansion massive de ce phénomène et de sa commercialisation.

Les nouveaux congés payés annuels ont été justifiés par le gouvernement en des termes pratiques, au nom de « l'efficacité » : « Nous ne pouvons ignorer que des congés contribuent de façon considérable au bonheur, à la bonne santé et à l'efficacité des travailleurs. »

Les vacances devaient être remplies d'activités. Elles n'étaient pas destinées à ne rien faire, car la paresse génère la sédition. Laissez le peuple au pub une semaine et il risque de se révolter. Ces vacances ressemblaient étrangement aux premières vacances du XVIII^e siècle : elles avaient un but pratique. Au XVIII^e siècle, la ville balnéaire de Bath, alors gérée par Richard Nash, le Billy Butlin du jour, accueillait les riches désireux de se récréer sainement une semaine ou deux. Nash proposait toute une panoplie de distractions élégantes comme des bals, un service de prêt de livres, de la natation, des concerts, des conférences et des promenades à cheval. « La moitié d'entre nous vient pour soigner le corps des vices engendrés par la paresse ; l'autre moitié pour soigner la maladie mentale de la paresse et l'inactivité, appelée "l'ennui" », écrivait Elizabeth Montagu dans une célèbre lettre en 1749¹. Ainsi sont nées les vacances actives, qui existent encore aujourd'hui. La seule différence étant qu'à quarante-sept semaines de travail nous ajoutons encore cinq semaines de labeur.

En effet, grâce à Billy Butlin, les travailleurs d'aujourd'hui sont occupés, en bonne santé et efficaces pendant leurs vacances. Toute une génération de travailleurs était si habituée à un travail constant et à un emploi du temps contrôlé par un inconnu qu'elle ne savait pas se divertir par elle-même et avait besoin d'être divertie. Une journée passée dans un centre de vacances Butlin signifiait un tourbillon continu d'activités que le paysan du XVII^e aurait trouvé absurde. Après un réveil à 7 h 30, les vacanciers étaient soumis à un stupéfiant éventail d'activités : nage, bowling, billard, tennis de table, jardinage, danse, canotage, tennis, cricket, concert, concours de beauté, entraînement physique, fête foraine, golf, équitation, excursions, théâtre. Le repos ne figurait pas au menu, comme l'avait découvert l'humoriste américain Art Buchwald lors d'une visite à un centre de vacances Butlin en 1957. Il écrivit à la fin d'une journée de joyeusetés : « Nous avons besoin de nous asseoir sur un banc pour nous reposer avant le déjeuner. Un employé en uniforme s'approcha de nous l'air inquiet : "Que se passe-t-il ? Vous ne vous amusez-pas ?" » La réflexion, la paresse, la méditation, de telles aspirations n'étaient pas admissibles dans le monde de Butlin. Le divertissement non-stop était à l'ordre du jour afin que les masses retournent à leur poste de travail toutes ragaillardies. Les enfants allaient au Beaver Club (« Club du Blaireau »), où le code moral suivant était enseigné :

« B signifie : Bon avec les animaux tu seras ;

E : Enthousiaste pour aider les autres tu seras ;

A : À jamais propre et bien ordonné tu seras ;

V : Victoire par le *fair play* tu remporteras ;

E : Énergie au travail et au jeu tu dépenseras ;

R : Respect pour les parents et les personnes âgées tu montreras. »

Les camps de vacances Butlin furent les successeurs naturels des premiers congés au bord de la mer, introduits en 1871 en Angleterre. Avant la révolution industrielle, les jours de loisirs étaient déterminés par l'Église et les jours fériés étaient ceux des fêtes des saints. Le siècle du dur labeur a érodé ces vacances. Dans sa grande mansuétude, l'État décida, au début des années 1870, de garantir deux jours de congé par an. Mais, une fois encore, ces jours de congé étaient défendus seulement en fonction de leur utilité, comme le dit un rapport officiel de l'époque :

« Ils permettent à beaucoup de travailleurs de visiter régulièrement nos expositions nationales, d'être éclairés non seulement au sujet de la grandeur commerciale de leur pays, mais aussi du rôle important qu'ils vont eux-mêmes jouer pour sa promotion. »

Les « ouvriers », croyaient les autorités, travailleraient mieux dans les usines s'ils savaient qu'ils contribuent à une « grandeur commerciale » de leur pays. Le fait que la « grandeur commerciale » signifiait simplement la grande richesse d'une petite classe dirigeante était probablement caché à ces humbles ouvriers. De grandes sociétés utilisent les mêmes tactiques aujourd'hui en encourageant leurs employés à faire partie d'une « équipe » travaillant pour de grandes causes.

Les congés payés ont conduit à cet important phénomène des journées à la mer, ainsi décrites par un contemporain :

« Une masse indistincte de voitures, de taxis, de charrettes, de calèches, de chevaux, de poneys, de chiens et de gens : hommes, femmes, enfants, nounous ; et enfin, les plus encombrants : les bébés et les cabines de change [...] de petits garçons avec des pelles, des nounous avec des bébés, des mamans avec des travaux de couture, des jeunes femmes lisant des romans, des jeunes hommes se prenant pour Lord Byron, arborant des cannes et des lorgnons, des hommes plus âgés avec des journaux, des bâtons et des lunettes³. »

Le passage ci-dessus est teinté d'un léger snobisme. Les gens cultivés et délicats de l'époque fuyaient le spectacle des foules s'amusant et celui des clercs et des travailleurs s'amusant le long des rivières ou au bord de la mer, profitant du sentiment d'être leurs propres maîtres. Jerome K. Jerome les appelait les « Henri et Henriette ». L'écrivain réaliste George Gissing laissait en 1892 un témoignage horrifié :

« Aujourd'hui, c'est férié, et les rues sont envahies par la foule. On ne perçoit jamais avec autant d'évidence la vulgarité des gens que durant les vacances. Leur notion de vacances consiste à se rendre en foule à un endroit où règne une chaleur accablante, comme le Crystal Palace, et à s'asseoir pour prendre un verre et se quereller. Des enfants tristes sont traînés de-ci, de-là, hurlants, et sont battus pour cela⁴. »

Gissing plaidait donc pour des journées de travail plus courtes, pour une meilleure qualité de vie tout au long de l'année :

« L'idée de réserver des jours des vacances pour le grand public est hautement absurde et ne fera que du mal. Ce que nous voulons est une diminution des heures travaillées tout au long de l'année afin que tout travail cesse à 16 heures. L'idée d'heures de loisir deviendrait familière aux gens et ils apprendraient à en faire un bon usage. Bien sûr, c'est impossible aussi longtemps que le travail est un but en lui-même. Le travail, ce qui est réellement nécessaire pour la santé, le confort et le luxe de l'adulte, pourrait être réalisé en trois ou quatre heures par jour. Il y a beaucoup de travail parce qu'il y a beaucoup d'argent à gagner. Chacun doit se battre contre son voisin pour vivre, l'épicier gardant son magasin ouvert jusqu'à minuit et demi a un avantage sur celui qui ferme à minuit. Le travail n'est pas une fin en soi, seulement un moyen. Mais nous, aujourd'hui, nous en faisons une fin en soi et les trois quarts des gens ne peuvent rien comprendre d'autres⁵. »

Cet extrait semble plaider non pour plus de richesses, mais pour plus de pauvreté. Si nous étions heureux avec moins, ne s'ensuit-il pas que nous devrions travailler moins, puisque nous aurions alors besoin de moins d'argent ?

Nos vacances aujourd'hui souffrent toujours de l'effet Butlin. Elles sont surorganisées et exigent d'être joyeux sous peine de péché. Dans *The Idler*, nous avons publié un article de la journaliste Fiona Russell Powell sur les voyages organisés, sous le titre évocateur : « Mon malheur au milieu des vacances bon marché des autres. » Nous patientons dans les aéroports parmi les hordes de passagers, nous nous perdons en cherchant à rejoindre notre villa de vacances, nous dépensons des fortunes en location de voiture. Nous perdons nos passeports et nous nous faisons voler nos bagages, nous nous rendons compte seulement le dernier jour que le monastère local vend du vin bon marché délicieux. Les deux semaines passent vite et nous commençons à nous acclimater aux coutumes étrangères au moment de rentrer chez nous. Et puis, il y a ces avatars absurdes des Butlin, les vacances actives, avec du parachutisme, du saut à l'élastique, du canyoning... Tout pour vous empêcher de penser combien vous brûlez d'envie d'en coller une à votre patron.

Nous sommes malgré tout toujours très peu servis en ce qui concerne les jours de congés. Ces soixante-dix dernières années, la semaine de congés payés est devenue cinq semaines en France et deux semaines aux États-Unis – cette maigre allocation est même refusée par les travailleurs les plus ambitieux. Peut-on appeler cela de la civilisation ? Deux semaines au soleil comme récompense de cinquante semaines de dur labeur. Parlons plutôt de déséquilibre. Dans les sociétés antiques, on se reposait davantage :

« Dans l'Égypte ancienne, la superstition populaire interdisait de travailler durant un cinquième de l'année. Dans l'Athènes classique, il y avait 50 ou 60 jours de fête par an. À Tarente, lors de sa période faste, il y avait davantage de jours de fête que de jours travaillés. Dans l'ancien calendrier romain, il y avait 108 jours pendant lesquels, pour des raisons religieuses, aucune affaire judiciaire ou autre affaire publique ne pouvait être réglée. Dans le calendrier julien, le nombre de ces jours chômés était plus important encore », écrit J.A.R. Pimlott dans son ouvrage sur les vacances⁶. Je trouve incroyable qu'avec toutes nos richesses et nos machines nous ayons réussi à réduire notre temps de loisir, et non de travail, par rapport aux années précédant 1800. Nous avons les week-ends, certes, mais ils sont consacrés à un autre genre de travail, les courses. Nous jouons alors un autre de nos rôles, celui du consommateur. Le supermarché, loin d'être bon marché, rapide et pratique, consomme du temps, de l'argent et donne mal à la tête. Où sont passées les séances de flâneries dans les magasins locaux ?

À une époque, le travail et le jeu étaient confondus. L'idée de vacances comme une échappée de l'enfer du travail est une idée relativement récente. Les vacances ont été inventées précisément au moment où l'on en a eu besoin, lorsque la notion d'emploi est devenue réalité, lorsque le monde du travail est devenu si désagréable qu'il était absolument nécessaire de prendre des vacances pour nous empêcher de devenir fous. Avant que tout le monde n'ait un emploi, on avait moins besoin de prendre des vacances organisées vu le grand nombre de jours fériés et chômés. Nos loisirs se confondaient avec le travail : s'occuper des enfants, nourrir les cochons ou les poules pouvait se faire en même temps. Selon E.P. Thompson dans *Les Usages de la coutume* :

« Le terme “loisir” est, bien sûr, lui-même anachronique. Dans une société rurale où la culture de petite taille et l'économie domestique persistaient, et dans de larges pans de l'industrie manufacturière, l'organisation du travail était si diverse et si irrégulière qu'il est fallacieux d'opérer une distinction nette entre “travail” et “loisir”. D'un côté, les occasions sociales se mêlaient au travail – les marchés, la tonte des moutons et les moissons, l'approvisionnement et l'expédition des matières premières, et ainsi de suite tout au long de l'année. De

l'autre, un capital émotionnel très important était investi, non pas au fur et à mesure de samedis soir et de dimanches matin, mais dans les occasions spéciales qu'étaient les fêtes et les réjouissances. Plusieurs semaines de dur travail et de régime frugal étaient compensées par l'attente (ou le souvenir) de ces occasions, quand la nourriture et la boisson étaient abondantes, quand se multipliaient les rencontres entre hommes et femmes et toutes sortes d'interactions sociales, et que la dureté de la vie était oubliée. Pour les jeunes, le cycle sexuel de l'année reposait sur ces festivités. »

Le développement des vacances a traditionnellement été considéré avec suspicion par les autorités, s'inquiétant de voir la plèbe « perdre » son temps à boire plutôt qu'à s'instruire ou à ingurgiter leur propagande. Les vacances de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle étaient différentes des jours de fêtes préindustriels des saints, car elles étaient contrôlées d'en haut. Si le gouvernement pouvait enfin légiférer sur le loisir, alors l'idée de prolos en train de se divertir pourrait devenir moins menaçante pour l'ordre social. Oliver Cromwell (1599-1658) ayant interdit les divertissements, le premier acte du roi Charles II à la Restauration a été de rétablir les jours de fêtes supprimés par le républicain bien intentionné. L'auteur de *Robinson Crusoé*, Daniel Defoe (1660-1731), a compté 6 325 arbres de mai érigés dans les cinq années suivant la Restauration. Avoir accordé plus de temps libre était un acte très libéral de la part d'un monarque, lui-même libertin, car les congés, et surtout les congés d'origine populaire, comme le 1^{er} mai, ont toujours été considérés comme des lits de séditions.

« Le 1^{er} mai international contre la journée du Travail aux États-Unis : d'un côté un jour exprimant l'émancipation de la classe ouvrière, de l'autre un jour exaltant les chaînes du travail » est le très long titre d'un pamphlet socialiste rédigé vers 1913 par Boris Reinstein (1866-1947) opposant le 1^{er} mai traditionnel et populaire au jour officiel du travail, férié, instauré par le gouvernement américain en 1883. L'auteur interprète la journée du Travail comme un morceau de sucre pour faire passer la pilule capitaliste plus facilement. Ce pamphlet explique en quoi le 1^{er} mai traditionnel est au contraire une fête populaire spontanée de la liberté « pour montrer au monde que les travailleurs sont tous membres de la même classe : le prolétariat, les sans-propriété, les salariés, se défiant de la classe capitaliste. Lorsque la police et les cosaques de différents pays apparaissent sur la scène le 1^{er} mai, c'est toujours pour donner des coups, arrêter, blesser et tuer des travailleurs. Car la police et les cosaques reconnaissent que le nouveau 1^{er} mai est le fer de lance de la révolution sociale. »

Les manifestations contre le capitalisme sont régulièrement réprimées encore

aujourd'hui. Boris Reinstein écrivait que la journée du Travail est un édulcorant pour les travailleurs :

« La nouvelle journée du Travail aux États-Unis est un “cadeau” que les travailleurs ont reçu des mains de leurs maîtres. Pour ne pas être chassé, un vampire suçant le sang d'une personne endormie évente sa victime avec ses ailes afin d'atténuer la douleur, pour l'empêcher de se réveiller. Ainsi, la journée du Travail a été créée par les capitalistes américains pour éventer le géant endormi, la classe ouvrière américaine, pendant que le capitaliste suce son sang. Ce jour-là, les chaînes du salariat sont retirées de ses membres, elle est l'héroïne du jour, ses maîtres se tiennent devant elle, faussement humbles. Leurs porte-parole la cajolent avec force flatteries dans la presse, au pupitre et dans les réunions politiques, et l'imbécile bombe le torse avec fierté. Mais une fois ce jour de parodie passé, les maîtres qui gardaient un sourire en coin éclatent d'un rire sardonique, un rire que n'entend pas l'esclave. Ils lui remettent les chaînes et lui font entendre à nouveau le claquement du fouet de la faim et de l'esclavage. »

La révolution socialiste n'a pas eu lieu et aujourd'hui les Américains travaillent deux mille heures par an, c'est-à-dire neuf heures par jour. Dans *The Overworked American*⁷, Juliet Schor montre que les Américains travaillent un mois de plus dans l'année qu'il y a trente ans.

La culpabilité explique la façon impitoyable dont nous nous traitons, dit Nietzsche dans *Généalogie de la morale* (1887). Il s'agit du sentiment d'être endetté : le mot anglais *guilt* (« coupable ») a la même racine que *gold* (« or ») et que l'allemand *geld* (« argent »). Nous nous sentons coupables de prendre du temps pour nous, comme si nous ne faisons pas notre part pour la collectivité à laquelle nous devons tant. Les vacances doivent être utiles, on ne peut pas prendre un congé pour lui-même. « J'ai vraiment besoin de vacances », disons-nous, sous-entendant que nous avons besoin de nous reposer un peu avant de retourner à notre labeur avec une force renouvelée. En 1882, Nietzsche condamnait cette autoflagellation émergente, dans le *Gai Savoir* :

« Il y a une barbarie dans la soif de l'or chez les Américains : et leur hâte sans répit au travail – le vice proprement dit du Nouveau Monde – déjà commence à barbariser par contamination la vieille Europe et à y répandre une stérilité de l'esprit tout à fait extraordinaire. Dès maintenant, on y a honte du repos : la longue méditation provoque presque des remords. On ne pense plus autrement que montre en main, comme on déjeune, le regard fixé sur les bulletins de la Bourse – on vit comme quelqu'un qui sans cesse “pourrait rater” quelque chose. “Faire n'importe quoi plutôt que rien” – ce principe aussi est une corde propre à étrangler toute culture et tout goût supérieurs. Et de même que visiblement

toutes les formes périclissent à cette hâte des gens qui travaillent, de même aussi périclissent le sentiment de la forme en soi, l'ouïe et le regard pour la mélodie des mouvements. La preuve en est que cette grossière précision, que l'on exige partout à présent dans toutes les situations où l'homme pour une fois voudrait être probe avec les hommes, dans les contacts avec les amis, les femmes, les parents, les enfants, les maîtres, les élèves, les chefs et les princes – on n'a plus de temps ni de force pour des manières cérémonieuses, pour de l'obligeance avec des détours, pour tout l'esprit de la conversation et pour tout *otium* en général. Car la vie à la chasse du gain contraint sans cesse à dépenser son esprit jusqu'à épuisement alors que l'on est constamment préoccupé de dissimuler, de ruser ou de prendre de l'avantage : l'essentielle vertu, à présent, c'est d'exécuter quelque chose en moins de temps que ne le ferait un autre. Et de la sorte, il ne reste que rarement des heures où la probité serait permise : mais à pareilles heures on se trouve las et on désire non seulement pouvoir "se laisser aller", mais aussi s'étendre largement ou lourdement. C'est conformément à cette pente que l'on rédige maintenant ses lettres : lettres dont le style et l'esprit seront toujours le "signe du temps" proprement révélateur. S'il est encore quelque plaisir à la vie de société et aux arts, ils sont du genre de ceux que se réservent des esclaves abrutis par les corvées. Quelle affliction que cette modestie de la "joie" chez nos gens cultivés et incultes ! Quelle affliction que cette suspicion croissante à l'égard de toute joie ! Le travail est désormais assuré d'avoir toute la bonne conscience de son côté : la propension à la joie se nomme déjà "besoin de repos" et commence à se ressentir comme un sujet de honte. "Il faut bien songer à sa santé", ainsi s'excuse-t-on lorsqu'on est pris en flagrant délit de partie de campagne. Oui, il se pourrait bien qu'on en vienne à ne point céder à un penchant pour la *vita contemplativa* (c'est-à-dire pour aller se promener avec ses pensées et ses amis) sans mauvaise conscience et mépris de soi-même. – Eh bien ! Autrefois, c'était tout le contraire : c'était le travail qui portait le poids de la mauvaise conscience. Un homme de noble origine cachait son travail, quand la nécessité le contraignait à travailler. L'esclave travaillait obsédé par le sentiment de faire quelque chose de méprisable en soi : – le "faire" lui-même était quelque chose de méprisable. "La noblesse et l'honneur sont seuls admis à l'*otium* et au *bellum*" : voilà ce que proclamait la voix du préjugé antique ! »

Voici ce que dit Nietzsche : si nous parvenons à nous débarrasser du sentiment de culpabilité collective quant au fait de nous divertir, alors la coutume de prendre des congés seulement quand nous y sommes autorisés par une autorité extérieure ou par notre moi intérieur en prendra un coup. Le terme loisir vient du latin *licere*, signifiant « être permis ». Nous sommes les seuls responsables

d'avoir délégué la gestion de notre temps libre à d'autres.

Pouvons-nous compter sur les syndicats pour améliorer nos vies ? Non, car ils font partie du problème. Ils croient au vieux mythe « le temps, c'est de l'argent ». Leurs campagnes pour un salaire juste paralysent les travailleurs et limitent leurs perspectives à une modeste augmentation de salaire ou à des améliorations insignifiantes de leurs conditions de travail. Ce n'est pas de la liberté, mais une couche de peinture dorée sur leur cage. Les syndicats ont certes fait du bien ces deux cents dernières années en obtenant l'abolition du travail des enfants ou la réduction régulière de la durée de la journée de travail – même s'ils ont inventé les heures supplémentaires, encourageant ainsi le retour à la journée de onze heures afin de gagner décemment sa vie. Quand je faisais des déménagements, je me souviens avoir été ravi lorsque nous avons travaillé un jour durant onze heures, car nous allions être payés davantage. Mais j'ai perdu onze heures dans mon existence.

Nous les paresseux, nous devrions nous mobiliser pour obtenir davantage de jours de vacances. Le travail trois ou quatre jours par semaine et de trois à quatre heures par jour serait plus supportable. Le passage aux 35 heures en France à la fin des années 1990 a augmenté les longs week-ends et les sorties en bord de mer. Mais ces initiatives apparemment bienveillantes venant d'en haut sont une forme de contrôle social. Elles enlèvent aux festivités leur spontanéité.

Quand prendre ses vacances ? Loin des pics d'affluence ! Vous pouvez prendre vos vacances en septembre, travailler pendant les heures creuses, voyager en semaine, rester à la maison le vendredi et le samedi. Bref, voyager et prendre ses vacances à contretemps. Prendre le bus à 11 heures du matin est une expérience agréable. Si vous pouvez éviter de vous déplacer en même temps que tout le monde, vous reprendrez le contrôle de votre vie. Ce qui signifie se mettre à son compte, devenir travailleur indépendant : un choix rarement regretté par les anciens esclaves salariés.

Charles Handy, spécialiste du management, propose une méthode d'organisation de son temps en le segmentant. Il m'a un jour expliqué la façon dont il procède pour lui-même : « J'ai calculé que j'avais besoin de 100 jours par an pour gagner ma vie. Je le fais en donnant des cours lors de séminaires. J'ai besoin de 100 jours pour lire et écrire, et environ 50 jours pour mes engagements militants. Ce qui me laisse 115 jours libres, consacrés à boire, manger et à découvrir la Toscane. »

Theodore Zeldin a conseillé le retour de l'année sabbatique : « Le week-end n'est que la moitié du sabbat. Dieu a aussi prescrit aux Juifs de prendre un congé tous les sept ans, durant lequel ils cessent de cultiver la terre, annulent leurs dettes

et libèrent leurs esclaves. Le XXI^e siècle pourrait inscrire l'année sabbatique parmi les droits de l'homme. [...] Maintenant que l'espérance de vie a doublé, on ne peut plus considérer que la vie n'offre qu'une chance dans une seule profession ; [...] l'année sabbatique devrait avoir un avenir en offrant aux gens la possibilité de changer de direction, ou tout bonnement en leur donnant le temps de faire ce qu'ils ne peuvent pas d'ordinaire, notamment penser, ou faire de longues promenades. »

L'ancienne année sabbatique juive fut l'inspiration du journaliste William Benbow (1787-1864) pour proposer de Grandes Vacances nationales. Quatre semaines par an, d'affilée :

« Tous les sept ans, les Juifs faisaient un festival continu. Des vacances toute une année ! Il fallait qu'un peuple soit heureux et dispose de suffisamment de provisions pour pouvoir cesser le travail manuel et se cultiver pendant un an ! Nous, les Anglais, devons être dans un triste état si, au milieu de la civilisation et de l'abondance, nous ne pouvons pas prendre un mois de vacances et cesser le travail pendant le court temps de quatre semaines ! »

Benbow écrivait en 1832, à l'époque où la nouvelle classe ouvrière travaillait entre dix et douze heures par jour, avec un seul jour de congé par semaine, quelques-uns à Noël et à Pâques, et pas de congés annuels. Son projet de Grandes Vacances nationales n'a jamais été mis en œuvre : cela aurait sans doute contribué à ouvrir les yeux du prolétariat et à provoquer encore plus d'émeutes.

Ce projet aurait mené à la surpopulation des centres de vacances comme ce que nous voyons aujourd'hui. Pour ceux qui souhaitent vivre une vie plus paresseuse, la solution est de déménager dans un endroit fréquenté par des vacanciers et de travailler de façon flexible. Vous pouvez alors prendre du temps pour aller sur la plage le mercredi et non, comme tout le monde, le week-end. Hier par exemple, le soleil brillait, nous sommes allés visiter le château de Watermouth dans le nord Devon. Je n'irais pas là-bas un jour férié en même temps que tout le monde. Comme je vis dans le Devon, je ne ressens pas le désir de prendre des vacances. Je travaille le matin et je prends mes vacances l'après-midi. Je n'ai rien contre les voyages, les longs week-ends, les pauses pour rendre visite à des amis et aller à des mariages, mais l'idée d'une quinzaine de jours au soleil m'attire de moins en moins. Le coût et les embarras ne me semblent pas en valoir la peine.

Une autre solution plus radicale est d'abandonner complètement l'idée de vacances et d'échapper à l'état d'esprit opposant le travail et la vie. Quand vous vivez avec paresse, vous n'avez pas de travail auquel échapper. Si vous travaillez avec enjouement, pourquoi vous évader ? L'acteur Keith Allen me suggéra cette

idée dans un entretien publié dans *The Idler* : « Les vacances ne signifient rien pour moi, parce que j'ai l'impression d'être en vacances tout le temps. » De même, le comédien et écrivain Arthur Smith explique : « Je suis en vacances toute ma vie durant. » Voilà qui me paraît avisé. Même Billy Butlin fournissait le même conseil. « Le secret du succès dans la vie est d'aimer votre travail. Mettez-vous à votre compte avec confiance dès que possible. » Ce qui revient, comme Henry Miller, à dire zut au patron.

Les vacances étaient auparavant les jours de fêtes des saints où les paysans et les nobles se défoulaient. Les gens ne partaient pas en vacances mais organisaient leurs propres divertissements. Il y avait de nombreux jours fériés. Ces jours fériés sont ensuite devenus des vacances saines et actives, mais restreintes à une minorité. Puis ils sont devenus quelque chose de bon et de sain, contrôlé par l'État, destiné aux masses. Les vacances se sont sécularisées et les jours fériés des saints (*holy days*) se sont transformés en vacances (*holidays*). Cela dit, il me semble valoir la peine de mener des campagnes pour obtenir davantage de jours de congé. Nous devrions retrouver les dates des anciens jours fériés et obliger nos gouvernants à les rendre chômés. Et puis non. Tout compte fait, nous devrions laisser tomber l'idée de faire du lobbying et prendre un jour de congé non officiel, le jour du paresseux.

Les vacances actuelles nous infligent un fichu travail. Mon amie Victoria, au lieu de claquer des centaines d'euros pour partir en vacances, préférerait plutôt recourir aux services d'une cuisinière, d'une femme de ménage et d'une nounou pendant deux semaines et rester à la maison, dans le grand luxe. Le vrai paresseux rejette évidemment la notion même de jours de congé, car ne sont-ils pas étroitement liés au travail ?

1. *The Letters of Mrs. Elizabeth Montagu*, Volume 3, Londres, Matthew Montagu, 1813.

2. *Detroit Free Press*, 15 septembre 1957, page 60. Notre traduction.

3. Stone, Elizabeth, *Chronicles of Fashion, From the Time of Elizabeth to the Early Part of the Nineteenth Century*, in *Manners, Amusements, Banquets, Costume*, Londres, Richard Bentley, 1845. Notre traduction.

4. *The Collected Letters of George Gissing : 1881-1885*, George Gissing, Paul F. Mattheisen, Arthur C. Young, Pierre Coustillas, Athens, Ohio University Press, 1991. Notre traduction.

5. *Idem*.

6. Pimlott, J.A.R., *The Englishman's Holiday. A Social History*, Londres, Faber & Faber, 1947. Notre traduction.

7. Schor, Juliet, *The Overworked American, The Unexpected Decline of Leisure*, New York, Basic Books, 1992.

7 heures

De la rêverie

*« Père ! Oh père ! Que faisons-nous ici
Dans cette terre de crainte et de peu de foi ?
Le pays des rêves est bien, bien meilleur
Par-dessus les rayons de l'étoile du matin. »*

William Blake, *Le Pays des rêves*, 1784.

« Rêveur à plein-temps ! »

Réponse de David St Hubbins sur ce qu'il serait
s'il n'était pas une star de la chanson.

Comme les paresseux authentiques doivent souffrir de leurs rêves ! Combien cruels sont les bureaucrates, professeurs et usuriers qui nous expliquent que nos visions sont des illusions et des pertes de temps ! Selon eux, nous avons la tête dans les nuages. Nous devons cesser de rêvasser et de regarder par la fenêtre. Lorsque nous confions nos projets extravagants à nos proches, ils nous répondent par un cassant : « Tu rêves. » Les rêves et la paresse vont de pair. Ils seraient les fruits stériles et frivoles d'un « cerveau en délire », comme l'affirme le Mercurio réaliste et terre-à-terre de Shakespeare à l'idéaliste Roméo dans *Roméo et Juliette*. Les rêveurs, toujours « dans la lune », sont enjoint à vivre « dans le monde réel ».

Nous pourrions tout de même nous interroger sur la définition de ce « monde réel ». Cela signifie-t-il un rude labeur tout le jour durant pour produire des objets inutiles qui nous appauvriront et rendront les autres moins heureux ? Ou encore la politique politicienne, les polices d'assurance, les plans de retraite, les objectifs à atteindre, les présentations PowerPoint, les dettes, le prélèvement automatique et le cirage de pompes des patrons de multinationales ? Un « monde réel », sans joie, raisonnable et ponctuel ? Et qui nous dit que ce monde prétendument réel n'est pas celui que nous créons pour nous détourner du

monde qui réside en notre esprit ? Ces deux mondes sont le produit de l'imagination et du langage. Je ne vois pas pourquoi nous devrions privilégier l'un au détriment de l'autre.

Le vrai devoir de tout paresseux digne de ce nom est de réunir ces deux mondes, d'harmoniser le monde des rêves et le monde de notre quotidien. Il serait stupide de faire comme si les factures d'électricité, les stations-service, les prêts et les couches-culottes n'existaient pas. Ils existent bel et bien. J'essaie souvent d'y échapper mais ils finissent toujours par me retrouver. Cette pile de factures, ces corvées à accomplir et ces taches sur le sol ne semblent pas vouloir se résorber toutes seules.

Voici la célèbre démonstration du Dr Johnson pour établir l'existence de la dure réalité du monde matériel, racontée par son biographe James Boswell : « Au sortir de l'église, nous discutâmes un moment des ingénieux sophismes de l'évêque Berkeley visant à démontrer l'inexistence de la matière, ou à la considérer simplement comme une pure apparence.

« Je fis remarquer que bien que nous sachions que cette doctrine est fausse, il nous est impossible de la réfuter. Je n'oublierai jamais l'alacrité avec laquelle Johnson me répondit, en frappant du pied de toute sa force contre une grosse pierre, qui en fut ébranlée : "Voilà comment je la réfute !" »

Les cogneurs de pierre ont marqué un point, c'est certain. Mais il est toutefois périlleux de dédaigner ou d'ignorer le monde des rêves, car il existe aussi. Par rêves, j'entends trois phénomènes.

Le premier : les étranges visions et histoires qui nous viennent lorsque nous dormons.

Le deuxième : les vagabondages semi-conscients de l'esprit, ces « rêves éveillés ».

Le troisième : nos visions d'un monde meilleur, lorsque l'on suit ses rêves, parfois appelées « idées loufoques ».

Pour vivre notre monde onirique de façon fructueuse, arrêtons d'ignorer le premier type de rêves. Le monde des rêves est le cyberspace originel, notre réalité virtuelle intérieure. Nos rêves nous transportent dans d'autres mondes et nous aident à donner du sens à notre vie de tous les jours. Rêver nous relie à notre précieux inconscient. N'est-il pas étonnant qu'une activité si consommatrice de notre temps soit si fréquemment dédaignée ? Nous sommes ancrés dans nos rêves, ils sont au centre, écoutons-les.

Les rêves font tourner le monde. Nos rêves nocturnes emplissent notre subconscient d'étranges réflexions. Dans nos rêves, notre esprit vagabonde librement, nous pouvons voler, chanter, accomplir des exploits. Je rêve parfois

que je suis très bon au skate-board. Nous faisons des rencontres érotiques avec des stars, les visages des gens ne sont pas tout à fait les mêmes et se confondent comme dans une peinture surréaliste. Les choses ne sont pas comme elles apparaissent habituellement : « C'était ma maison, mais cela n'y ressemblait pas. » La réalité, la logique et la raison s'envolent par la fenêtre. La disparition des règles et la totale absence d'autocontrôle peuvent libérer une grande inspiration pour un esprit créatif. Simone de Beauvoir écrivait dans *Tout compte fait* :

« Dans l'ensemble, c'est avec plaisir qu'en m'endormant je vais au-devant de mes aventures nocturnes, c'est avec regret que le matin je leur dis adieu. [...] J'aime l'imprévu et surtout la gratuité. [...] C'est pourquoi souvent le matin je m'efforce de les reconstruire avec ces lambeaux qui flottent derrière mes paupières, scintillants, mais évanescents¹. »

Et le réalisateur Luis Buñuel (1900-1983) faisait des rêves qui éclairaient sa vie :

« Si on me disait : il te reste vingt ans de vie, que veux-tu faire des vingt-quatre heures de chacun des jours que tu vas vivre ? Je répondrais : donnez-moi deux heures de vie active et vingt-deux heures de rêve, à condition que je puisse m'en souvenir – car le rêve n'existe que par la mémoire qui le caresse. J'adore le rêve, même si mes rêves sont des cauchemars, ce qui est le plus souvent le cas². »

On peut supposer que, deux heures par jour, Buñuel tirait son art de ses visions. L'écrivain Robert Louis Stevenson s'inspirait de ses rêves pour créer complots et personnages pour ses romans. Il disait que ses cheftaines faisaient la moitié du travail pendant son sommeil. Ses cheftaines ressemblaient aux « elfes bavards du cyberspace », tels que décrits par Terence McKenna alors qu'il était sous l'emprise de stupéfiants : des fées et des farfadets malicieux, polissons, lui disant ses quatre vérités.

Les exemples des facultés créatrices du rêve sont nombreux. Ainsi, le personnage de Kubla Khan, empereur mongol, est venu à Coleridge dans un rêve ; l'air de *Yesterday* est également venu à Paul McCartney dans un rêve. Mary Shelley a imaginé le personnage de Frankenstein lors d'un rêve éveillé, Einstein a déclaré que la théorie de la relativité lui est venue pendant un rêve, Descartes a fait un rêve le conduisant sur la voie de son nouveau système philosophique ; ce rêve fut selon lui le moment le plus important de sa vie. Mendeleïev a rêvé du tableau des éléments périodiques après s'être assoupi à son bureau. J. K. Rowling regardait par la fenêtre en rêvassant lorsque l'histoire et les personnages de *Harry Potter* lui sont venus.

Un exemple essentiel de la façon dont ce monde des rêves pénètre notre univers est l'histoire d'*Alice au pays des merveilles*, sous la plume de l'écrivain

Lewis Carroll (1832-1898). Dans ce chef-d'œuvre de l'imagination, le monde de tous les jours est chamboulé. Il s'agit d'évoquer le regard d'un enfant sur l'absurdité du monde des adultes régi par une logique délirante et des règles ineptes. Nos grands écrivains ont brisé les barrières entre le rêve et la réalité. Une définition de la poésie pourrait être : « Le lieu où le rêve rencontre la réalité. » Écouter un bon groupe de musiciens, c'est également faire l'expérience du monde des rêves d'une autre personne faisant irruption dans le monde « réel ».

L'art de vivre est l'art de réunir le rêve et la réalité. L'un nourrit l'autre dans le cercle vertueux de la création. Voilà le véritable esprit de l'anarchie. Il devrait exister un dialogue, une harmonie entre ces deux mondes. Leur séparation en deux sphères antagonistes de l'expérience humaine, en deux façons de vivre exclusives l'une de l'autre, est une tragédie. Cette dissociation se retrouve dans d'autres domaines de l'existence : le travail et la vie ont divorcé, l'art et la science également. Les gens ont été privés de leurs propres pensées sur lesquelles des spécialistes ont mis la main.

Les experts carriéristes ont conquis de petits mondes et en ont exclu les autres – à moins de payer. Le monde de l'esprit appartient désormais aux psychanalystes, le monde du gouvernement, aux partis politiques, le monde de l'alimentation, aux supermarchés, à leurs promoteurs stipendiés comme certains grands chefs. Un seul monde a été décomposé en des myriades de mondes plus petits, tous en compétition les uns contre les autres, nous faisant éprouver un sentiment d'impuissance et d'absurdité. Nous suivons les règles établies par d'autres et nous leur demandons de l'aide. Nous sommes impuissants et nous payons les autres pour leurs conseils. Mais le rêve est libre. Il est hors commerce. Personne n'a réussi à en faire un marché, mis à part Freud et ses disciples. Il n'y a pas d'usine ni de gadget à rêves. Peut-être est-ce justement en raison de leur gratuité que nous accordons peu de valeur aux rêves. Nous sommes plus intéressés par de nouvelles voitures que par le contenu de notre esprit.

L'amour est aussi une sorte de rêve où l'on imagine un futur état de perfection. Lorsque nous sommes amoureux, nous projetons sur l'amour nos espoirs d'une vie de rêve car nous croyons que l'autre va nous aider à créer ce rêve. Coleridge décrit ce rêve comme « le désir instinctif d'une béatitude inconnue ». Quiconque a été amoureux, même brièvement, a expérimenté son effet euphorisant. Le sentiment amoureux nous jette dans un rêve éveillé, un paradis merveilleux. C'est un état dans lequel on peut entrer ou sortir. Nous pouvons oublier quelques heures que nous sommes amoureux. Mais nous nous en ressouvenons et nous laissons le sentiment s'épanouir à nouveau dans nos cœurs et nous envahir. En ce sens, comme un rêve, il s'agit d'un état temporaire.

Nous pouvons en éprouver la sensation et nous y complaire. Et le mettre de côté pour aller payer l'essence. Des relations amoureuses se brisent parce que la béatitude future ou le pays rêvé ne semble pas tenir sur le long terme. Si nous nous apercevions que le sentiment amoureux était un rêve, nous pourrions en profiter et le vivre sans pour autant le laisser nous fasciner et ensuite nous décevoir.

L'artiste recherchant un matériau brut pour forger son œuvre le trouvera dans un état hypnagogique, cet état de conscience particulier, ce monde crépusculaire entre l'endormissement et l'éveil où le rêveur est conscient de rêver et peut même avoir un contrôle de ses visions.

Le poète Coleridge était fasciné par ses propres « Rêveries » et fut le premier écrivain à leur donner une identité distincte des rêves normaux. Dans ces rêveries, écrit-il dans ses carnets autour de 1811, l'esprit met de l'ordre dans les phantasmes du sommeil. « L'imagination, vraie créatrice intérieure, organise les fragments éparés du chaos de la mémoire. » L'imagination, cette sorte d'imprésario de l'âme, dirige nos rêveries. Nous avons besoin, écrivait Coleridge, « d'une théorie pour cet état de rêve plus actif afin d'expliquer et de classifier ces étranges sensations comme le matériau organique de la peur, de l'espoir, de la colère, de la honte, et du remords, le plus fort de tous. La solution à ce problème jetterait des doutes sur le dogme actuel selon lequel les formes et les sensations perçues durant le sommeil ne seraient que l'écho de nos expériences et de nos pensées à l'état de veille. »

L'état hypnagogique décrit est plus souvent appelé un état de « rêve lucide ». C'est, écrit Paul Martin dans *Counting Sheep* : « Une sorte de rêve dans lequel le rêveur est pleinement conscient au moment où il rêve. Il est plus clair et plus marquant que les rêves ordinaires. Les rêves lucides sont l'expression de nos désirs et fantasmes³. »

Le premier pas pour encourager ce rêve lucide et le grand voyage dans la paresse est le même : jetez votre réveil. Vous avez besoin de dormir, alors réveillez-vous naturellement. Paul Martin conseille : « Lorsque vous vous réveillez le matin, entraînez-vous à penser à vos rêves, avant de les oublier et avant que les pensées de l'état de veille ne les remplacent. » Apprenez à reconnaître les moments où vous rêvez. Et demandez-vous, lorsque vous êtes éveillé, si vous êtes en train de rêver. Cette habitude vous aidera à retenir vos rêves. Le rêve lucide est une façon gratuite de se divertir et d'améliorer votre qualité de vie. Le rêveur lucide peut faire de merveilleuses expériences pendant son état de veille pour améliorer son humeur au courant de la journée. »

Et ça marche !

Les rêves éveillés, les rêves lucides, les rêveries sont une source de plaisir en eux-mêmes et peuvent être utiles pour nous aider à imaginer une vie idéale. Soyons courageux, paresseux de cœur ! Nous nous laissons prendre à un double piège : nous travaillons si dur que nous ne nous accordons pas de temps pour rêver, et donc nous continuons de travailler parce que nous n'avons pas eu le temps de rêver à une alternative. Si vous vous êtes fait virer, je vous suggère d'en rendre grâce au Très-Haut. C'est pendant une période de chômage que j'ai conçu la revue *The Idler*. Je passais de longues journées au lit et dans mon bain. Cette période riche en épisodes hypnagogiques (même si je culpabilisais) m'a donné les bases d'un nouveau travail que j'aime beaucoup. À une période plus reculée encore, je me trouvais au lit et j'imaginai mon avenir idéal. Cela donnait ceci : vivre sur l'île d'Eigg, une île écossaise reculée et la plus belle du monde, écrire et lire le matin, couper du bois l'après-midi, et passer le soir à boire à Dean Street, dans le quartier londonien de Soho. Bien entendu, c'était impossible. Toutefois, durant les sept mois passés à écrire cet ouvrage, j'ai vécu dans un endroit magnifique, j'ai travaillé tous les matins et passé les après-midi au jardin, sur les falaises ou dans mon cabanon, et j'ai passé mes soirées à manger, à boire et à discuter. Mon rêve est devenu réalité à quelques détails près.

Suivez vos rêves : ce conseil est si souvent répété qu'il est devenu un cliché. Mais cela vaut la peine d'y réfléchir un moment. Trop souvent, pour notre société de consommation, suivre ses rêves et gagner beaucoup d'argent, ou être célèbre, ou les deux, sont synonymes. Des rêves distillés par les magazines. L'argent et la gloire, nous fait-on croire, nous donneront la liberté et l'indépendance que nous désirons.

Nous sommes des êtres naturellement volontaires. Quiconque a des enfants connaît leur nature impérieuse. Ils ne veulent pas obéir. Voici pourquoi nous avons inventé une série de procédés : punitions, récompenses, menaces, gâteries, pas de télé, pas de chocolat, afin que les enfants suivent notre volonté. « Brisez leur volonté le plus tôt possible » était le conseil glaçant du méthodiste John Wesley. De même, nous les adultes avons créé une batterie de techniques pour opprimer et soumettre notre propre volonté. Être riche et célèbre reste un rêve lointain que nous abandonnons complètement sans essayer d'apporter des améliorations infimes dans notre quotidien. Le seul effort pour paraître est la participation au Loto national chaque semaine. Or les rêves ne sont pas faits d'argent. Ils vous reflètent, ils reflètent la qualité de votre vie et de votre imagination. Peut-être avons-nous peur de les accepter et nous les mettons de côté délibérément.

Le marketing moderne et la propagande des firmes utilisent abusivement le

« rêve ». Durant le boom numérique, j'ai toujours trouvé absurde la façon dont une start-up comme boo.com parlait d'elle-même, en termes presque illuminés : « Notre équipe porte un rêve. Elle fait tout pour que ce rêve se réalise. » Mais quel est ce rêve exactement ? Vendre une grande quantité de vêtements de sport à la jeunesse européenne ? Ce n'est pas un rêve, il s'agit seulement de réaliser d'importants profits.

Un vrai rêve consiste à voir ce qui échappe aux autres. Si vous avez la tête dans les nuages, vous pouvez voir le monde avec plus de hauteur. C'est peut-être pourquoi tant de poètes et de visionnaires meurent jeunes et boivent beaucoup : il leur est dur de voir la triste réalité en face. La réaction du poète à cette réalité est de créer, d'apporter de la joie dans le monde et de relater ses visions à quiconque veut bien écouter, comme le faisait Blake dans *Vala ou les Quatre Vivants*, une prophétie étonnamment précise du mal que la révolution industrielle et ses agents allaient faire à l'Angleterre :

« Ils ont transformé les arts de la vie en œuvres mortifères.

Le sablier, méprisé pour sa simplicité,

A été, comme la simple tâche du laboureur et de la roue à eau

Élevant l'eau dans les citernes, brisé et brûlé,

Parce que sa simplicité était semblable à celle du Berger ;

Et à leur place, des rouages imbriqués ont remplacé la Roue

Pour dérouter la jeunesse dans leur fonctionnement et la lier à des tâches,

Jour et nuit, myriades de l'Éternité, afin qu'elle lime

Et polisse l'airain et le fer heure après heure, pénible tâche.

La jeunesse ignore qu'elle va devoir passer ses vieux jours

Dans un état malheureux de déréliction pour obtenir quelques miettes de pain,

Ne connaissant qu'une partie du monde dont on lui fait croire qu'elle est le Tout,

On appelle cela Démonstration, au mépris de toutes les règles élémentaires de la vie⁴. »

Ou comme le note Cicéron dans *Des devoirs*⁵ : « Donc, on doit regarder comme quelque chose de bas et de vil le métier de tous ceux qui vendent leur peine et leur industrie ; car quiconque donne son travail pour de l'argent se vend lui-même et se met au rang des esclaves. »

Cette même idée est partagée depuis deux mille ans par des écrivains et penseurs comme Paul Lafargue, Bertrand Russell, Friedrich Nietzsche et beaucoup d'autres.

J'ai fait un rêve. Il s'appelle amour, anarchie, liberté. Il s'appelle paresse.

1. Beauvoir, Simone de, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1978.
2. Buñuel, Luis, *Mon dernier soupir*, Paris, Ramsay, 2006.
3. Martin, Paul, *Counting Sheep*, New York, Flamingo, 2010.
4. Notre traduction.
5. Cicéron, *Des devoirs*, I, tit. II, chap XLII, cité par Paul Lafargue dans *Le Droit à la paresse*, Paris, Allia, 1999, p. 68.

ANNEXES

À la gloire de la paresse

Où je propose un nouveau jour férié et un choix de textes très utiles à tous ceux qui cherchent à se perfectionner dans l'art de la paresse.

Pour un nouveau jour férié, la fête de Saint-Syméon

Syméon d'Émèse ou Syméon le Fou est un saint excentrique ayant vécu au VI^e siècle. Il est connu comme un « Fol-en-Christ » qui s'est entièrement dédié aux exclus. Il ne travaillait pas, se promenait tout nu et dérobait des denrées aux épiceries pour les donner aux pauvres. Je propose de déclarer le jour de sa fête, le 1^{er} juillet, « Journée mondiale de la paresse ». Ce jour chômé sera voué à manger, boire et s'amuser. J'enjoins donc le lecteur à ne plus travailler le 1^{er} juillet. Ne demandez pas l'autorisation, restez chez vous !

I. La voie de la paresse selon Po Yüchien

La tradition orientale du taoïsme présente le non-agir comme une voie spirituelle. Voici une exploration de l'art de ne rien faire d'après un grand poète taoïste :

—

« Je suis trop paresseux pour lire les taoïstes classiques, car le Tao ne réside pas dans les livres ;

Trop paresseux pour parcourir les sutras car ils ne sont pas plus profonds que le Tao.

L'essence du Tao est un vide clair et frais,

Mais qu'est-ce le vide sinon être tout le jour un idiot ?

Trop paresseux pour lire de la poésie, car si je cesse de lire, la poésie s'évanouira ;

Trop paresseux pour jouer du guqin car la musique meurt sur la corde où elle est née ; trop paresseux pour boire du vin, car au-delà du rêve de l'ivrogne, il y a les rivières et les lacs ;

Trop paresseux pour jouer aux échecs, car à côté des pions il y a d'autres puissances ;

Trop paresseux pour admirer les collines et les ruisseaux, car il est une peinture dans les portails de mon cœur ;

Trop paresseux pour faire face au vent et à la lune, car en moi réside la paresse des Immortels ;

Trop paresseux pour m'occuper des affaires de ce monde, car en moi sont ma cabane et mes possessions ;

Trop paresseux pour observer les changements de saison, car en moi sont les processions du paradis.

Les pins peuvent pourrir et les rochers s'effriter, mais je serai toujours ce que je suis¹. »

1. Notre traduction.

II. La vie contemplative selon Aristote

Pour Aristote, la vie contemplative est le meilleur chemin pour nous conduire au bonheur, comme il l'explique dans *Éthique à Nicomaque* :

—

« De plus, le bonheur semble consister dans le loisir car nous ne nous adonnons à une vie active qu'en vue d'atteindre le loisir, et ne faisons la guerre qu'afin de vivre en paix. Or, l'activité des vertus pratiques s'exerce dans la sphère de la politique ou de la guerre ; mais les actions qui s'y rapportent paraissent bien être étrangères à toute idée de loisir, et, dans le domaine de la guerre, elles revêtent même entièrement ce caractère, puisque personne ne choisit de faire la guerre pour la guerre, ni ne prépare délibérément une guerre : on passerait pour un buveur de sang accompli, si de ses propres amis on se faisait des ennemis en vue de susciter des batailles et des tueries. Et l'activité de l'homme d'État est, elle aussi, étrangère au loisir, et, en dehors de l'administration proprement dite des intérêts de la cité, elle s'assure la possession du pouvoir et des honneurs, ou du moins le bonheur pour l'homme d'État lui-même et pour ses concitoyens, bonheur qui est différent de l'activité politique, et qu'en fait nous recherchons ouvertement comme constituant un avantage distinct.

« Si dès lors, parmi les actions conformes à la vertu, les actions relevant de l'art politique ou de la guerre viennent en tête par leur noblesse et leur grandeur, et sont cependant étrangères au loisir et dirigées vers une fin distincte et ne sont pas désirables par elles-mêmes ; si, d'autre part, l'activité de l'intellect, activité contemplative, paraît bien à la fois l'emporter sous le rapport du sérieux et n'aspirer à aucune autre fin qu'elle-même, et posséder un plaisir achevé qui lui est propre (et qui accroît au surplus son activité) ; si enfin la pleine suffisance, la vie de loisir, l'absence de fatigue (dans les limites de l'humaine nature), et tous les autres caractères qu'on attribue à l'homme jouissant de la félicité, sont les manifestations rattachées à cette activité : il en résulte que c'est cette dernière qui sera le parfait bonheur de l'homme – quand elle est prolongée pendant une vie complète puisque aucun des éléments du bonheur ne doit être inachevé. » [...]

« Que le parfait bonheur soit une certaine activité contemplative, les considérations suivantes le montreront encore avec clarté. Nous concevons les dieux comme jouissant de la suprême félicité et du souverain bonheur. Mais quelles sortes d'actions devons-nous leur attribuer ? Est-ce les actions justes ? Mais ne leur donnerons-nous pas un aspect ridicule en les faisant contracter des engagements, restituer des dépôts et autres opérations analogues ? Sera-ce les actions courageuses, et les dieux affronteront-ils les dangers et courront-ils des risques pour la beauté de la chose ? Ou bien alors ce sera des actes de libéralité ? Mais à qui donneront-ils ? Il serait étrange aussi qu'ils eussent à leur disposition de la monnaie ou quelque autre moyen de paiement analogue ! Et qu'est-ce que cela peut signifier dans le cas des actes de tempérance ? N'est-ce pas une grossièreté de les louer de n'avoir pas d'appétits dépravés ? Si nous passons en revue toutes ces actions, les circonstances dont elles sont entourées nous apparaîtront mesquines et indignes de dieux.

« Et pourtant, on se représente toujours les dieux comme possédant la vie et par suite l'activité, car nous ne pouvons pas supposer qu'ils dorment, comme Endymion. Or, pour l'être vivant, une fois qu'on lui a ôté l'action et à plus forte raison la production, que lui laisse-t-on d'autre que la contemplation ? Par conséquent, l'activité de Dieu, qui en félicité surpasse toutes les autres, ne saurait être que contemplative. Et par suite, de toutes les activités humaines, celle qui est la plus apparentée à l'activité divine sera aussi la plus grande source de bonheur. »

Source : Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Livre X, chapitres VII et VIII, traduit du grec par J. Tricot, Paris, Vrin, 1990.

III. Le paresseux selon Samuel Johnson

Le Dr Johnson incarnait les paradoxes du paresseux productif. Il écrivait beaucoup mais passait aussi beaucoup de temps éveillé dans son lit. Dans l'essai suivant, il analyse le personnage du paresseux :

Vacui sub umbra lusimus

(Libre sous l'ombrage,

Avec toi j'ai joué)

Horace, Ode XXXII

« Ceux qui entreprennent de créer des revues sont souvent arrêtés au commencement par la difficulté de trouver un titre convenable. Deux écrivains, depuis les débuts du *Spectator* (« Le Spectateur »), ont pris son nom sans avoir des droits légitimes à sa succession. On a tenté de faire revivre *The Tatler* (« Le Babillard ») ; et les singulières dénominations des autres publications attestent visiblement la détresse et l'embarras des auteurs. Ils ressemblent aux naturels d'Amérique qui viennent mendier des noms chez les Européens.

« Quant à *The Idler* (« Le Paresseux »), on croira facilement qu'il n'aurait jamais trouvé son titre s'il eût exigé quelques recherches. Chaque façon de vivre a ses avantages particuliers. Le Paresseux n'aime par habitude que les choses faciles à obtenir ; il évite par là quelquefois des choses infructueuses, et quelquefois il réussit mieux que ces hommes actifs qui, méprisant tout ce qui est à leur portée, mettent aux choses un prix proportionnel à la difficulté de les atteindre.

« Si le rapport des habitudes lie les individus, le Paresseux peut se flatter d'une protection universelle. Les paresseux sont innombrables : tout homme l'est ou espère l'être. Ceux-là même qui semblent le plus différer de nous augmenteront bientôt le nombre de nos confrères. Comme la paix est la fin de la guerre, de même la paresse est le dernier terme de l'activité.

« Il n'est peut-être point de dénomination par laquelle un écrivain puisse mieux désigner sa parenté avec l'espèce humaine. On a trouvé qu'il était difficile

de donner de l'homme une définition précise. Quelques auteurs l'ont appelé un animal raisonnable ; mais d'autres ont considéré la raison comme une qualité commune à plusieurs créatures. On a aussi défini l'homme comme un animal riant ; mais quelques hommes, dit-on, n'ont jamais ri. La qualification d'animal paresseux convient peut-être mieux à l'homme : il n'en est point qui ne soit quelquefois paresseux. Au moins convient-elle à quiconque lira ce papier ; car qui peut être plus paresseux que le lecteur de la revue *Le Paresseux* ?

« Pour que la définition soit juste, la paresse doit être le caractère non seulement général, mais particulier de l'homme ; or l'homme est peut-être le seul être que l'on puisse appeler paresseux. Comment ? Parce qu'il fait à l'aide des autres ce qu'il pourrait faire par lui-même ; parce qu'il sacrifie ses devoirs et ses plaisirs à l'amour du repos.

« Il est difficile de trouver un nom dont la concurrence soit moins redoutable. Le Paresseux n'a ni rivaux ni ennemis ; l'homme affairé l'oublie et l'homme entreprenant le méprise. La jalousie et la discorde divisent communément ceux qui courent la même carrière ; mais les paresseux vivent dans une association toujours paisible ; et tel qui est le plus fameux par la paresse, rencontre avec plaisir un homme plus paresseux que lui.

« Vraisemblablement le lecteur ne demandera pas si ce papier doit être uniforme ou varié, savant ou plat, sérieux ou gai, politique ou moral, suivi ou interrompu. Que le Paresseux ait un plan, cela paraît indubitable ; car former des plans est le privilège du Paresseux. Mais, quoiqu'il ait dans la tête plusieurs projets, il ne veut pas les communiquer aujourd'hui : en voici les raisons.

« Ses auditeurs, comme il l'a remarqué très souvent, retiennent quelquefois ce qu'il oublie lui-même, et la lenteur dans l'exécution l'expose à l'usurpation de ceux qui falsifient une idée, et succombent dans l'ouvrage. D'ailleurs les plans les plus spécieux, après de longues spéculations et de pompeux développements, périssent sans avoir été essayés, et sont noircis par le souffle de la dérision sans avoir échoué.

« Enfin, que doit-on attendre de la revue *Le Paresseux* ? Lecteurs, écoutez. Les amateurs d'anecdotes, ceux qui observent les révolutions de famille, l'origine et la chute des fortunes, liront *Le Paresseux* avec intérêt et plaisir ; car le Paresseux recherche toujours et retient rarement. Celui qui fait ses délices de la médisance et de la satire, qui se plaît à voir obscurcir une réputation dont l'éclat éblouit ; celui-là, dis-je, saisira, d'un cœur palpitant, les essais du *Paresseux*. *Le Paresseux* est naturellement caustique. Quiconque n'entreprend rien croit tout d'une exécution facile, et regarde toujours comme criminels ceux qui réussissent mal.

« Je crois devoir prévenir que je ne fais aucun pacte et ne contracte aucune

obligation. Si les lecteurs qui comptent sur les talents du *Paresseux* et attendent de lui quelques agréments éprouvaient par hasard le déplaisir d'être trompés dans leur attente, tant pis pour eux : pourquoi fondaient-ils mal leurs espérances ?

« Cependant il ne faut pas désespérer entièrement. Le Paresseux, malgré son indolence, est vif ; il peut quelquefois prendre des forces et de l'activité. Il peut descendre dans les profondeurs, et s'élever dans les hautes régions ; en effet, l'essor d'un paresseux est impétueux et rapide : un paresseux ressemble à ces corps pesants qui, lancés dans l'espace, se meuvent avec une force proportionnée à leur poids.

« Mais comme ces efforts violents sont très rares, *le Paresseux* sera charmé d'être secouru par quelques correspondants qui le mettront en état de plaire sans qu'il lui en coûte. Il n'exclut aucun style et ne proscriit aucun sujet : mais les correspondants se souviendront d'être précis dans leurs lettres ; surtout point de paroles prodiguées en insipides aveux d'inhabilité, ni en vaines protestations d'estime. Qui se croit sot a peu de droit d'être prolix, et la louange plaît moins au Paresseux qu'au quiétiste. »

Source : Samuel Johnson, *Le Paresseux*, d'après la traduction de l'anglais par M. Varney, Allia, 2007.

IV. L'indolence selon John Keats

Keats adorait ne rien faire car il trouvait cela stimulant pour sa créativité. Tous les poètes sont des paresseux, l'inverse n'étant pas toujours vrai. Dans ce poème célèbre *Ode sur l'indolence*, il est harcelé par trois figures mondaines essayant de le tirer de son oisiveté :

—

Ils ne travaillent ni ne filent.

I.

« Un matin, j'aperçus devant moi trois figures,
Les cils inclinés, les mains jointes, de profil ;
Et l'une derrière l'autre elles marchaient sereines
Sur de molles sandales, en de blanches robes gracieusement drapées.
Elles passaient, telles des figures sur une urne de marbre,
Lorsqu'elles la contournent pour voir l'autre côté.
Elles revinrent, comme si, une fois de plus, l'urne
Avait été tournée ; les premières ombres vertes réapparurent,
Et elles étaient étranges pour moi, comme il peut advenir
Avec les vases, pour quiconque ayant approfondi l'art de Phidias.

II.

Comment se fait-il, Ombres ! que je ne vous aie pas reconnues ?
Comment êtes-vous venues ainsi enveloppées sous cette muette forme ?
Était-ce un complot tacite, savamment dissimulé
Pour me dérober, et me laisser sans occupation
Mes jours de paresse ? Avancée était l'heure assoupissante ;
La bienheureuse nuée de l'estivale indolence
Engourdissait mes yeux : mon pouls diminuait de plus en plus ;

La douleur n'avait plus d'aiguillon et la guirlande de plaisir plus de fleurs,
Oh ! Pourquoi ne pas vous être dissoutes et ne pas avoir laissé mes sens
Sans hantise aucune, si ce n'est celle – du néant ?

III.

Une troisième fois encore elles passèrent, et en passant, tournèrent
Chacune leur face, l'espace d'un moment, vers moi ;
Puis elles disparurent ; et pour les suivre, ardent
Et haletant, je souhaitais des ailes parce que je reconnaissais les trois.
La première était une belle jeune fille, qui s'appelait l'Amour ;
La seconde était l'Ambition, les joues pâles.
Toujours aux aguets, les yeux caves.
La dernière, ma préférée, celle qui le plus de blâme
Accumula sur sa tête, jeune fille sans pitié.
Je la reconnus pour mon démon, c'était la Poésie.

IV.

Elles disparurent, et en vérité ! Je n'avais pas d'ailes :
Ô folie ! Qu'est l'Amour ? Et où est-il ?
Et quant à cette pauvre Ambition ! Elle fait naître
Dans le cœur de l'homme un court accès de fièvre.
Mais la Poésie ! – non – elle n'offre pas une joie –
Du moins pour moi – aussi attrayante que les après-midi assoupissantes,
Et les soirées plongées dans une indolence aussi suave que le miel ;
Oh ! Pour un temps ainsi abrité contre l'ennui,
Puissé-je ne jamais savoir comment changent les lunes,
Ou entendre la voix du bon sens affairé !

V.

Encore une fois de plus elles revinrent – Hélas !
Pourquoi ?
Mon sommeil avait été brodé de rêves diffus ;
Mon âme avait été une clairière sur laquelle se déversaient
confusément,
Fleurs, ombres mouvantes, et rayons mensongers :
Le matin était nuageux, mais aucune ondée ne tombait.

Quoique fussent suspendues à ses cils les douces larmes de Mai ;
La fenêtre ouverte pressait une vigne aux feuilles nouvelles,
Laissait pénétrer la chaleur productrice de bourgeons et le chant de la grive.
Ô ombres ! C'était le moment de vous dire adieu !
Sur vos robes je n'avais pas répandu de larme.

VI.

Ainsi, vous trois, Fantômes, adieu !
Vous ne pouvez redresser
Ma tête couchée dans la fraîcheur du gazon fleuri ;
Car je ne voudrais pas être nourri d'éloges.
Agneau favori dans une farce sentimentale !
Disparaissez graduellement de mes yeux ; une fois de plus, soyez
Des figures de masque sur l'urne de rêve ;
Adieu ! J'ai encore des visions pour la nuit,
Et pour le jour, les visions qui s'effacent ne manquent pas ;
Évanouissez-vous, Fantômes ! Hors de mon esprit indolent,
Fondez-vous dans les nuages et ne revenez jamais plus ! »

Source : John Keats, « Ode sur l'indolence », *Poèmes et Poésies*, traduit de l'anglais par Paul Gallimard, Paris, Mercure de France, 1910.

V. Apologie des oisifs selon Robert Louis Stevenson

Avant d'écrire *L'Île au trésor*, qui devait connaître un grand succès populaire, Stevenson était essayiste. Il écrivit cette défense de la paresse à 26 ans.

« Boswell : "L'oisiveté engendre l'ennui." Johnson : "Si fait, Monsieur, parce que les autres sont occupés, de sorte que nous manquons de compagnie. Si au contraire nous étions tous oisifs, nous n'éprouverions nulle lassitude ; nous nous divertirions les uns et les autres." ¹ »

« Aujourd'hui, chacun est contraint, sous peine d'être condamné par contumace pour lèse-respectabilité, d'exercer une profession lucrative, et d'y faire preuve d'un zèle proche de l'enthousiasme. La partie adverse se contente de vivre modestement, et préfère profiter du temps ainsi gagné pour observer les autres et prendre du bon temps, mais leurs protestations ont des accents de bravade et de gasconnade. Il ne devrait pourtant pas en être ainsi. Cette prétendue oisiveté, qui ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire beaucoup de choses qui échappent aux dogmes de la classe dominante, a tout autant voix au chapitre que le travail. De l'avis général, la présence d'individus qui refusent de participer au grand handicap pour gagner quelques pièces est à la fois une insulte et un désenchantement pour ceux qui y participent. Un jeune homme (comme on en voit tant), prend son courage à deux mains, parie sur les six sous, et, pour employer un américanisme énergique, "se lance". On comprend l'irritation de notre homme qui, pendant qu'il grimpe à grand peine la route, aperçoit d'autres gens, frais et dispos, allongés dans les champs au bord du chemin, un mouchoir sur les yeux et un verre à portée de main. Alexandre est piqué au vif par le dédain de Diogène. Quelle gloire retirèrent ces barbares tonitruants de la prise de Rome, lorsqu'ils envahirent le Sénat, et trouvèrent les pères conscrits assis, silencieux et impavides devant leur succès ? C'est chose amère que d'avoir peiné à gravir des pentes ardues, pour découvrir en définitive que l'humanité est indifférente à votre

réussite. Voilà pourquoi les physiciens condamnent tout ce qui ne relève pas de leur domaine ; les financiers tolèrent à peine ceux qui ne s'entendent pas en valeurs boursières ; les gens de lettres méprisent les illettrés ; et les experts en tous genres s'accordent à condamner ceux qui n'en cultivent aucun.

« Et bien que ce soit là l'une des difficultés du sujet, ce n'est toutefois pas la plus grande. Personne ne vous mettra en prison pour vous être opposé au travail, mais on vous mettra au ban de la société, pour avoir parlé comme un sot. La plus grande difficulté, dans maints domaines, c'est de faire les choses dans les règles ; aussi vous voudrez bien vous souvenir que ceci est une apologie. Il est certain qu'il existe beaucoup d'arguments judicieux en faveur du zèle, mais il y en a aussi beaucoup contre, et c'est précisément ceux-là que je compte présenter ici. Exposer un argument ne signifie pas se montrer sourd à tous les autres, et le fait qu'un homme ait publié le récit de ses voyages dans le Monténégro n'exclut pas qu'il ait pu visiter Richmond.

« Il ne fait aucun doute que l'on devrait être le plus oisif possible pendant sa jeunesse. Car, pour un Lord Macaulay², qui moissonne tous les honneurs scolaires sans rien perdre de son intelligence, on compte une foule de garçons qui paient si cher leurs prix d'excellence qu'ils n'ont plus un sou vaillant et qui, à leur entrée dans la vie active, sont déjà faillis. Et cela vaut aussi pour la période où un garçon s'instruit – ou accepte de se laisser instruire. Ce devrait être un bien grand sot que ce vieil homme qui, à Oxford, s'adressa un jour à Johnson en ces termes : “Jeune homme, plongez-vous dans vos livres maintenant, et faites-vous une solide culture, car avec l'âge, vous verrez que l'étude vous pèsera.” Il ne semble pas être venu à l'idée de ce vieil homme que bien d'autres choses deviennent pesantes avec l'âge, et que plus d'une devient impossible lorsqu'on en arrive à porter des lunettes et à marcher avec une canne. Les livres sont certes utiles, à leur manière, mais ils sont un substitut bien insipide de la vie. Il semble dommage de rester assis, comme la Dame de Shalott³, à regarder dans un miroir et de tourner le dos au mouvement fascinant de la vie. Et si l'on passe son temps à lire, comme nous le rappelle une vieille anecdote, il en reste bien peu pour penser.

« Si vous vous repenchez sur votre propre instruction, je suis sûr que ce que vous regrettez, ce ne sont pas les heures passées à faire l'école buissonnière, car elles auront été exaltantes, instructives et bien remplies. Vous préféreriez effacer le souvenir des heures monotones perdues à somnoler en classe. Pour ma part, j'ai suivi bien des leçons en mon temps. Je n'ai pas oublié que le mouvement d'une toupie offre un exemple de stabilité cinétique. Je n'ai pas oublié que l'emphytéose n'est pas une maladie, ni le stillicide un crime. Certes, je n'abandonnerais qu'avec répugnance ces bribes de savoir, mais elles n'ont pas à mes yeux la même

importance que les connaissances hétéroclites que j'ai acquises dans la rue quand je faisais l'école buissonnière. Je n'ai pas le temps de m'étendre sur ce formidable lieu d'instruction, qui fut l'école préférée de Dickens comme de Balzac, et d'où sortent chaque année bien des maîtres obscurs dans la Science des Aspects de la Vie. Je me bornerai à remarquer que si un garçon n'apprend pas dans la rue, c'est qu'il n'a aucune faculté d'apprentissage. L'élève qui fait l'école buissonnière n'est d'ailleurs pas toujours dans la rue, car s'il le préfère, il peut s'échapper, à travers les faubourgs verdoyants, vers la campagne. Il peut tomber sur un bouquet de lilas au bord de la rivière, et fumer d'innombrables pipes en écoutant le murmure de l'eau sur les pierres. Il entend un oiseau chanter dans les halliers. Et là il se laisse aller à des pensées généreuses, et voit les choses sous un jour nouveau. Qu'est-ce donc si ce n'est de l'instruction ? Imaginons que M. Je-Sais-Tout aborde ce garçon. La conversation qui s'ensuivrait ressemblerait sans doute à cela :

- Eh bien, mon jeune ami, que faites-vous là ?
- À vrai dire, Monsieur, je prends du bon temps.
- Ne devriez-vous point être en classe ? Et ne devriez-vous point être en train d'étudier assidûment, afin d'acquérir quelque connaissance ?
- Certes, mais ici aussi je suis la voie du Savoir, avec votre permission.
- Le savoir, sacrebleu ! Et de quelle sorte, je vous prie ? Les mathématiques ?
- Non, pour sûr.
- La métaphysique, alors ?
- Non plus.
- Est-ce une langue ?
- Non, ce n'est pas une langue.
- Un métier ?
- Nenni, vous n'y êtes point.
- Eh bien, qu'est-ce donc ?
- Voyez-vous, Monsieur, il se peut fort que je doive un jour prochain partir en Pèlerinage. Aussi m'efforcé-je de découvrir ce que font les autres dans mon cas, où se trouvent les Bourbiers et les Fourrés les plus périlleux sur la Route ; et, pareillement, quel est le meilleur type de Bâton. Si je reste allongé près de ce cours d'eau, c'est aussi pour retenir par cœur une leçon qui, selon mon maître, a pour nom Paix ou Contentement.

« À ces mots, M. Je-Sais-Tout s'emporte violemment et, agitant sa canne d'une façon très menaçante, s'exclame : "Le Savoir, sacrebleu ! J'aimerais voir tous les coquins de ton espèce châtiés par le Bourreau !" »

« Il passe alors son chemin, chiffonnant son jabot dans un froissement

d'amidon, tel un dindon qui gonfle ses plumes.

« Or M. Je-Sais-Tout est ici la voix de l'opinion générale. Un fait n'est pas un fait, mais un commérage, s'il n'appartient pas à l'une de vos catégories scolastiques. Toute recherche doit se faire selon une direction donnée, et répondre à un nom bien précis, faute de quoi vous ne cherchez pas, vous ne faites que flâner, et l'hospice est encore trop bon pour vous. Toute connaissance est censée se trouver au fond du puits ou au bout du télescope. Sainte-Beuve, en vieillissant, en vint à considérer l'ensemble de notre expérience comme un seul grand livre, dans lequel nous étudions pendant quelques années avant de quitter cette vie. Peu lui importait qu'on lise le chapitre XX, qui traite du calcul différentiel, ou le chapitre XXXIX, consacré à l'orchestre que l'on entend jouer dans le parc. En fait, une personne intelligente, qui ouvre l'œil et tend l'oreille en gardant le sourire, sera bien plus instruite que bien d'autres qui auront passé leur vie en veilles héroïques. Il existe certainement une connaissance glaciale et aride sur les sommets de la science officielle et laborieuse. Mais c'est autour de vous, et au prix d'un simple regard, que vous apprendrez la chaleur palpitante de la vie. Pendant que d'autres s'encombrent la mémoire d'un fatras de mots, dont ils auront oublié la moitié d'ici la fin de la semaine, celui qui fait l'école buissonnière peut apprendre un art vraiment utile, comme celui de jouer du violon, de choisir un bon cigare, ou de parler avec aisance et pertinence à des hommes de tous horizons. Bien des gens qui se sont "plongés dans les livres", et qui possèdent à fond telle ou telle branche du savoir traditionnel ont, dès qu'ils quittent leur cabinet de travail, l'allure d'une vieille chouette, et se révèlent tout rêveux et rassotés dans les domaines plus intéressants et plus agréables de la vie. Beaucoup amassent une fortune considérable tout en restant jusqu'au bout mal éduqués et bêtes à pleurer. Et pendant ce temps, voyez l'oisif, qui est entré dans la vie en même temps qu'eux. Permettez-moi de vous dire que le tableau est bien différent. Notre oisif a eu le temps de prendre soin de sa santé et de son cœur ; il a passé beaucoup de temps en plein air, et l'on ne saurait rien imaginer de plus salubre tant pour le corps que pour l'esprit. Et s'il n'a jamais lu les passages les plus obscurs de la Bible, il l'a feuilletée et parcourue avec grand profit. L'étudiant ne ferait-il pas bien d'échanger quelques racines hébraïques, et l'homme d'affaires quelques demi-couronnes, contre une partie de la connaissance de l'oisif dans le domaine de la vie en général et de l'Art de Vivre ? Qui plus est, l'oisif possède une autre qualité, plus importante que toutes celles dont je viens de parler, à savoir la sagesse. Celui qui a contemplé à loisir la satisfaction puérile avec laquelle les autres vaquent à leurs menues activités aura pour les siennes propres une indulgence nettement ironique. Il ne rejoindra pas le chœur des dogmatiques. Il

fera preuve de la plus grande tolérance envers toutes sortes de gens et d'opinions. S'il ne découvre pas de vérités exceptionnelles, il ne s'associera à aucun mensonge grossier. Sa voie le mène le long d'un chemin de traverse, peu fréquenté, mais régulier et agréable, qui s'appelle Sentier du Lieu Commun et mène au Belvédère du Bon Sens. Il découvrira de là un point de vue qui, pour manquer de noblesse, n'en sera pas moins appréciable. Et pendant que d'autres contemplent l'Orient et l'Occident, le Diable et le Lever du Soleil, il regardera avec satisfaction une sorte d'aube se lever sur le monde sublunaire, avec une armée d'ombres courant en tous sens jusqu'au grand soleil de l'éternité. Les ombres et les générations, les docteurs criards et les guerres assourdissantes se perdent dans le vide et le silence éternels. Mais sous cette surface on distingue, depuis les fenêtres du Belvédère, une vaste étendue verte et paisible ; bien des salons où brûle une joyeuse flambée, bien des gens qui rient, boivent et courtisent les dames comme ils le faisaient avant le Déluge ou la Révolution française, et le vieux berger contant son histoire sous l'aubépine.

« Une activité intense, que ce soit à l'école ou à l'université, à l'église ou au marché, est le symptôme d'un manque d'énergie alors que la faculté d'être oisif est la marque d'un large appétit et d'une conscience aiguë de sa propre identité. Il existe une catégorie de morts-vivants dépourvus d'originalité qui ont à peine conscience de vivre s'ils n'exercent pas quelque activité conventionnelle. Emmenez ces gens à la campagne, ou en bateau, et vous verrez comme ils se languissent de leur cabinet de travail. Ils ne sont curieux de rien ; ils ne se laissent jamais frapper par ce que le hasard met sur leur chemin ; ils ne prennent aucun plaisir à exercer leurs facultés gratuitement ; et à moins que la Nécessité ne les pousse à coups de trique, ils ne bougeront pas d'un pouce. Rien ne sert de parler à des gens de cette espèce : ils ne savent pas rester oisifs, leur nature n'est pas assez généreuse. Ils passent dans un état comateux les heures où ils ne peinent pas à la tâche pour s'enrichir. Lorsqu'ils n'ont pas besoin d'aller au bureau, lorsqu'ils n'ont ni faim ni soif, l'ensemble du monde vivant cesse d'exister autour d'eux. S'il leur faut attendre un train pendant une heure ou deux, ils tombent, les yeux ouverts, dans une sorte d'hébétude. À les voir, on jurerait qu'il n'y a rien à regarder, ni personne avec qui converser. On les croirait paralysés ou pestiférés. Pourtant il est probable que ce sont, dans leur domaine, des travailleurs assidus, qu'ils peuvent repérer au premier coup d'œil un contrat douteux ou la moindre fluctuation du marché. Ils ont été à l'école et à l'université, mais durant tout ce temps, ils ne pensaient qu'au prix d'excellence. Ils ont parcouru le monde et rencontré des gens brillants, mais durant tout ce temps, ils ne pensaient qu'à leurs propres affaires. Comme si l'âme humaine n'était déjà pas assez limitée par nature, ils ont rendu la

leur plus petite et plus étriquée encore par une vie de travail dépourvue de toute distraction. Et voilà soudain qu'ils se retrouvent à quarante ans, apathiques, incapables d'imaginer la moindre façon de s'amuser, et sans deux pensées à frotter l'une contre l'autre en attendant le train. S'il avait eu trois ans, notre homme aurait escaladé les caisses. S'il en avait eu vingt, il aurait regardé les filles. Mais maintenant, la pipe est fumée, la tabatière est vide, et le voilà assis sur un banc, raide comme un piquet, avec des yeux de chien battu. Ce n'est pas vraiment ce que j'appelle réussir sa vie.

« Il n'y a pas que la personne elle-même pour souffrir de cette activité excessive ; sa femme, ses enfants, ses amis, sa famille, et jusqu'à ses voisins dans le train ou l'omnibus sont également touchés. L'intérêt exclusif pour ce qu'elle nomme ses affaires ne peut être maintenu qu'au prix d'une négligence perpétuelle des autres domaines. Et il n'est en rien certain que les affaires soient la chose la plus importante dont un homme ait à s'occuper. Un juge impartial estimera sans doute qu'à l'évidence, la plupart des rôles les plus sages et les plus vertueux du Théâtre de la Vie sont remplis par des amateurs, et passent aux yeux du monde pour des périodes d'oisiveté. Car au Théâtre, il n'y a pas que les figurants, les soubrettes chantantes et les violonistes appliqués de l'orchestre qui jouent un vrai rôle et contribuent largement au résultat final, mais aussi les spectateurs, qui suivent et applaudissent depuis les bancs. Vous devez certainement beaucoup aux soins de votre avocat ou de votre agent de change, aux aiguilleurs qui vous permettent de voyager rapidement d'un lieu à l'autre et aux policiers qui patrouillent les rues pour assurer votre protection. Mais n'aurez-vous pas un instant de reconnaissance pour d'autres bienfaiteurs qui vous font sourire lorsqu'ils croisent votre chemin, ou dont la conversation est le meilleur assaisonnement de votre dîner ? Le colonel Newcome a aidé son ami à se ruiner ; Fred Bayham a la détestable habitude d'emprunter des chemises ; et pourtant ils étaient de bien meilleure compagnie que M. Barnes⁴. Et même si Falstaff n'était ni sobre ni très honnête, je connais bien des Barabbas à la triste mine dont le monde aurait pu se passer. Hazlitt souligne qu'il se sentait davantage l'obligé de Northcote, qui ne lui avait jamais rendu l'ombre d'un service, que de tout son cercle d'amis prétentieux, car, affirmait-il avec véhémence, un bon compagnon est le plus grand des bienfaiteurs. Je sais qu'il y a dans le monde des gens qui ne sauraient éprouver de la reconnaissance si le service n'a coûté ni peine ni effort à celui qui l'a rendu. Mais c'est là un tempérament grossier. Un homme peut vous envoyer une lettre de six pages, pleine des commérages les plus divertissants, ou bien l'un de ses articles vous fera passer un agréable quart d'heure. Pensez-vous que le service serait plus grand s'il en avait écrit le manuscrit avec son propre

sang, comme pour un pacte avec le diable ? Croyez-vous vraiment que vous seriez plus redevable à votre correspondant s'il vous avait maudit tout le temps de l'importuner ainsi ? Les plaisirs sont source de plus de bienfaits que les devoirs car, comme la faculté de compassion, ils ne sont pas contraints, et représentent donc une double bénédiction. Il faut être deux pour s'embrasser, et plus de vingt personnes peuvent prendre part à une plaisanterie ; mais dès qu'il entre un élément de sacrifice, la faveur est accordée à contrecœur et, entre personnes généreuses, reçue avec embarras. Aucun devoir n'est plus sous-estimé que le bonheur. En étant heureux, nous répandons des bienfaits anonymes sur le monde, qui nous restent souvent inconnus ou, lorsqu'ils sont révélés, ne surprennent personne autant que leur auteur. L'autre jour, un gamin, pieds nus et en haillons, dévalait la rue en courant derrière une bille, avec un air si guilleret qu'il mettait tous les passants de bonne humeur. L'une de ces personnes, qu'il avait délivrée de pensées particulièrement noires, arrêta le petit, et lui donna quelques sous en ajoutant ceci : "Vois ce qu'on gagne parfois à avoir l'air heureux." S'il avait semblé heureux auparavant, il avait maintenant l'air à la fois heureux et perplexe. Pour ma part, je soutiens ceux qui encouragent les enfants à être souriants plutôt que pleurnichards. Je n'ai pas l'intention de payer pour voir des larmes, si ce n'est au théâtre, mais je suis prêt à récompenser largement la bonne humeur. Je préfère trouver un homme ou une femme heureux qu'un billet de cinq livres. Leur côté rayonnant attire la bonne volonté, et leur entrée dans une pièce donne l'impression qu'on vient d'allumer une nouvelle bougie. Peu importe qu'ils puissent démontrer ou pas la quarante-septième proposition, ils font mieux, ils démontrent par la pratique le grand Théorème de la Viabilité de la Vie. Par conséquent, si l'on ne peut être heureux qu'en étant oisif, restons oisifs. C'est là un précepte révolutionnaire, mais dont on ne doit abuser, menacés que nous sommes par la faim et l'hospice. Et, compte tenu de certaines limites pratiques, il s'agit d'une des vérités les plus incontestables de tout le Corpus Moral. Examinez un moment, je vous en conjure, l'un de vos affairés. Il sème la hâte et récolte l'indigestion ; il fait fructifier une grande quantité d'activités, et ne reçoit en fait d'intérêts qu'une forte dose d'aliénation mentale. Ou bien il fuit farouchement la société de ses semblables et vit en reclus dans un galetas, en pantoufles et avec un encier de plomb pour toute compagnie. Ou bien il fréquente les gens en coup de vent et avec amertume, dans un spasme de tout son système nerveux, pour décharger sa bile avant de retourner travailler. Peu me chaut qu'il travaille bien ou beaucoup, cet homme est une plaie pour les autres. S'il était mort, ils ne s'en porteraient que mieux. Il leur serait plus facile de se passer de ses services au Bureau des Circonlocutions que de tolérer son esprit

grincheux. Il empoisonne la vie à la source. Mieux vaut être saigné à blanc par un neveu insolent que tourmenté quotidiennement par un oncle grognon.

« Et, au nom du Ciel, pourquoi tant d'agitation ? Pour quelle raison se croient-ils obligés de gâcher leur vie et celle des autres ? Qu'un homme publie trois ou trente-trois articles par an, qu'il finisse ou non son grand tableau allégorique, le monde n'en a cure. Les rangs de la vie sont bien serrés. Et même s'il tombe mille personnes, d'autres sont toujours prêtes à s'engouffrer dans la brèche. Lorsqu'on disait à Jeanne d'Arc qu'elle ferait mieux de rester à la maison pour se consacrer à des tâches féminines, elle répondait qu'il ne manquait pas de jeunes filles pour broder et aller au lavoir. Il en va de même de vos dons, que vous croyez si rares ! Alors que la Nature "se soucie si peu de la vie individuelles", pourquoi nous berçons-nous de l'illusion que la nôtre est si importante ? Supposez que Shakespeare ait été assommé par quelque nuit sans lune dans la chasse réservée de Sir Thomas Lucy⁶, le monde n'en aurait pas moins suivi son train, tant bien que mal, la cruche serait allée au puits, la faux au blé et l'étudiant à ses livres, et personne n'aurait souffert de cette perte. Il n'y a pas tant d'œuvres au monde, à y bien regarder, qui valent une livre de tabac aux yeux d'un pauvre. Une telle réflexion a de quoi nous dégriser de nos vanités terrestres les plus orgueilleuses. Même un marchand de tabac ne doit pas, à la réflexion, trouver grand motif à gloriole dans cette phrase, car même si le tabac est un admirable sédatif, les qualités nécessaires pour le vendre ne sont ni rares ni précieuses en elles-mêmes. Hélas, trois fois hélas ! Prenez la chose comme vous voudrez, mais il n'existe pas d'individu dont les services soient indispensables. Atlas n'était qu'un homme en proie à un interminable cauchemar ! Et pourtant vous voyez des marchands qui, à force de labeur, amassent une grande fortune, pour faire aussitôt banqueroute, des écrivailleurs qui écrivent leurs petits articles jusqu'à ce que leur humeur devienne insupportable à tout leur entourage, comme si Pharaon avait employé Israël à construire une aiguille au lieu d'une pyramide. Et bien des jeunes gens s'épuisent à la tâche et sont emportés dans un corbillard orné de plumes blanches. Ne croiriez-vous pas que ces gens se sont entendu murmurer à l'oreille, par le maître de cérémonies, la promesse d'une destinée fabuleuse ? Et que cette petite boule tempérée sur laquelle ils jouent leurs farces est le centre et le pivot de l'univers ? Pourtant, il n'en est rien. Les desseins pour lesquels ils ont sacrifié leur précieuse jeunesse ne sont peut-être, pour autant qu'ils sachent, que chimères ou méfaits. La gloire et les richesses qu'ils briguent ne viendront peut-être jamais, ou leur importeront peu en définitive. Et ils sont, tout comme le monde qu'ils habitent, si insignifiants que l'esprit se glace à cette seule pensée. »

Source : Robert Louis Stevenson, *Une apologie des oisifs*, traduit de l'anglais par Laili Dor et Mélisandre Fitzsimons, Paris, Allia, 2001.

1. Boswell, James, *Vie de Samuel Johnson*, traduit de l'anglais par Gérard Joulé, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002.

2. Thomas Babington Macaulay, (1800-1859), est connu pour ses *Essais* publiés par la *Edinburgh Review*, et pour sa carrière politique. (NDT)

3. Poème de Tennyson. La Dame de Shalott est toute la journée à sa tapisserie et n'a le droit de regarder le monde que dans un miroir. (NDT)

4. Ces trois personnages font partie de *The Newcomes* (1853-1855) de Thackeray. Le colonel Newcome perd sa fortune dans la faillite de la Bundelcund Bank, et ruine par la même occasion son fils et sa belle-fille. Barnes est un bourgeois bien-pensant qui veut que sa sœur fasse un beau mariage, et brise son union avec le fils de Newcome. Il traite d'ailleurs sa femme de façon tellement odieuse qu'elle finit par le quitter pour l'un de ses anciens amants. (NDT)

5. Extrait de *In Memoriam A.H.H.* (1850), canto 55, de Tennyson, "*So careful of the type she seems, / So careless of the single life*". (NDT)

6. Sir Thomas Lucy, propriétaire d'un domaine à Charlecote sur lequel la légende veut que Shakespeare soit allé braconner le cerf. *Une apologie des oisifs*, traduit de l'anglais par Laili Dor et Mélisandre Fitzsimons, Paris, Allia, 2001.

VI. Le droit à la paresse selon Paul Lafargue

C'est bien sûr Paul Lafargue qui nous servira de guide sur le droit à la paresse avec son livre éponyme dont j'ai choisi cet extrait :

—

« Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sancifié le travail. Hommes aveugles et bornés, ils ont voulu être plus sages que leur Dieu ; hommes faibles et méprisables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit. Moi, qui ne professe d'être chrétien, économe et moral, j'en appelle de leur jugement à celui de leur Dieu ; des prédications de leur morale religieuse, économique, libre penseuse, aux épouvantables conséquences du travail dans la société capitaliste.

« Dans la société capitaliste, le travail est la cause de toute dégénérescence intellectuelle, de toute déformation organique. Comparez le pur-sang des écuries de Rothschild, servi par une valetaille de bimanés, à la lourde brute des fermes normandes, qui laboure la terre, chariote le fumier, engrange la moisson. Regardez le noble sauvage que les missionnaires du commerce et les commerçants de la religion n'ont pas encore corrompu avec le christianisme, la syphilis et le dogme du travail, et regardez ensuite nos misérables servants de machines¹.

« Quand, dans notre Europe civilisée, on veut retrouver une trace de beauté native de l'homme, il faut l'aller chercher chez les nations où les préjugés économiques n'ont pas encore déraciné la haine du travail. L'Espagne, qui, hélas ! dégénère, peut encore se vanter de posséder moins de fabriques que nous de prisons et de casernes ; mais l'artiste se réjouit en admirant le hardi Andalou,

brun comme des castagnes, droit et flexible comme une tige d'acier ; et le cœur de l'homme tressaille en entendant le mendiant, superbement drapé dans sa *capa* trouée, traiter d'*amigo* des ducs d'Ossuna. Pour l'Espagnol, chez qui l'animal primitif n'est pas atrophié, le travail est le pire des esclavages². Les Grecs de la grande époque n'avaient, eux aussi, que du mépris pour le travail : aux esclaves seuls il était permis de travailler : l'homme libre ne connaissait que les exercices corporels et les jeux de l'intelligence. C'était aussi le temps où l'on marchait et respirait dans un peuple d'Aristote, de Phidias, d'Aristophane ; c'était le temps où une poignée de braves écrasait à Marathon les hordes de l'Asie qu'Alexandre allait bientôt conquérir. Les philosophes de l'Antiquité enseignaient le mépris du travail, cette dégradation de l'homme libre ; les poètes chantaient la paresse, ce présent des Dieux :

*O Meliboe, Deus nobis haec otia fecit*³

« Christ, dans son discours sur la montagne, prêcha la paresse : “Contemplez la croissance des lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été plus brillamment vêtu⁴.”

« Jéhovah, le dieu barbu et rébarbatif, donna à ses adorateurs le suprême exemple de la paresse idéale ; après six jours de travail, il se reposa pour l'éternité.

« Par contre, quelles sont les races pour qui le travail est une nécessité organique ? Les Auvergnats ; les Écossais, ces Auvergnats des îles Britanniques ; les Gallegos, ces Auvergnats de l'Espagne ; les Poméraniens, ces Auvergnats de l'Allemagne ; les Chinois, ces Auvergnats de l'Asie. Dans notre société, quelles sont les classes qui aiment le travail pour le travail ? Les paysans propriétaires, les petits bourgeois, les uns courbés sur leurs terres, les autres acoquinés dans leurs boutiques, se remuent comme la taupe dans sa galerie souterraine, et jamais ne se redressent pour regarder à loisir la nature.

« Et cependant, le prolétariat, la grande classe qui embrasse tous les producteurs des nations civilisées, la classe qui, en s'émancipant, émancipera l'humanité du travail servile et fera de l'animal humain un être libre, le prolétariat trahissant ses instincts, méconnaissant sa mission historique, s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Rude et terrible a été son châtiment. Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de sa passion pour le travail. »

Source : Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, Paris, Allia, 1999.

1. Les explorateurs européens s'arrêtent étonnés devant la beauté physique et la fière allure

des hommes des peuplades primitives, non souillés par ce que Pœppig appelait le « souffle empoisonné de la civilisation ». Parlant des aborigènes des îles océaniques, Lord George Campbell écrit : « Il n'y a pas de peuple au monde qui frappe davantage au premier abord. Leur peau unie et d'une teinte légèrement cuivrée, leurs cheveux dorés et bouclés, leur belle et joyeuse figure, en un mot toute leur personne, formaient un nouvel et splendide échantillon du *genus homo* ; leur apparence physique donnait l'impression d'une race supérieure à la nôtre. » Les civilisés de l'ancienne Rome, les César, les Tacite, contemplaient avec la même admiration les Germains des tribus communistes qui envahissaient l'Empire romain. Ainsi que Tacite, Salvien, le prêtre du Ve siècle, qu'on surnommait le *maître des évêques*, donnait les barbares en exemple aux civilisés et aux chrétiens : « Nous sommes impudiques au milieu des barbares, plus chastes que nous. Bien plus, les barbares sont blessés de nos impudicités, les Goths ne souffrent pas qu'il y ait parmi eux des débauchés de leur nation ; seuls au milieu d'eux, par le triste privilège de leur nationalité et de leur nom, les Romains ont le droit d'être impurs. Les opprimés s'en vont chez les barbares chercher de l'humanité et un abri. » (*De Gubernatione Dei*.) La vieille civilisation et le christianisme naissant corrompirent les barbares du vieux monde, comme le christianisme vieillit et la moderne civilisation capitaliste corrompent les sauvages du nouveau monde. M. F. Le Play, dont on doit reconnaître le talent d'observation, alors même que l'on rejette ses conclusions sociologiques, entachées de prudhomisme philanthropique et chrétien, dit dans son livre *Les Ouvriers européens* (1885) : « La propension des Bachkirs pour la paresse ; les loisirs de la vie nomade, les habitudes de méditation qu'elles font naître chez les individus les mieux doués communiquent souvent à ceux-ci une distinction de manières, une finesse d'intelligence et de jugement qui se remarquent rarement au même niveau social dans une civilisation plus développée... Ce qui leur répugne le plus, ce sont les travaux agricoles ; ils font tout plutôt que d'accepter le métier d'agriculteur. » L'agriculture est, en effet, la première manifestation du travail servile dans l'humanité. Selon la tradition biblique, le premier criminel, Caïn, est un agriculteur.

2. Le proverbe espagnol dit : *Descansar es salud* : « Se reposer est santé ». Source : Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, Paris, Allia, 1999.

3. « Ô Mélébée, un dieu nous a donné cette oisiveté », Virgile, *Bucoliques*, I.

4. Matthieu, 6 : 28.

VII. Les pensées paresseuses selon Jerome K. Jerome

Jerome K. Jerome est connu pour son ouvrage *Trois hommes dans un bateau*. C'était aussi un paresseux et il édita une revue intitulée *Le Paresseux*. Dans l'essai qui suit, il montre qu'il est plus réjouissant de paresser alors que l'on est censé être en train de travailler.

—

« Voilà bien un sujet sur lequel je me flatte d'être très *au fait*. Le gentleman qui, quand j'étais jeune, me porta sur les fonts baptismaux du savoir pour neuf guinées par trimestre – tout compris – affirmait n'avoir jamais connu de garçon capable de travailler moins en plus de temps. Je me souviens aussi de la remarque de ma pauvre grand-mère, qu'elle lança incidemment au cours d'une leçon sur l'usage du Livre de Prières : elle jugeait très improbable que je fisse jamais beaucoup de bêtises, mais était convaincue que je négligerais presque tous mes devoirs.

« Je crains d'avoir fait mentir la moitié de la prophétie de cette chère vieille dame. Hélas, j'ai fait, en dépit de ma paresse, beaucoup de choses que j'aurais mieux fait d'éviter. Mais j'ai pleinement confirmé la justesse de son jugement pour ce qui touche aux obligations que j'ai négligées.

« La paresse a toujours été mon point fort. Je n'ai aucun mérite : c'est un don. Peu le possèdent. Les fainéants sont légion, tout comme les lambins, mais un authentique paresseux est une espèce rare. Il n'est pas homme à traîner, les mains dans les poches. Au contraire, il est toujours extrêmement occupé, c'est là sa caractéristique la plus surprenante.

« Il est impossible de jouir pleinement de la paresse si l'on n'est pas débordé de travail. Où est le plaisir de ne rien faire, quand on n'a rien à faire ? Perdre son temps devient alors une simple occupation, et fort épuisante. Pour être douce, la paresse, comme les baisers, doit être volée. Il y a bien longtemps, quand j'étais un jeune homme, j'ai été très malade. On ne savait pas ce que j'avais exactement,

une sorte de sale rhume. Je soupçonne que c'était quelque chose de sérieux car le docteur avait dit que j'aurais dû le consulter un mois plus tôt et qu'alors ce truc aurait disparu en moins d'une semaine sans laisser la moindre séquelle. C'est extraordinaire, mais aucun médecin ne peut s'empêcher de vous dire de n'importe quel bobo : "Un jour de plus et c'était trop tard !" Nos médecins, philosophes et amis, sont comme les héros de mélodrame, ils arrivent à temps, mais toujours juste à temps. Comme la Providence.

« Bien. Comme j'étais en train de le dire, j'étais plutôt mal en point et l'on m'avait envoyé à Buxton pour un mois, avec l'obligation expresse de ne rien faire pendant mon séjour. "Vous avez besoin de repos, avait dit le docteur ; de repos ab-so-lu."

« Cela avait l'air d'un programme délicieux. Je me disais que cet homme avait tout à fait compris mes désirs, et j'imaginais déjà le bon temps que j'allais me payer : quatre semaines de douce farniente pour un bobo de rien du tout. En tout cas, pas une vraie maladie, mais une maladie quand même. Juste ce qu'il faut pour vous donner un soupçon d'inquiétude ; le plaisir d'une très légère pointe douloureuse et un peu poétique.

« Je me lèverais tard et, les pieds dans mes pantoufles, en robe de chambre, je siroterais mon chocolat. On m'apporterait alors mon petit déjeuner et je me rendrais dans le jardin ou je m'installerais dans un hamac pour lire un de ces romans sentimentaux qui finissent si mal, jusqu'à ce que le livre tombe de mes mains paresseuses. Je me laisserais aller à rêver, les yeux fixés sur le bleu profond du ciel, suivant les nuages cotonneux qui flottent comme de grands navires aux voiles blanches. J'écouterais les chants mélodieux des oiseaux dans le doux frissonnement des arbres. S'il arrivait que je fusse trop faible pour passer la porte, je resterais dans ma chambre, bien calé dans mes oreillers, devant la fenêtre ouverte ou je ferais mon intéressant en singeant une dolente lassitude pour que les jeunes promeneuses me plaignent en passant.

« La réalité fut tout autre. Deux fois par jour, en fauteuil roulant, je devais me rendre à la Colonnade pour prendre les eaux. Oh ces eaux ! Je n'avais au préalable aucune opinion sur le sujet et il me semblait que "prendre les eaux" sonnait plutôt bien, que l'expression avait un petit parfum suranné et élégant. J'étais certain que j'allais aimer ça. Mais beurkkk ! Dès le troisième jour, je constatai que la description qu'en avait faite San Weller, à savoir : "Qu'elles ont un goût de fer à repasser chaud", ne donnait qu'une pâle idée de leur puanteur nauséabonde. Le meilleur moyen de guérir sur-le-champ un malade, c'est sûrement de lui annoncer qu'il va être contraint d'en boire un plein verre tous les jours jusqu'à complète guérison.

« J'en ai bu de ces eaux, et pures, six jours de suite... elles ont bien failli me tuer. Un peu plus tard, j'ai adopté une autre méthode : immédiatement après, j'avalais un bon verre de brandy par-dessus ; je m'en trouvais beaucoup mieux. J'ai appris par la suite, de plusieurs sommités médicales, que l'alcool neutralisait entièrement les propriétés ferrugineuses de ces eaux. Je suis fier d'avoir découvert leur point faible. "Prendre les eaux", cependant, n'était qu'un des aspects des tortures qu'on me fit endurer au cours de ce mois mémorable (lequel fut le plus douloureux que j'aie jamais passé). La plupart du temps je suivais religieusement l'ordonnance du médecin et je ne faisais rien sinon musarder à travers la maison et le jardin. Je m'octroyais quelquefois une promenade de deux heures en fauteuil roulant. Vous voyez si ça rompait la monotonie !

« On peut énormément s'amuser avec un fauteuil roulant ; beaucoup plus qu'on ne le croit, surtout si l'on n'est pas habitué à ce vivifiant exercice. L'imminence du danger – ce qu'aucune personne valide ne comprendra jamais – est sans cesse présente à l'esprit de l'occupant. À chaque instant, on est persuadé que tout ce bataclan va se démantibuler, conviction qui devient vite certitude à l'approche d'un dos d'âne sur route asphaltée. Chaque fois que quelqu'un s'apprête à vous dépasser, vous avez l'impression qu'on va vous rentrer dedans. On ne peut descendre ni monter la moindre pente sans se demander – ce qui semble plus que probable – si la manette à laquelle on a confié son destin ne va pas lâcher.

« Malgré tout, ce divertissement n'est plus très drôle après un moment, et l'ennui devient proprement insupportable.

« Je sentais mon esprit y succomber. Et, comme il n'est pas très vigoureux, je me disais que ce serait imprudent de le pousser à bout. Aussi, vers le vingtième jour, je me levai tôt, pris un solide petit déjeuner et partis tout droit pour Hayfield, charmante petite ville, très animée, au pied du Kinder Scout, nichée dans une adorable vallée, où vivaient au moins deux femmes douces et belles. L'une d'elles me dépassa sur le pont : je crois bien qu'elle esquissa un sourire ironique ; l'autre, sur le seuil de sa porte ouverte, se livra à une débauche de baisers qu'elle fit sonner sur les joues rouges d'un bébé. Il y a longtemps de cela. Je ne sais si elles ont, depuis ce jour, grandi en méchanceté ou en malice. En partant, j'aperçus un vieil homme qui cassait des cailloux. Il me vint alors une si forte envie de me dégourdir les bras que je lui offris à boire pour prendre sa place. C'était un brave vieillard et ce fut en souriant qu'il se prêta à mon caprice. J'arrivai devant le tas de cailloux avec une énergie accumulée depuis trois semaines et j'abattis plus de travail en une demi-heure que lui en une journée. Il ne s'en montra pas jaloux pour autant.

« Après cette première escapade, je m'enhardis de plus en plus, sortant chaque matin pour une longue promenade et, chaque soir, j'allais savourer le concert au kiosque. Ce qui n'empêchait pas les journées de traîner en longueur ; je fus véritablement heureux quand la dernière arriva. Je m'arrachai aux gouteux et aux tuberculeux de Buxton pour regagner Londres et son animation tapageuse. En regardant par la fenêtre du compartiment, comme nous traversions Hendon, à la tombée de la nuit, j'eus l'impression que le halo de lumière de la grande cité rayonnait en mon cœur. Un peu plus tard, en quittant Saint Pancrace Station, la vieille rumeur familière s'enflant autour de mon fiacre me chanta la plus douce des musiques que j'aie jamais entendue.

« Ce mois de repos forcé ne m'avait pas donné un très vif plaisir. C'est quand je n'y suis pas contraint que j'aime à paresser et non quand il n'y a rien d'autre à faire. Je suis une tête de mule. Mes meilleurs moments c'est quand, dos au feu, je fais l'inventaire de mes dettes et que mon bureau disparaît sous des piles de lettres auxquelles il me faudrait répondre par retour du courrier. La perspective d'une longue soirée de travail me pousse à faire durer mon dîner tard dans la nuit. Quand, pour une raison ou pour une autre, il faut que je me lève très tôt le matin, j'aime m'offrir une demi-heure supplémentaire dans le lit.

« Que c'est bon de se retourner pour se rendormir "juste pour cinq minutes" ! Existe-t-il un seul être humain – à part les personnages de catéchisme – qui se lève avec plaisir ? J'en connais pour qui se lever à l'heure fixée est radicalement impossible. Si c'est à huit heures, vous pouvez être sûr qu'à la demie ils seront encore au lit. Si, par hasard, c'est à huit heures et demie, ils ne bougeront pas avant neuf heures. Comme cet homme d'État dont on disait qu'il était ponctuellement en retard d'une demi-heure. Tous les stratagèmes sont impuissants : les réveils aux sonneries stridentes (merveilleuses mécaniques qui ne se déclenchent jamais au bon moment et dérangent tout le monde) ne sont pas plus efficaces que de demander à Sarah-Jane de frapper à leur porte et de les appeler – et Sarah-Jane frappe à leur porte et les appelle, et ils répondent "Ouais", et ils se remettent à dormir tranquillement. J'ai connu quelqu'un qui, après s'être levé, prenait un bain froid pour se réveiller ; mais tout ça ne servait pas à grand-chose car, au bout d'un moment, il se replongeait dans son lit pour se réchauffer.

« Pour ma part, une fois levé, j'ai assez de volonté pour m'interdire de revenir au lit, mais ce que je trouve le plus dur c'est d'arracher ma tête à l'oreiller et les fermes résolutions de la veille ne rendent pas la chose plus facile. En fin de soirée je me dis : "Bon ! C'est assez pour aujourd'hui. Je continuerai de bonne heure demain matin." Et je suis bien décidé à agir ainsi. Le lendemain, cette idée a perdu beaucoup de sa pertinence et j'estime que j'aurais mieux fait de terminer

mon travail la veille. Et puis il faut s'habiller ! Rien que d'y penser, je perds courage !

« Quelle étrange chose que le lit ! Comme en un tombeau, nos membres fatigués y gisent et nous voilà dans la paix, le silence et le repos. “Ô lit ! Ô lit ! Lit délicieux, paradis sur terre des têtes fatiguées”, comme le chantait ce pauvre Hood, tu es la plus gentille des nounous, pour nous tous, garçons et filles au cœur gros. Sages et fols, gredins et gentils, tu nous prends dans ton giron et tu apaises nos pleurs capricieux. Nous posons notre tête endolorie sur ton sein blanc : l'homme plein de soucis, le malade qui souffre, la jeune fille pleurant son amour infidèle, tous, comme des enfants, tu nous berces. Notre peine redouble quand tu t'éloignes et que tu cesses de nous consoler. Que l'aube est longue à venir pour celui qui ne dort pas ! Ô les nuits hideuses, quand on se tourne et se retourne en proie à la fièvre et à l'énervement ; quand on se sent seul en vie parmi les gisants et qu'on regarde s'écouler doucement les heures noires qui nous séparent du jour. Ô les nuits plus hideuses encore, quand, assis au chevet d'un malade, l'âtre et le feu mourant d'où s'échappent des escarbilles nous font frissonner ; quand le tic-tac de la pendule est comme un marteau qui cherche à écraser la vie que nous veillons.

« Mais assez des chambres, assez des lits ! Même pour un paresseux, je m'y suis trop étendu. Sortons. Allons fumer une cigarette. Ça fait passer le temps ; ce n'est déjà pas si mal. Le tabac est une vraie bénédiction pour les paresseux ! Je me demande ce que pouvaient bien faire les fonctionnaires avant la découverte de sir Walter Raleigh ? Difficile à imaginer. C'est le manque d'herbe à Nicot qui explique la nature querelleuse des jeunes gens du Moyen Âge. Comme ils n'avaient rien à faire mais qu'ils ne pouvaient pas fumer, ils passaient leur temps à se chercher noise et à se battre. Si, par extraordinaire, il n'y avait pas de guerre, ils s'arrangeaient pour déclencher une petite vendetta des familles avec leurs plus proches voisins. Si, malgré ça, ils avaient encore les mains oisives, ils jouaient à décider du plus chanceux des soupirants. Les arguments utilisés pour ce faire étant haches d'armes et massues en tout genre. En ces temps-là, on tranchait bien vite des divergences d'opinion. Quand un jeune homme du XII^e siècle tombait amoureux, il ne prenait pas trois pas de recul devant l'objet de son désir pour lui déclarer que sa beauté était plus qu'humaine. Il lui disait qu'il allait faire un tour et qu'on allait voir ce qu'on allait voir. Une fois dehors, dès qu'il rencontrait quelqu'un, il écrasait sa tête – je veux dire la tête de l'autre, bien sûr – pour prouver que sa fiancée – je veux dire la fiancée du premier – était une jolie fille. Mais si c'était l'autre qui écrasait sa tête – pas la sienne à lui, vous me suivez, mais celle de l'autre, l'autre par rapport au second, parce que, bien sûr, l'autre ne peut

être autre que par rapport à lui, pas par rapport au premier, donc, s'il écrasait sa tête, sa fiancée – pas celle de l'autre, mais celle de celui qui était le...

« Bon, récapitulons : si A écrase la tête de B, c'est que la fiancée de A est la plus belle. Mais si B casse la tête de A c'est que la fiancée de A n'est pas la plus belle et donc c'est celle de B qui l'est. C'était ainsi qu'on discutait des questions d'esthétique.

« De nos jours, nous allumons tranquillement notre pipe et nous laissons nos femmes se quereller entre elles.

« Ce qu'elles font très bien. D'ailleurs, elles feront bientôt tous nos métiers très bien. Elles sont déjà docteurs, avocats, artistes. Elles dirigent des théâtres, elles ourdissent des escroqueries et éditent des journaux. J'attends avec impatience le jour où nous, les hommes, nous n'aurons plus rien à faire que nous prélasser dans nos lits jusqu'à midi, lire deux ou trois romans par jour en attendant le thé que nous prendrons entre hommes. Nous ne demanderons rien à nos cerveaux que de discuter sur les dernières collections de pantalons, ou de savoir si le manteau de Mr. Jones lui va bien et dans quel tissu il est coupé. C'est un avenir glorieux pour un paresseux. »

Source : Jerome K. Jerome, *Pensées paresseuses d'un paresseux*, traduit de l'anglais par Cécile Arnaud, Paris, Garnier-Flammarion, 2014.

VIII. Du bonheur d'être au lit selon Chesterton

Le grand écrivain britannique Chesterton critiquait l'hypocrisie des morales des époques victorienne et élisabéthaine. L'essai suivant célèbre le plaisir de ne rien faire et conteste l'idée selon laquelle se lever tôt serait moralement bon.

—

« Rester au lit serait la plus parfaite et suprême des expériences si seulement nous avions un crayon de couleur assez long pour dessiner au plafond. Ce n'est pourtant pas, d'ordinaire, une part de l'équipement domestique en ce lieu. Pour ma part, je pense que l'on pourrait y arriver grâce à plusieurs seaux d'aspirine et un balai. Pour autant, si l'on travaillait à grands gestes virtuoses et appliquait la couleur en larges badigeons, elle risquerait de nous retomber sur le visage en flots de couleur somptueuse et mêlée comme quelque étrange pluie féerique ; et cela aurait ses inconvénients. Je crains qu'il ne soit nécessaire dans cette forme de composition artistique, de s'en tenir au noir et blanc. Dans ce but, le plafond blanc serait de la meilleure utilisation possible ; en réalité je ne vois pas d'autre usage pour un plafond blanc.

« Sans la belle expérience de rester au lit, peut-être ne l'aurais-je jamais découvert. Pendant des années, j'ai cherché des espaces blancs sur lesquels dessiner dans une maison moderne. Le papier est bien trop petit pour tout motif vraiment allégorique ; comme le dit Cyrano de Bergerac : "Il me faut des géants." Mais lorsque j'essayai de trouver ces beaux espaces dégagés dans les pièces modernes telles que celles où nous vivons tous, je fus toujours déçu. Je découvris une complexe et infinie décoration de petits objets suspendus tel un rideau de menus liens entre mon désir et moi. J'examinai les murs ; à ma surprise, je les trouvai déjà tapissés de papier peint, et le papier déjà couvert d'images absolument dépourvues d'intérêt, se ressemblant toutes de façon ridicule. Je ne comprenais pas pourquoi un symbole arbitraire (un symbole apparemment entièrement dénué de toute signification religieuse ou philosophique) devrait être

semé sur mes jolis murs à la façon d'une sorte de varicelle. La Bible doit faire allusion aux papiers peints, il me semble, lorsqu'elle dit : "Ne rabâchez pas comme les païens." Le tapis d'Orient était à mes yeux une masse confuse de couleurs, assez semblable à l'Empire ottoman, ou à la sucrerie nommée *Turkish Delight*. J'ignore ce que sont exactement ces délices turques, ou loukoums ; mais ce sont, je suppose, des massacres de Macédoine. Partout où j'allais, tristement, avec mon crayon ou mon pinceau, je découvrais que d'autres étaient inexplicablement passés avant moi, gâtant les murs, les rideaux et les meubles avec leurs motifs enfantins et barbares.

« Nulle part je ne trouvais un espace vraiment dégagé où faire des croquis, jusqu'au jour où, au lit, je conservai la position couchée sur le dos au-delà de la limite convenable. Alors la lumière de ces cieux immaculés envahit ma vision, cette étendue de blanc tout simple qui approche de la définition du paradis puisqu'il signifie aussi pureté et liberté. Mais hélas ! À l'instar du ciel, une fois aperçue elle s'avère inaccessible ; elle paraît plus austère et plus éloignée que le ciel bleu de l'autre côté de la fenêtre. Car ma proposition d'y peindre avec les poils raides d'un balai a été découragée – peu importe par qui ; par une personne privée de tous droits politiques – et même ma petite suggestion de jeter l'autre bout du balai dans l'âtre de la cuisine et d'en faire du fusain n'a pas été acceptée. Je suis pourtant convaincu que l'inspiration première de couvrir les plafonds des palais et des cathédrales d'une profusion d'anges déchus ou de dieux victorieux est venue de personnes dans ma position. Je suis convaincu que si Michel-Ange a compris que le plafond de la chapelle Sixtine pouvait être transformé en une effroyable imitation d'un drame divin qui ne pourrait se jouer qu'aux cieux, c'est uniquement parce qu'il se consacrait à l'antique et honorable occupation consistant à rester au lit. Le ton qui s'emploie aujourd'hui couramment eu égard à la pratique de rester au lit est hypocrite et malsain. De toutes les manifestations de la modernité qui paraissent impliquer un genre de décadence, il n'en est pas de plus menaçante et dangereuse que l'exaltation de petits points de conduite fort minimes et secondaires aux dépens de points très grands et essentiels, aux dépens des liens éternels et de la tragique moralité humaine.

« S'il y a une chose pire que le moderne affaiblissement des grands principes de la moralité, c'est le moderne renforcement des petits principes de la moralité. Il est donc jugé plus blessant d'accuser un homme de mauvais goût que de mauvaise morale. De nos jours, la propreté du corps n'est pas parente de la propreté de l'âme, car la propreté du corps est devenue essentielle et la propreté de l'âme est considérée comme un délit. Un dramaturge peut s'en prendre à l'institution du mariage pourvu qu'il ne donne pas une image déformée des

manières de la société, et j'ai rencontré des pessimistes à la Ibsen qui jugeaient inconvenant de boire de la bière, mais convenable de prendre de l'acide prussique. C'est particulièrement le cas en matière d'hygiène ; entre autres, notamment, pour ce qui est de rester au lit. Au lieu d'être considéré, de façon normale, comme une question de convenance et d'arrangement personnels, se lever tôt le matin a fini, pour beaucoup, par relever des fondements de la moralité. Cela fait partie, dans l'ensemble, de la sagesse des nations, mais il n'y a rien de bien dans ce comportement ni mal dans son contraire.

« Les avarés se lèvent tôt ; et les voleurs la veille, m'a-t-on signalé. Tel est le grand danger que court notre société, que son mécanisme tout entier se fige petit à petit, cependant que son esprit devient plus changeant. Les actes et les arrangements de peu d'importance d'un homme devraient être libres, souples, inventifs ; ce qui devrait être immuable, ce sont ses principes, ses idéaux. Mais dans notre cas, c'est tout le contraire ; nos opinions ne cessent de changer ; mais pas notre déjeuner. Or j'aimerais que les hommes aient des idées solides et bien enracinées, mais pour ce qui est de leur déjeuner, qu'ils le prennent parfois au jardin, parfois au lit, parfois sur le toit, parfois au sommet d'un arbre. Qu'ils tirent argument des mêmes premiers principes, mais qu'ils le fassent au lit, dans un bateau, ou en ballon. Cette alarmante augmentation de bonnes habitudes traduit, en vérité, une excessive insistance sur ces vertus que l'usage ne réussit jamais tout à fait à garantir, ces soudaines et splendides vertus de pitié inspirée ou de sincérité inspirée. Si jamais ce brusque appel nous est lancé, nous risquons d'échouer. Un homme peut s'habituer à se lever à cinq heures du matin. Un homme ne peut très facilement s'habituer à être brûlé pour ses opinions : en général, la première expérience s'avère mortelle. Prêtons davantage d'attention aux possibilités de l'héroïque et de l'inattendu. J'ose dire que lorsque je sortirai de ce lit, j'entreprendrai une action d'une vertu presque effroyable. Pour ceux qui étudient le grand art de rester au lit, il convient d'ajouter un énergique avertissement. Même pour ceux qui peuvent accomplir leur travail au lit (comme les journalistes), plus encore pour eux dont le travail ne peut être accompli au lit (comme, par exemple, les harponneurs de baleines professionnels), il est évident que ce luxe doit être très rare. Mais là n'est pas l'avertissement auquel je pense. L'avertissement est le suivant : si vous restez au lit, soyez sûr de le faire sans aucune raison ni justification. Je ne parle pas, bien entendu, des personnes gravement malades. Mais si un homme en bonne santé reste au lit, qu'il le fasse sans un brin d'excuse ; alors il se lèvera en bonne santé. S'il le fait pour quelque raison hygiénique de second ordre, s'il donne une explication scientifique, il risque de se lever hypocondriaque. »

Source : Gilbert Keith Chesterton, « Du bonheur de rester au lit », *Le Paradoxe ambulant*, traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez, Paris, Actes Sud, 2004.

Bibliographie

Voici une liste de livres que j'ai cités, consultés ou qui m'ont paru dignes d'intérêt.

Ackroyd, Peter, *Blake*, Londres, Sinclair-Stevenson, 1995.

Adams, Jad, *Madder Music. Stronger Wine : the Life of Ernest Dowson, Poet and Decadent*, Londres, New York, I. B. Tauris, 2000.

Arnold, Matthew, « Introduction », in *Poetry of Byron*, Londres, Macmillan and Company, 1895.

Baker, Phil, *The Dedalus Book of Absinth*, Sawtry, Dedalus, 2001.

Barrie, James Matthew, *My Lady Nicotine : une étude fumeuse*, traduit de l'anglais par Évelyne Chatelain et Jean-Paul Mourlon, Paris, Attila, 2008.

Bate, Walter Jackson, *Samuel Johnson*, Washington, D.C., Counterpoint, 1998.

Baudrillard, Jean, *Amérique*, Paris, Descartes & Cie, 2000.

Benbow, William, *The Grand National Holiday and Congress of the Productive Classes*, Londres, National Union of the Working Class, 1832.

Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle - le livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris, Cerf, 1997.

Blake, William, *Œuvres*, 4 tomes, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Aubier-Flammarion, 1992.

Boswell, James, *Vie de Samuel Johnson*, traduit de l'anglais par Gérard Joulié, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002.

Botton, Alain de, *Comment Proust peut changer votre vie*, traduit de l'anglais par Maryse Leynaud, Paris, Denoël, 1997.

Brown, Pete, *Man Walks into a Pub : a Sociable History of Beer*, Londres, Macmillan, 2003.

Buchheim, Hans, Broszat, Martin, Jacobsen, Hans-Adolf, Krausnick, Helmut, *Anatomie des SS-Staates*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1967.

Burns, Robert, *Poésies*, traduit de l'anglais par Jean-Claude Crapoulet, Paris, Aubier, 1994.

Butlin, Billy avec Dacre, Paul, *The Billy Butlin Story : "a Showman to the End"*, London, Robson, 1982.

Byron, George Gordon, *Œuvres complètes*, traduit de l'anglais par Amédée Pichot, Paris, Garnier, 1920-1924.

Caine, William, *An Angler at Large*, Londres, Paul Kegan, 1911.

Carroll, Lewis, *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles et Ce qu'Alice trouva de l'autre côté du miroir*, traduit de l'anglais par Jacques Papy, Paris, Gallimard, 1994.

Cauty, Jimmy et Drummond, Bill, *The Manual : How to Have a Number One the Easy Way*, Londres, Ellipsis, 1998.

Chesterton, Gilbert Keith, « The Ideal of a Leisure State », *Illustrated London News*, 21 mars 1925.

Chesterton, Gilbert Keith, « Du bonheur de rester au lit », in *Le Paradoxe ambulant*, traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez, Actes Sud, 2004.

Chesterton, Gilbert Keith, *Le Monde comme il ne va pas*, traduit de l'anglais par Marie-Odile Fortier-Masek, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1994.

Cobbett, William, *Cottage Economy*, Londres, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Coe, Jonathan, *La Maison du sommeil*, traduit de l'anglais par Jean Pavans, Paris, Gallimard, 2000.

Coleridge, Samuel Taylor, *Biographia Literaria*, Londres, Dent, 1939.

Conan Doyle, Arthur, *Le Malade à demeure* in *Quatre Aventures de Sherlock Holmes*, traduit de l'anglais par Lucien Maricourt et Michel Le Houbie, Paris, E.J.L., 1998.

Conan Doyle, Arthur, *L'Homme à la lèvre tordue*, traduit de l'anglais par Stéphanie Benson, Paris, Milan, 2001.

Coren, Stanley, *Sleep Thieves : an Eye-opening Exploration into the Science and Mysteries of Sleep*, New York, Free Press, 1997.

De Abaitua, Matthew, « The Big Quit », *The Idler* no 27, 1997.

De Quincey, Thomas, *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Gallimard, 1990.

Ehrenreich, Barbara, *L'Amérique pauvre : comment ne pas survivre en travaillant*, traduit de l'américain par Pierre Guglielmina, Paris, 10-18, 2005.

Engels, Friedrich, *La Situation des classes laborieuses en Angleterre dans les grandes villes*, traduit de l'allemand par Bracke et P.-J. Berthaud, Paris, Mille et une nuits, 2009.

Frisbie, Robert Dean, *The Book of Puka Puka*, Hawaïi, Booklines Ltd, 1987.

George, Charles H., *Revolution : Five Centuries of Europe in Conflict*, New York, Dell, 1962.

Glenn, Josh, « Cocktail Revolution », *The Idler* no 6, 1994.

Glenn, Josh, « The Sweet Hangover », *The Idler* n° 16, 1996.

Glenn, Josh, « Idle Idol, Henry Miller », *The Idler* no 19, 1997.

Gontcharov, Ivan, *Oblomov*, traduit du russe par Luba Jurgenson, Paris, Robert Laffont, 2016.

Grahame, Kenneth, *Le Vent dans les saules*, traduit de l'anglais par Gérard Joulié, Paris, Phébus, 2006.

Handy, Charles, *The Empty Raincoat, Making Sense of the Future*, Londres, Hutchinson, 1994.

Handy, Charles, « In Conversation With », *The Idler* no 3, 1993.

Hemingway, Ernest, *Pour qui sonne le glas*, in *Œuvres romanesques*, Pléiade, tome II, Paris, Gallimard, 1985.

Hibbert, Christopher, *The Personal History of Samuel Johnson*, Londres, Pimlico, 1998.

Hirst, Damien et Burn, Gordon, *On the Way to Work*, Londres, Faber & Faber, 2001.

Hobsbawm, Eric, *Industry and Empire, from 1750 to the Present Day*, Londres, Penguin, 1999.

Hodgkinson, Tom et De Abaitua, Matthew, *The Idler's Companion. An Anthology of Lazy*

Literature, Londres, 4th Estate, 1996.

Holmes, Richard, *Coleridge, Darker Reflections*, Londres, Harper Collins, 1998.

Holmes, Richard, *Dr Johnson and Mr Savage*, Londres, Hodder and Stroughton, 1993.

Holmes, Richard, *Coleridge, Early Vision*, Londres, Harper Collins, 1998.

Hughes, Ted, *River*, Londres, Faber & Faber, 1983.

Hutchinson, Robert, *The Book of Vices : a Collection of Classic Immoral Tales*, New York, Riverhead Books, 1995.

Huysmans, Joris-Karl, *À Rebours*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

Huysmans, Joris-Karl, *À Vau-l'eau*, in *Nouvelles*, Paris, Flammarion, 2007.

Jayanti, B.K., *God's Healing Power : How Meditation Can Help Transform Your Life*, New York, Penguin, 2002.

Keats, John, *Poèmes et Poésies*, traduit par Paul Gallimard, Paris, Gallimard, 1996.

Keats, John, *Lettres à Fanny et autres correspondances*, traduit de l'anglais par Robert Davreu, Paris, Belin, 2010.

Knight, Joseph, *Pipe and Pouch : a Smoker's Own Book of Poetry*, Boston Mass, J. Knight and Co, 1985.

Jerome, Jerome K., *Pensées paresseuses d'un paresseux*, traduit de l'anglais par Cécile Arnaud, Paris, Garnier Flammarion, 2014.

Jerome, Jerome K., *Trois Hommes dans un bateau : sans parler du chien !*, traduit de l'anglais par Déodat Serval, révisé par André Topia, Paris, Flammarion, 2015.

Johnson, Samuel, *Vies des Poètes anglais*, traduit de l'anglais par Denis Bonnecase et Pierre Morère, Paris, Éditions du Sandre, 2016.

Johnson, Samuel, *Vie de Richard Savage*, traduit de l'anglais par Lionel Leforestier, Paris, Gallimard, 2010.

Johnson, Samuel, *The Works. A New Edition on Twelve Volumes*, Londres, F.C. et J. Rivington, 1823.

Karmel, Miriam, « Drugs for All Reasons », *Utne*, juillet-août 2003.

Kirsten, Sven, *The Book of Tiki : the Cult of Polynesian Pop in Fifties America*, Londres, Taschen, 2000.

Klein, Richard, *De la cigarette*, traduit de l'américain par Françoise et Robert Davreu, Paris, Seghers, 1995.

Lafargue, Paul, *Le Droit à la paresse*, Paris, Allia, 1999.

La Rochefoucauld, François de, *Maximes*, Paris, Flammarion, 2008.

Larriessy, Edward, *Rereading Literature : William Blake*, Oxford, Blackwell, 1985.

Lawrence, David Herbert, *Œuvres poétiques complètes*, traduit de l'anglais par Sylvain Floc'h, Lausanne, Paris, L'Âge d'Homme, 2007.

Leadbetter, Charles, *Up the Down Escalator. Why the Global Pessimists Are Wrong*, Londres, Penguin, 2003.

Le Goff, Jacques, *Pour un autre Moyen Âge : temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1991.

Loesser, Frank, *Comment réussir dans les affaires sans vraiment se fatiguer*, comédie musicale de Abe Burrow, 1964, tirée du roman de Shepherd Mead *Comment réussir sans s'en faire*, traduit et adapté de l'américain par Jean Périer, Paris, Éditions Horay, 1953.

Manning, Mark, *Collateral Damage : The Zodiac Mindwarp American Tour Diaries*, Londres, Creation, 2002.

Manning, Mark, *Fucked by Rock : the Unspeakable Confessions of Zodiac Mindwarp*, Londres, Creation, 2001.

Marvell, Andrew, *Les Yeux et les Larmes et autres poèmes*, traduit de l'anglais par Gérard Gacon, Paris, La Différence, 1994.

Martin, Paul, *Counting Sheep, the Science and Pleasures of Sleep and Dreams*, Londres, Flamingo, 2002.

Meads, Jonathan, « No Self-Respecting Loiterer Possesses Any Intent Whatsoever, Indeed, Loitering's Very Essence Resides in its Passivity », *The Times*, 7 septembre 2002.

Melville, Herman, *Bartleby le scribe*, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Gallimard, 1996.

McKenna, Terence, « In Conversation With », *The Idler* no 1, 1993.

Miller, Henry, *Tropique du Cancer*, traduit de l'américain par Paul Rivert, Paris, Denoël, 2000.

Montaigne, Michel de, *Essais*, Paris, Flammarion, 2013.

Moore, Suzanne, « Labor of Love », *The Idler* no 9, 1995.

More, Thomas, *L'Utopie*, traduction du latin révisée et modernisée par Guillaume Navaud, Paris, Gallimard, 2012.

Nicholson, John, « Primer of English Violence », *The Idler* no 25, 1999.

Nicholson, Virginia, *Among the Bohemians, Experiments in Living 1900-1939*, New York, William Morrow, 2004.

Nietzsche, Friedrich, *Le Gai Savoir*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1982.

Nietzsche, Friedrich, *Généalogie de la morale*, traduit de l'allemand par Éric Blondel, Ole Hansen-Løve, Théo Leydenbach, Paris, Flammarion, 2010.

Nietzsche, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, traduit de l'allemand par Éric Blondel, Paris, Hatier, 2011.

Orwell, George, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, traduit de l'anglais par Michel Pétris, Paris, Éd. 10-18, 2001.

Osborne, Andrew, « Work is Three Times as Deadly as War, says UN », *The Guardian*, 2 mai 2002.

Paine, Thomas, *Les Droits de l'homme*, présenté par Claude Mouchard, Paris, Belin, 2009.

Paquot, Thierry, *L'Art de la sieste*, Paris, Zulma, 2008.

Pascal, Blaise, *Pensées*, texte établi par Louis Lafuma, Paris, Seuil, 1992.

Pearsall, Ronald, *The Worm in the Bud. The World of Victorian Sexuality*, Londres, Pelican, 1971.

Pimlott, J.A.R., *The Englishman's Holiday : a Social History*, Londres, Faber & Faber, 1947.

Playboy Enterprises Inc., *The Playboy Book*, Londres, Mitchell Beazley, 1994.

Porter, Roy, *Flesh in the Age of Reason*, New York, W. W. Norton, 2005.

Russell Powell, Fiona, « My Misery in Other People's Cheap Holidays », *The Idler* no 24, 1998.

Reid, Douglas, « Thank God it's Monday », *The Idler* no 31, 2002.

Reid, Douglas, « Weddings, Weekdays, Work and Leisure in Urban England 1791-1911 : The Decline of Saint Monday Revisited », *Past and Present*, 153, 1996.

Reinstein, Boris, « International May Day and American Labor Day : a Holiday Expressing Working Class Emancipation Versus a Holiday Exalting Labor's Chains », New York, National

Executive Committee, Socialist Labor Party, 1913.

Rimbaud, Penny, *Shibboleth : My Revolving Life*, Oakland, AK Press, 1999.

Rogers, Cameron, *The Magnificent Idler : the Story of Walt Whitman*, Londres, Heinemann, 1926.

Russell, Bertrand, *Éloge de l'oisiveté*, traduit de l'anglais par Michel Parmentier, Paris, Allia, 2002.

Russell, Bertrand *et al.*, *Why Work ? Arguments for the Leisure Society*, Londres, Freedom Press, 1983.

Sartre, Jean-Paul, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1972.

Saunders, Nicholas, *E comme Ecstasy : MDMA, raves & culture techno*, traduit de l'anglais par Lise-Éliane Pomier, Paris, Éditions du Léopard, 1996.

Saunders, Nicholas, « In Conversation With », *The Idler* no 2, 1993.

Schlosser, Éric, *Les Empereurs du fast-food : le cauchemar d'un système tentaculaire*, traduit de l'anglais par Geneviève Brzustowski, Paris, Autrement, 2003.

Schor, Juliet, *The Overworked American : the Unexpected Decline of Leisure*, New York, Basic Books, 1919.

Self, Will, « In Conversation With », *The Idler* no 2, 1993.

Shulgin, Alexander et Shulgin, Ann, *PIHKAL : A Chemical Love Story*, Berkeley, Transform Press, 1991.

Smith, Arthur, « Questionnaire », *The Idler* no 32, 2003.

Stevenson, Robert Louis, *Une apologie des oisifs* in *De la paresse*, traduit de l'anglais par Mélisande Fitzsimons, Paris, Allia, 2012.

Strathern, Paul, *Mendeleev's Dream, the Quest for the Elements*, Londres, Penguin, 2001.

Theroux, Louis, « Bed Lieutenant », *The Idler* no 7, 1994.

Keith, Thomas, *The Oxford Book of Work*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

Thompson, Edward Palmer, *Les Usages de la coutume : traditions et résistances populaires en Angleterre, XVIIe-XIXe siècles*, traduit de l'anglais par Jean Boutier et Arundhati Virmani, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, 2015.

Thompson, Edward Palmer, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, traduit de l'anglais par Gilles Dauvé, Mireille Golaszewski et Marie-Noëlle Thibault, Paris, Points, 2012.

Todd, Olivier, *Albert Camus : une vie*, Paris, Gallimard, 1999.

Tomalin, Claire, *Samuel Pepys ou monsieur moi-même*, traduit de l'anglais par François Thouvenot, Seyssel, Champ Vallon, 2014.

Trocchi, Alexander, *Le Livre de Caïn*, traduit de l'américain par Aanda Golem, Paris, Julliard, 1962.

Lao Tseu, *Tao te king. Le livre du Tao et de sa vertu*, traduction du chinois par Marc Haven, revue par Daniel Nazir, Paris, Dervy, 2001.

Lao Tseu, Lie Tseu, Tchouang Tseu, *La Sagesse chinoise selon le Tao, pensées choisies*, traduit par René Brémond, Paris, Plon, 1955.

Uglow, Jenny, *Hogarth : a Life and a World*, Londres, Faber & Faber, 1997.

Venables, Bernard, *La Pêche et les poissons*, Paris, Nathan, 1949.

Walton, Izaak, *Le Parfait Pêcheur à la ligne ou le divertissement du contemplatif*, traduit de l'anglais par Charles Chasse, Grenoble, Jérôme Million, 1986.

Walton, Stuart, *Out of It : A Cultural History of Intoxication*, Londres, Penguin, 2002.

Waterhouse, Keith, *Theory and Practice of Lunch*, Chicago, Revel Barker, deuxième édition,

2010.

Whitman, Walt, *Feuilles d'herbes*, traduit de l'américain par Gilles Mourier, Paris, Rocher, 2011.

Whitman, Walt, *Perspectives démocratiques*, traduit de l'américain par Jean-Paul Auxéméry, Paris, Belin, 2011.

Wilde, Oscar, *Œuvres*, traduit de l'anglais par Jean Besson *et al.*, Paris, Librairie générale française, 2003.

Wilson, Colin, *L'Homme en dehors*, traduit de l'anglais par Léo F. van Hoy, Paris, Gallimard, 1958.

Wordsworth, William et Coleridge, Samuel, *Ballades lyriques*, traduit de l'anglais par Dominique Peyrache-Leborgne et Sophie Vige, Paris, José Corti, 2012.

Yates, Chris, *La Pêche à la ligne ou la philosophie du bonheur*, traduit de l'anglais par Marie Peugeot, Lausanne, Anatolia, 2008.

Zeldin, Theodore, *Les Françaises et l'histoire intime de l'humanité*, traduit de l'anglais par Éric Diacon, Paris, Fayard, 1994.

Zeldin, Theodore, *De la conversation*, traduit de l'anglais par Éric Diacon, Paris, Fayard, 2013.

Remerciements

J'exprime ma plus vive gratitude envers Simon Prosser, qui m'a suggéré l'idée d'écrire ce livre et l'a magnifiquement édité. Merci à Cat Ledger, mon agent, et à l'équipe de Penguin, en particulier Juliette Mitchell, Anna Ridley, James Plummer, la méticuleuse Emma Horton et deux relecteurs, qui m'ont évité des dizaines d'erreurs embarrassantes. Merci à Steve Marking, Roderick Mills et Belinda Lawley. Quant au contenu du livre, j'ai cité et mentionné tant de personnes qu'il me semble presque ne pas être l'auteur de cet ouvrage. Tous mes remerciements chaleureux à l'historien John Nicholson pour m'avoir fait découvrir l'histoire radicale de l'Angleterre et de nombreuses références historiques. Et dans le désordre, à tous ceux qui m'ont aidé plus ou moins directement grâce à des discussions avec eux, à leurs écrits ou à leurs idées : Penny Rimbaud, Matt Ffytche, Matthew De Abaitua, Damien et Maia, Billy Childish, James Parker, Marcel Theroux, ma mère, mon père, Neil Boorman, John Moore, Bill Drummond, Mark Manning, Louis Theroux, Fiona Russell Powell, Chris Yates, John Cooper Clarke, Pete Loveday, John Hogan, Jason Skeet, Iain Aitch, David Brook, Simon Jameson, Will Hogan, Tom Shone, Josh Glenn, Greg Rowland, Will Self, John Michell, Charles Handy, Nick Lezard, Tony White, Arthur Smith, Keith Allen, Alan Porter, Sally Agarwal, Jock Scot, les lecteurs de *The Idler*... et tant d'autres.

Je suis très reconnaissant à mon ami et collègue de *The Idler* Gavin Pretor-Pinney et à mes collègues Dan Kieran, Clare Polland et Claire Jordan, et enfin et par-dessus tout à Victoria Hull.

Titre original :

How to be idle

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par Penguin Books Ltd, à Londres.

© Tom Hodgkinson

L'auteur a fait valoir ses droits moraux.

Tous droits réservés.

© Les Liens qui Libèrent pour la traduction française, 2018

ISBN : 979-10-209-0652-6

Si vous souhaitez être tenu informé des parutions
et de l'actualité des éditions Les Liens qui Libèrent,

visitez notre site :

<http://www.editionslesliensquiliberent.fr>

L'Art d'être oisif

L'Art d'être oisif est un véritable manuel pratique de la paresse. Car l'oisiveté, loin d'un vulgaire abandon à ses propres instincts, est une discipline quotidienne. Tom Hodgkinson nous propose un traité du plaisir, en se nourrissant de réflexions à la fois historiques, métaphysiques et littéraires. 24 chapitres, un pour chaque heure de la journée, où s'élabore une véritable contre-hygiène de vie, aux antipodes des habitudes de labeur et de consommation de nos sociétés occidentales.

« ÊTRE PARESSEUX, C'EST ÊTRE VOUS-MÊME. C'EST REPRENDRE LE CONTRÔLE DE VOTRE VIE. »

« LES GENS QUI SE LÈVENT TÔT NE SONT NI EN BONNE SANTÉ, NI RICHES, NI SAGES. ILS SONT SOUVENT MALADES, PAUVRES ET IRRÉFLÉCHIS. »

« SI VOUS AVEZ LA TÊTE DANS LES NUAGES VOUS POUVEZ VOIR LE MONDE AVEC PLUS DE HAUTEUR. »

« MA VIE S'EST NETTEMENT AMÉLIORÉE DEPUIS QUE JE ME SUIS DÉBARRASSÉ DE MON RÉVEIL. »

« LA BATAILLE FINALE EST À MENER CONTRE NOTRE SENTIMENT DE CULPABILITÉ. »

La jouissance ne peut pas se limiter aux jours de fête : elle doit devenir l'alpha et l'oméga de nos existences. Que le plaisir soit à la source du bonheur.

Tom Hodgkinson est journaliste et le fondateur de la revue *The Idler* (« Le Paresseux »). Formé à Cambridge il a été tour à tour disquaire, vendeur de skateboards ou importateur d'absinthe. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages qui sont des best-sellers en Grande-Bretagne, et qui ont été traduits dans de

nombreux pays.

Cette édition électronique du livre
L'Art d'être oisif de Tom Hodgkinson
a été réalisée le 24 septembre 2018 par les [Éditions Les Liens qui](#)
[Libèrent](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-209-0651-9)

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.